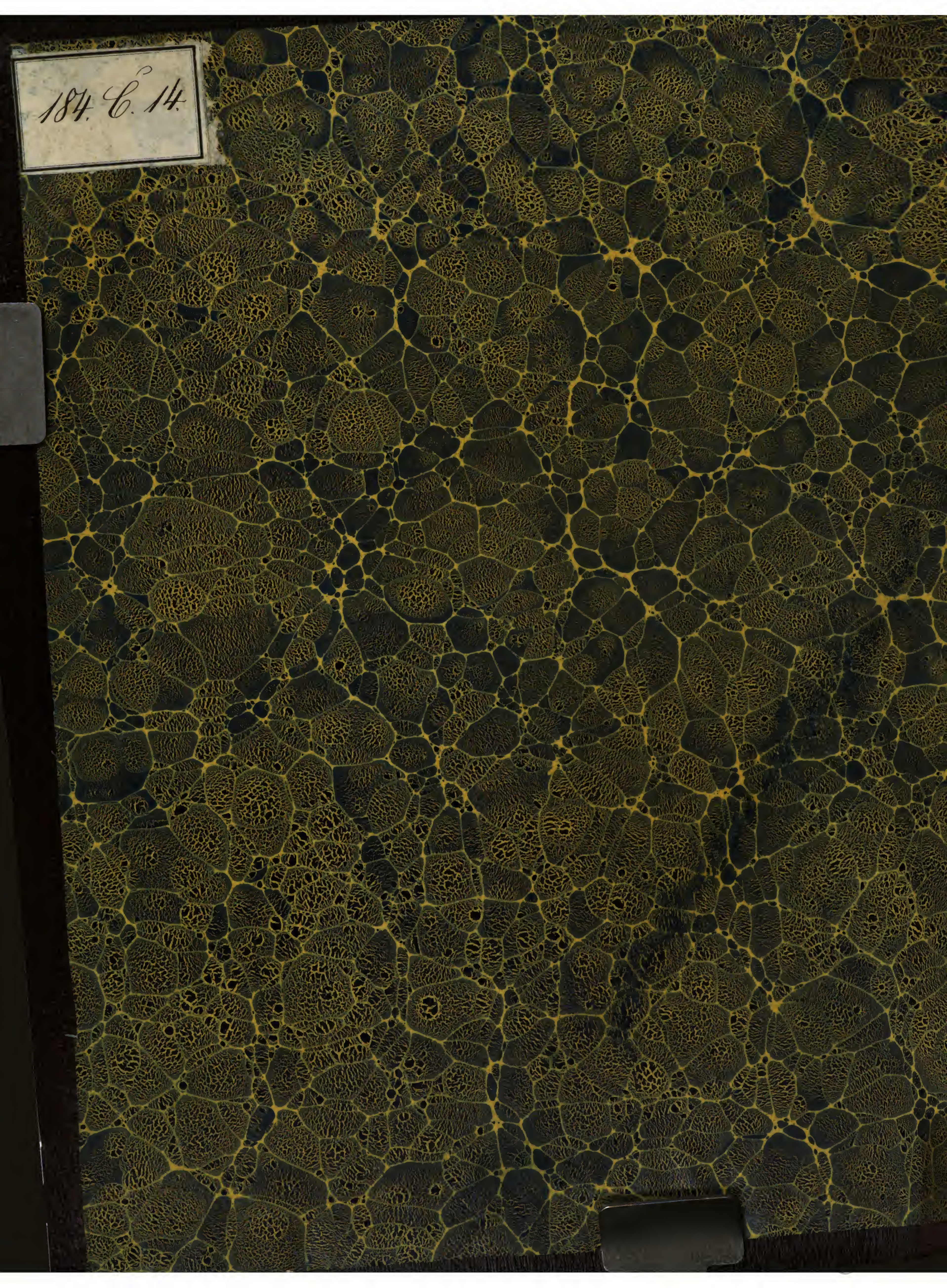
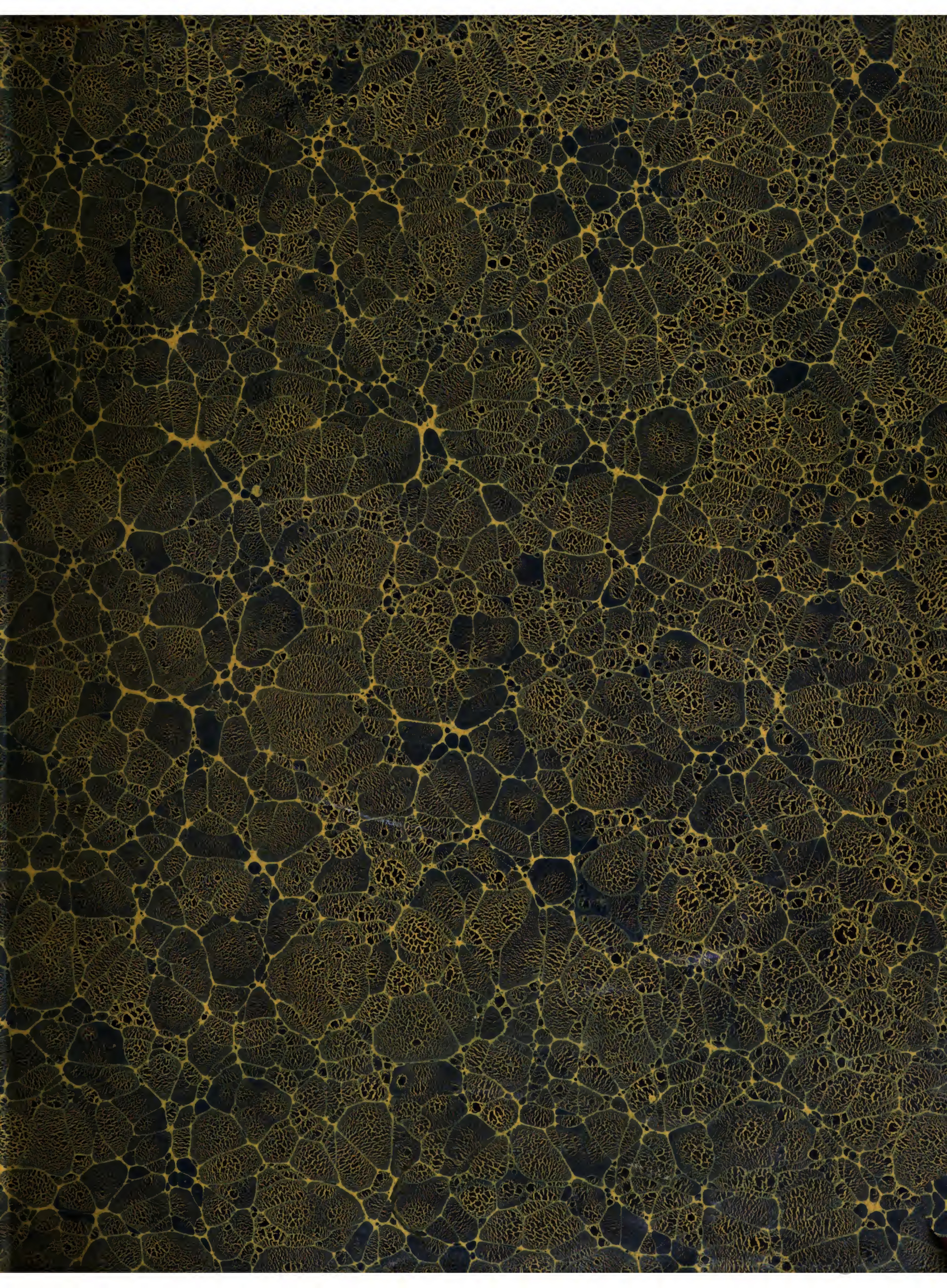







15.e Siècle
LES
DOUZE DAMES
de
RHÉTORIQUE
Publiées
pour la Première Fois,
d'après les Manuscrits
DE LA
BIBLIOTHÈQUE ROYALE.
avec une Introduction
PAR LOUIS BATISSIER.
et ornées de Gravures
PAR SCHAAL.
JANVIER 1838.
P. A. DESROSIERS Fils
Imprimeur Éditeur.
à Moulins
CHENAVARD ET SCHAAL.



Introduction.

Il n'est guère dans notre Histoire de spectacle plus grand et plus curieux que celui que nous présente la France au quinzième siècle. Si, d'un côté, l'on voit les lueurs expirantes de la Société féodale et religieuse du Moyen-Age, de l'autre, on assiste à l'aurore de la Civilisation moderne. La France se réorganise pour devenir plus riche et plus puissante; sa nationalité, un moment en péril, s'établit sur une base immuable. Les Anglais, ennemis de toute la Nation, sont chassés du Royaume sans aucune

espérance de retour; et les grands Vassaux, devenus avides et insolens, hostiles au Peuple et au Roi, commencent avec Louis XI à perdre leur haute fortune; et cette déchéance à laquelle est condamnée la Noblesse française, n'arrive souvent qu'à la suite des plus terribles événemens, et des vengeances les plus sanglantes. La Monarchie se fortifie donc pour resplendir bientôt du plus vif éclat. Le Peuple lui-même oublie les souffrances de son passé, dans la jouissance des droits qui lui sont départis. En même temps que les Papes perdent de cette immense influence morale qui faisait d'eux des princes si redoutables, quelques esprits fiers et audacieux sonnent le tocsin de la Réforme. C'est alors aussi que les Parlemens et les États-Généraux deviennent de véritables Puissances. La France marche évidemment à la conquête de son Indépendance et de sa Liberté.

Mais, ce n'est pas seulement la Société politique qui se transforme et qui se retrempe à des sources vivifiantes; de nouvelles voies, encore, sont ouvertes à l'Intelligence. Le Mysticisme catholique ne peut plus exister dans ce siècle d'examen et de littéralité : l'Art et la Poésie vont donc revêtir d'autres formes, plus belles et plus pures qu'autrefois. Voici d'ailleurs le Trône de Constantin qui s'écroule, l'Empire d'Orient qui tombe au pouvoir des Barbares de l'Asie. Constantinople, qui a su conserver au milieu des ténèbres du Moyen-Age, le flambeau de la Tradition antique, subit le joug Mahométan. Les Artistes et les Poètes chrétiens de la Grèce n'avaient que faire au milieu de la Civilisation turque; il leur fallut donc dire adieu aux admirables monuments de l'Art de leurs Ancêtres, et chercher un refuge sous un Ciel ami, où ils pourraient transporter le feu sacré du Beau, qu'ils n'avaient jamais laissé s'éteindre. L'Italie et la France reçurent les pauvres exilés; et ceux-ci, pleins de reconnaissance pour la douce hospitalité qui leur faisait oublier

la Patrie absente, leur ouvraient les trésors de la Science, et leur enseignaient à comprendre et à imiter les chefs-d'œuvre de la Grèce, oubliés et dédaignés trop long-temps. Colomb et Vasco, en annonçant les confins d'un nouveau monde, n'excitèrent ni un enthousiasme plus ardent, ni des admirations plus vives que les Grecs fugitifs, en dévoilant les mystères et les merveilles de la Civilisation payenne. La Philosophie, dès lors, se prosterna devant l'image d'Aristote, et tous les Poètes voulurent être frères de Virgile, le chantre immortel, de qui le Dante avait fait son compagnon pour parcourir les cercles infernaux, et auquel Pétrarque confiait les joies et les espérances de ses chastes amours. C'en est fait aussi de l'Art symbolique : les Types traditionnels s'effacent ou se métamorphosent; la Chair est réhabilitée et l'Olympe payen reparaît dans tout l'appareil de sa grandeur passée. Jupiter a rallumé sa foudre, Neptune a rassemblé ses troupeaux épars, Hercule a retrouvé sa massue, et Vénus est remontée sur son char traîné par de blanches colombes. Les sujets religieux, tirés de la Bible et de l'Évangile, changent complètement de physionomie. Toutes les scènes ne se passent plus que dans des Palais et des Temples copiés de ceux de Rome ou d'Athènes; les personnages revêtent la Tunique ou la Toge : on leur donne enfin à tous les attributs du Citoyen Romain.

Il est vrai que cette Révolution ne s'opère pas aussi promptement d'abord en France qu'en Italie; mais patience! elle sera bientôt consommée. Charles VIII a un Royaume à conquérir au delà des Alpes. Il part avec toute sa Noblesse. Quel beau Pays! quel Ciel pur! quelle Nature féconde se révéla tout à coup à ces hommes habitués à combattre dans les plaines de la Flandre, quand ils virent se déployer les magnifiques campagnes de la Lombardie! Comme les compagnons de Virgile, en apercevant les rivages Latins, ils dûrent s'écrier, transportés de joie et d'admiration :

ITALIAM ! ITALIAM ! Mais bien d'autres merveilles les attendaient: laissez entrer l'Armée victorieuse dans Naples et dans la grande Cité Romaine, et alors ils répéteront avec plus d'enthousiasme encore : l'Italie ! c'est l'Italie ! Quels vastes Édifices ! quelles élégantes proportions, quelle rectitude dans ces lignes, quelle pureté dans ces galbes! Et ne voilà-t-il pas encore tout un peuple de Statues de marbre et de bronze, ensevelies sous terre, depuis des siècles, qui remontent sur leurs piédestaux, plus fières et plus triomphantes ? Ajoutons qu'il n'était bruit dans le Monde entier que des portes du Baptistère de Florence, auxquelles Ghiberti venait de mettre la dernière main : Donatello avait sculpté sa Madelaine et la Succone, et Bruneleschi, suspendu sa Coupole au-dessus de la nef de Ste-Marie-aux-Fleurs. On ne se lassait pas d'admirer à Florence les immenses Fresques d'Andréa Orcagna, et à Rome, les formes angéliques des Vierges du Perrugin. La France n'avait encore que d'habiles ouvriers, quand l'Italie se glorifiait déjà des chefs-d'œuvre des Pollaiuolo, des Jacopo della Quercia, des Verrochio, dont les noms étaient répétés par toutes les bouches.

Rentrés dans leurs foyers, tous ces hommes de l'expédition de Charles VIII ne rêvèrent plus que des merveilles qu'ils avaient vues, et ne regardèrent plus qu'avec dédain les ouvrages bizarres et les Caricatures grotesques du Moyen-Age. Ils allèrent, en conséquence, quérir des Artistes en Italie. Adieu donc les coupes gracieuses de l'Ogive et les mille fantaisies de l'Art Gothique ! c'est en vain qu'il s'épanouit, qu'il déploie ses richesses et ses dessins à l'infini. Que les Sculpteurs se hâtent, qu'ils taillent leurs Pinacles, qu'ils composent leurs Bas-Reliefs, qu'ils suspendent leurs Pendentifs, qu'ils évident à jour leurs Dais, et lancent dans le ciel leurs Flèches aiguës: car voici, en effet, l'Italie qui envoie à la France quelques-uns de ses plus habiles Architectes, tout

posés à élever des Portiques et des Colonnades. Adieu les élégantes feuilles de choux frisés et les bouquets de chardon, car l'Acanthe revient sous notre ciel; pauvre plante! qui aura bien à souffrir de nos brumes épaisses et de nos longs hivers. L'art Italien nous envahit; le frère Jean Joconde, appelé par le cardinal George d'Amboise, quitte Vérone et montre le chemin de la Cour de France à tous ces illustres Artistes qui devaient venir, sous François Ier, bâtir et décorer tant de magnifiques résidences royales. On exécute partout des travaux d'Art avec une étonnante activité. Le Château de Gaillon, bijou précieusement ouvré, commencé en 1440, sera achevé à la fin du quinzième Siècle, et offrira un type délicieux de l'architecture Gothique, dégénérée sous l'influence des nouvelles Idées. La Renaissance sera bientôt un fait accompli.

Mais ce n'est pas seulement dans l'Architecture que s'opère une si éclatante révolution. La Littérature, qui est soumise aux mêmes influences que l'Art, qui se systématise dans les mêmes circonstances, s'est transformée aussi presque complètement au quinzième Siècle. Ainsi, de même que nous avons assisté alors à l'agonie de l'art Chrétien, de même nous voyons la poésie Romane dépérir et bientôt tomber dans un profond oubli. Les Épopées chevaleresques du treizième Siècle, ces beaux livres d'une simplicité majestueuse, d'une naïveté souvent énergique, deviennent incompréhensibles, et les Savans de chaque génération sont obligés de les traduire dans le langage vulgaire de leur temps. Si les Artistes du règne de Charles VII et de Louis XI semblent avoir perdu le secret des belles lignes, des galbes élégants et des types pleins d'élévation, qui se retrouvent dans les Cathédrales du siècle de St-Louis et de Philippe-le-Bel, les Poètes paraissent avoir ignoré l'admirable langue que l'on parlait à l'époque où s'élevèrent les vastes nefs de Notre-Dame de Rheims et de Notre-Dame de Paris.

Robert de Luzarches, le savant Architecte de la Cathédrale d'Amiens, et Guillaume de Lorris, l'ingénieux auteur du Roman de la Rose, sont de grands Génies, dont les ouvrages suffisent pour caractériser toute une Époque. L'un représente l'art Gothique dans toute sa splendeur, comme l'autre, la langue Romane dans toute sa force. Les Architectes et les Poètes du Siècle suivant sont des élèves dégénérés de leur École. Jean de Mehun, qui a terminé le Roman de la Rose, est, certes, un délicieux Écrivain; de même que le Prélat, qui a fourni les plans de St.-Ouen à Rouen, est un habile Artiste; mais ils sont loin d'être de la trempe de leurs Maîtres. Au quatorzième Siècle, en effet, le style a déjà perdu de sa noble sévérité; au quinzième, il est en pleine décadence, il s'altère pour subir d'importantes modifications.

Le quinzième Siècle est donc pour la Poésie, comme pour la Politique, comme pour l'Art, une époque de lutte, où le Passé se débat avec l'Avenir. La Langue qui découle des Poèmes écrits sous Saint-Louis, Langue qui, sans trop s'éloigner de son origine, s'est individualisée en France, reçoit un nouveau Baptême, une nouvelle physionomie, en se retrempant à ses principales sources.

C'est alors, en effet, que l'on découvre et qu'on étudie les manuscrits des plus fameux Auteurs de l'Antiquité. On les lit avec enthousiasme, et l'admiration pour les beautés qu'ils renferment n'a pas de bornes. Bientôt l'Imprimerie les reproduira et les popularisera dans le monde Savant. La plupart des Poètes s'emparent de leurs fictions, s'inspirent de leur Génie, essaient d'inféoder à notre Littérature l'esprit de leurs Écrits, et fondent, pour ainsi dire, une nouvelle Langue, d'une pédanterie savante, d'une étrangeté quelquefois incompréhensible. Non-seulement

on introduit dans notre Idiôme des mots latins, mais on affecte encore de construire les phrases avec des inversions et des épithètes, comme les Écrivains de l'ancienne Rome. Alors aussi les Poètes Italiens sont fort en faveur; on traduisait en français les trois Cantiques du Dante; les Contes de Boccace étaient la lecture à la mode ; tout le monde récitait les Sonnets de Pétrarque.

Pendant que la Langue est soumise à cette pénible élaboration, la Poésie ne peut avoir cette élégance de formes, cette pureté de sons, ce choix heureux d'expressions, cette lucidité de sens, qui la caractérisent aux grandes Époques littéraires, où l'Idiôme a une individualité bien tranchée, une syntaxe immuable. Les Poètes cependant qui, comme le duc d'Orléans et Villon, ne sont pas pris de cette manie classique, font des Livres d'une grande naïveté, et qui seront toujours lus avec un charme infini. Ceux, au contraire, qui, un peu plus tard, comme Molinet et Jean Lemaire, visèrent à la Science, ne furent plus que d'habiles Versificateurs, mettant toute leur gloire à faire des tours de force, à surmonter les difficultés les plus graves et les plus frivoles à la fois. Pour augmenter ces difficultés, on remit en honneur les formes rythmiques les plus bizarres et les plus inusitées; on multiplia de mille manières les combinaisons de la Versification. La Poésie finit par n'être plus qu'une œuvre de patience, plus ingénieuse que de bon goût. Au milieu de ces innovations, la Mythologie du Roman de la Rose prévalut encore; on ne crut pouvoir rien imaginer de mieux que les Allégories et les Personnifications poétiques du treizième Siècle. Les complimens d'amour, les fadeurs chevaleresques, furent encore de mode, mais ne furent plus écrits dans un style naïf et vigoureux. L'Expression, au lieu d'être juste, hardie, incisive, harmonieuse, allant droit au but, devint prolixe, obscure et

pleine d'affectation. Les poètes Galants ne firent pas plus de frais d'imagination que les poètes Historiens. Il n'y a peut-être que l'esprit Satyrique qui n'ait pas dégénéré, qui soit demeuré aussi âpre et aussi rude que par le passé. Il n'y a certainement pas moins de verve dans l'Avocat-Patelin que dans la Bible Guyot. La Satyre alors est impitoyable; elle n'épargne rien, ni les Hommes, ni les Choses, ni les Principes, ni les Idées. La Société entière lui sert de pâture; elle s'attaque aussi courageusement à la Royauté qu'au Roi, à la Religion qu'au Pape, aux grands Seigneurs qu'aux Prélats, aux Philosophes qu'aux Savans. Dans ces sortes d'Ouvrages, la Langue n'a pas ces formes d'urbanité et de pudeur dont elle s'est revêtue plus tard. Tous les Poètes disent avec Jehan de Mehun :

Et encore ne fais-je péché,
Si je nomme les nobles choses
Par plein texte, sans mettre gloses,
Que mon père de Paradis
Fit de ses propres mains jadis.

Rabelais, Marot, Brantôme, Régnier, qui ouvrent, pour ainsi dire, l'ère de la Littérature Moderne, ne parlent pas toujours un langage plus chaste et plus poli que les poètes du Moyen-Age. Quoiqu'il en soit, c'est à ces grands Ecrivains, que se termine la lutte qui s'est élevée au milieu du quinzième Siècle entre la littérature Romane et la littérature Classique. Sans puiser aux sources de l'Antiquité avec autant d'exagération que Ronsard, Baïf et Jodelle, ils savent se créer, avec les débris du passé et leur science présente, un idiôme qui, après avoir subi des modifications successives, deviendra la Langue parlée par Corneille, Lafontaine, Bossuet et Molière.

Tel était le mouvement qui s'est opéré dans la Politique, les Arts et les Lettres, depuis le règne de Charles VII jusqu'à celui

de François I[er]; telle est l'Époque à laquelle se rattache le Livre que nous publions. Ce Livre nous semble présenter un triple intérêt: c'est d'abord un curieux Spécimen de la Littérature du quinzième Siècle; de plus, il nous fournit par les dessins dont il est illustré, des matériaux fort remarquables pour l'histoire de l'Art, et enfin il nous peint un côté assez plaisant des mœurs littéraires de ces temps-là.

Ce livre, en effet, se compose d'une correspondance entre quatre personnages, dont deux surtout, Georges Chastellain et Jean Robertet, jouissent encore, comme écrivains, d'une certaine célébrité. Des deux autres, le premier, M. de la Rière, ne nous est connu que par sa qualité d'écuyer d'une duchesse de Bourbon; le second, M. de Montferrand, ne nous semble pas avoir eu d'autres titres que celui de gouverneur de Jacques de Bourbon, 6[e] fils de Charles I[er], duc de Bourbon, et d'Agnès de Bourgogne, sœur de Philippe-le-Bon. Ce jeune Prince fut élevé à la Cour de Bourgogne, et devint l'Ami et le Compagnon du Comte de Charollais (Charles-le-Téméraire). Il est probable que le Gouverneur que l'on donna à Jacques de Bourbon fut Antoine de Vergy, Seigneur de Montferrand, Fils de Charles de Vergy, Seigneur d'Autrey, et de Claude de la Trémouille, sa première femme. Cet Antoine fut marié en 1454, à Bonne de Neufchâtel, fille de Thibaud, Seigneur de Neufchâtel et de Châtel-sur-Moselle. « Ces nopces, dit Olivier de la Marche (1), furent moult plantureusement servies de vins et de viandes, et y furent toutes les Dames du Pays, et devez entendre que le Seigneur d'Autrey fut le plus large et abandonné de ses biens, qu'homme de son temps, et ne plaindoit nulle dépense. Les nopces durèrent quatre jours, et y estoit tout homme défroyé,

(1) Mémoires. L. 1. Ch. 31.

et mesmes par les villages, aux fraiz et à la dépense dudit Seigneur d'Autrey....... ». Cette union ne fut pas très heureuse. Antoine de Vergy mourut quelque temps après sans laisser d'enfants mâles, et fut enterré dans l'Eglise collégiale de Champlitte. La veuve, Bonne, se remaria avec Jean de la Beaume, Seigneur de Bonrepos. On ne trouve dans les historiens de la Bourgogne d'indication d'aucun autre Seigneur de Montferrand, vivant au milieu du quinzième Siècle. On peut consulter, du reste, sur cette matière, l'*Histoire et la Généalogie de la famille de Vergy*, par André Duchesne. Paris, in-f°.

Avant de parler avec plus de détails des *Douze Dames de Rhétorique*, nous allons esquisser la biographie de Chastellain et de Robertet.

Georges Chastellain, malgré l'immense réputation qu'il s'était acquise au quinzième Siècle, était à peu près complètement oublié de nos jours, lorsque M. Buchon a réhabilité sa mémoire en publiant ses principaux Ouvrages. Maintenant, l'écrivain Flamand a sa place à côté de Monstrelet, d'Olivier de la Marche et de Philippe de Commines. On ne connaissait, dans ces derniers temps, que quelques particularités de la vie de Chastellain; Verdier, de Lacroix du Maine, Valère André, Moréri, et les auteurs de la *Biographie Universelle*, se bornaient, sur son compte, à des détails fort insignifiants, et, en outre, remplis d'erreurs assez graves. M. Buchon, qui a fait une étude toute spéciale de la vie et des ouvrages de Chastellain, a fait paraître, dans le *Panthéon Littéraire*, une Notice à laquelle nous empruntons les principaux traits de la biographie de Georges.

Il naquit à Alost en 1404, de Jean Chastellain, allié aux familles de Gavres et de Mamynes. Il fut, ainsi qu'il le dit lui-même dans son *Exposition de Vérité mal prise*, « sobrement

instruit ès-lettres, nourri en fleur de jeunesse ès-armes, et en la hantise des cours réalles et nobles hommes ». A peine eut-il achevé ses études, qu'emporté par un penchant irrésistible pour les voyages, il quitta la Belgique et partit pour visiter la plupart des cours de l'Europe, ce qui le fit surnommer l'*Adventureux*. Georges, cependant, suivit la carrière militaire avec distinction, et porta les armes jusqu'à l'âge de quarante ans. Puis, il se fixa à la cour de Philippe-le-Bon, et obtint le rang de Pannetier et de Conseiller privé; c'est alors, sans doute, qu'il se mit à cultiver les Belles-Lettres et la Poésie. En 1473, il fut nommé chevalier de la Toison-d'Or à Valenciennes, et reçut le titre d'*Indiciaire*, ou Historiographe de la Maison de Bourgogne. Mais George n'eut pas à jouir long-temps des honneurs qu'on rendait à son nom et à son mérite, car il mourut l'année suivante, le 20 mars 1474. Il fut enterré à Valenciennes, ainsi que nous l'apprend Simon le Boucq, dans son *Histoire ecclésiastique de la ville et comté de Valenciennes*, restée manuscrite. « En l'église de Salle-le-Comte, repose le corps de tant renommé personnage, messire Georges Chastellain, auquel le duc Charles-le-Hardi donna l'Ordre de Chevalerie en ceste ville de Valenciennes, pendant les célébrations d'un chapitre de la Toison-d'Or; et lui donna aussi le titre d'Indiciaire, comme à celui qui démonstroit par escripture autentique les admirables gestes des Chevaliers et Confrères de l'Ordre. Son épitaphe se voyait du passé (av. 1650), dans un tableau attaché contre un pilier, à la main sénestre en entrant en ladite église, et estoit telle:

« Cy-dessoubs gist, d'excellente mémoire, George Chastellain, chevalier; lequel, après avoir circuy diverses régions et en icelles exercé les armes militaires, en eage florissante, au pouvoir de ses sens, s'est venu rendre au service du très-victorieux Philippe, duc de Bourgogne, en estat de pannetier et privé conseil, et au reste de vieillard, a prins si glorieuse

occupation à réduire les gestes de ce feu tant triumphant prince, par tel ordre et diligence que à la récitation de ses escripts fleuriront en perpétuelle récordation, ès cœurs des nobles et clairs engins. Vive et règne son esprit en éternelle felicité! et au comble de LXX ans, décéda de ce siècle le XX mars MCCCCLXXIIII. Priez Dieu pour son ame. »

« Il portoit pour ses armes : de sable à une fasce d'argent, et a fondé, en la dicte église, la solemnité de St-Georges de quatre livres tournois l'an de rente. »

Les ouvrages de Georges Chastellain sont nombreux : quelques-uns ont été imprimés au 16e siècle; d'autres viennent, comme nous l'avons dit, d'être publiés par M. Buchon : plusieurs sont restés en manuscrits.

Les livres imprimés sont ceux-ci :

Le temple de la ruine d'aucuns nobles chevaliers malheureux, tant de France que de nations estrangères, à l'imitation de Bocace. — Paris. 1517. Chez Galiot-du-Pré. *Les Epitaphes de Hector, fils de Priam, roi de Troye...* Chez Galiot-du-Pré, un vol. in-12. Le privilége est de 1525. Il existe une autre édition in-8, imprimée chez Jehan St-Denis.

Recollection des merveilles advenues en nostre temps. — Cet opuscule fort curieux, en vers français, a été commencé par Chastellain et terminé par son disciple Molinet. C'est dans les œuvres de ce dernier qu'il a été imprimé pour la première fois. On le trouve dans *les faits et dits de feu, de bonne mémoire, maistre Johan Molinet.* — Paris, 1540, à l'enseigne de l'Arc de France. Antoine Urbain Coustellier l'a publié dans la *légende de maistre Pierre Faifan*, mise en vers par Ch. Bourdigné. — Paris 1623. La *Recollection* a paru encore à la fin de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, de M. de Barante, dans une préface que M. Buchon a écrite à la tête de la *chronique de Jacques de la Laing*, fausse-

ment attribué à Chastellain, et dont l'auteur est le héraut d'armes Charrollois.

Enfin, M. Buchon vient de le faire paraître de nouveau avec des variantes, dans le *Panthéon Littéraire*. (Choix de Chroniques et Mémoires sur l'Histoire de France). Ce volume renferme en outre :

La *Chronique du duc Philippe.*

La *Déclaration de tous les hauts faicts et glorieuses adventures du duc Philippe de Bourgogne.*

Exposition de George Chastellain sur Vérité mal prise.

La publication des autres ouvrages manuscrits de Chastellain serait d'un grand intérêt, et obtiendrait un beau succès auprès des Savans qui s'occupent de l'histoire Littéraire de la France.

Robertet a joué, dans les affaires de son temps, un rôle aussi important que George Chastellain, mais il n'a pas eu une aussi grande renommée que lui. Les circonstances de la vie de maître Johan ne nous sont pas plus connues que celles du Pannetier du duc Philippe, bien que plusieurs Écrivains contemporains aient parlé avec éloge de son talent poétique. Nous savons cependant qu'il est né à Montbrison, dans le courant du xve Siècle, et qu'il fut haut placé à la petite cour des Ducs de Bourbon, où il a passé de longues années. Il était Greffier de l'Ordre du Roi et du Parlement de Dauphiné ; c'est ainsi qu'il est qualifié dans plusieurs titres passés sous le duc Jean, deuxième du nom, et spécialement depuis 1470 jusqu'en 1515. Il fut Secrétaire de trois Rois de France et de trois ducs de Bourbon, qu'il suivit toujours à la guerre et à la cour de France. Il paraît qu'il mourut à Montbrison et qu'il fut enterré dans l'Église collégiale de cette ville; il y avait fait construire une Chapelle en l'honneur de saint Michel, dans

laquelle on lisait cette inscription, gravée sur une table de marbre :

Ista, Robertetus struxi tibi sacra, Johannes
Tres reges, Michaël, dùm sequor atque duces.
Hic ego avum posui, uxoremque, ambosque parentes,
Me functum terris, ista sacella tegant.

Cette Chapelle avait donc servi de sépulture à son Aïeul, à son Père, à sa Mère et à sa Femme, et c'est le lieu aussi qu'il avait choisi pour son inhumation. Ses armes étaient en relief en plusieurs endroits de la Chapelle. Au-dessus de la porte, on voyait un écusson porté par un Ange, avec cette dévote Devise : *Omnium Creatori laus*. Son blason était celui de l'ancienne maison de Robertet, qui portait ses armes, d'azur, à la bande d'or, chargé d'un demi vol de sable, et accompagné de trois étoiles d'argent, une en chef et deux en pointe (1). Il ne reste à Montbrison aucun souvenir de Jean Robertet.

La Chapelle de la famille existe bien toujours dans la Collégiale, ainsi que l'inscription gravée dans le marbre. Mais cette Chapelle a été dévastée, et les écussons qui la décoraient ont été brisés à la Révolution.

Ses ouvrages sont en très petit nombre. Jean Lemaire des Belges parle de quelques Élégies que Robertet aurait composées en l'honneur de G. Chastellain. Le Msc. n. 208, dont nous parlerons plus loin, renferme plusieurs Poésies, qui ne nous ont pas semblé toutes fort remarquables. Enfin il a été imprimé de lui une traduction des *Dicts prophétiques des Sybilles*. Ce travail a été

(1) Voyez le frontispice des *Douze Dames*. Cet écusson, qui a été aussi celui de son fils Florimont, héritier de sa faveur et de ses titres auprès des rois de France, a été gravé dans l'*Histoire des secrétaires d'État* de Fauvelet du Toc. — On le voit aussi sur une magnifique médaille en bronze, faisant partie de la collection des médailles à la Bibliothèque royale.

publié avec un ouvrage de Champier, dont voici le titre:

LA NEF DES DAMES VERTUEUSES, composée par maistre Simphorien Champier, Docteur en Médecine, contenant quatre livres: le premier est intitulé, LA FLEUR DES DAMES; le second, DU RÉGIME DE MARIAGE; le tiers est DES PROPHÉTIES DES SIBYLLES; le quart est le LIVRE DE VRAYE AMOUR, nouvellement imprimés à Paris, pour Johan de la Garde, libraire.

Ils se vendent à Paris sur le Pont Notre-Dame, à l'enseigne St-Jehan l'Évangéliste, et au Palais, au premier pilier.

La publication de cet ouvrage de Robertet demande à être expliquée. C'était une affaire de Religion. Les Sibylles étaient honorées encore presque à l'égal des Saintes, et cette vénération pour elles existait depuis des temps très-reculés. Quand le Christianisme commença à se répandre, les Sectateurs de la nouvelle Religion cherchèrent à s'appuyer, pour combattre les Payens, sur toutes les traditions et sur tous les écrits profanes. On ne manqua pas de se faire une arme des Prophéties si révérées des Sibylles. La chose était d'autant plus facile, que leurs livres ayant été brûlés deux fois dans deux incendies de Rome, sous Sylla et pendant le règne de Néron, on put leur en substituer d'autres composés dans le sens des saintes Écritures. C'est ce qui arriva en effet, si l'on s'en rapporte au témoignage de Saint-Augustin. Dans Eusèbe de Cesarée, on voit Constantin déployer toute son éloquence impériale pour établir que les vers Acrostiches, attribués à la Sibylle Erythrée, sont véritablement l'ouvrage de cette Devineresse. Jullien, au contraire, les combattit et fit rechercher les véritables livres Sibyllins. Du reste, cette foi à l'autorité des Sibylles s'est conservée dans l'esprit des Chrétiens jusqu'au seizième siècle. On les voit représentées dans plusieurs bas-reliefs, entre les Apôtres, et jusque dans la maison de Notre-Dame-de-Lorette et à la chapelle Sixtine. Plusieurs Livres d'Heures offrent leurs images à côté des emblêmes

de la médecine astronomique de Paracelse, ainsi qu'on peut le voir dans les *Heures de Paris*, publiées par Pierre Roffet. (1).

Ce sont ces Prophéties, conservées par les Chrétiens, que Jean Robertet a traduites ou plutôt imitées; elles sont au nombre de onze, et mises dans la bouche des Sibylles, Persique, Lybie, Delphique, Symerie, Erythrée, Séménone, Amalthéa, Hélespon, Phrygie, Tiburtine, Europe et Agrippe. Nous allons transcrire seulement les vers prononcés par la première et la dernière Sibylles, pour donner une idée de ce genre de poésie.

SIBILLE PERSIQUE.

Je fus de Perse née, d'où Persique apelée;
Mainte chose future de Jésuchrist prédis,
Vaticinant par loy au peuple de Judée;
Car son Dieu ne congneut la séquelle dampnée,
Qui très horriblement, comme portent nos dis
Son très précieux chief d'espines couronnèrent
Et du fiel et vin aigre emmes le abreuvèrent.

SIBILLE AGRIPPE,

Je fus Sibille Agrippe nommée par droit nom:
De mes dis prophétaulx par tout est grand renom.
De l'Incarnation du verbe, Dieu palpable
En visibilité j'escripts mains mots notables.
Que mes livres a leu entendra le mistère
Comment je prédisoye que Dieu naistroit de mère
Joinct à humanité et après mainte peine
Requérant à tousjours en gloire souveraine.

Tels sont les faits et les indications que nous avons pu recueillir

---

(1) Voici le titre exact de ce livre. « *Les présentes heures à l'usage de Paris ou long sais requérir avec les figures et signes de l'Apocalypse, la vie de Thobie et de Judic, les accidens de l'homme, le triumphe de César, les miracles Notre-Dame : ont été faictes à Paris pour Pierre Roffet.* » In-8° de 1500 à 1515.

sur la vie et les ouvrages de Robertet. Nous déplorons vivement que nos recherches aient été vaines pour tout ce qui regarde les détails de la biographie de Montferrand. Personne ne lui a consacré la plus légère notice ; son souvenir n'existe que dans les Lettres et les Poésies qui composent la majeure partie du présent volume, ainsi qu'on peut en juger par la courte analyse que nous en allons faire.

A l'époque où eut lieu la Correspondance que nous reproduisons, Georges Chastellain devait avoir déjà un âge assez avancé, et être à l'apogée de sa gloire. Les Poètes de son temps exaltaient au-delà de toute mesure son talent poétique; tous l'admiraient, chacun prétendait à l'honneur d'avoir été son Disciple. Robertet, au contraire, devait être jeune, et tout-à-fait ignoré. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait voulu se lier d'amitié avec un homme aussi illustre que Chastellain; il espérait sans doute que quelques-uns des rayons de la gloire du conseiller privé du Duc Philippe viendraient éclairer la vie obscure qu'il menait à la cour du Duc de Bourbon. Pour se mettre en relation avec Chastellain, Robertet s'adressa à Monseigneur de Montferrand qui était dans l'intimité de Georges. Montferrand se chargea, en effet, des négociations, et engagea son protégé à écrire à Chastellain auquel il devait le recommander chaleureusement. Aussitôt Robertet se met à l'œuvre, et pour ne pas manquer le but, il lui envoie trois lettres à la fois; une en prose très-bien faite, une autre en latin fort barbare, et la troisième en vers français, d'un sens souvent très-obscur. On voit qu'il a voulu emporter d'assaut l'amitié de Georges, qu'il a tenu à se montrer avec tous ses avantages, et à faire voir qu'il ne maniait pas seulement la langue Française, mais qu'il entendait aussi le Latin, et que Dame Rhétorique lui avait enseigné ses plus secrets Mystères. Dans ses lettres, il emploie toutes les formules de la louange, il s'épuise en admiration devant le génie de Georges, et ne reconnaît pas dans

l'Antiquité d'Auteur qu'on puisse lui comparer. Il ne se lasse pas d'exalter son mérite et de vanter ses ouvrages, qui sont impérissables. Il a un si vif désir d'obtenir un regard bienveillant de Chastellain, qu'il écrit à M. de la Rière pour avoir aussi de lui des lettres de recommandation.

Mais Georges a lu les épîtres de Robertet, et il ne veut pas être en reste de bons procédés avec lui. Il envoie donc à Montferrand une réponse où il loue le talent de son protégé, et déplore avec une modestie exagérée le peu de talent que la nature lui a donné à lui-même. Mais Montferrand voulait que Georges adressât quelques vers de sa composition à Robertet, et Georges s'y refusait nettement, et lui conseillait de « restraindre ces légiers dévolémens sur autrui fiance. »

Dans une seconde lettre, Georges reproche, avec encore plus de vivacité, à MM. de Montferrand et de la Rière, de l'avoir mis dans l'embarras. Car, en répondant à Robertet, il ne sagit de rien moins pour lui que de soutenir la gloire de la maison de Bourgogne, et il trouve la tâche trop difficile.

Montferrand ayant recu ces lettres à Bruges, résolut de répondre pour Georges. Il eut recours à une de ces fictions si généralement en usage à l'époque où il vivait. Il suppose que les Douze Dames de Rhétorique l'abordent dans son verger, et lui offrent de venir en aide à Georges, qu'elles plaisantent sur l'embarras où il prétend se trouver. Au contraire, elles font un éloge pompeux de Robertet, et prient Montferrand de lui envoyer leurs enseignes en Bourbonnais. Ces enseignes ne sont autre chose que la description de chaque Dame. Ces allégories étaient fort en vogue au quinzième Siècle. C'est ainsi que, dans le *Bréviaire des Nobles*, par Alain Chartier, on entend la définition de Foy, de Loyauté, d'Honneur, de Droicture, de Prouësse, etc.

Dans ce livre, Noblesse, par exemple, commence ainsi sa définition :

Je, Noblesse, dame de bon vouloir ,
Royne des Preux, princesse des hauts faictz,
A ceux qui ont voulenté de valoir,
Paix et salut; par moy sçavoir vous fais.

On peut voir que c'est ici le même procédé littéraire que dans les descriptions des Douze Dames.

Montferrand ne pouvait manquer de répondre aux compagnes de Dame Rhétorique, et devait évidemment prendre la défense de Georges. C'est, en effet, ce qu'il fit ; il envoya bientôt à Chastellain le récit de cette rencontre toute poétique, et y joignit les descriptions des Douze Dames, lui demandant s'il jugeait à propos qu'elles fussent adressées à Robertet. Georges voulut bien que les devises des Dames fussent données au secrétaire du Duc de Bourbon. Montferrand fit donc son envoi, auquel il ajouta une fort belle Épître en vers de Chastellain lui-même. En recevant toutes ses richesses inattendues, Robertet ne se sent pas de joie. Et vite! le voici, la plume à la main, pour remercier MM. de la Rière et de Montferrand, de l'insigne faveur qu'ils ont obtenue pour lui de l'indulgence de Georges, dont il fait un éloge encore plus pompeux et plus outré que la première fois. Chastellain, à qui ces lettres furent communiquées, s'en fâcha sérieusement. Il eut l'extrême bon sens de ne point accepter les louanges qu'on lui prodiguait, et d'écrire une lettre pleine d'esprit et de dignité , dans laquelle il reprochait avec amertume à Robertet son aveugle enthousiasme, et où il lui demandait son amitié simple et franche. C'est là que se termine cette Correspondance, la seule de ce genre qui nous soit restée; elle méritait, il nous semble à tous égards, d'être livrée à la publicité.

N'est-ce pas d'ailleurs ici une histoire de tous les temps, une peinture des mœurs littéraires à toutes les époques? Il est si difficile d'un côté de ne pas se laisser prendre à l'appât de la louange, et de l'autre côté de ne pas accorder un regard d'orgueilleuse bienveillance à ceux dont on est admiré, qu'on ne doit pas être étonné de voir, de nos jours encore, se former ces petites cours, humbles et soumises, qui courtisent quelques-unes de nos Célébrités, se font l'écho de leurs moindres paroles, et courbent la tête sous le joug de leurs volontés les plus ridicules et les plus capricieuses. Convenons aussi qu'il en est peu, parmi nos poètes et nos savans, qui ne tirent vanité des Satellites plus ou moins obscurs qui gravitent autour d'eux; qu'il en est bien peu qui montrent dans de telles circonstances plus de dignité et plus de noblesse que Georges Chastellain. Combien d'hommes encore trouveraient d'utiles leçons dans la lettre où cet Auteur conseille à Robertet d'aimer avec mesure : AMA AD MODUM.

Il existe à la Bibliothèque royale deux Manuscrits renfermant la Correspondance de Robertet et de Chastellain.

Le plus beau et le plus précieux, est un Manuscrit sur Vélin, du quinzième Siècle, de format petit in-folio. Il se compose de quarante-six feuillets, écrits en ronde, et illustrés de lettres ornées et de quatorze Miniatures. Il porte le n° 7392, et sa conservation ne laisse rien à désirer. C'est sans doute par une erreur du copiste, que la description de l'une des Douze Dames a été omise, car il n'y a aucune lacune dans la série des pages du Manuscrit.

Le numéro 208, suppl. Franc, a été donné à la Bibliothèque par l'abbé Lenglet, le 25 avril 1744. Ce manuscrit renferme la correspondance de Robertet, de Chastellain et de Montferrand, moins les deux premières et les deux dernières Lettres; on y

trouve encore une foule de compositions de différens auteurs dont nous allons parler. L'écriture du n° 208 est une écriture cursive du seizième Siècle; c'est dans ce Manuscrit que sont rassemblées la plupart des œuvres poétiques de Robertet.

Nous y avons lu :

1° Les Doléances de Mégère..., grand poème Allégorique ou l'on voit paraître Persée, Alexandre, Nestor, Ulysse, etc., et qui ne comporte pas moins de mille vers.

2° Une Réponse à des vers adressés par le grand Sénéchal de Normandie, à Anne de France.

3° Un Rondeau fait par Robertet le Père.

4° Ballade faite par M. J. Robertet, notaire et secrétaire du Roi, et de Monseigneur le duc de Bourbon.

Il y a encore, dans ce Manuscrit, un grand nombre de pièces de vers de Chastellain, Villon, Crétin, Molinet, Octavien de Saint-Gelais, Marot, etc.

C'est d'après ces deux Manuscrits, que nous avons publié les Douze Dames; et pour donner à ce Livre tout le caractère d'art qu'il comportait, nous n'avons négligé aucun détail d'exécution. Le texte a été revu avec soin, et imprimé avec une scrupuleuse exactitude; nous nous sommes permis seulement d'accentuer les mots et de ponctuer les phrases de manière à rendre ce texte plus clair, et afin que la lecture en fût plus facile aux personnes qui ne sont pas versées dans les études philologiques. Sans doute il nous est échappé bien des fautes, bien des incorrections; mais on nous tiendra compte des difficultés sans nombre qu'on rencontre à reproduire en Province un livre dont le manuscrit original ne peut quitter Paris. Nous avons

voulu faire un essai qui profitera peut-être à l'Art provincial, et qui, pour cela, mérite quelque indulgence. Les Miniatures qui décorent le Manuscrit n° 7392, ont été gravées avec une fidélité consciencieuse, qu'on ne retrouve dans aucun autre ouvrage de ce genre. Nous avons même fait dessiner les lettres ornées, et elles enrichissent maintenant notre Volume; l'entourage qui en rehausse chaque page est une copie exacte de celui qui est à la première feuille du Manuscrit. Rien de plus délicat et de plus élégant que ces légers Rinceaux qui s'entrelacent avec une grâce parfaite, que ces Oiseaux au plumage éclatant qui becquètent des fruits et qui dorment dans le feuillage; n'est-ce pas une composition ravissante que cet homme encapuchonné, perdu au milieu des fleurs et des feuilles, et qui souffle dans une longue trompette? Il est facile de juger que cet entourage échappe au Moyen-Age: il y a déjà quelque chose des caprices de la Renaissance, quelque chose de la science et de l'harmonie qui caractérisent l'exécution des œuvres d'Art à cette époque. Les Sujets composés des Douze Dames ne sont pas faits avec moins d'esprit ni moins d'habileté. L'École froide et raide du quatorzième Siècle a perdu de son empire. La disposition des Figures est sage : il y a de plus une naïveté d'expression, un sentiment de Beauté qui n'appartient plus à l'enfance de l'Art. On y trouve des intentions de dessin très-heureuses ; et le jet des Draperies est quelquefois d'une rare élégance. On ne peut joindre, à une plus noble simplicité, un choix de types plus charmants. Il y a bien quelques figures nues, mais elles ne sont pas traitées avec autant de succès que les figures drapées. Cependant, on remarque que l'Artiste a toujours mis le plus grand soin à bien dessiner les extrémités; les mains les têtes et les pieds sont en général faits avec une véritable adresse. Toutes ces Femmes sont calmes et pleines de sévérité. Les unes sourient avec douceur, les autres semblent plongées dans de profondes pensées. On trouve dans ces Com-

positions toute la sévérité de l'art Chrétien, jointe à la grâce des Peintres les plus savans du seizième Siècle.

La première de ces Gravures représente Monseigneur de Montferrand et sa Femme à la porte de leur hôtel, recevant, des mains d'un messager, les lettres de Robertet. Au second plan, on remarque un personnage, qui est évidemment G. Chastellain, puisqu'il porte le collier de la Toison d'Or. Nous le retrouvons, du reste, dans les deux gravures suivantes, encore à la suite de Monferrand, qu'il semble ne pas quitter plus que son ombre.

Le second Sujet nous montre les Douze Dames venant *arraisoner* Montferrand. Quel groupe charmant de Femmes! Comme elles sont toutes belles, toutes élégamment vêtues! leur costume est aussi varié que leur âge et que l'expression de leur visage. Comme tous ces fronts sont intelligens! Comme il y a de la candeur, de la réflexion, de la dignité dans le regard et sur les lèvres des heureuses Compagnes de Dame Rhétorique! Aussi, quelle coquetterie l'Artiste n'a-t-il pas mise à peindre le verger où Montferrand les reçoit? On voit qu'elles foulent de tendres gazons, qu'elles respirent le parfum de mille fleurs des champs; on comprend que ces beaux lieux ne pouvaient être clos que par une haie de rosiers, dont les boutons s'épanouissaient sous un ciel fortuné. C'est dans le même verger que Montferrand leur répond, et pour parler à ces doctes Dames, il ne saurait montrer trop de respect : il a donc la tête découverte et les genoux en terre. Les Dames ont affaire à un galant Homme et peuvent lui confier leurs enseignes. A l'écart, on aperçoit encore Chastellain, dont l'attitude calme et recueillie semble révéler l'habitude de la méditation. La présence du Pannetier du Duc Philippe dans le *Vergier* de Montferrand, est sans doute un hommage rendu par l'Artiste à la grande réputation du Poète.

Chaque Dame est ensuite représentée à part, avec les Attributs

et au milieu des Emblêmes qui peuvent la faire reconnaître. Un trait partant de leur bouche, et aboutissant à une légende, fait connaître les Devises de chacune d'elles.

La Science, Dame sévère et pensante, est revêtue d'une robe ornée de mille beaux dessins d'une riche élégance et d'un goût exquis. Elle tient à la main un Livre où ce mot est inscrit: *Conclusion.* Sur un pupitre gothique, découpé de rosaces, sont posés deux Volumes, séparés par cet autre mot: *Démonstrance;* une main, l'index allongé, est figurée sur la couverture d'un des livres et traduit cette dernière pensée. Démonstrance et Conclusion : toute la sagesse n'est-elle pas contenue dans ces deux mots? la Preuve et l'Explication de la Vérité, n'est-ce pas le but unique de la Science?

Éloquence est assise au milieu d'une campagne émaillée de fleurs, et tout ombragée par des pampres pendans d'une immense treille: elle tient à la main un compas, et a cette sentence pour Devise : *Diffusa est gratia in labiis meis.*

La Profondité a les bras étendus comme si elle était crucifiée. Un trait passant sur les deux bras joint deux médailles : sur l'une, on lit le mot *Longitudo,* sur l'autre, le mot *Latitudo.* Un second trait sortant de sa bouche aboutit à cette légende : *Girum celi circuivi et in fluctibus maris ambulavi.* — Profondité! c'est l'intelligence allant au fond de toute chose, déchirant le voile qui couvre toutes les mystérieuses lois de la nature; c'est l'Espace et le Temps; c'est l'Infini!

Gravité de Sens peut être regardée comme la plus charmante vignette de notre Recueil. Elle est admirablement posée, et le long manteau dont elle est revêtue est drapé avec un art infini. L'expression élevée de la tête s'y joint à une harmonieuse beauté de formes. Elle dirige dans des campagnes désertes, dans

des sentiers rapides, un char traîné par un taureau, que RAISON et ENTÈRE VERTU, deux sérieux personnages, retiennent par les cornes. Ce char, qui porte cette inscription non terminée : *Vehor in agilibus* (le mot *viis* est sans doute sous-entendu), représente ici, probablement, la Philosophie, ou mieux l'Esprit humain. Gravité de Sens a pour devise ces mots: *Dirigit Dominus gressus meos in semitis suis.* Sur les roues du char sont écrites des Inscriptions qu'il nous a été impossible de lire, et qui ne sont pas d'ailleurs dans toute leur intégrité.

MULTIFORME RICESSE est assise sous un dais, et a les pieds appuyés sur un sac, d'où s'échappent des pièces d'or. Sa tête est environnée d'une auréole rayonnante comme celle d'une Sainte, et sa robe est couverte de perles et de diamans. Son visage est d'or ainsi que sa chevelure, éparse sur ses épaules. Elle tient une cassette dans chaque main, et on y lit ces mots : *Biens de nature.* Sa devise est ainsi conçue : « *Multe filie congregaverunt divitias, ego supergressa sum universas.*

Quelle composition bien entendue et d'un beau style que celle qui nous montre FLOURIE MÉMORE ? Elle inscrit en traits ineffaçables, sur son Livre éternel, les Pensées des Hommes et les Événemens du Monde : dans ces deux mots, *Vetera, Nova,* il y a l'histoire de toute l'Humanité. Elle dit comme l'Évangile : *Sum quidem similis patri familias, qui præfert de Thesauro suo nova et vetera.*

Le manteau de NOBLE NATURE est azuré comme la voûte du Ciel, et comme elle étincelante d'étoiles. L'espèce de croix qu'elle porte à la main, nous présente ces mots : *A Dieu; à honneur; à propre faict; à bien commun!* Devant elle, et à ses pieds, on lit cette inscription : *Molles quidem carne aptos mente dicimus.*

CLÈRE INVENTION a vieilli, en apprenant les secrets de la Nature.

La voici au milieu des rochers qu'elle ébranle et disloque, re-recueillant des perles, des diamans et des métaux précieux; quelques livres jonchent le sol, et elle a rassemblé dans une hotte des vases rares et antiques. *Qui petit*, dit-elle, *accepit*, *qui querit invenit; petenti dabitur et pulsanti aperietur.*

Une des bonnes compositions de notre recueil est sans contredit celle qui personnifie Précieuse Possession. Elle est portée, la tête échevelée et la robe au vent, sur un arc-en-ciel, et elle plane au-dessus de l'immensité des mers. Elle soutient le globe du Monde dans son giron; des livres dans une main sont accompagnés de ces mots: *Toutes Sciences*; on voit dans l'autre main deux cœurs avec ces mots: *Toutes Cognoissances.* Sa devise est celle-ci: *At qui creavit me requiescat in tabernaculo suo.*

La résignation et les emblêmes du Travail, voilà ce qui distingue la figure représentant Déduction loable. Le travail de l'Intelligence et le travail du Corps ont l'un et l'autre leurs attributs : *Et deducet me mirabiliter dextera sua.*

Glorieuse Achevissance, nue et voilée, tient une couronne et une espèce de pennon, sur lequel on lit *Loenge et Gloire.* Son corps est tout doré, pour signifier sans doute la récompense réservée à toute œuvre heureusement accomplie. Sa sentence est ainsi conçue : *Vultum meum admirabantur divites plebis*, *quia speciosa in formâ prœ filiabus hominum.*

Ainsi que nous l'avons dit, il y a une lacune dans le manuscrit N° 7392. La représentation de la dame appelée Vielle Acquisition manque, et n'y a jamais été faite. Sa légende à elle, comme nous l'apprend le manuscrit N° 208, est celle-ci: *Ex actibus multociens reiteratis generatur histus.*

Bien que Vielle Acquisition n'ait pas été peinte à part dans le Manuscrit n° 7392, cependant on en peut prendre une légère idée,

dans la troisième planche de ce Livre, où les douze Dames sont représentées, recevant la réponse de Montferrand. Il est facile de vérifier que VIELLE ACQUISITION est la figure que l'on aperçoit entre les Dames SCIENCE et GRAVITÉ DE SENS. Elle porte un voile qui descend jusque sur les yeux. Elle a un air profondément sérieux, et un front très-développé. (1).

Il est inutile sans doute que nous fassions remarquer quel soin extrême M. Schaal a apporté dans la reproduction des vignettes des *Douze Dames*. Tout le monde admirera, comme nous, avec quelle intelligence parfaite, avec quelle merveilleuse habileté, ces compositions de l'Artiste du quinzième Siècle ont été rendues. M. Schaal semble être initié à tous les secrets de cet Art, et il en comprend profondément l'esprit et le caractère. Nous nous estimons heureux d'avoir eu cette occasion d'associer notre nom à celui d'un Artiste du talent de M. Schaal, qui aura contribué à donner à notre publication provinciale, plus de prix et plus d'intérêt.

Pour nous Bourbonnais, nous avons pensé que la Correspondance de Robertet, de Montferrand et de Chastellain, recevrait dans notre Pays un accueil plein de sympathie. Des trois personnages qui jouent un rôle dans ce livre, deux appartiennent à notre Province, sinon par leur naissance, au moins par les emplois qu'ils y ont remplis, et par le long séjour qu'ils ont dû y faire. Ce fut pour eux une patrie adoptive, et ils ont pris avec une prédilection trop marquée, le titre de Bourbonnais, pour que nous ne les regardions pas comme nos compatriotes. Et d'ailleurs, ainsi que le remarque Georges, ce ne sont pas

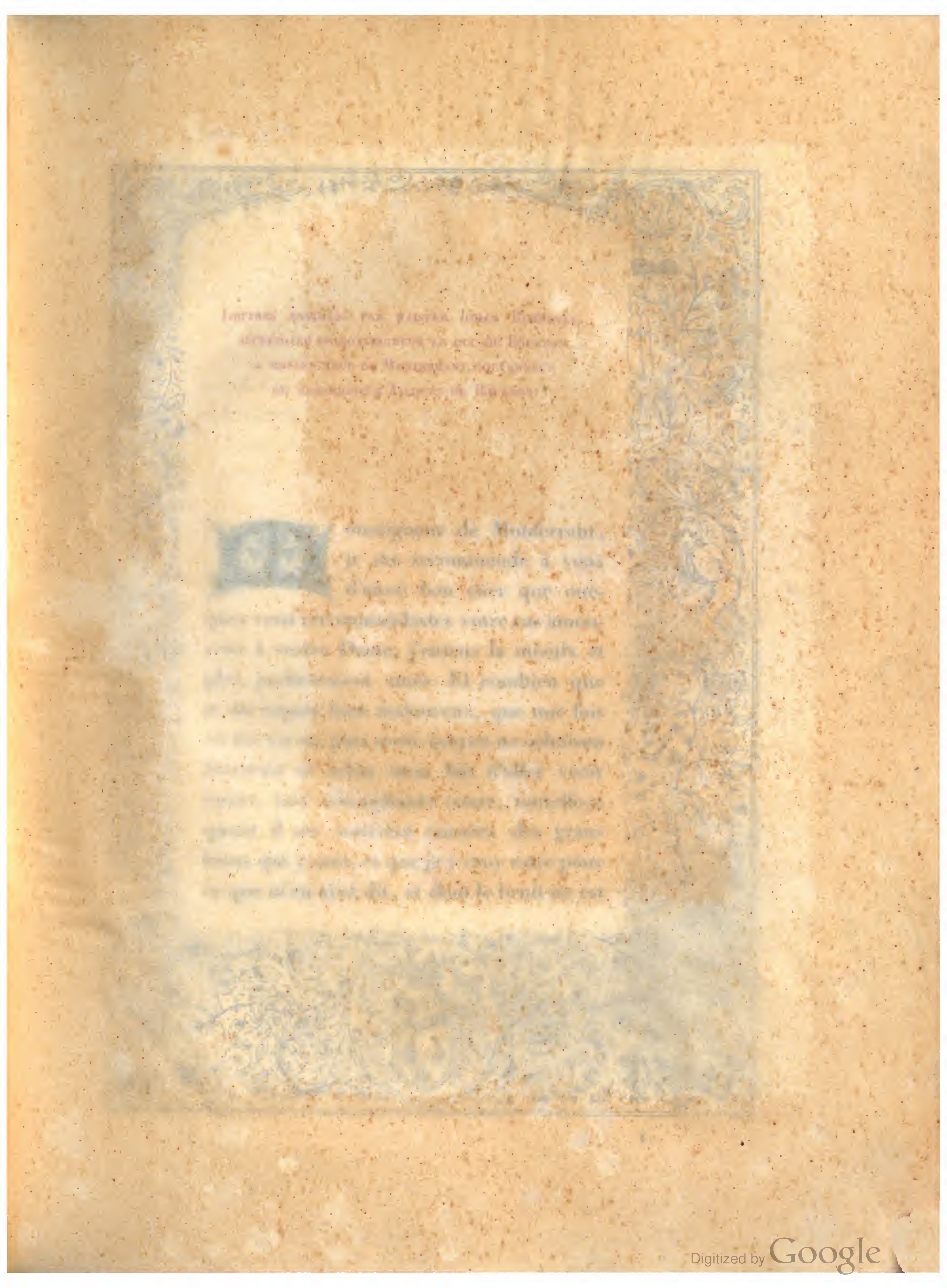
---

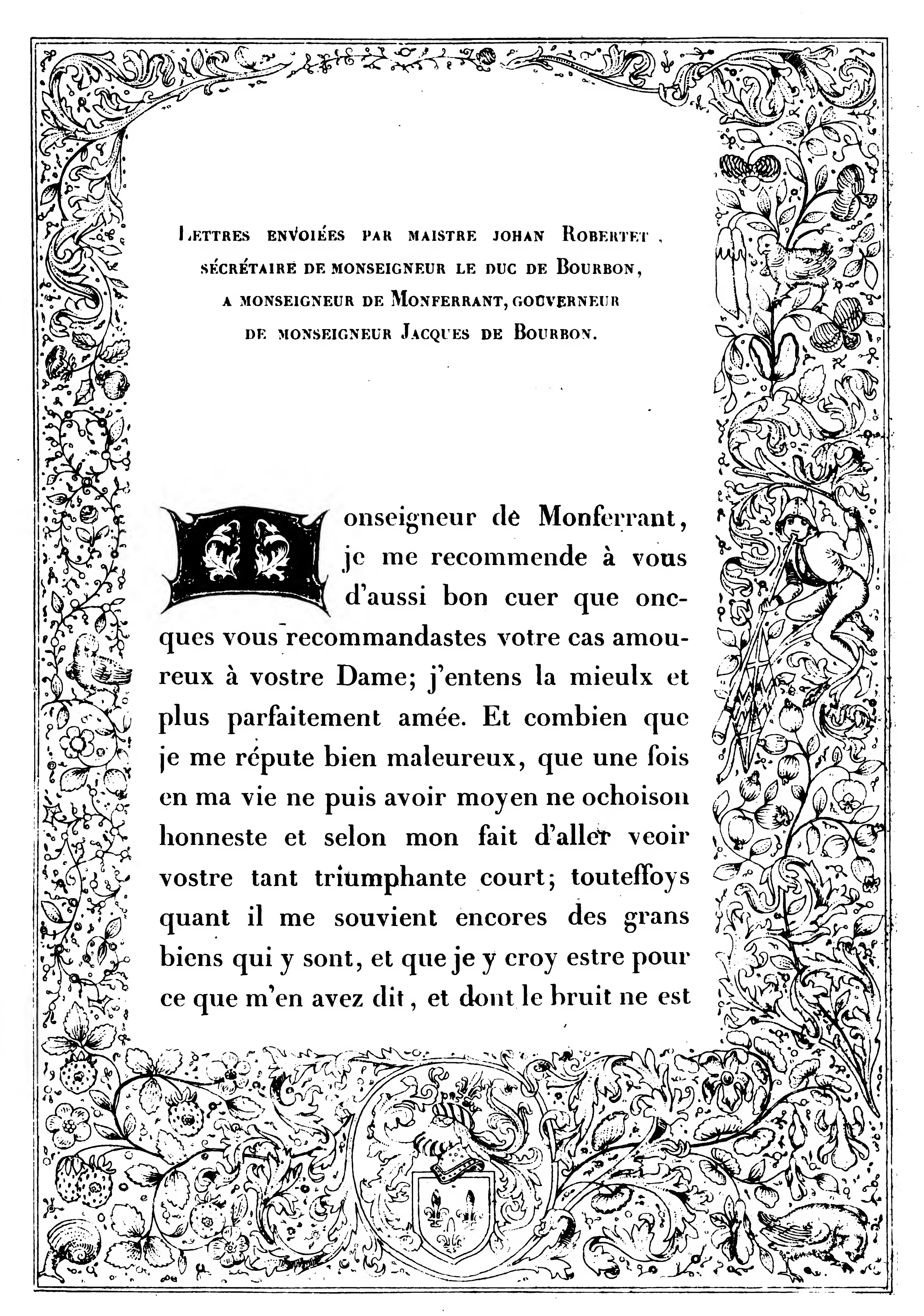
(1) M. de Kéralio, qui a publié un travail sur la correspondance de Robertet, dans le 5e volume des *Notices* et *Extraits des Manuscrits* (an 7), n'a pas eu connaissance de la *Description de Vielle Acquisition*, contenue dans le manuscrit n° 208.

seulement les deux Poètes qui sont en cause dans cette affaire, mais bien les Princes auxquels ils sont attachés. Est-ce le duc de Bourgogne qui compte parmi ses serviteurs le grand Poète, ou le duc de Bourbon, au contraire? Lequel des deux princes est le mieux chanté? De quelle Cour partent les plus belles inspirations? ou la Poésie exhale-t-elle ses plus doux accords, ses chants les plus dignes de mémoire? Quant à nous, nous n'osons décider lequel des deux Poètes a mérité d'être couronné par les Muses; mais à prendre la chose au sérieux, nous faisons, à la vue de cette lutte entre deux hommes de cœur, cette triste réflexion : c'est qu'à ces époques de toute-puissance féodale, un Poète n'avait rien de populaire; il faisait partie de la domesticité du Prince, et était rangé dans la classe des valets; bien plus, le Poète était aussi indispensable à la Cour et n'était guère plus honoré qu'un Nain ou qu'un Bouffe; et encore le Fou, qui avait le privilége exclusif d'être insolent et de montrer de l'indépendance pour dérider le front soucieux du Maître, avait-il presque toujours le pas sur le Poète. Aujourd'hui, grâce à Dieu, la Poésie s'est un peu affranchie de cette honteuse servitude; peu de Poètes brigueraient encore l'honneur d'avoir, comme le grand Molière, le titre de valet-de-chambre du glorieux roi Louis XIV.



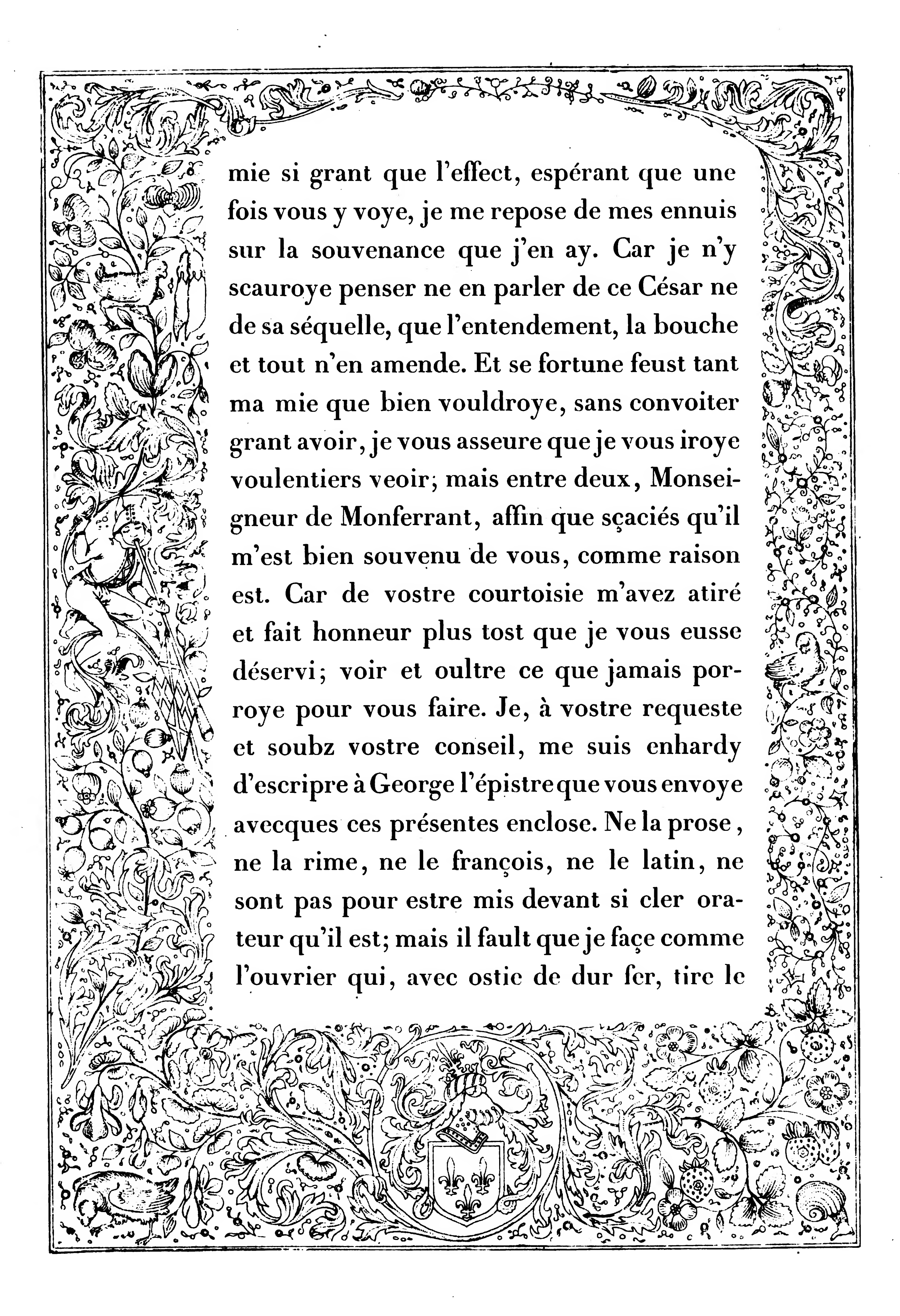




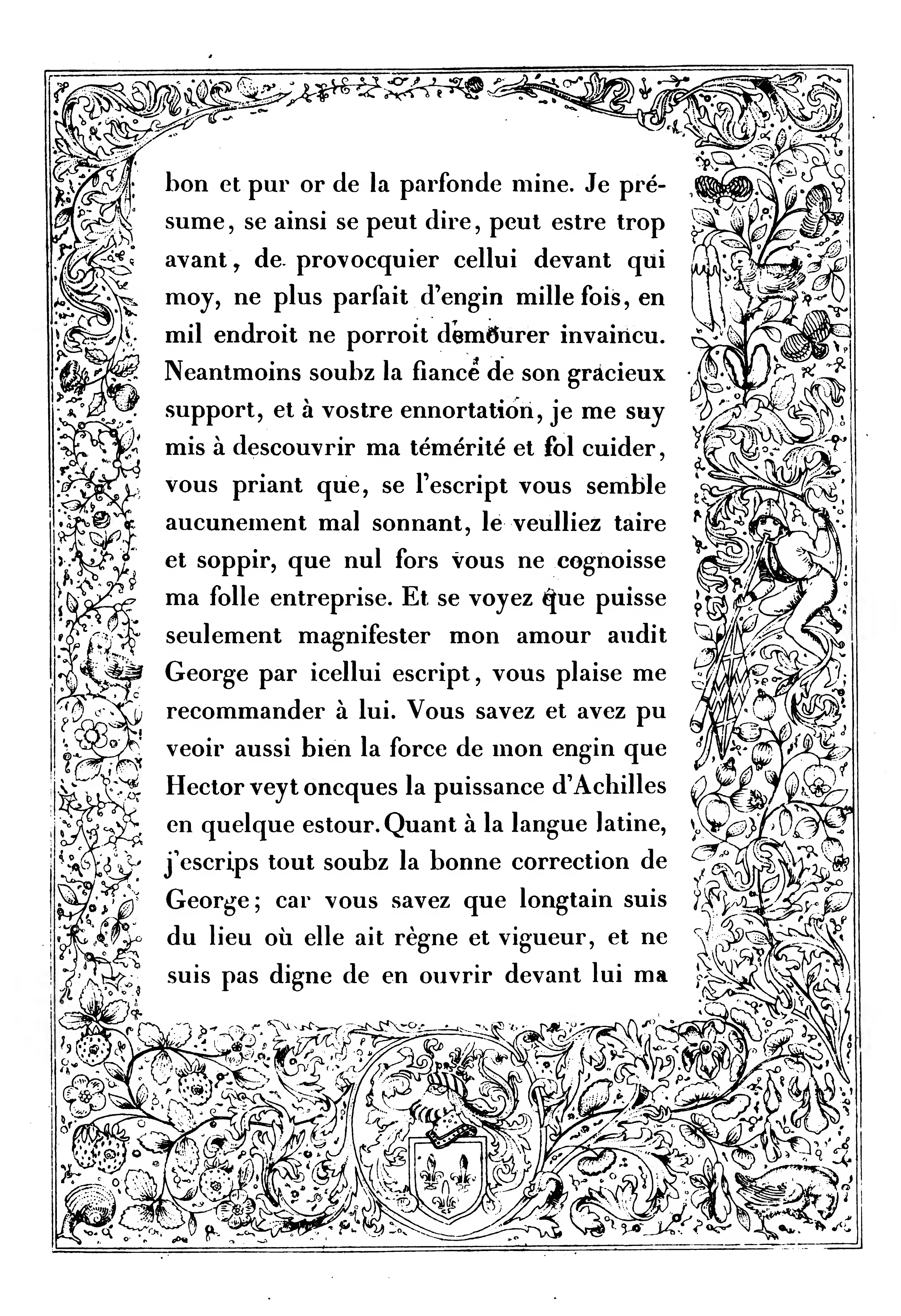


Lettres envoiées par maistre Johan Robertet, sécrétaire de monseigneur le duc de Bourbon, a monseigneur de Monferrant, gouverneur de monseigneur Jacques de Bourbon.

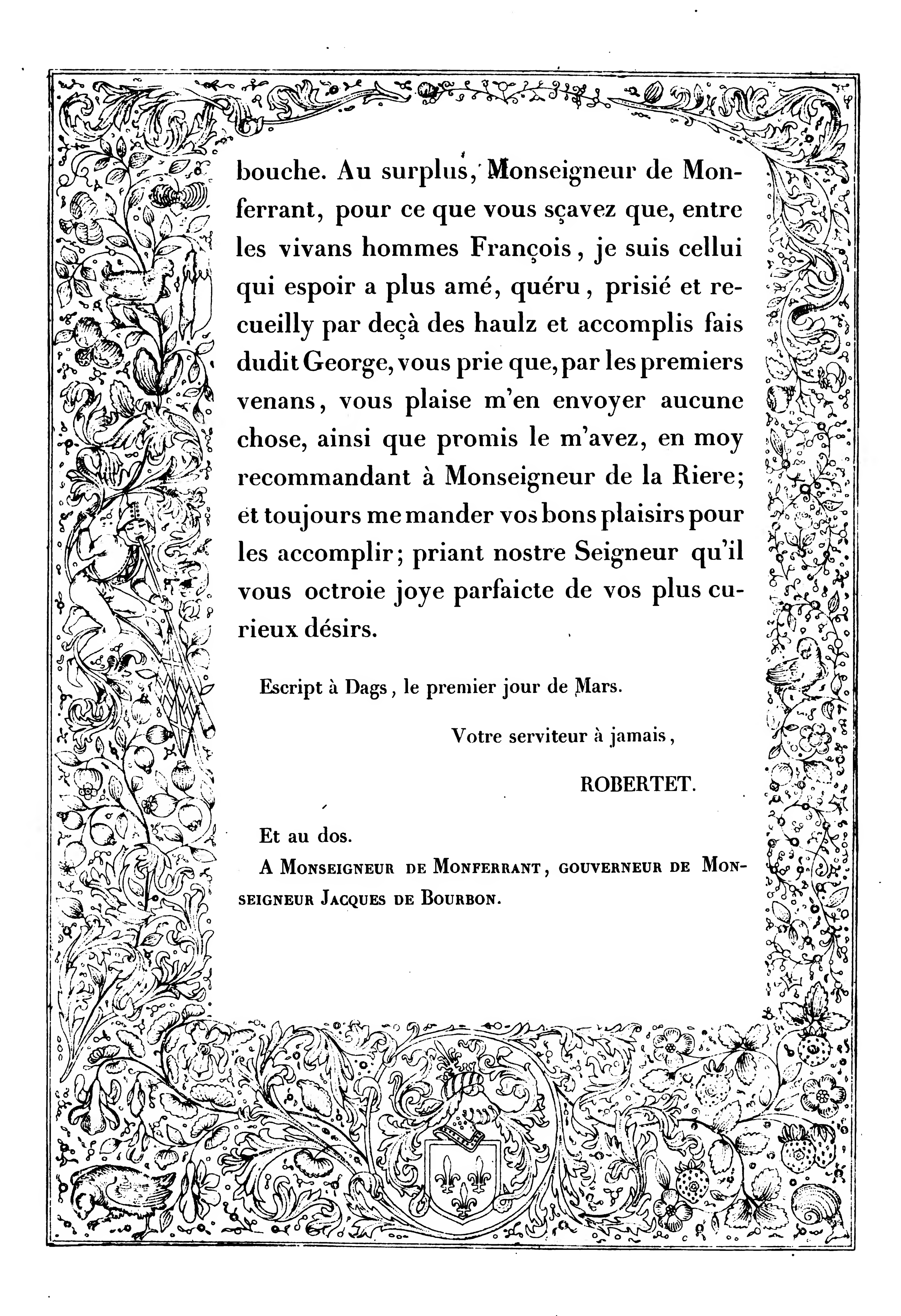
Monseigneur de Monferrant, je me recommende à vous d'aussi bon cuer que oncques vous recommandastes votre cas amoureux à vostre Dame; j'entens la mieulx et plus parfaitement amée. Et combien que je me répute bien maleureux, que une fois en ma vie ne puis avoir moyen ne ochoison honneste et selon mon fait d'aller veoir vostre tant triumphante court; touteffoys quant il me souvient encores des grans biens qui y sont, et que je y croy estre pour ce que m'en avez dit, et dont le bruit ne est



mie si grant que l'effect, espérant que une fois vous y voye, je me repose de mes ennuis sur la souvenance que j'en ay. Car je n'y scauroye penser ne en parler de ce César ne de sa séquelle, que l'entendement, la bouche et tout n'en amende. Et se fortune feust tant ma mie que bien vouldroye, sans convoiter grant avoir, je vous asseure que je vous iroye voulentiers veoir; mais entre deux, Monseigneur de Monferrant, affin que sçaciés qu'il m'est bien souvenu de vous, comme raison est. Car de vostre courtoisie m'avez atiré et fait honneur plus tost que je vous eusse déservi; voir et oultre ce que jamais porroye pour vous faire. Je, à vostre requeste et soubz vostre conseil, me suis enhardy d'escripre à George l'épistre que vous envoye avecques ces présentes enclose. Ne la prose, ne la rime, ne le françois, ne le latin, ne sont pas pour estre mis devant si cler orateur qu'il est; mais il fault que je façe comme l'ouvrier qui, avec ostic de dur fer, tire le



bon et pur or de la parfonde mine. Je présume, se ainsi se peut dire, peut estre trop avant, de provocquier cellui devant qui moy, ne plus parfait d'engin mille fois, en mil endroit ne porroit demourer invaincu. Neantmoins soubz la fiance de son gracieux support, et à vostre ennortation, je me suy mis à descouvrir ma témérité et fol cuider, vous priant que, se l'escript vous semble aucunement mal sonnant, le veulliez taire et soppir, que nul fors vous ne cognoisse ma folle entreprise. Et se voyez que puisse seulement magnifester mon amour audit George par icellui escript, vous plaise me recommander à lui. Vous savez et avez pu veoir aussi bien la force de mon engin que Hector veyt oncques la puissance d'Achilles en quelque estour. Quant à la langue latine, j'escrips tout soubz la bonne correction de George; car vous savez que longtain suis du lieu où elle ait règne et vigueur, et ne suis pas digne de en ouvrir devant lui ma



bouche. Au surplus, Monseigneur de Monferrant, pour ce que vous sçavez que, entre les vivans hommes François, je suis cellui qui espoir a plus amé, quéru, prisié et recueilly par deçà des haulz et accomplis fais dudit George, vous prie que, par les premiers venans, vous plaise m'en envoyer aucune chose, ainsi que promis le m'avez, en moy recommandant à Monseigneur de la Riere; et toujours me mander vos bons plaisirs pour les accomplir; priant nostre Seigneur qu'il vous octroie joye parfaicte de vos plus curieux désirs.

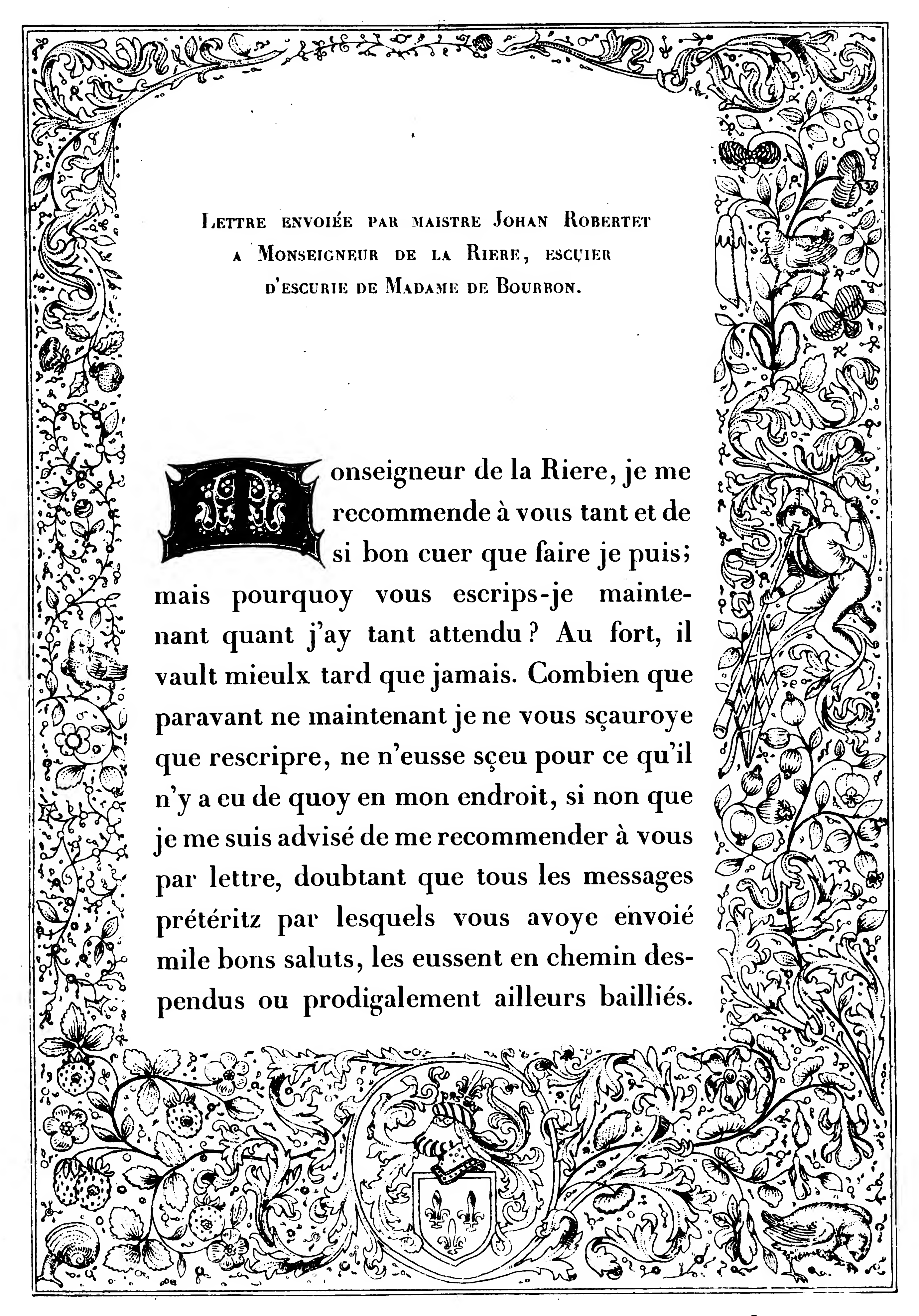
Escript à Dags, le premier jour de Mars.

Votre serviteur à jamais,

ROBERTET.

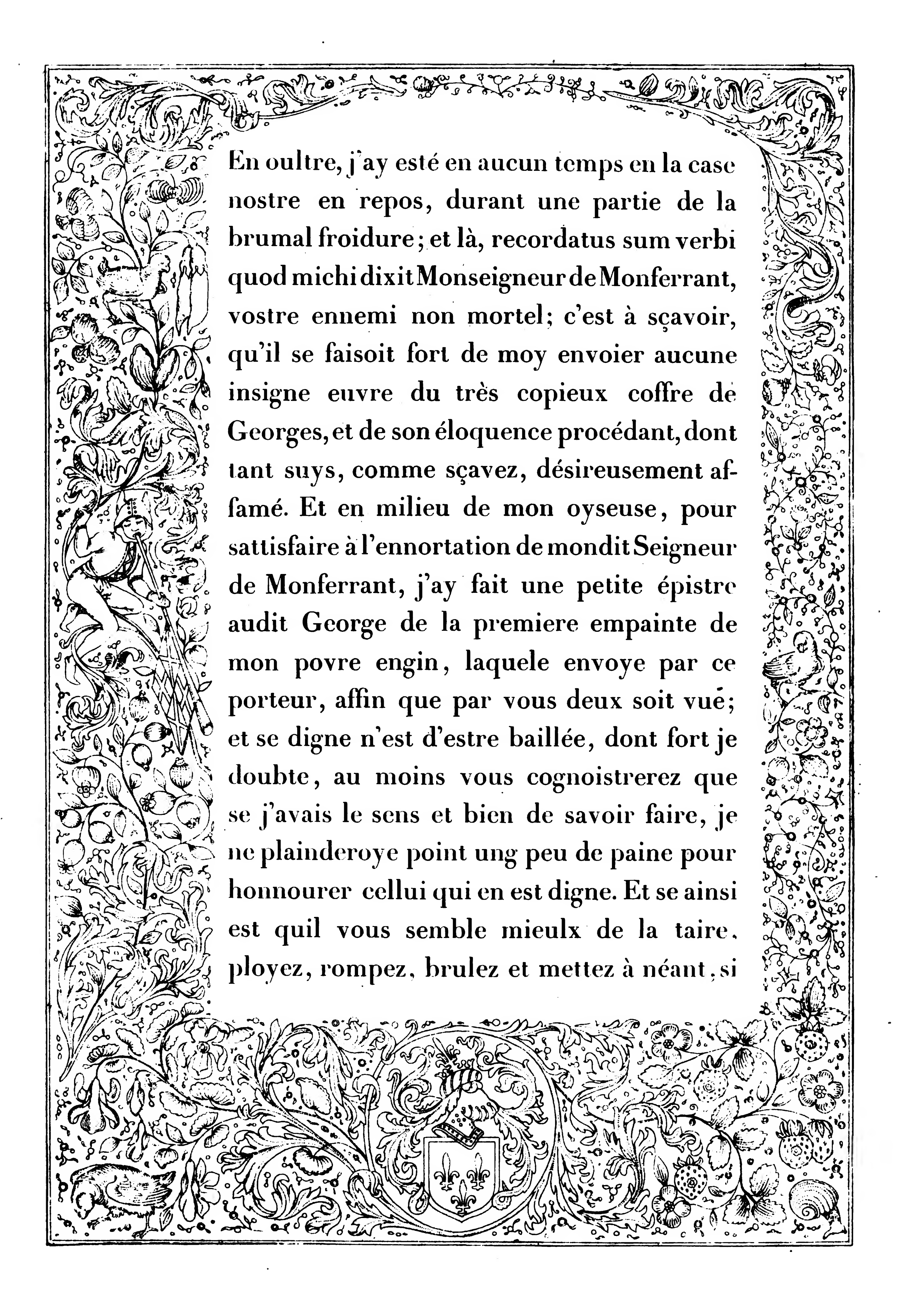
Et au dos.

A Monseigneur de Monferrant, gouverneur de Monseigneur Jacques de Bourbon.

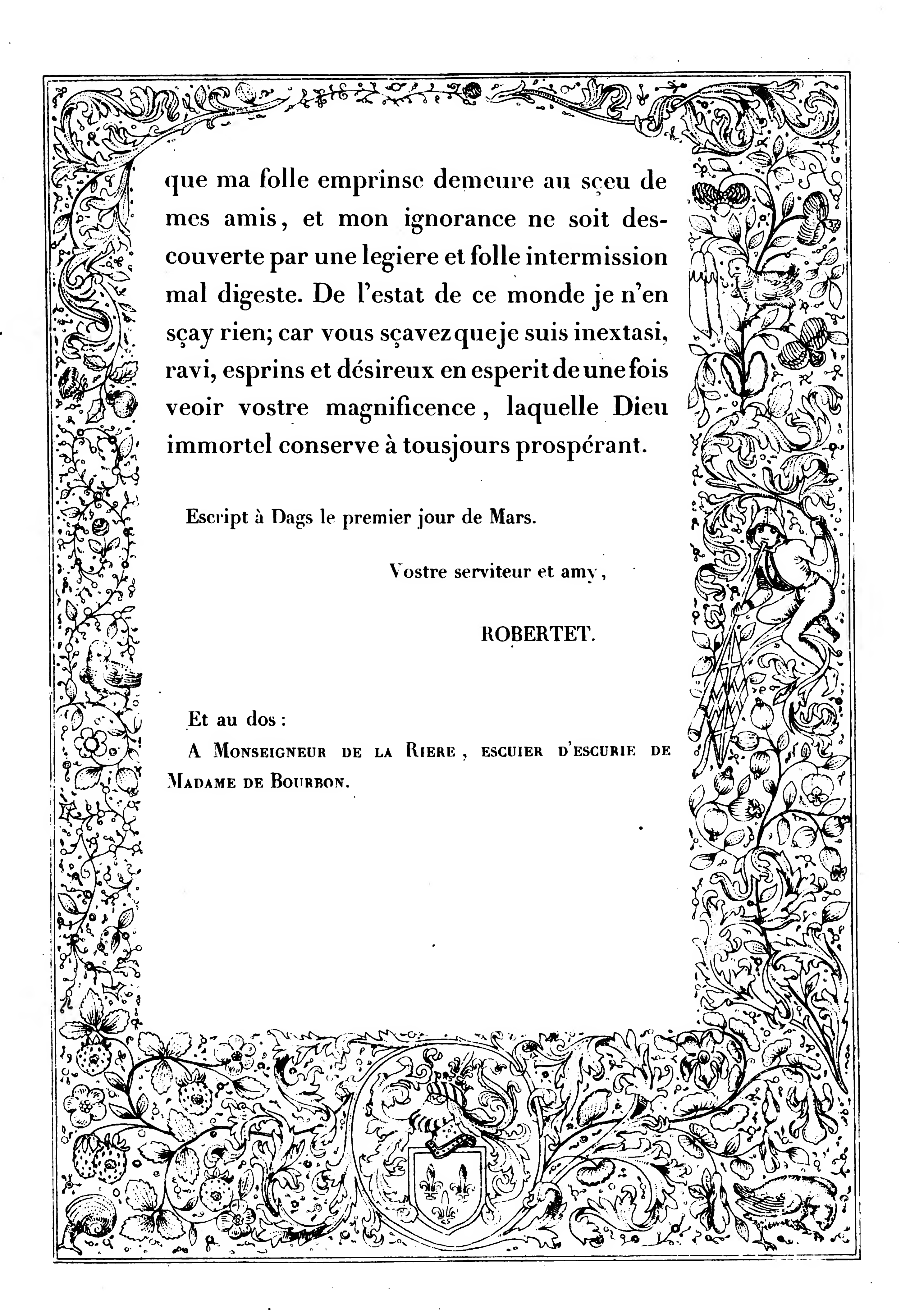


LETTRE ENVOIÉE PAR MAISTRE JOHAN ROBERTET A MONSEIGNEUR DE LA RIERE, ESCUIER D'ESCURIE DE MADAME DE BOURBON.

Monseigneur de la Riere, je me recommende à vous tant et de si bon cuer que faire je puis; mais pourquoy vous escrips-je maintenant quant j'ay tant attendu ? Au fort, il vault mieulx tard que jamais. Combien que paravant ne maintenant je ne vous sçauroye que rescripre, ne n'eusse sçeu pour ce qu'il n'y a eu de quoy en mon endroit, si non que je me suis advisé de me recommender à vous par lettre, doubtant que tous les messages prétéritz par lesquels vous avoye envoié mile bons saluts, les eussent en chemin despendus ou prodigalement ailleurs bailliés.



En oultre, j'ay esté en aucun temps en la case nostre en repos, durant une partie de la brumal froidure; et là, recordatus sum verbi quod michi dixit Monseigneur de Monferrant, vostre ennemi non mortel; c'est à sçavoir, qu'il se faisoit fort de moy envoier aucune insigne euvre du très copieux coffre de Georges, et de son éloquence procédant, dont tant suys, comme sçavez, désireusement affamé. Et en milieu de mon oyseuse, pour sattisfaire à l'ennortation de mondit Seigneur de Monferrant, j'ay fait une petite épistre audit George de la premiere empainte de mon povre engin, laquele envoye par ce porteur, affin que par vous deux soit vuë; et se digne n'est d'estre baillée, dont fort je doubte, au moins vous cognoistrerez que se j'avais le sens et bien de savoir faire, je ne plainderoye point ung peu de paine pour honnourer cellui qui en est digne. Et se ainsi est quil vous semble mieulx de la taire, ployez, rompez, brulez et mettez à néant, si



que ma folle emprinse demeure au sçeu de mes amis, et mon ignorance ne soit descouverte par une legiere et folle intermission mal digeste. De l'estat de ce monde je n'en sçay rien; car vous sçavez que je suis inextasi, ravi, esprins et désireux en esperit de une fois veoir vostre magnificence, laquelle Dieu immortel conserve à tousjours prospérant.

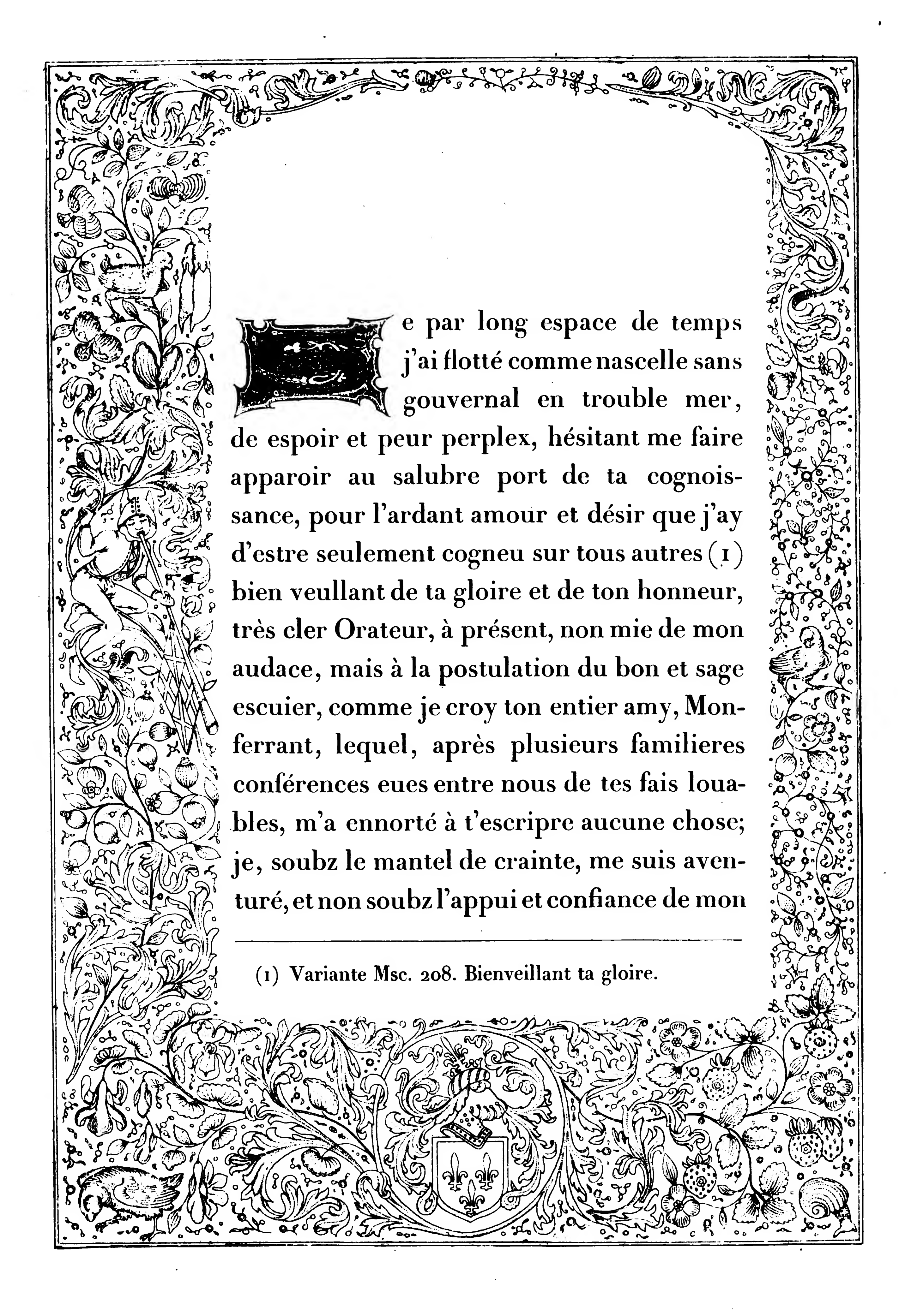
Escript à Dags le premier jour de Mars.

Vostre serviteur et amy,

ROBERTET.

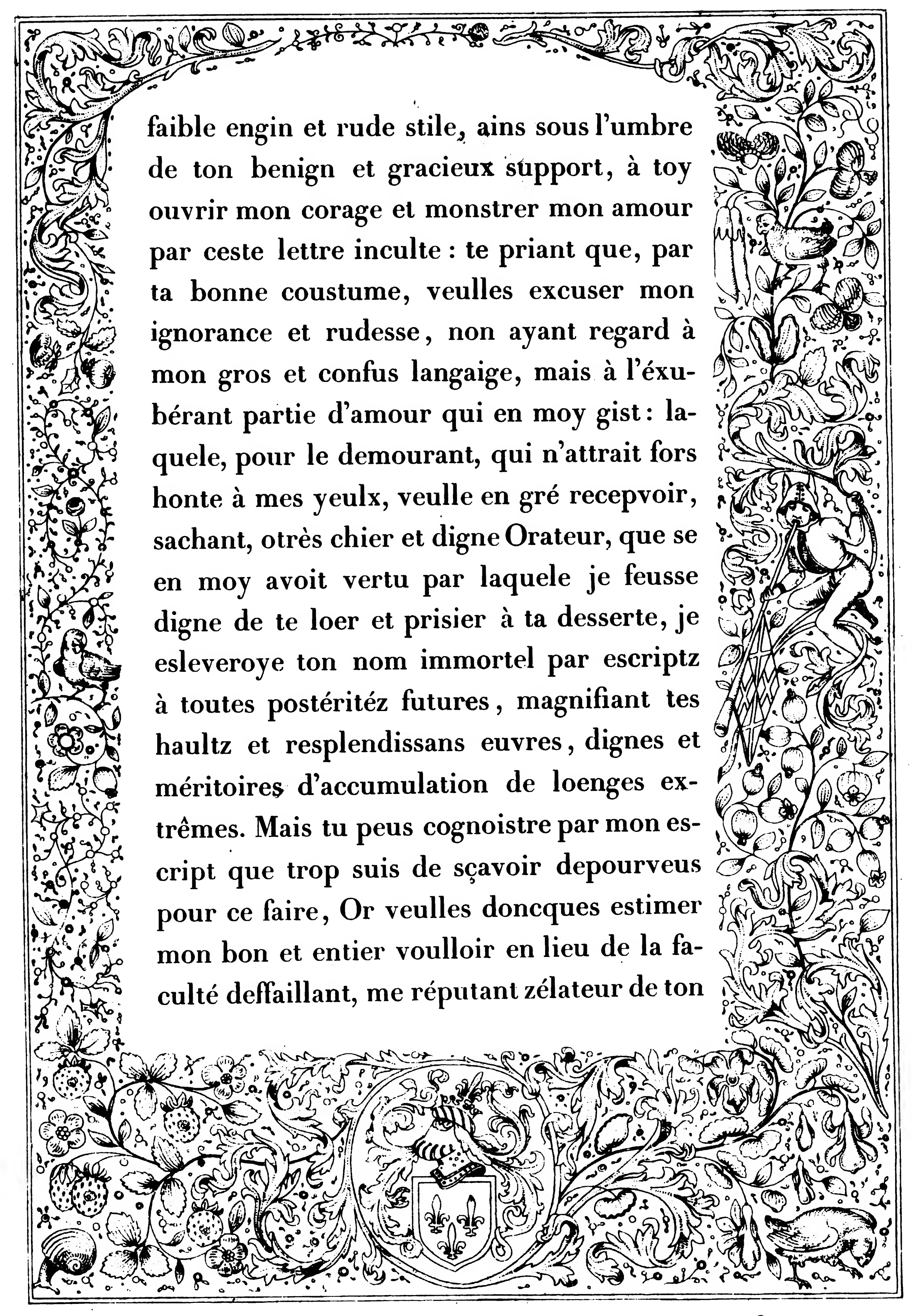
Et au dos :

A Monseigneur de la Riere, escuier d'escurie de Madame de Bourbon.

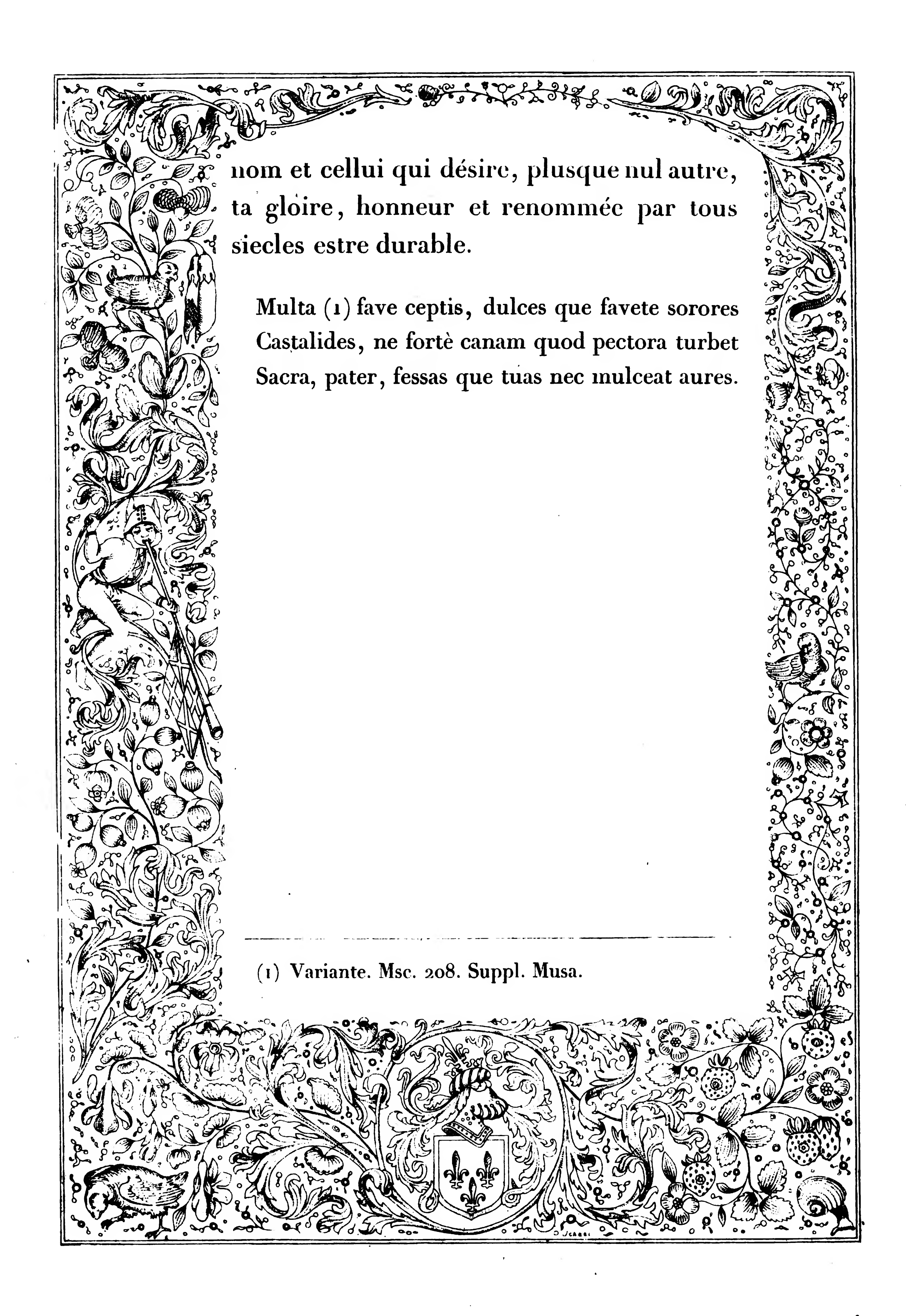


e par long espace de temps j'ai flotté comme nascelle sans gouvernal en trouble mer, de espoir et peur perplex, hésitant me faire apparoir au salubre port de ta cognoissance, pour l'ardant amour et désir que j'ay d'estre seulement cogneu sur tous autres (1) bien veullant de ta gloire et de ton honneur, très cler Orateur, à présent, non mie de mon audace, mais à la postulation du bon et sage escuier, comme je croy ton entier amy, Monferrant, lequel, après plusieurs familieres conférences eues entre nous de tes fais louables, m'a ennorté à t'escripre aucune chose; je, soubz le mantel de crainte, me suis aventuré, et non soubz l'appui et confiance de mon

(1) Variante Msc. 208. Bienveillant ta gloire.



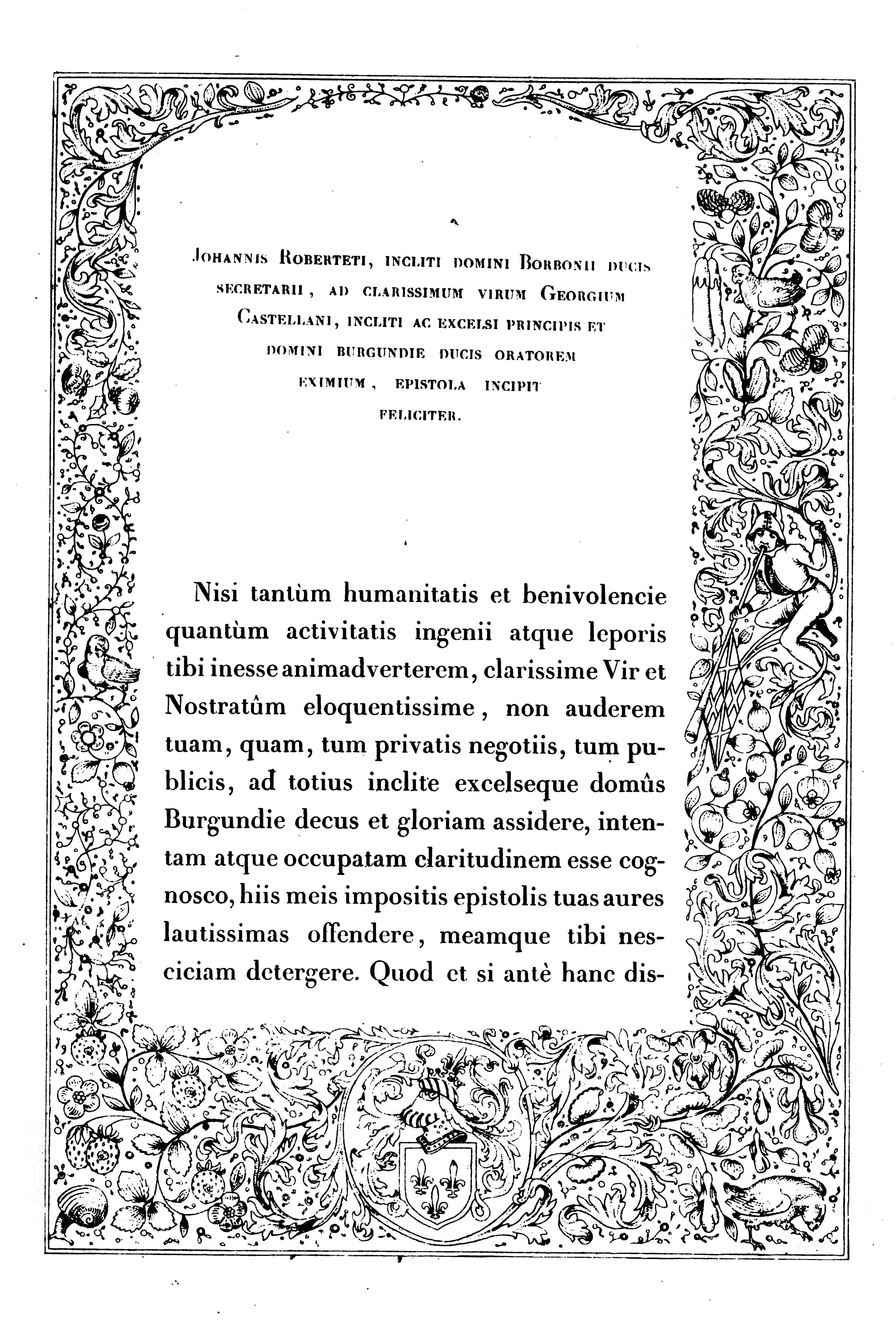
faible engin et rude stile, ains sous l'umbre de ton benign et gracieux support, à toy ouvrir mon corage et monstrer mon amour par ceste lettre inculte : te priant que, par ta bonne coustume, veulles excuser mon ignorance et rudesse, non ayant regard à mon gros et confus langaige, mais à l'éxubérant partie d'amour qui en moy gist : laquele, pour le demourant, qui n'attrait fors honte à mes yeulx, veulle en gré recepvoir, sachant, otrès chier et digne Orateur, que se en moy avoit vertu par laquele je feusse digne de te loer et prisier à ta desserte, je esleveroye ton nom immortel par escriptz à toutes postéritéz futures, magnifiant tes haultz et resplendissans euvres, dignes et méritoires d'accumulation de loenges extrêmes. Mais tu peus cognoistre par mon escript que trop suis de sçavoir depourveus pour ce faire, Or veulles doncques estimer mon bon et entier voulloir en lieu de la faculté deffaillant, me réputant zélateur de ton



nom et cellui qui désire, plusque nul autre, ta gloire, honneur et renommée par tous siecles estre durable.

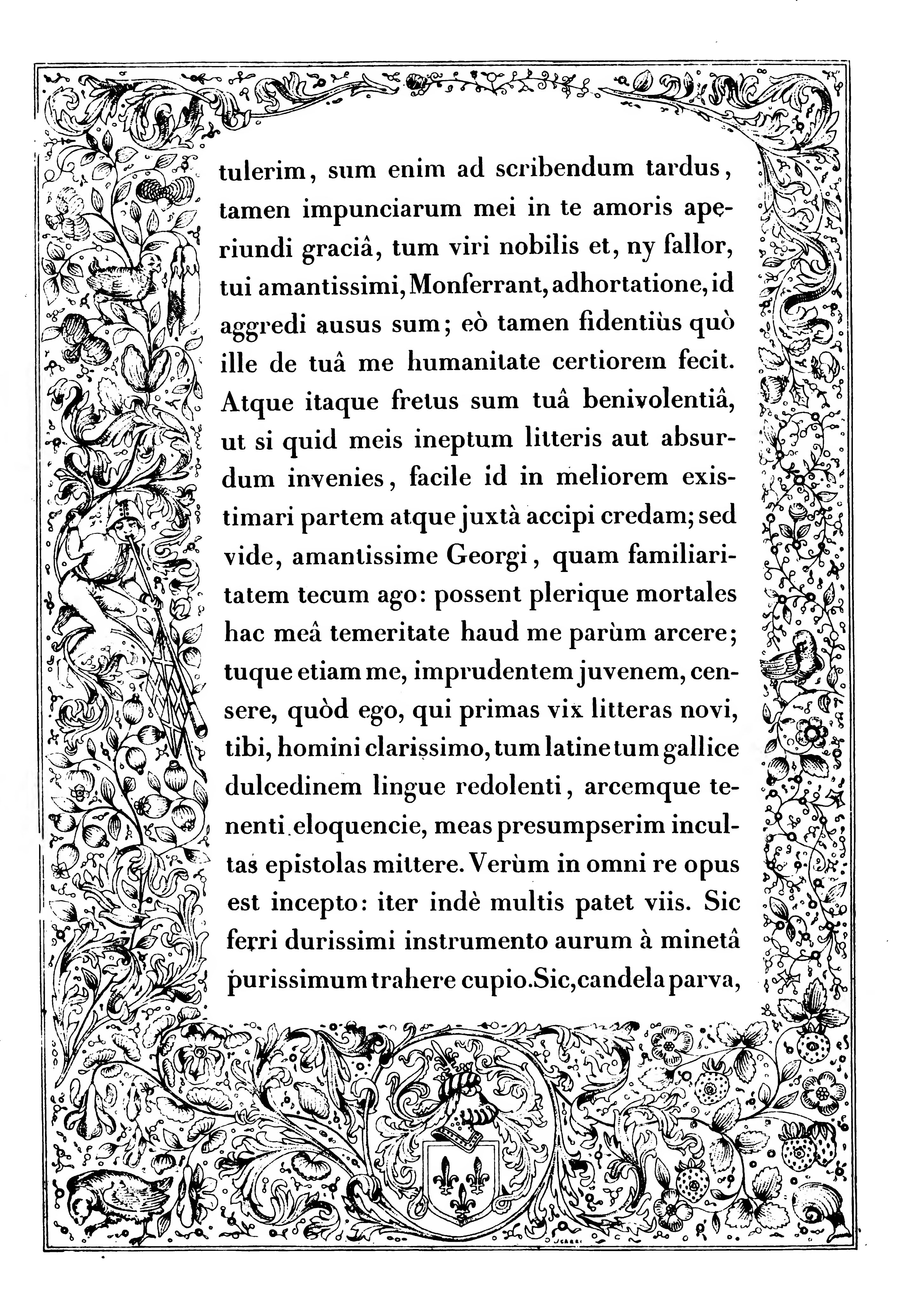
Multa (1) fave ceptis, dulces que favete sorores
Castalides, ne fortè canam quod pectora turbet
Sacra, pater, fessas que tuas nec mulceat aures.

(1) Variante. Msc. 208. Suppl. Musa.

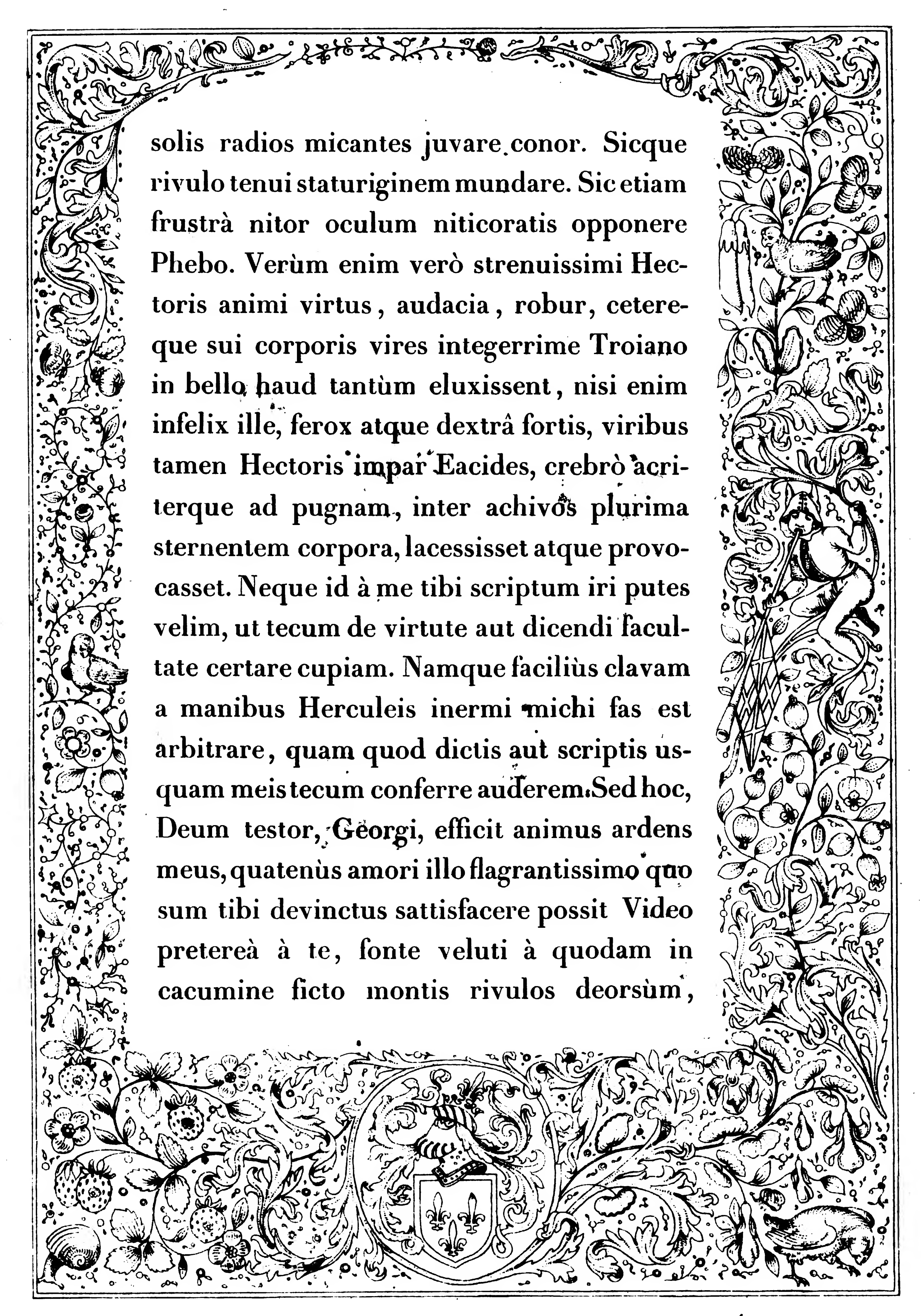


JOHANNIS ROBERTETI, INCLITI DOMINI BORBONII DUCIS SECRETARII, AD CLARISSIMUM VIRUM GEORGIUM CASTELLANI, INCLITI AC EXCELSI PRINCIPIS ET DOMINI BURGUNDIE DUCIS ORATOREM EXIMIUM, EPISTOLA INCIPIT FELICITER.

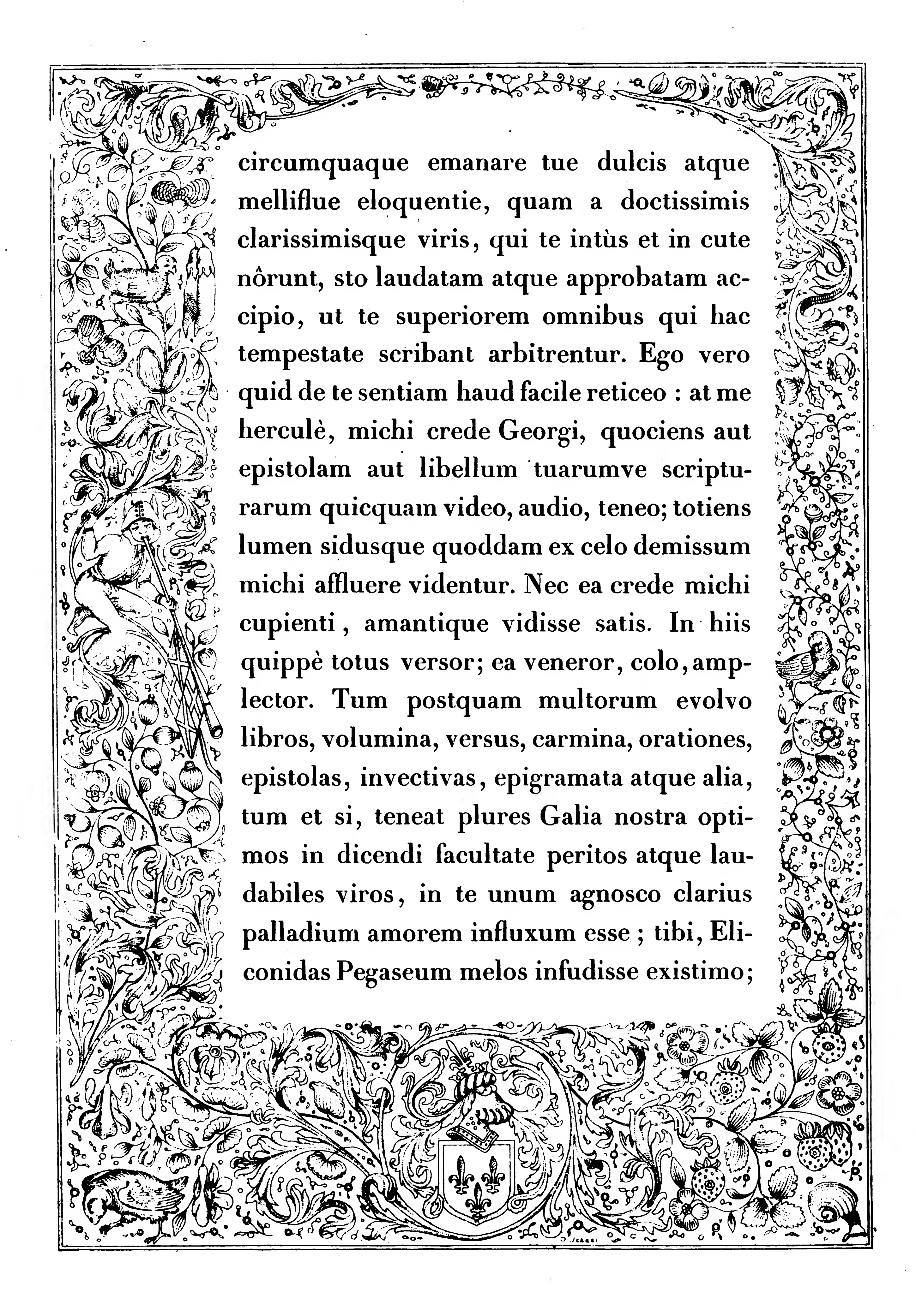
Nisi tantùm humanitatis et benivolencie quantùm activitatis ingenii atque leporis tibi inesse animadverterem, clarissime Vir et Nostratûm eloquentissime, non auderem tuam, quam, tum privatis negotiis, tum publicis, ad totius inclite excelseque domûs Burgundie decus et gloriam assidere, intentam atque occupatam claritudinem esse cognosco, hiis meis impositis epistolis tuas aures lautissimas offendere, meamque tibi nesciciam detergere. Quod et si antè hanc dis-



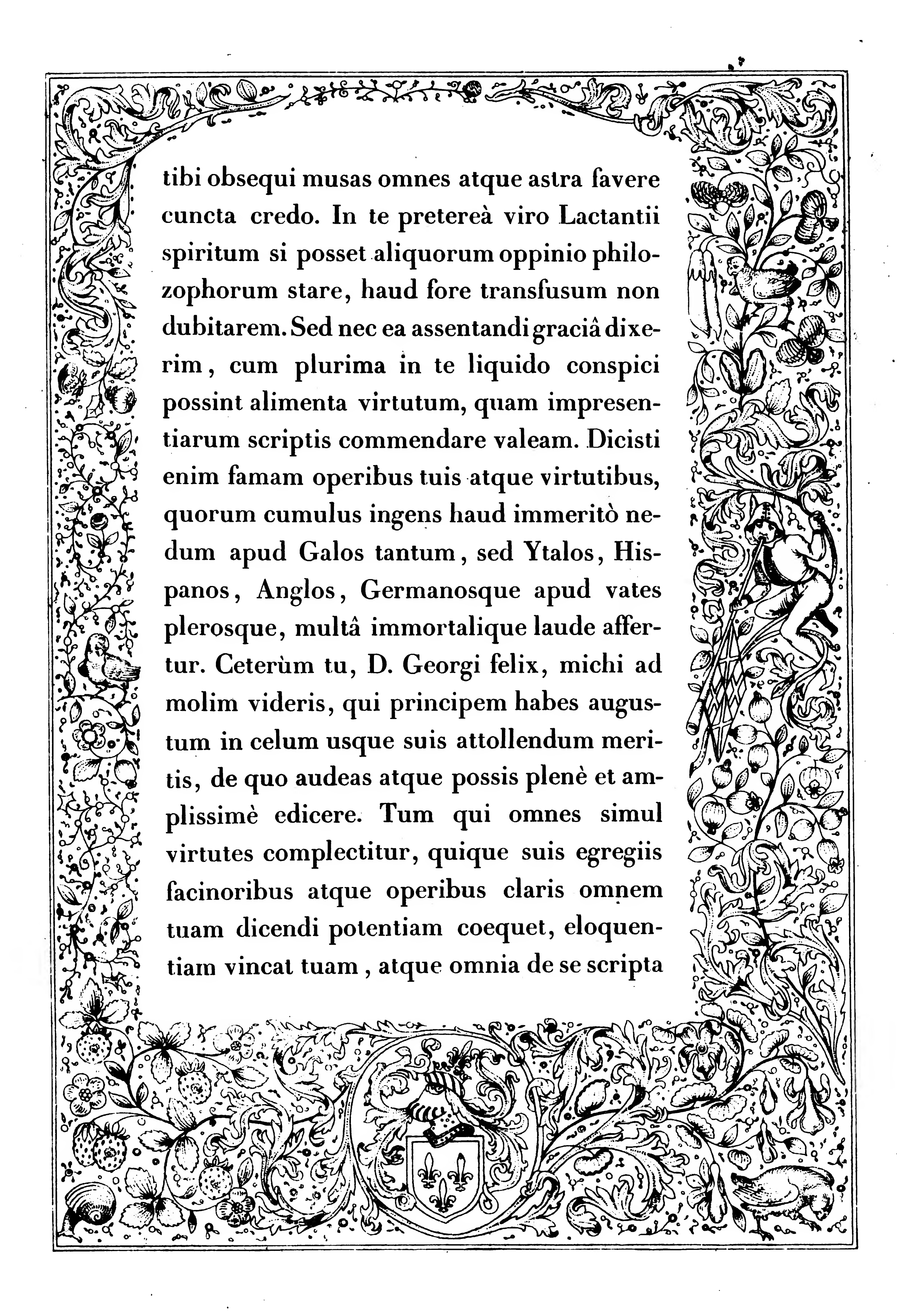
tulerim, sum enim ad scribendum tardus, tamen impunciarum mei in te amoris aperiundi graciâ, tum viri nobilis et, ny fallor, tui amantissimi, Monferrant, adhortatione, id aggredi ausus sum; eò tamen fidentiùs quò ille de tuâ me humanitate certiorem fecit. Atque itaque fretus sum tuâ benivolentiâ, ut si quid meis ineptum litteris aut absurdum invenies, facile id in meliorem existimari partem atque juxtà accipi credam; sed vide, amantissime Georgi, quam familiaritatem tecum ago: possent plerique mortales hac meâ temeritate haud me parùm arcere; tuque etiam me, imprudentem juvenem, censere, quòd ego, qui primas vix litteras novi, tibi, homini clarissimo, tum latine tum gallice dulcedinem lingue redolenti, arcemque tenenti eloquencie, meas presumpserim incultas epistolas mittere. Verùm in omni re opus est incepto: iter indè multis patet viis. Sic ferri durissimi instrumento aurum à minetâ purissimum trahere cupio. Sic, candela parva,



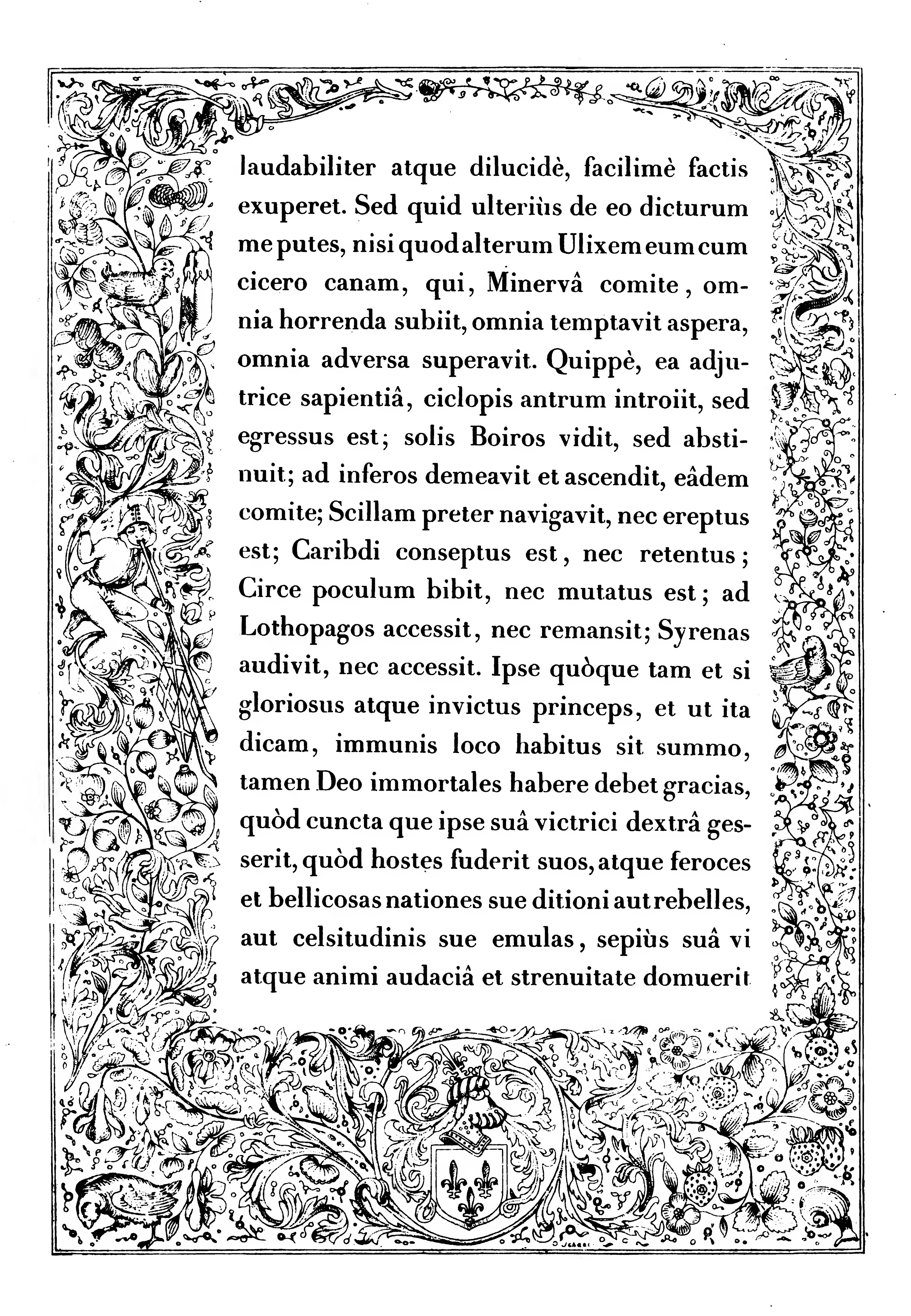
solis radios micantes juvare conor. Sicque rivulo tenui staturiginem mundare. Sic etiam frustrà nitor oculum niticoratis opponere Phebo. Verùm enim verò strenuissimi Hectoris animi virtus, audacia, robur, ceterque sui corporis vires integerrime Troiano in bello haud tantùm eluxissent, nisi enim infelix ille, ferox atque dextrâ fortis, viribus tamen Hectoris impar Eacides, crebrò acriterque ad pugnam, inter achivos plurima sternentem corpora, lacessisset atque provocasset. Neque id à me tibi scriptum iri putes velim, ut tecum de virtute aut dicendi facultate certare cupiam. Namque faciliùs clavam a manibus Herculeis inermi michi fas est arbitrare, quam quod dictis aut scriptis usquam meis tecum conferre auderem. Sed hoc, Deum testor, Georgi, efficit animus ardens meus, quatenùs amori illo flagrantissimo quo sum tibi devinctus sattisfacere possit Video prætereà à te, fonte veluti à quodam in cacumine ficto montis rivulos deorsùm,



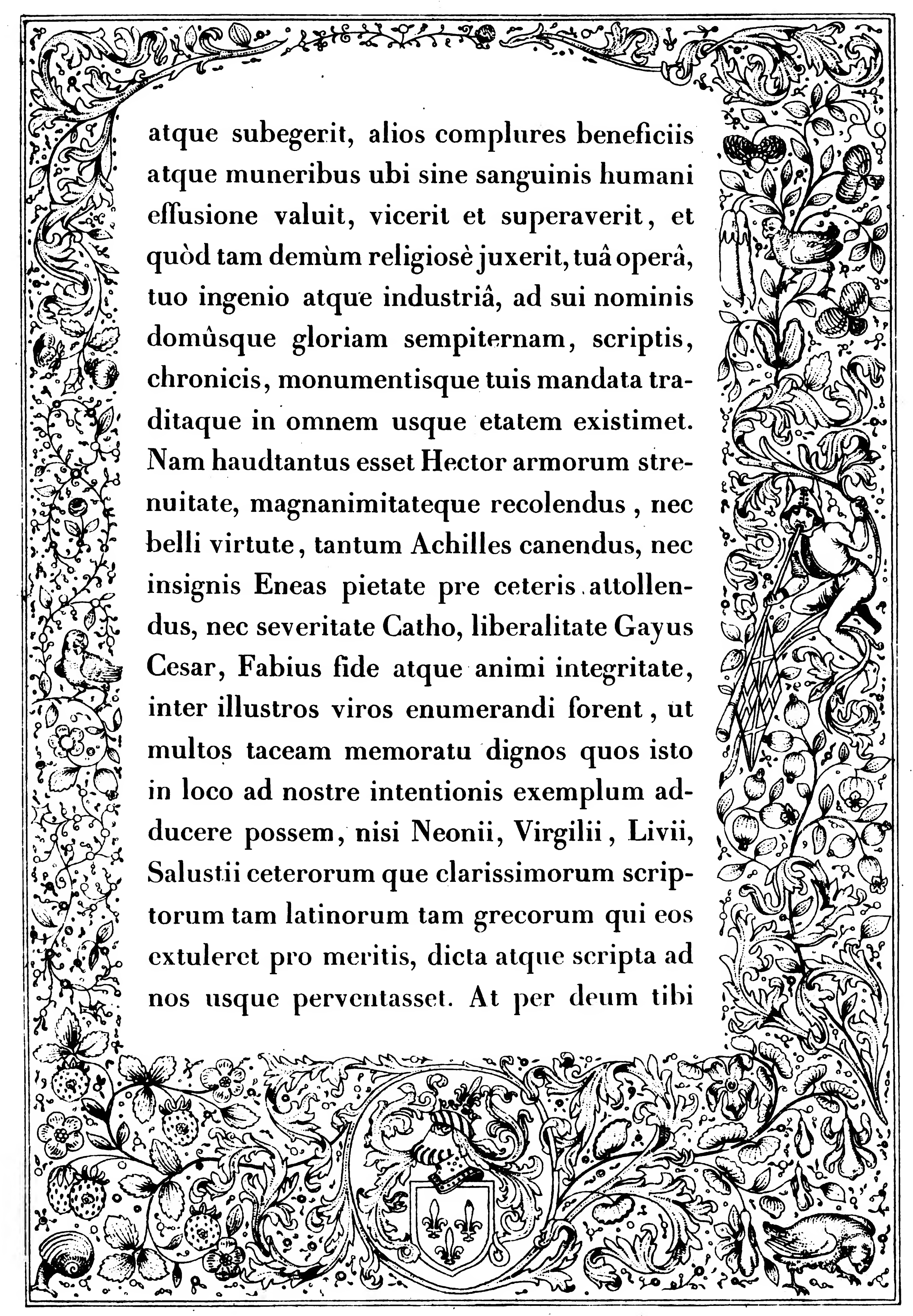
circumquaque emanare tue dulcis atque mellifiue eloquentie, quam a doctissimis clarissimisque viris, qui te intùs et in cute nôrunt, sto laudatam atque approbatam accipio, ut te superiorem omnibus qui hac tempestate scribant arbitrentur. Ego vero quid de te sentiam haud facile reticeo : at me herculè, michi crede Georgi, quociens aut epistolam aut libellum tuarumve scripturarum quicquam video, audio, teneo; totiens lumen sidusque quoddam ex celo demissum michi affluere videntur. Nec ea crede michi cupienti, amantique vidisse satis. In hiis quippè totus versor; ea veneror, colo, amplector. Tum postquam multorum evolvo libros, volumina, versus, carmina, orationes, epistolas, invectivas, epigramata atque alia, tum et si, teneat plures Galia nostra optimos in dicendi facultate peritos atque laudabiles viros, in te unum agnosco clarius palladium amorem influxum esse ; tibi, Eliconidas Pegaseum melos infudisse existimo;



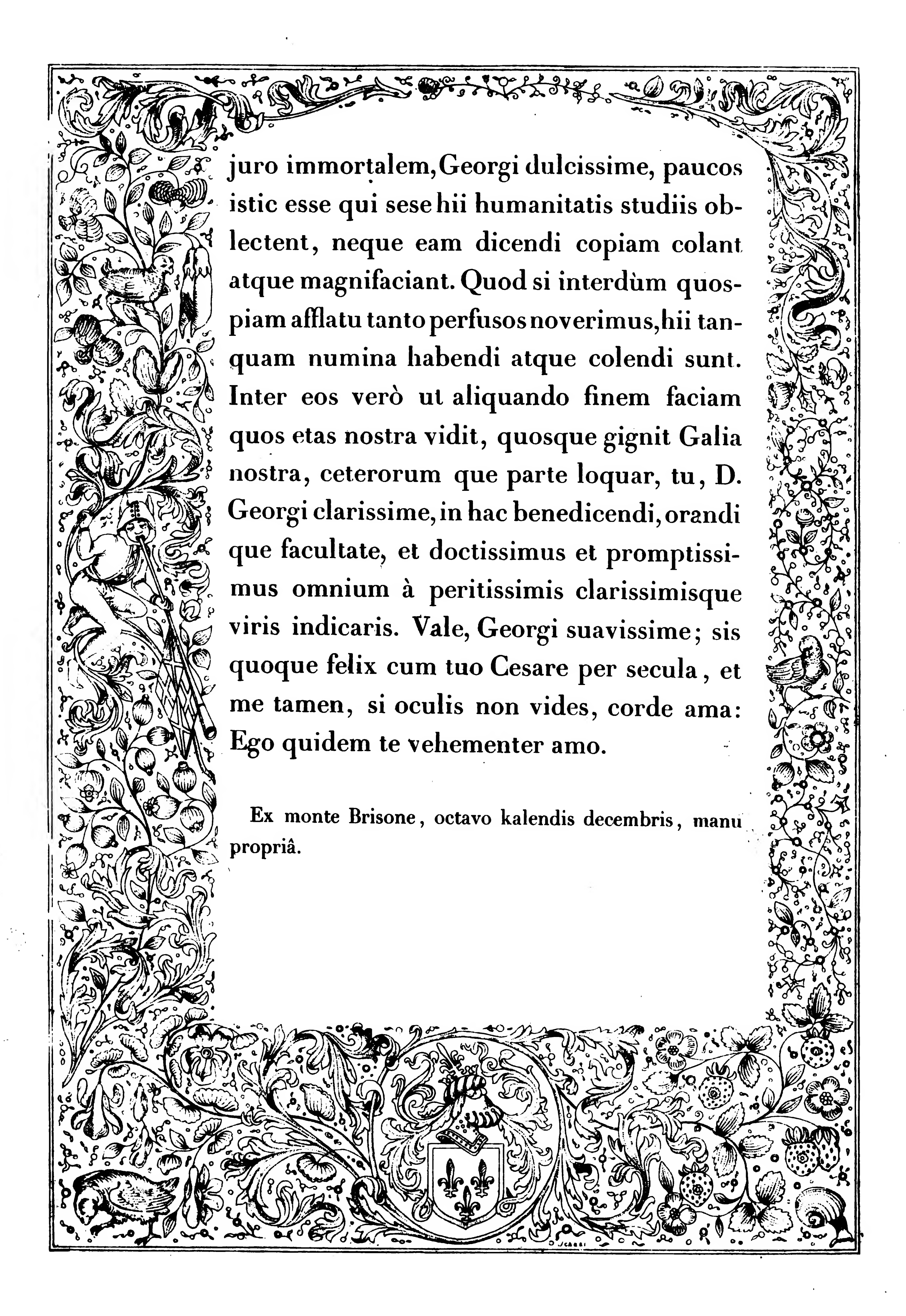
tibi obsequi musas omnes atque astra ſavere cuncta credo. In te intereà viro Lactantii spiritum si posset aliquorum oppinio philozophorum stare, haud fore transſuſum non dubitarem. Sed nec ea assentandi graciâ dixerim, cum plurima in te liquido conspici possint alimenta virtutum, quam impresentiarum scriptis commendare valeam. Dicisti enim famam operibus tuis atque virtutibus, quorum cumulus ingens haud immeritò nedum apud Galos tantum, sed Ytalos, Hispanos, Anglos, Germanosque apud vates plerosque, multâ immortalique laude affertur. Ceterùm tu, D. Georgi felix, michi ad molim videris, qui principem habes augustum in celum usque suis attollendum meritis, de quo audeas atque possis plenè et amplissimè edicere. Tum qui omnes simul virtutes complectitur, quique suis egregiis ſacinoribus atque operibus claris omnem tuam dicendi potentiam coequet, eloquentiam vincat tuam, atque omnia de se scripta



laudabiliter atque dilucidè, facilimè factis exuperet. Sed quid ulteriùs de eo dicturum me putes, nisi quod alterum Ulixem eum cum cicero canam, qui, Minervâ comite, omnia horrenda subiit, omnia temptavit aspera, omnia adversa superavit. Quippè, ea adjutrice sapientiâ, ciclopis antrum introiit, sed egressus est; solis Boiros vidit, sed abstinuit; ad inferos demeavit et ascendit, eâdem comite; Scillam preter navigavit, nec ereptus est; Caribdi conseptus est, nec retentus; Circe poculum bibit, nec mutatus est; ad Lothopagos accessit, nec remansit; Syrenas audivit, nec accessit. Ipse quòque tam et si gloriosus atque invictus princeps, et ut ita dicam, immunis loco habitus sit summo, tamen Deo immortales habere debet gracias, quòd cuncta que ipse suâ victrici dextrâ gesserit, quòd hostes fuderit suos, atque feroces et bellicosas nationes sue ditioni aut rebelles, aut celsitudinis sue emulas, sepiùs suâ vi atque animi audaciâ et strenuitate domuerit

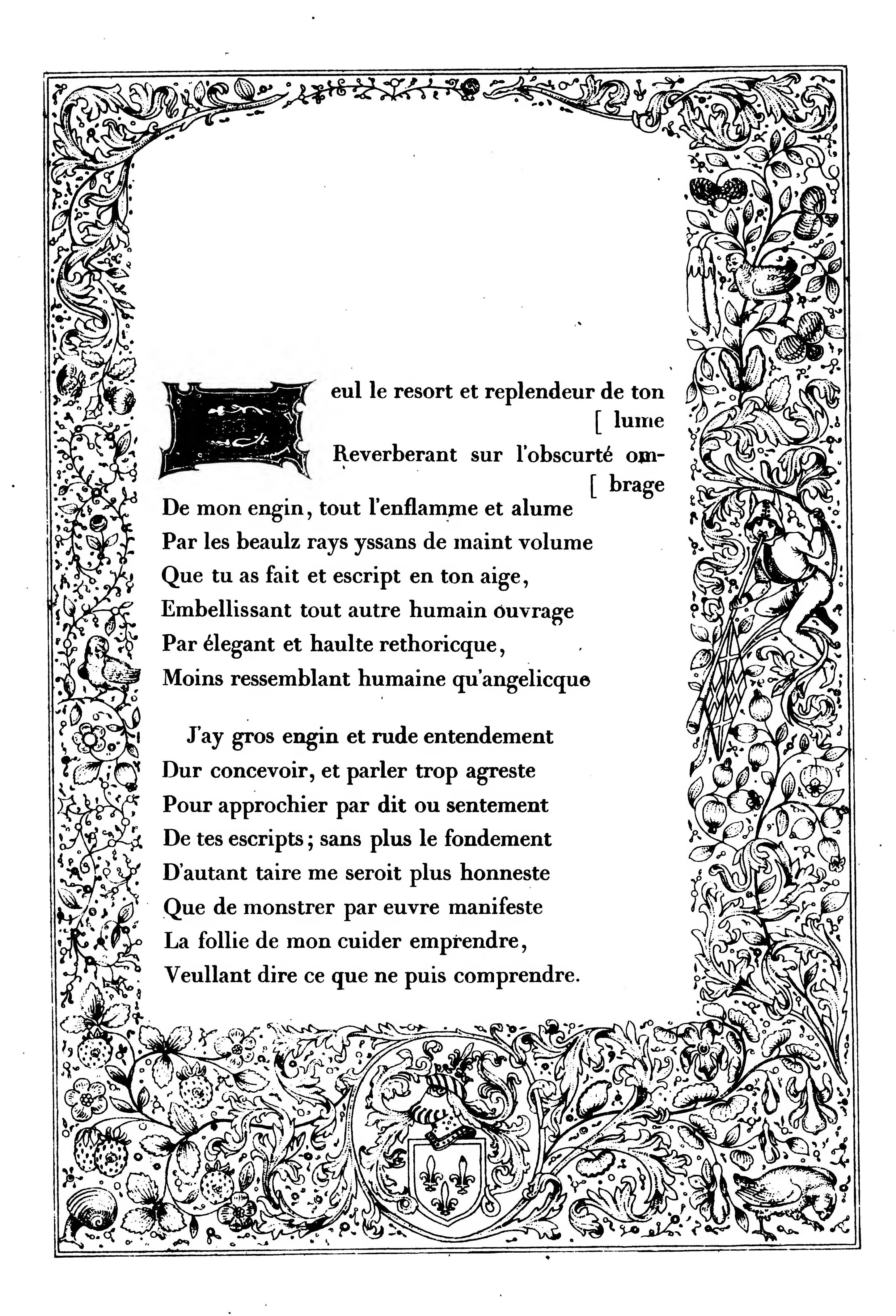


atque subegerit, alios complures beneficiis atque muneribus ubi sine sanguinis humani effusione valuit, vicerit et superaverit, et quòd tam demùm religiosè juxerit, tuâ operâ, tuo ingenio atque industriâ, ad sui nominis domûsque gloriam sempiternam, scriptis, chronicis, monumentisque tuis mandata traditaque in omnem usque etatem existimet. Nam haudtantus esset Hector armorum strenuitate, magnanimitateque recolendus, nec belli virtute, tantum Achilles canendus, nec insignis Eneas pietate pre ceteris attollendus, nec severitate Catho, liberalitate Gayus Cesar, Fabius fide atque animi integritate, inter illustros viros enumerandi forent, ut multos taceam memoratu dignos quos isto in loco ad nostre intentionis exemplum adducere possem, nisi Neonii, Virgilii, Livii, Salustii ceterorum que clarissimorum scriptorum tam latinorum tam grecorum qui eos extuleret pro meritis, dicta atque scripta ad nos usque perventasset. At per deum tibi



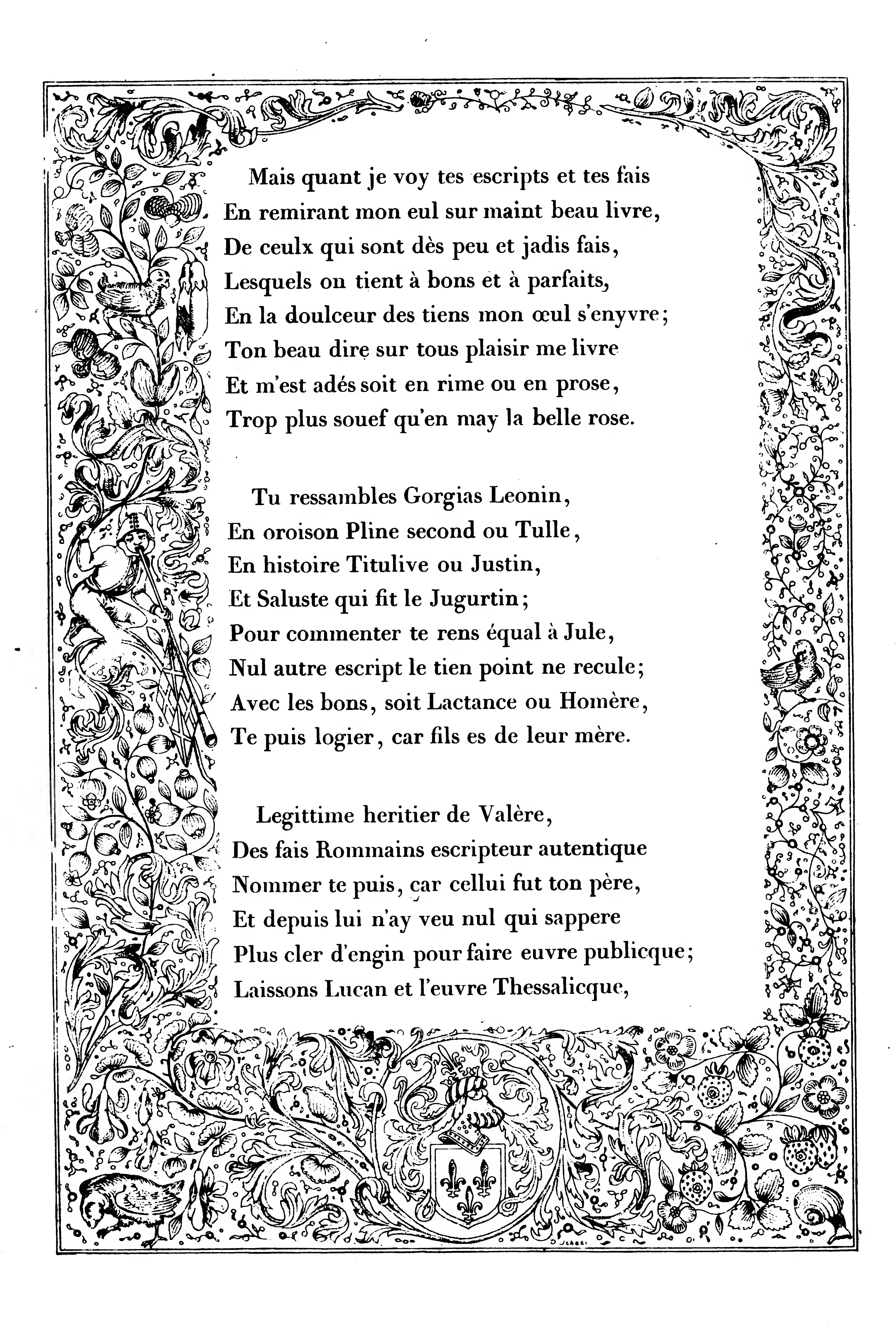
juro immortalem, Georgi dulcissime, paucos istic esse qui sese hii humanitatis studiis oblectent, neque eam dicendi copiam colant atque magnifaciant. Quod si interdùm quospiam afflatu tanto perfusos noverimus, hii tanquam numina habendi atque colendi sunt. Inter eos verò ut aliquando finem faciam quos etas nostra vidit, quosque gignit Galia nostra, ceterorum que parte loquar, tu, D. Georgi clarissime, in hac benedicendi, orandi que facultate, et doctissimus et promptissimus omnium à peritissimis clarissimisque viris indicaris. Vale, Georgi suavissime; sis quoque felix cum tuo Cesare per secula, et me tamen, si oculis non vides, corde ama: Ego quidem te vehementer amo.

Ex monte Brisone, octavo kalendis decembris, manu propriâ.



Seul le resort et replendeur de ton lume
Reverberant sur l'obscurté ombrage
De mon engin, tout l'enflamme et alume
Par les beaulz rays yssans de maint volume
Que tu as fait et escript en ton aige,
Embellissant tout autre humain ouvrage
Par élegant et haulte rethoricque,
Moins ressemblant humaine qu'angelicque

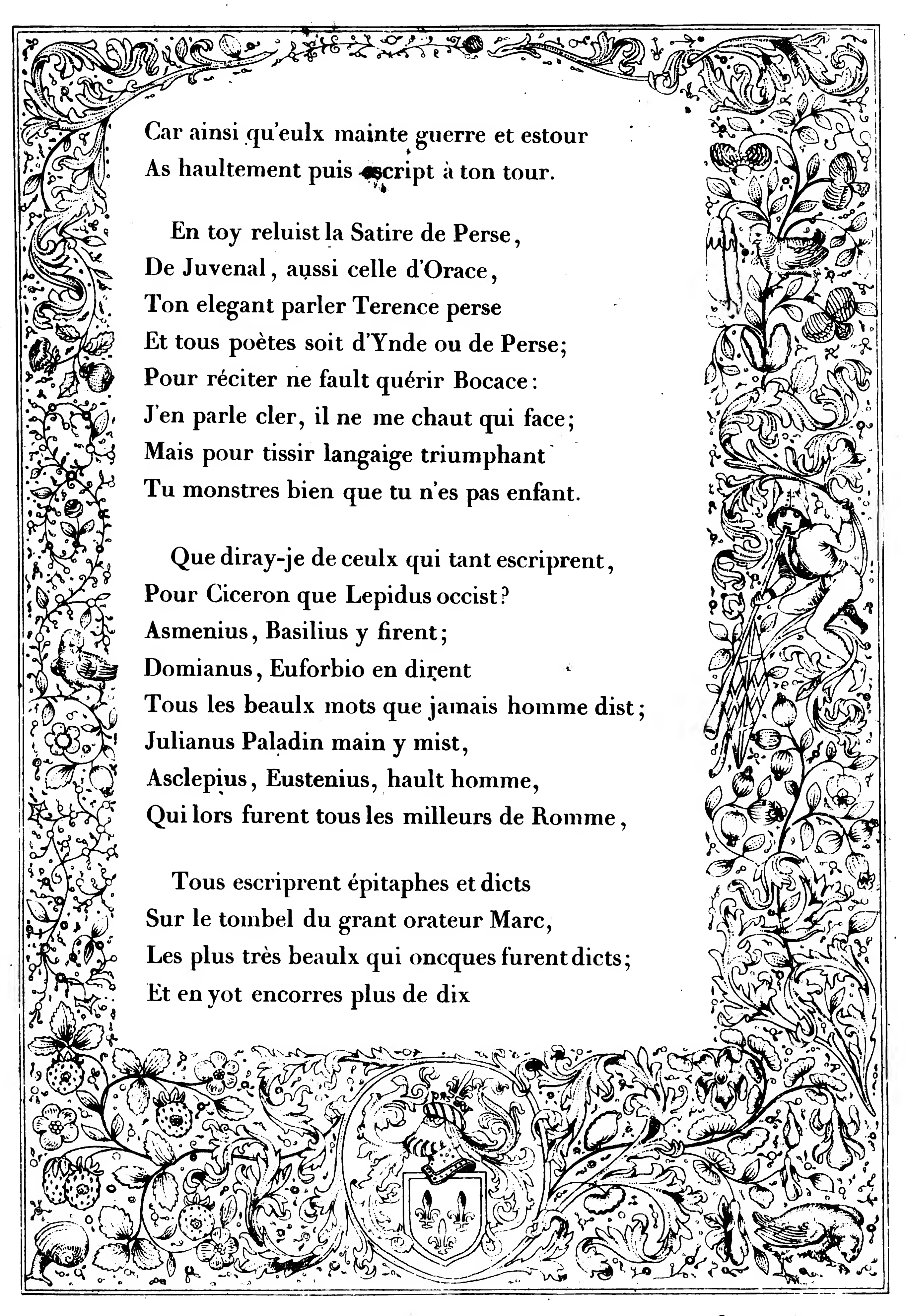
J'ay gros engin et rude entendement
Dur concevoir, et parler trop agreste
Pour approchier par dit ou sentement
De tes escripts; sans plus le fondement
D'autant taire me seroit plus honneste
Que de monstrer par euvre manifeste
La follie de mon cuider emprendre,
Veullant dire ce que ne puis comprendre.



Mais quant je voy tes escripts et tes fais
En remirant mon eul sur maint beau livre,
De ceulx qui sont dès peu et jadis fais,
Lesquels on tient à bons et à parfaits,
En la doulceur des tiens mon œul s'enyvre;
Ton beau dire sur tous plaisir me livre
Et m'est adés soit en rime ou en prose,
Trop plus souef qu'en may la belle rose.

Tu ressambles Gorgias Leonin,
En oroison Pline second ou Tulle,
En histoire Titulive ou Justin,
Et Saluste qui fit le Jugurtin;
Pour commenter te rens équal à Jule,
Nul autre escript le tien point ne recule;
Avec les bons, soit Lactance ou Homère,
Te puis logier, car fils es de leur mère.

Legittime heritier de Valère,
Des fais Rommains escripteur autentique
Nommer te puis, car cellui fut ton père,
Et depuis lui n'ay veu nul qui sappere
Plus cler d'engin pour faire euvre publicque;
Laissons Lucan et l'euvre Thessalicque,

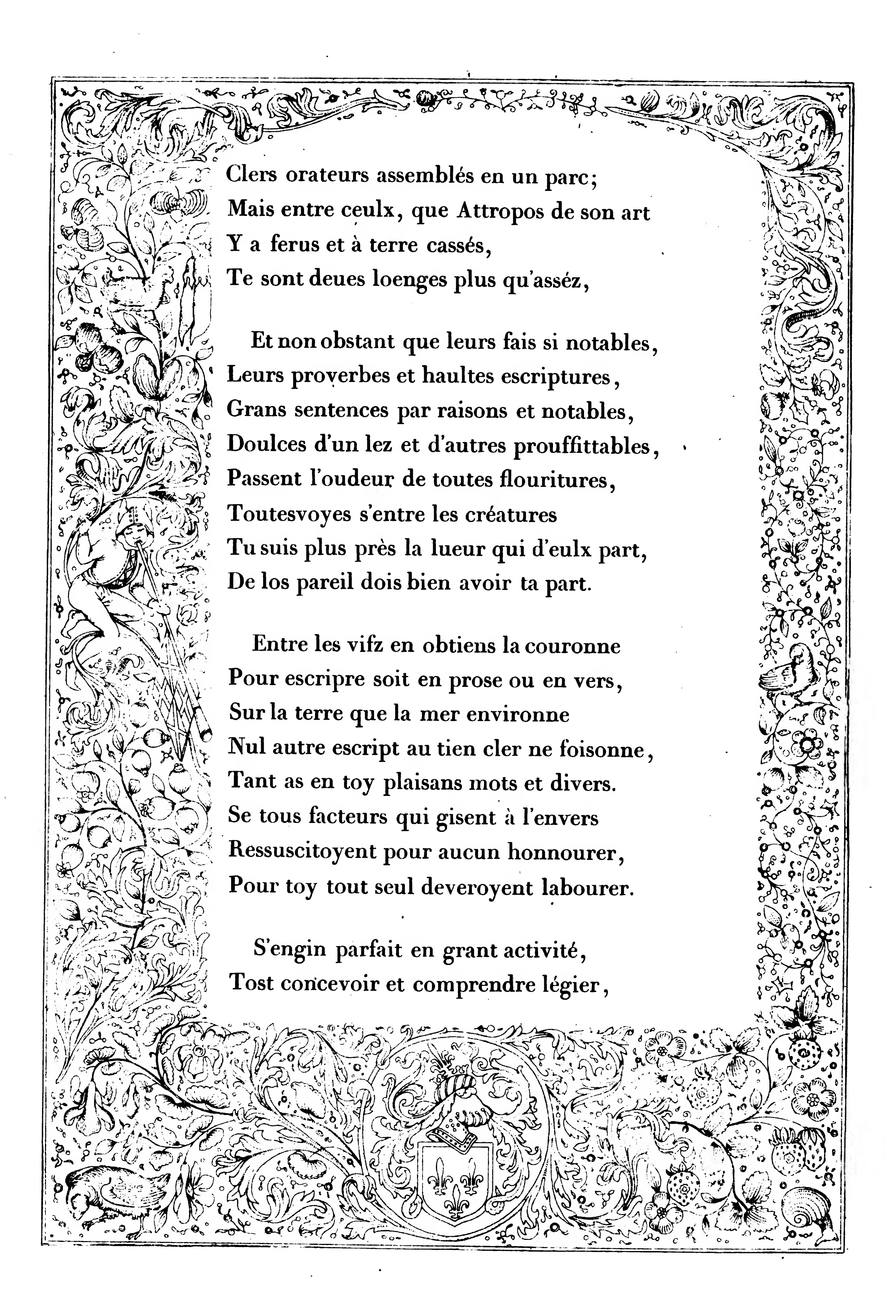


Car ainsi qu'eulx mainte guerre et estour
As haultement puis escript à ton tour.

En toy reluist la Satire de Perse,
De Juvenal, aussi celle d'Orace,
Ton elegant parler Terence perse
Et tous poètes soit d'Ynde ou de Perse;
Pour réciter ne fault quérir Bocace:
J'en parle cler, il ne me chaut qui face;
Mais pour tissir langaige triumphant
Tu monstres bien que tu n'es pas enfant.

Que diray-je de ceulx qui tant escriprent,
Pour Ciceron que Lepidus occist?
Asmenius, Basilius y firent;
Domianus, Euforbio en dirent
Tous les beaulx mots que jamais homme dist;
Julianus Paladin main y mist,
Asclepius, Eustenius, hault homme,
Qui lors furent tous les milleurs de Romme,

Tous escriprent épitaphes et dicts
Sur le tombel du grant orateur Marc,
Les plus très beaulx qui oncques furent dicts;
Et en yot encorres plus de dix

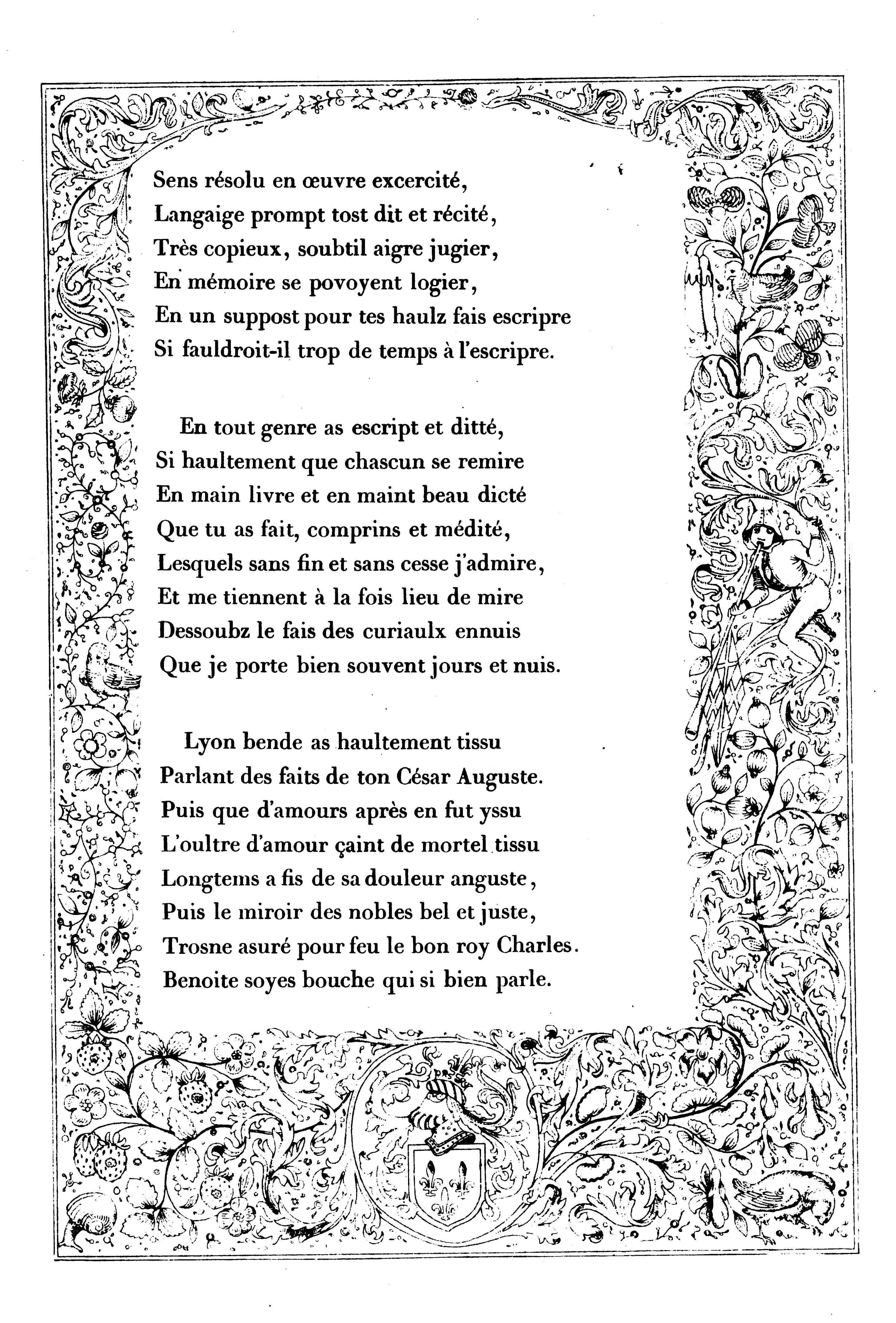


Clers orateurs assemblés en un parc;
Mais entre ceulx, que Attropos de son art
Y a ferus et à terre cassés,
Te sont deues loenges plus qu'asséz,

Et non obstant que leurs fais si notables,
Leurs proverbes et haultes escriptures,
Grans sentences par raisons et notables,
Doulces d'un lez et d'autres prouffittables,
Passent l'oudeur de toutes flouritures,
Toutesvoyes s'entre les créatures
Tu suis plus près la lueur qui d'eulx part,
De los pareil dois bien avoir ta part.

Entre les vifz en obtiens la couronne
Pour escripre soit en prose ou en vers,
Sur la terre que la mer environne
Nul autre escript au tien cler ne foisonne,
Tant as en toy plaisans mots et divers.
Se tous facteurs qui gisent à l'envers
Ressuscitoyent pour aucun honnourer,
Pour toy tout seul deveroyent labourer.

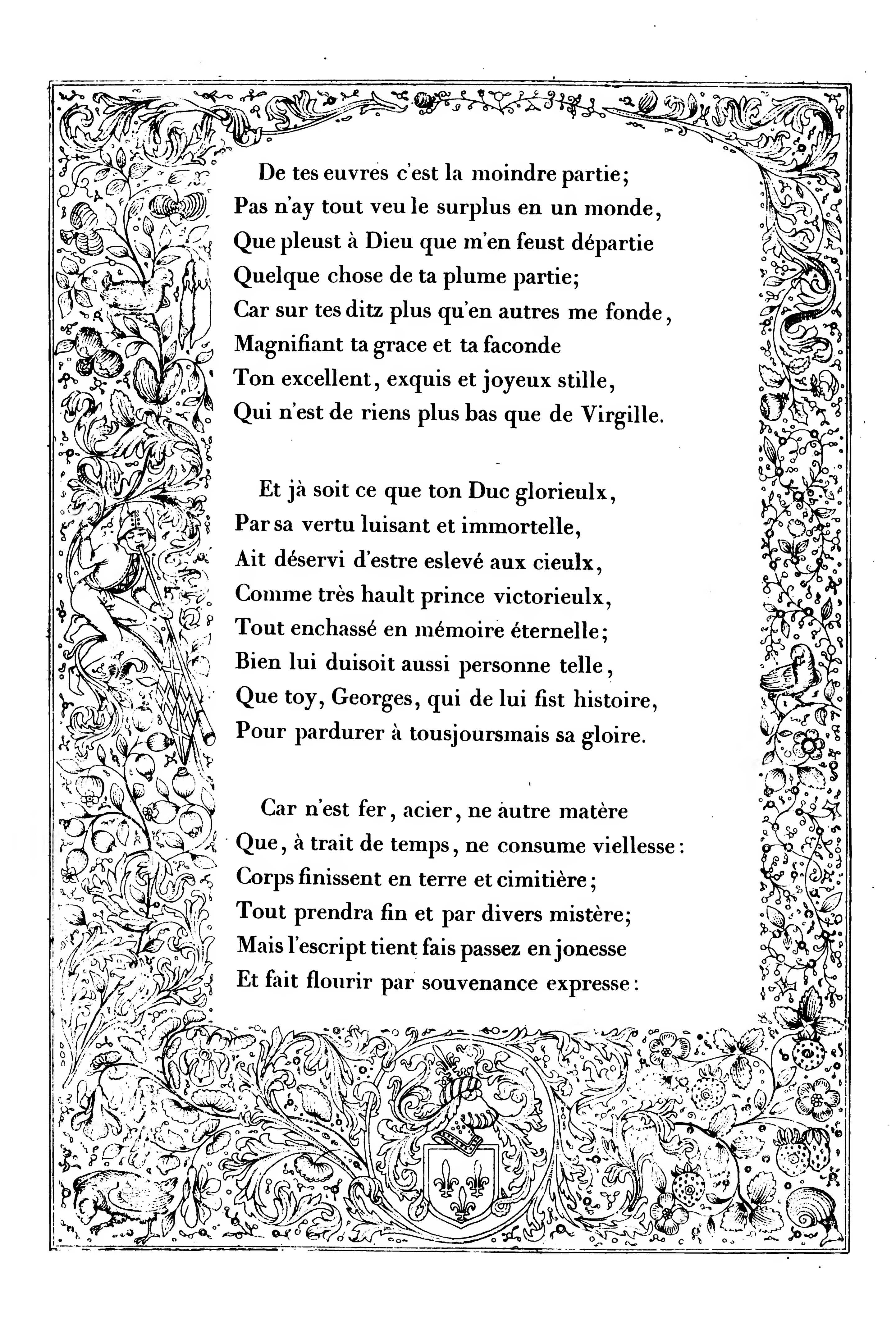
S'engin parfait en grant activité,
Tost concevoir et comprendre légier,



Sens résolu en œuvre excercité,
Langaige prompt tost dit et récité,
Très copieux, soubtil aigre jugier,
En mémoire se povoyent logier,
En un suppost pour tes haulz fais escripre
Si fauldroit-il trop de temps à l'escripre.

En tout genre as escript et ditté,
Si haultement que chascun se remire
En main livre et en maint beau dicté
Que tu as fait, comprins et médité,
Lesquels sans fin et sans cesse j'admire,
Et me tiennent à la fois lieu de mire
Dessoubz le fais des curiaulx ennuis
Que je porte bien souvent jours et nuis.

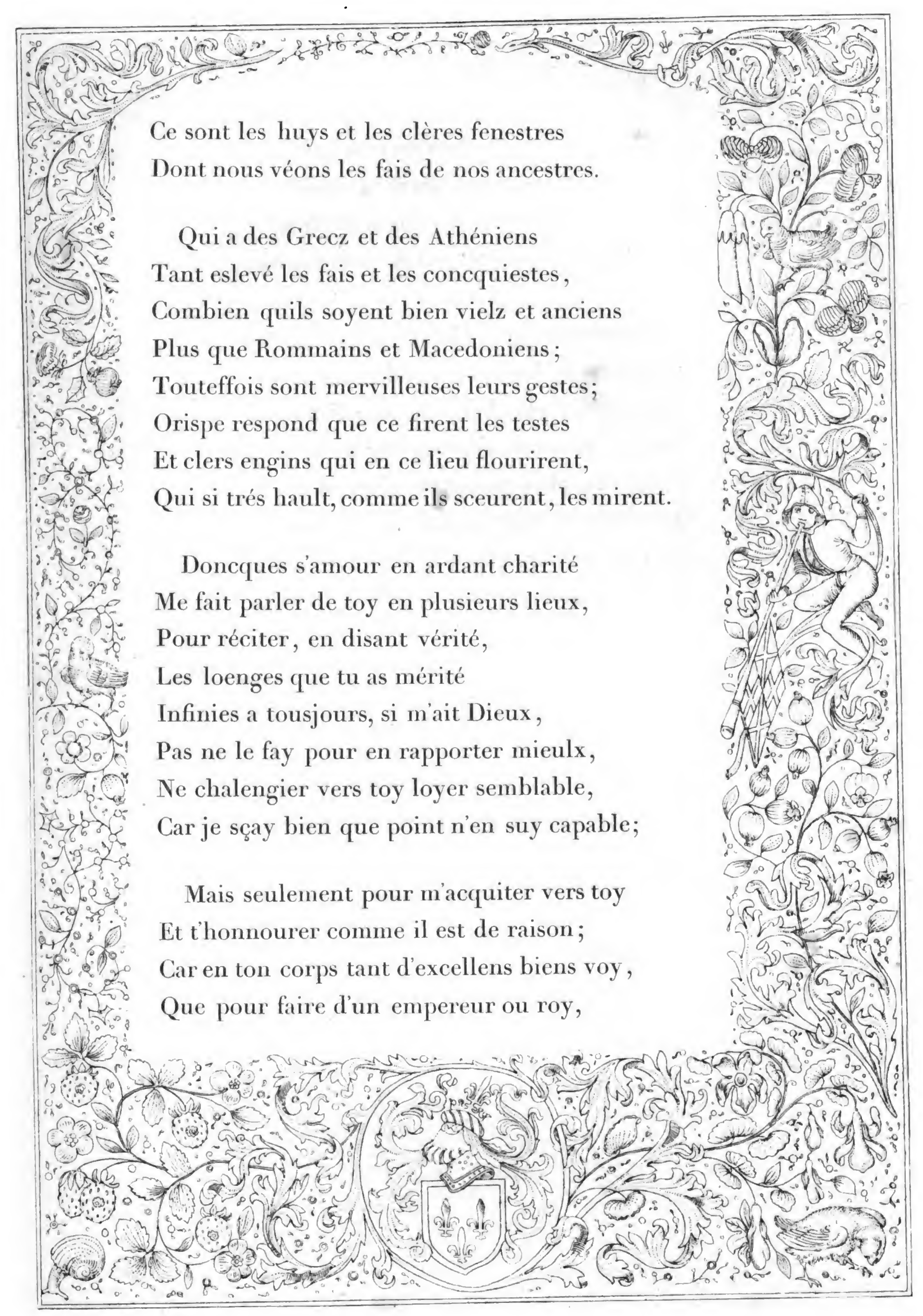
Lyon bende as haultement tissu
Parlant des faits de ton César Auguste.
Puis que d'amours après en fut yssu
L'oultre d'amour çaint de mortel tissu
Longtems a fis de sa douleur anguste,
Puis le miroir des nobles bel et juste,
Trosne asuré pour feu le bon roy Charles.
Benoite soyes bouche qui si bien parle.



De tes euvres c'est la moindre partie;
Pas n'ay tout veu le surplus en un monde,
Que pleust à Dieu que m'en feust départie
Quelque chose de ta plume partie;
Car sur tes ditz plus qu'en autres me fonde,
Magnifiant ta grace et ta faconde
Ton excellent, exquis et joyeux stille,
Qui n'est de riens plus bas que de Virgille.

Et jà soit ce que ton Duc glorieulx,
Par sa vertu luisant et immortelle,
Ait déservi d'estre eslevé aux cieulx,
Comme très hault prince victorieulx,
Tout enchassé en mémoire éternelle;
Bien lui duisoit aussi personne telle,
Que toy, Georges, qui de lui fist histoire,
Pour pardurer à tousjoursmais sa gloire.

Car n'est fer, acier, ne autre matère
Que, à trait de temps, ne consume viellesse:
Corps finissent en terre et cimitière;
Tout prendra fin et par divers mistère;
Mais l'escript tient fais passez en jonesse
Et fait flourir par souvenance expresse:

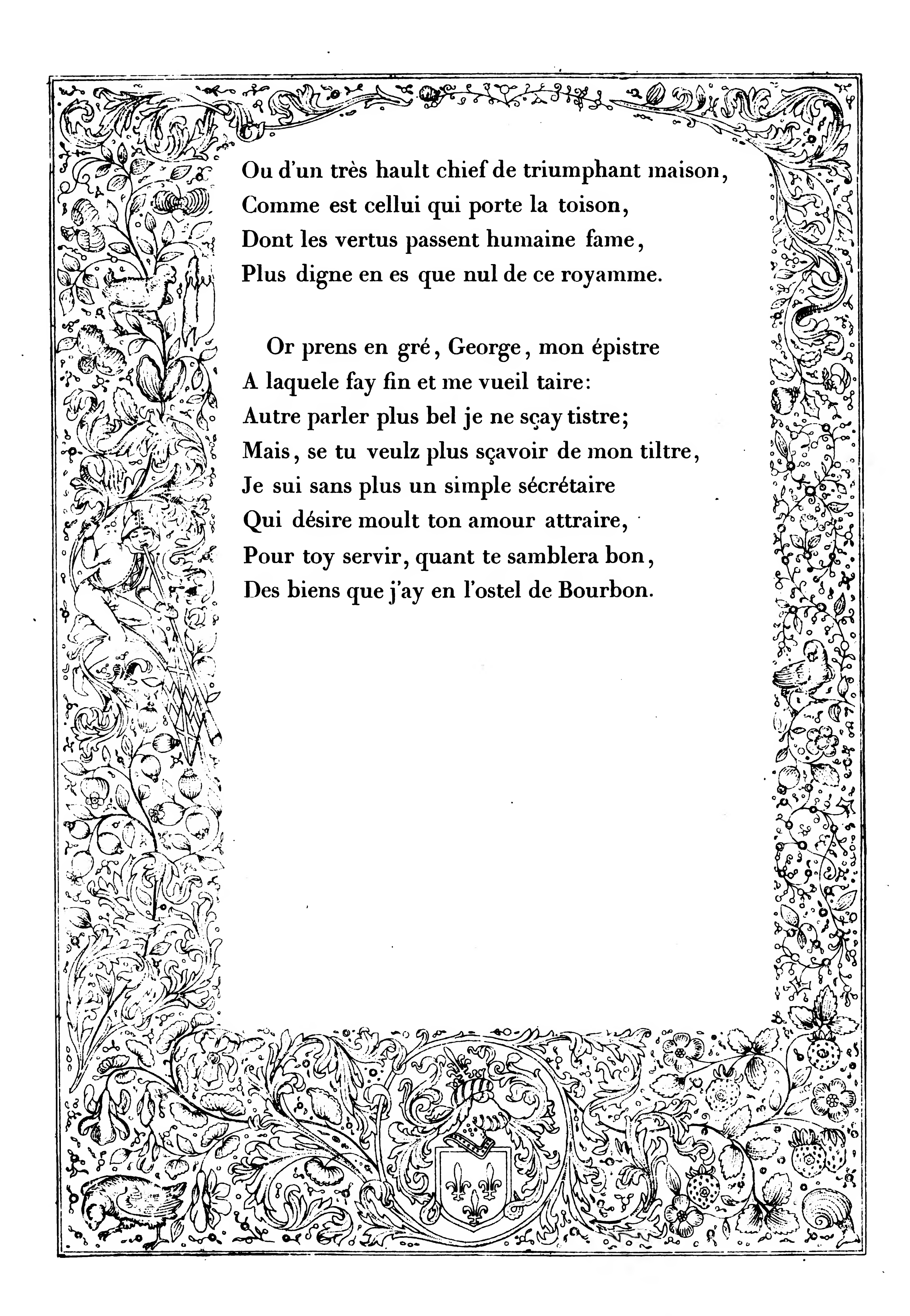


Ce sont les huys et les clères fenestres
Dont nous véons les fais de nos ancestres.

Qui a des Grecz et des Athéniens
Tant eslevé les fais et les concquiestes,
Combien quils soyent bien vielz et anciens
Plus que Rommains et Macedoniens;
Touteffois sont mervilleuses leurs gestes;
Orispe respond que ce firent les testes
Et clers engins qui en ce lieu flourirent,
Qui si trés hault, comme ils sceurent, les mirent.

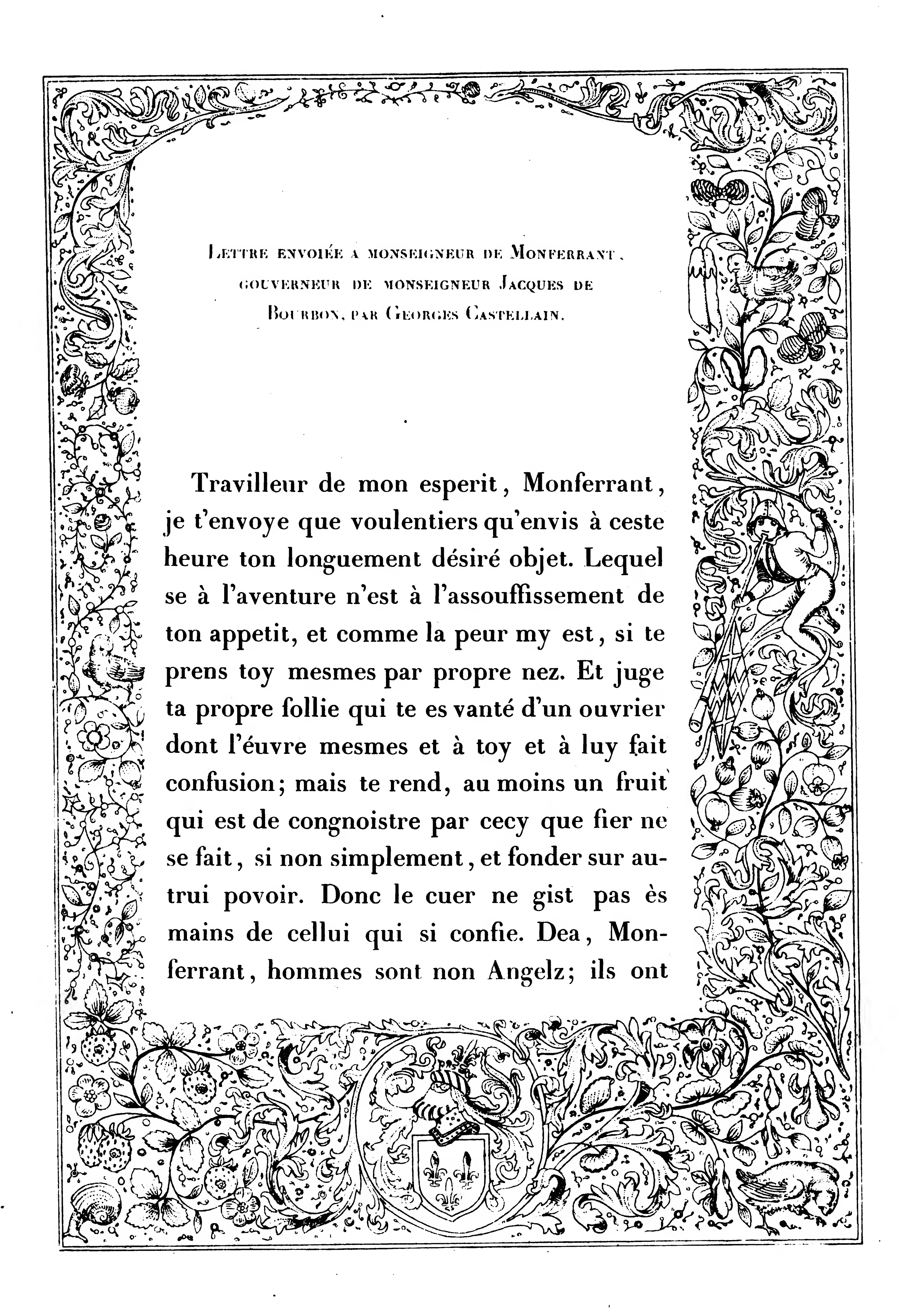
Doncques s'amour en ardant charité
Me fait parler de toy en plusieurs lieux,
Pour réciter, en disant vérité,
Les loenges que tu as mérité
Infinies a tousjours, si m'ait Dieux,
Pas ne le fay pour en rapporter mieulx,
Ne chalengier vers toy loyer semblable,
Car je sçay bien que point n'en suy capable;

Mais seulement pour m'acquiter vers toy
Et t'honnourer comme il est de raison;
Car en ton corps tant d'excellens biens voy,
Que pour faire d'un empereur ou roy,



Ou d'un très hault chief de triumphant maison,
Comme est cellui qui porte la toison,
Dont les vertus passent humaine fame,
Plus digne en es que nul de ce royamme.

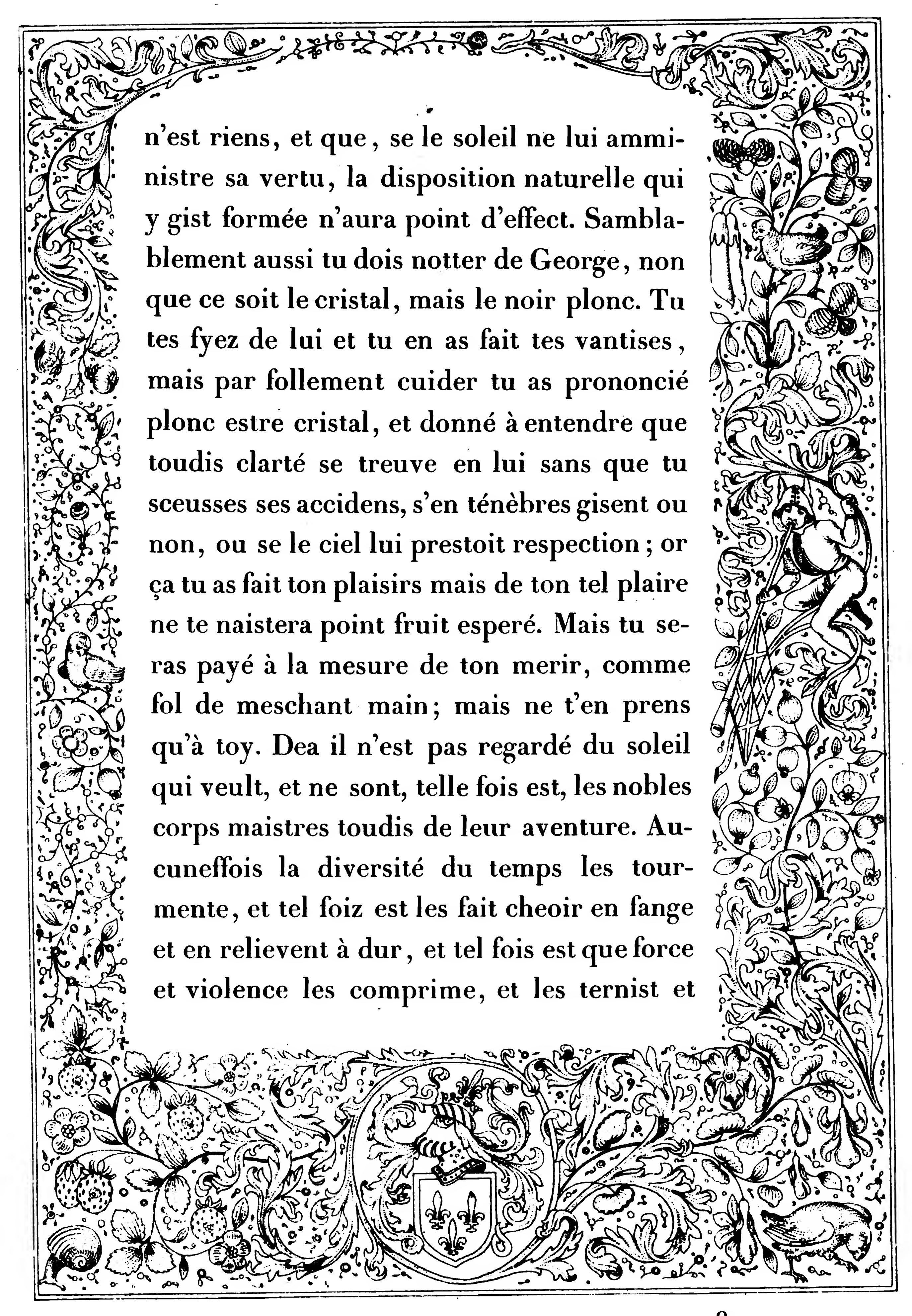
Or prens en gré, George, mon épistre
A laquele fay fin et me vueil taire:
Autre parler plus bel je ne sçay tistre;
Mais, se tu veulz plus sçavoir de mon tiltre,
Je sui sans plus un simple sécrétaire
Qui désire moult ton amour attraire,
Pour toy servir, quant te samblera bon,
Des biens que j'ay en l'ostel de Bourbon.



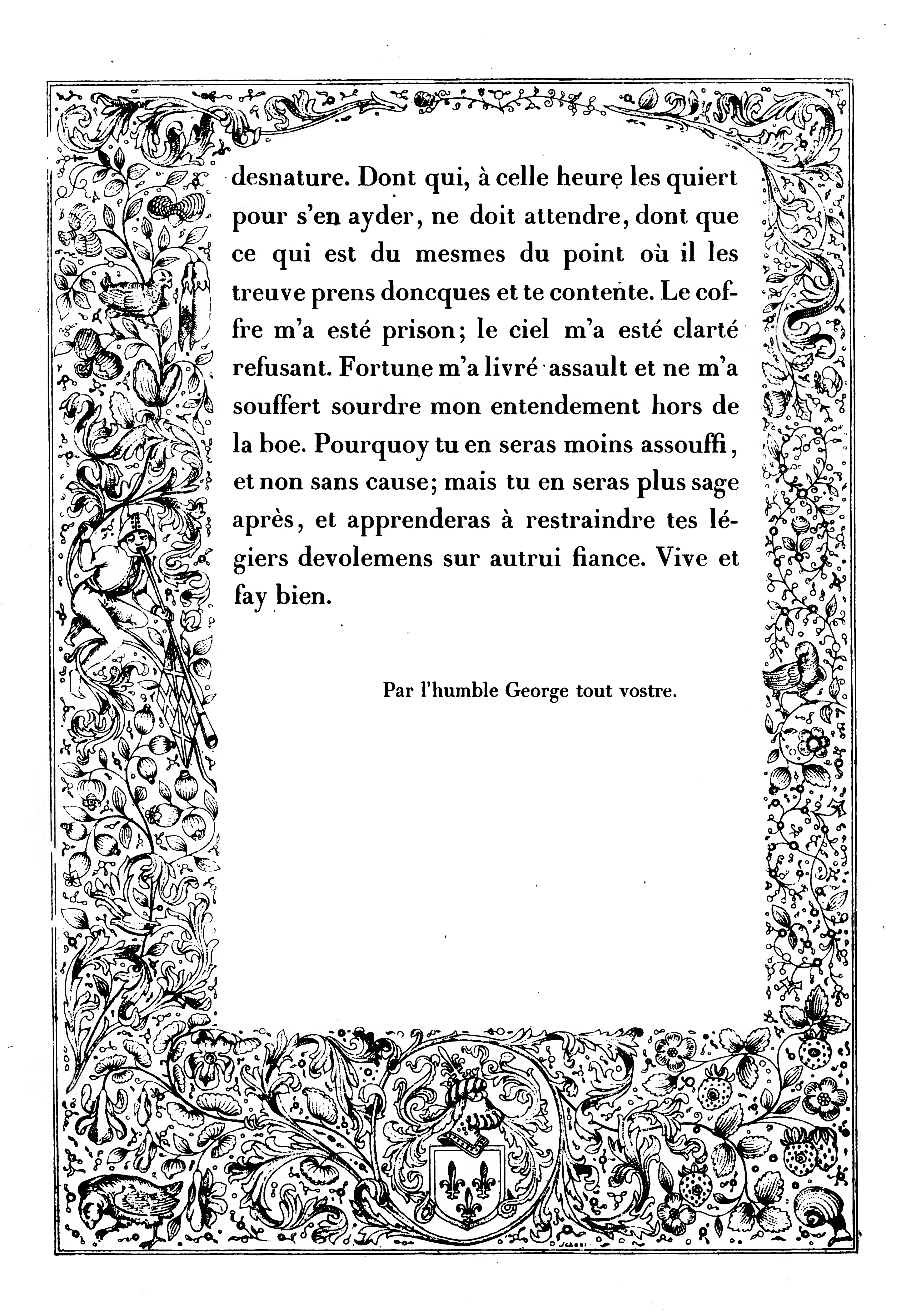
Lettre envoiée à monseigneur de Monferrant, gouverneur de monseigneur Jacques de Bourbon, par Georges Castellain.

Travilleur de mon esperit, Monferrant, je t'envoye que voulentiers qu'envis à ceste heure ton longuement désiré objet. Lequel se à l'aventure n'est à l'assouffissement de ton appetit, et comme la peur my est, si te prens toy mesmes par propre nez. Et juge ta propre follie qui te es vanté d'un ouvrier dont l'éuvre mesmes et à toy et à luy fait confusion; mais te rend, au moins un fruit qui est de congnoistre par cecy que fier ne se fait, si non simplement, et fonder sur autrui povoir. Donc le cuer ne gist pas ès mains de cellui qui si confie. Dea, Monferrant, hommes sont non Angelz; ils ont

mémoire labile, et beaucop d'enterventions dépressives de leur engin: et est tel cler au jour d'huy comme un soleil; demain il sueffre éclipse en sa clarté par obscurté interposite. Et par ainsi un homme toudis vit en tout temps sans mutation de substance, devient tel fois de diverses qualités variables selon l'instabilité des choses. Enten bien, Monferrant, et t'informe par exemple : un cristal mucié en un coffre de soy ne peut donner lueur quoy que l'abilitation de nature y est, pour le donner et prendre, lui tyre dehors. Quant donc le soleil en regarde le corps, il lui donne effect à l'incitation de nature. Pareillement si tu cuides aucun homme estre le précieux cristal, et de qui tu ne scès de son aventure comment temps et fortune le gouvernent; ains toy, ignorant il gist en coffre, peut estre il gist environné de ténèbres, là où le ciel ne lui rend apport, ne nature esjouyssement. Certes tu peus bien entendre que de lui aparlui ce

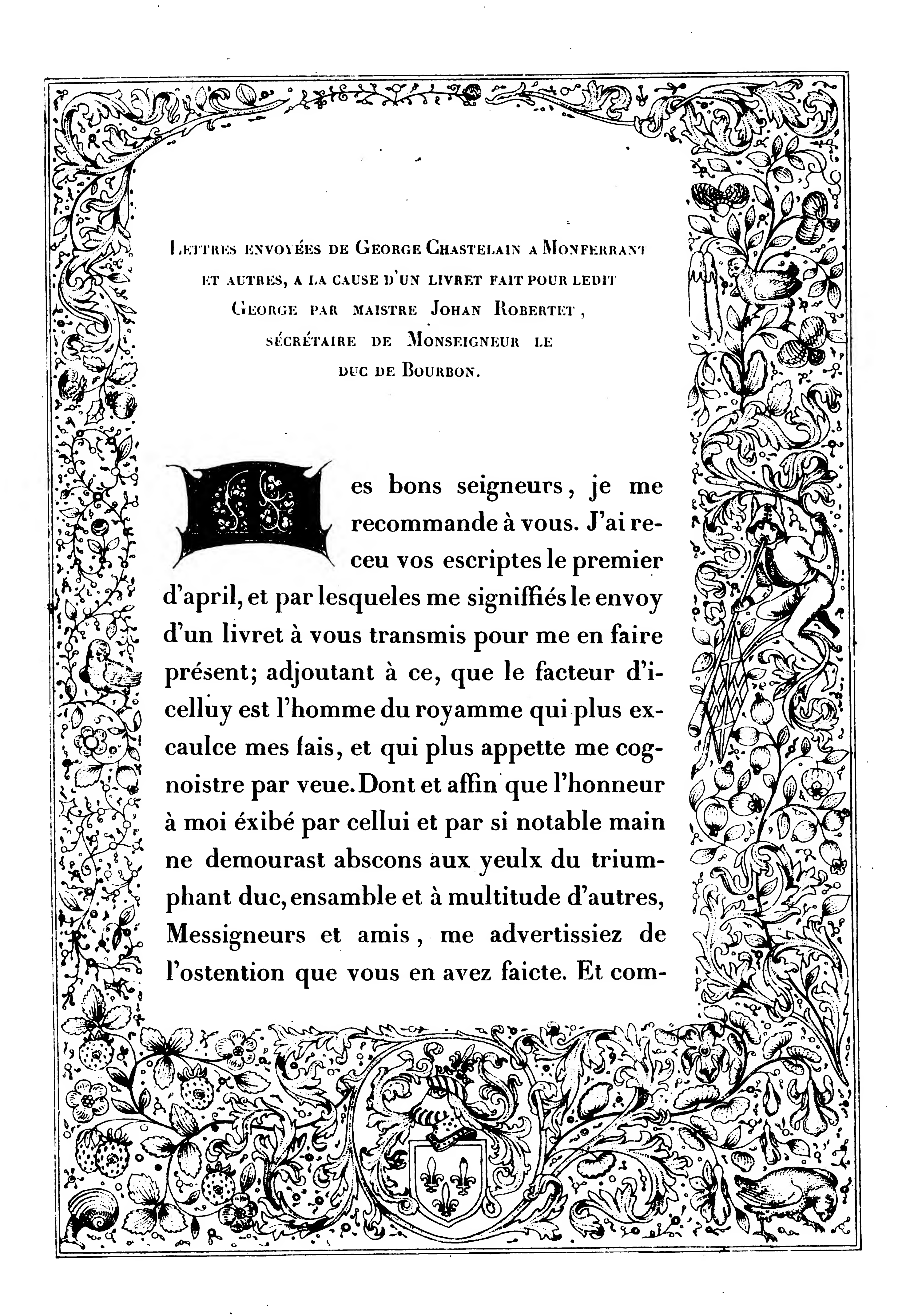


n'est riens, et que, se le soleil ne lui amministre sa vertu, la disposition naturelle qui y gist formée n'aura point d'effect. Samblablement aussi tu dois notter de George, non que ce soit le cristal, mais le noir plonc. Tu tes fyez de lui et tu en as fait tes vantises, mais par follement cuider tu as prononcié plonc estre cristal, et donné à entendre que toudis clarté se treuve en lui sans que tu sceusses ses accidens, s'en ténèbres gisent ou non, ou se le ciel lui prestoit respection; or ça tu as fait ton plaisirs mais de ton tel plaire ne te naistera point fruit esperé. Mais tu seras payé à la mesure de ton merir, comme fol de meschant main; mais ne t'en prens qu'à toy. Dea il n'est pas regardé du soleil qui veult, et ne sont, telle fois est, les nobles corps maistres toudis de leur aventure. Aucuneffois la diversité du temps les tourmente, et tel foiz est les fait cheoir en fange et en relievent à dur, et tel fois est que force et violence les comprime, et les ternist et



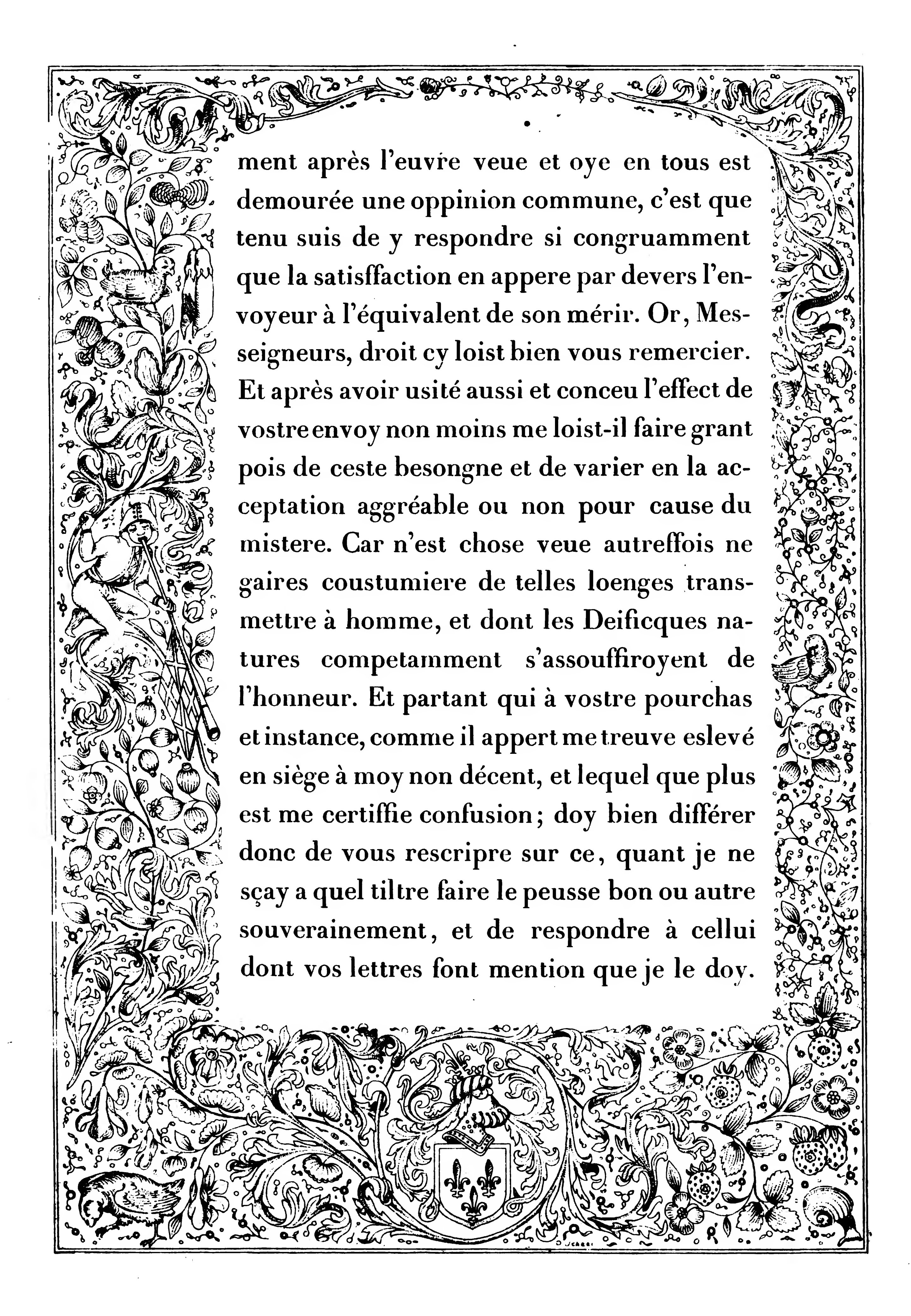
desnature. Dont qui, à celle heure les quiert pour s'en ayder, ne doit attendre, dont que ce qui est du mesmes du point où il les treuve prens doncques et te contente. Le coffre m'a esté prison; le ciel m'a esté clarté refusant. Fortune m'a livré assault et ne m'a souffert sourdre mon entendement hors de la boe. Pourquoy tu en seras moins assouffi, et non sans cause; mais tu en seras plus sage après, et apprenderas à restraindre tes légiers devolemens sur autrui fiance. Vive et fay bien.

Par l'humble George tout vostre.

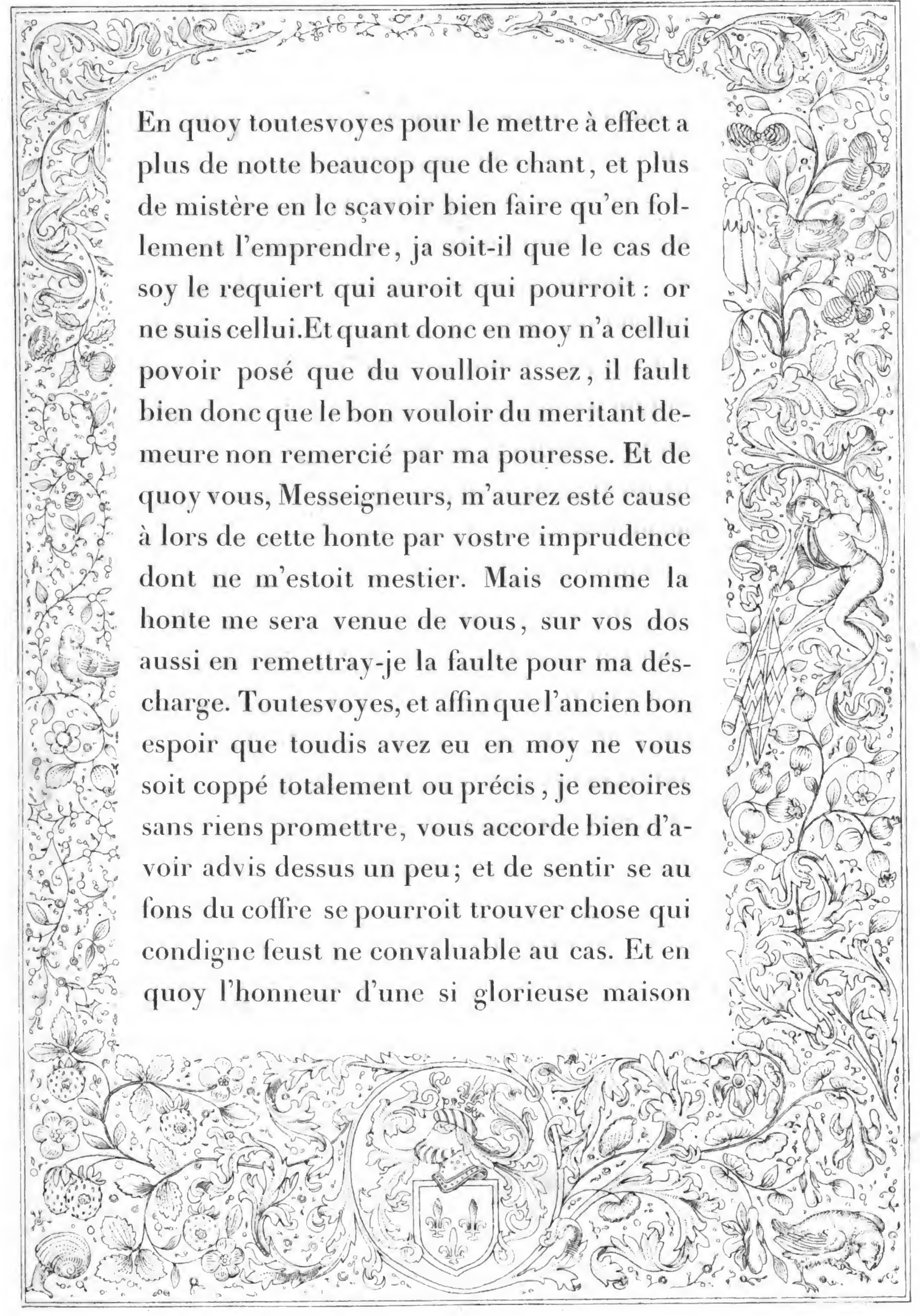


Lettres envoyées de George Chastelain a Monferrant et autres, a la cause d'un livret fait pour ledit George par maistre Johan Robertet, sécrétaire de Monseigneur le duc de Bourbon.

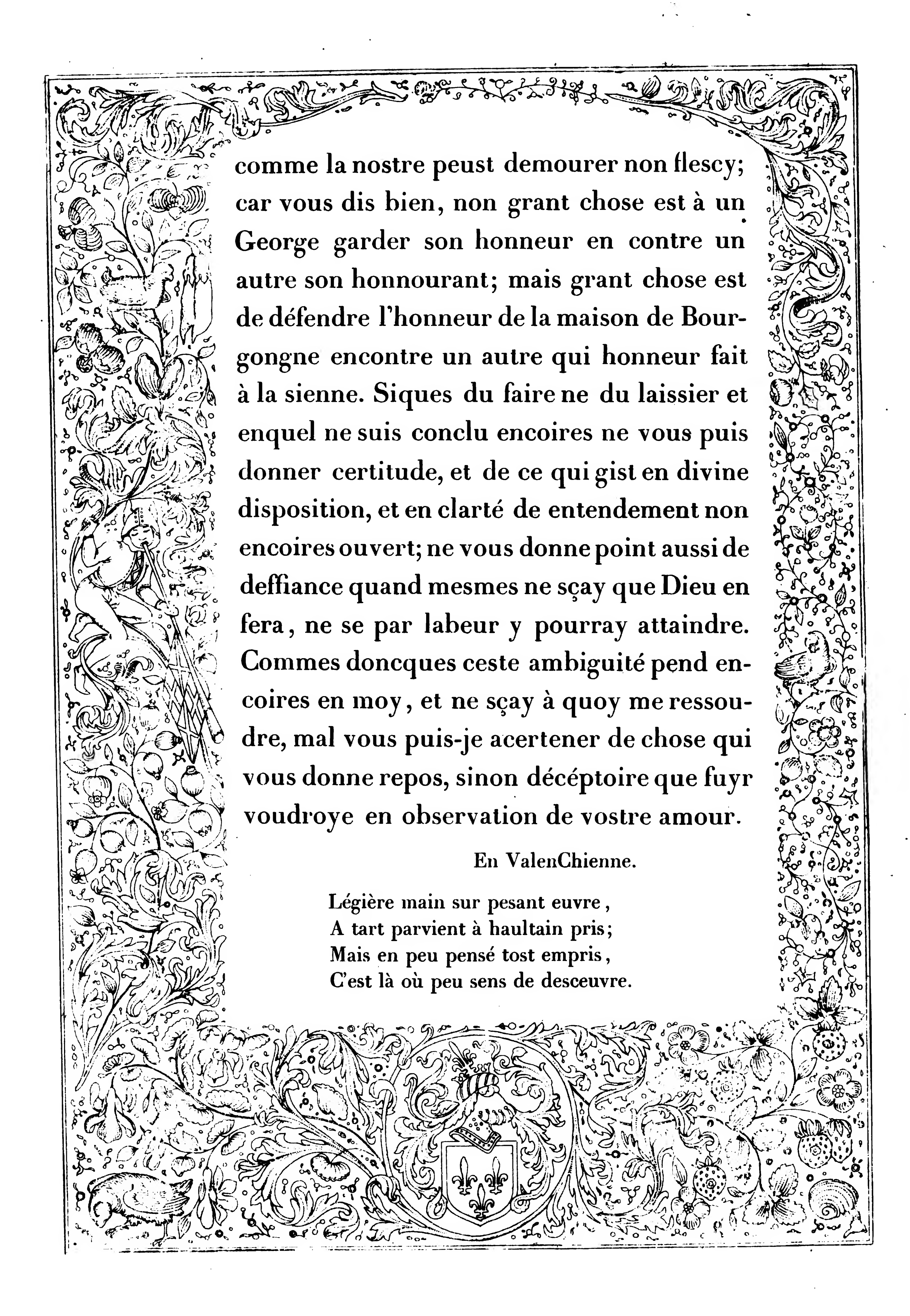
Mes bons seigneurs, je me recommande à vous. J'ai receu vos escriptes le premier d'april, et par lesqueles me signiffiés le envoy d'un livret à vous transmis pour me en faire présent; adjoutant à ce, que le facteur d'icelluy est l'homme du royamme qui plus excaulce mes fais, et qui plus appette me cognoistre par veue. Dont et affin que l'honneur à moi éxibé par cellui et par si notable main ne demourast abscons aux yeulx du triumphant duc, ensamble et à multitude d'autres, Messigneurs et amis, me advertissiez de l'ostention que vous en avez faicte. Et com-



ment après l'euvre veue et oye en tous est demourée une oppinion commune, c'est que tenu suis de y respondre si congruamment que la satisffaction en appere par devers l'envoyeur à l'équivalent de son mérir. Or, Messeigneurs, droit cy loist bien vous remercier. Et après avoir usité aussi et conceu l'effect de vostre envoy non moins me loist-il faire grant pois de ceste besongne et de varier en la acceptation aggréable ou non pour cause du mistere. Car n'est chose veue autreffois ne gaires coustumiere de telles loenges transmettre à homme, et dont les Deificques natures competamment s'assouffiroyent de l'honneur. Et partant qui à vostre pourchas et instance, comme il appert me treuve eslevé en siège à moy non décent, et lequel que plus est me certiffie confusion; doy bien différer donc de vous rescripre sur ce, quant je ne sçay a quel tiltre faire le peusse bon ou autre souverainement, et de respondre à cellui dont vos lettres font mention que je le doy.



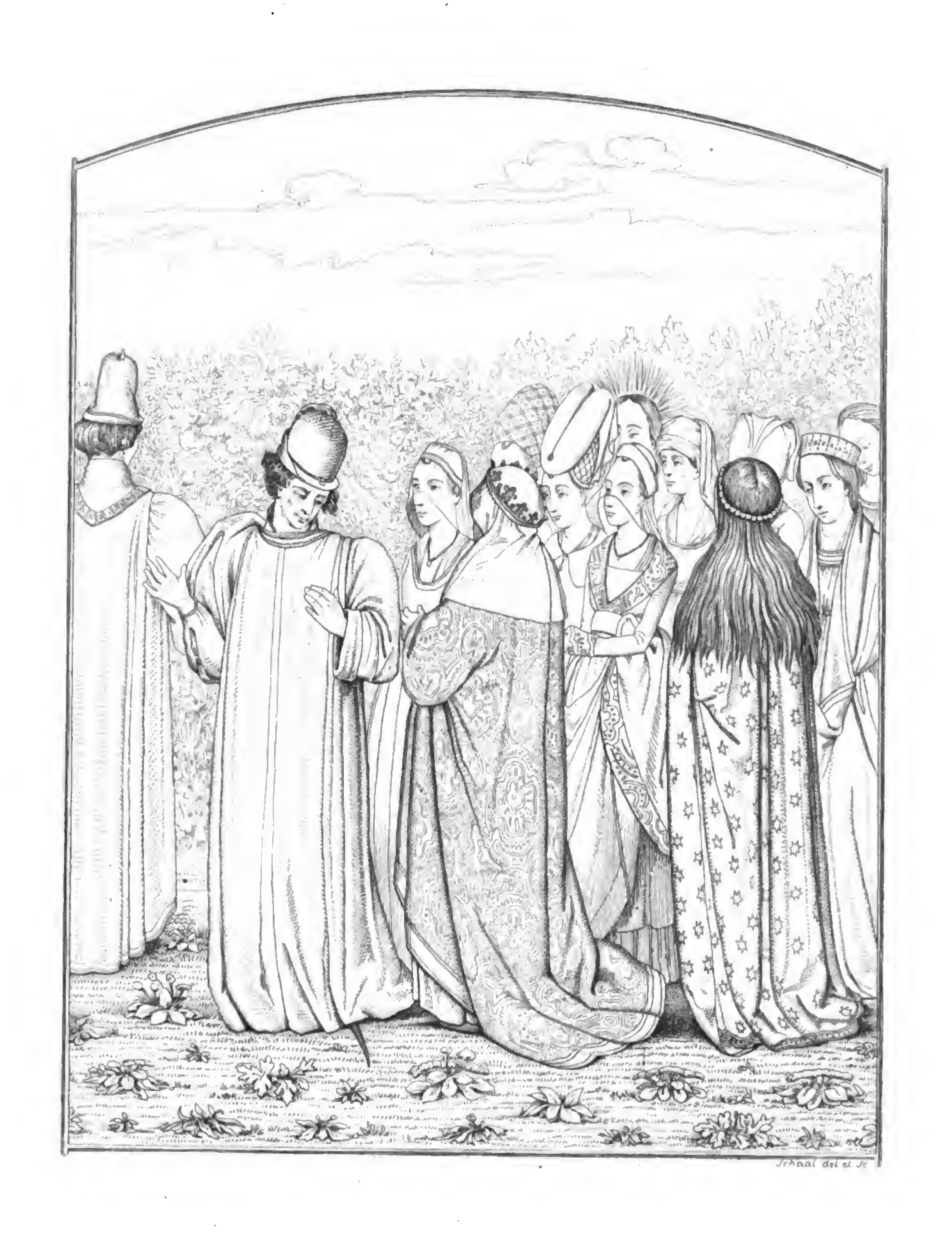
En quoy toutesvoyes pour le mettre à effect a plus de notte beaucop que de chant, et plus de mistère en le sçavoir bien faire qu'en follement l'emprendre, ja soit-il que le cas de soy le requiert qui auroit qui pourroit : or ne suis cellui. Et quant donc en moy n'a cellui povoir posé que du voulloir assez, il fault bien donc que le bon vouloir du meritant demeure non remercié par ma poueresse. Et de quoy vous, Messeigneurs, m'aurez esté cause à lors de cette honte par vostre imprudence dont ne m'estoit mestier. Mais comme la honte me sera venue de vous, sur vos dos aussi en remettray-je la faulte pour ma déscharge. Toutesvoyes, et affin que l'ancien bon espoir que toudis avez eu en moy ne vous soit coppé totalement ou précis, je encoires sans riens promettre, vous accorde bien d'avoir advis dessus un peu; et de sentir se au fons du coffre se pourroit trouver chose qui condigne feust ne convaluable au cas. Et en quoy l'honneur d'une si glorieuse maison

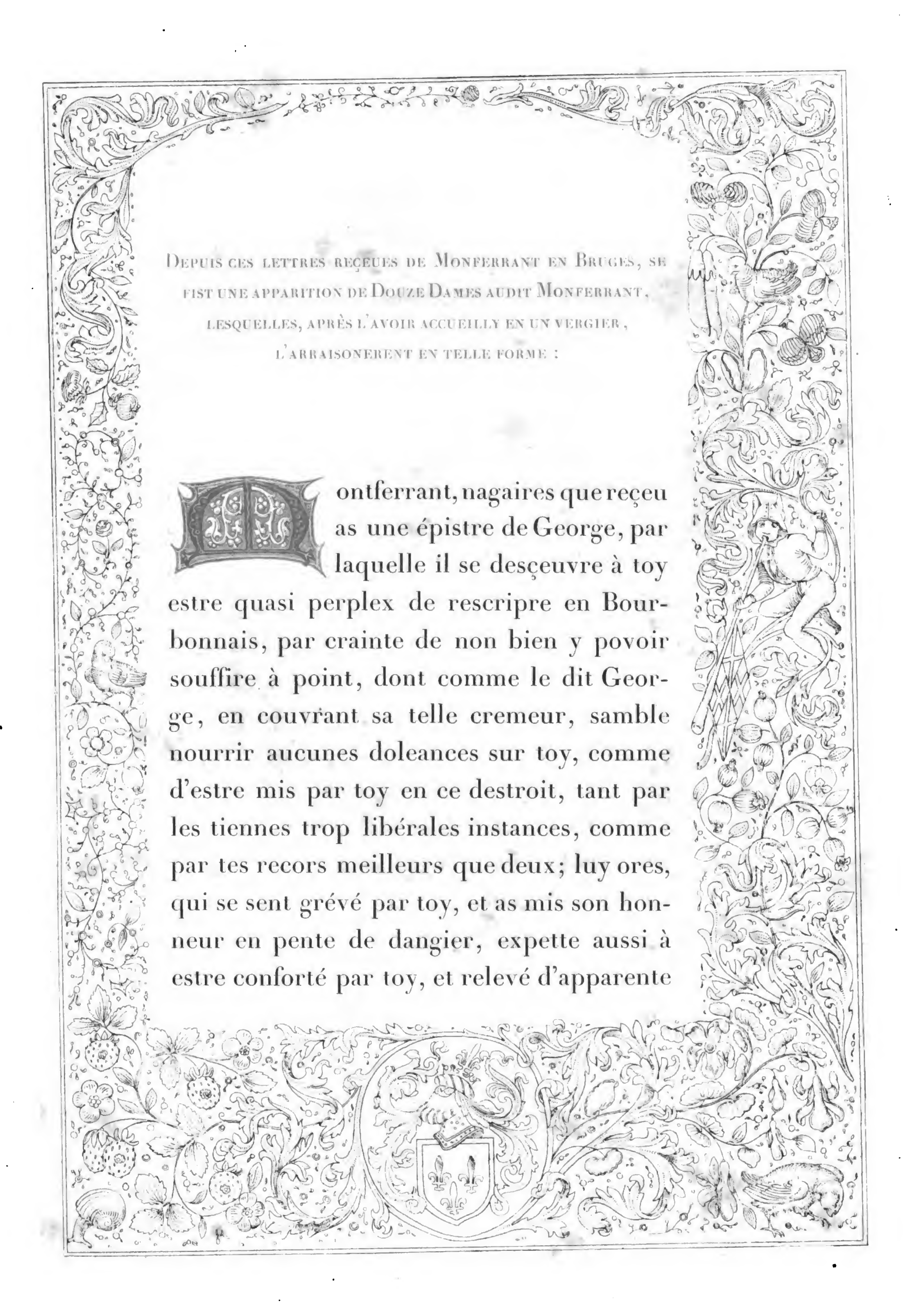


comme la nostre peust demourer non flescy; car vous dis bien, non grant chose est à un George garder son honneur en contre un autre son honnourant; mais grant chose est de défendre l'honneur de la maison de Bourgongne encontre un autre qui honneur fait à la sienne. Siques du faire ne du laissier et enquel ne suis conclu encoires ne vous puis donner certitude, et de ce qui gist en divine disposition, et en clarté de entendement non encoires ouvert; ne vous donne point aussi de deffiance quand mesmes ne sçay que Dieu en fera, ne se par labeur y pourray attaindre. Commes doncques ceste ambiguité pend encoires en moy, et ne sçay à quoy me ressoudre, mal vous puis-je acertener de chose qui vous donne repos, sinon décéptoire que fuyr voudroye en observation de vostre amour.

En ValenChienne.

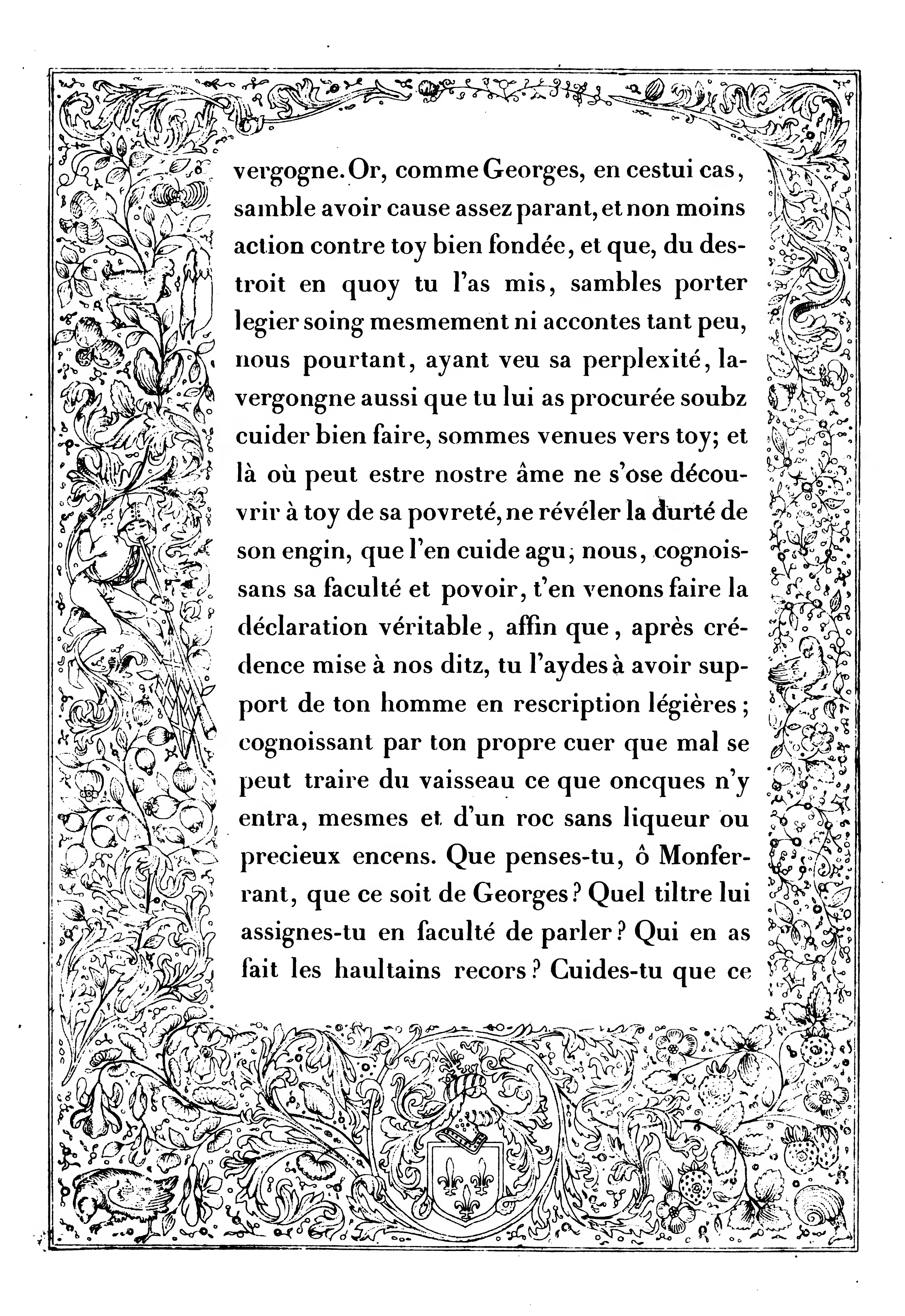
Légière main sur pesant euvre,
A tart parvient à haultain pris;
Mais en peu pensé tost empris,
C'est là où peu sens de desceuvre.


Schaal del et sc

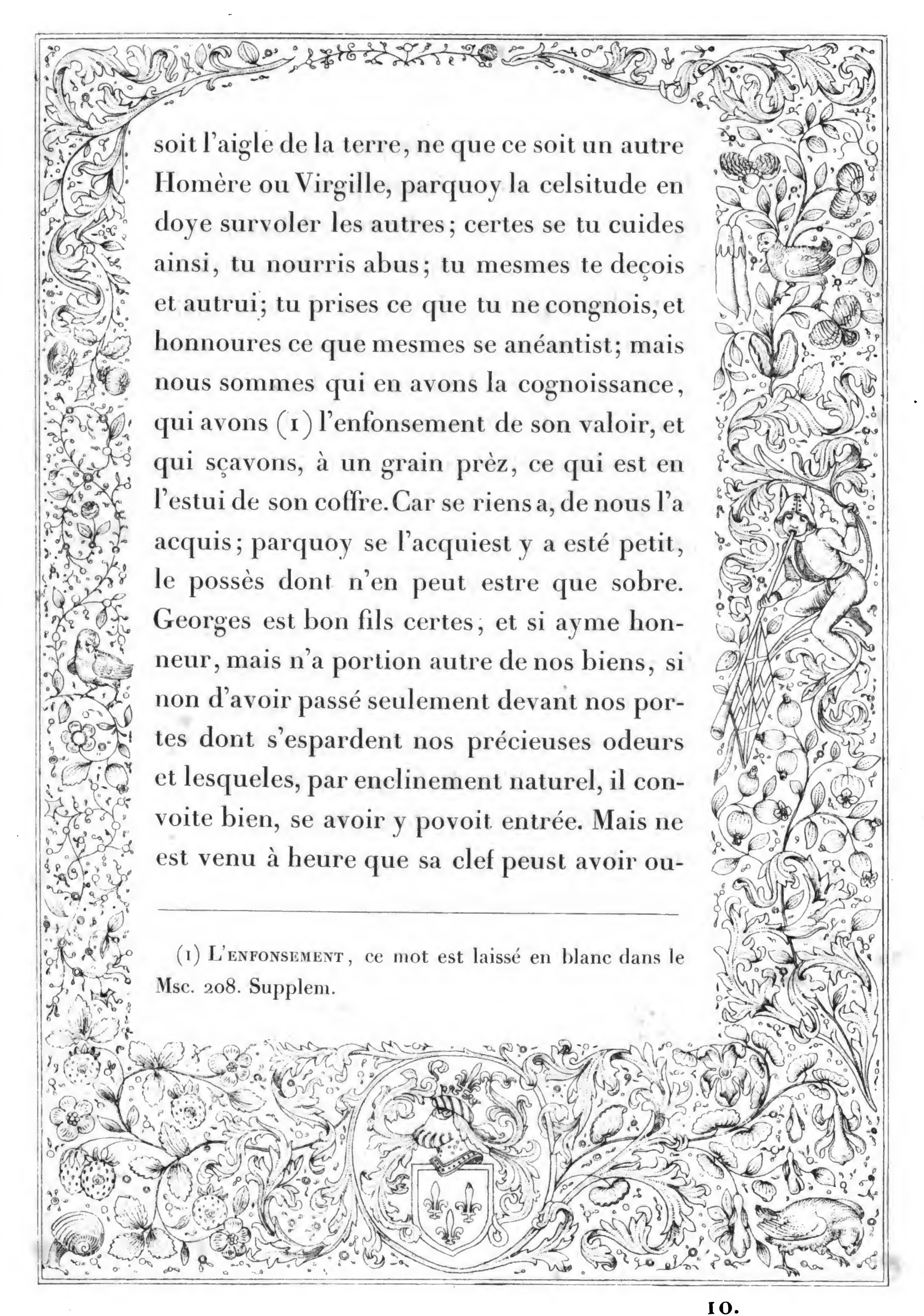


Depuis ces lettres reçeues de Monferrant en Bruges, se fist une apparition de Douze Dames audit Monferrant, lesquelles, après l'avoir accueilly en un vergier, l'arraisonerent en telle forme :

Montferrant, nagaires que reçeu as une épistre de George, par laquelle il se desçeuvre à toy estre quasi perplex de rescripre en Bourbonnais, par crainte de non bien y povoir souffire à point, dont comme le dit George, en couvrant sa telle cremeur, samble nourrir aucunes doleances sur toy, comme d'estre mis par toy en ce destroit, tant par les tiennes trop libérales instances, comme par tes recors meilleurs que deux; luy ores, qui se sent grévé par toy, et as mis son honneur en pente de dangier, expette aussi à estre conforté par toy, et relevé d'apparente

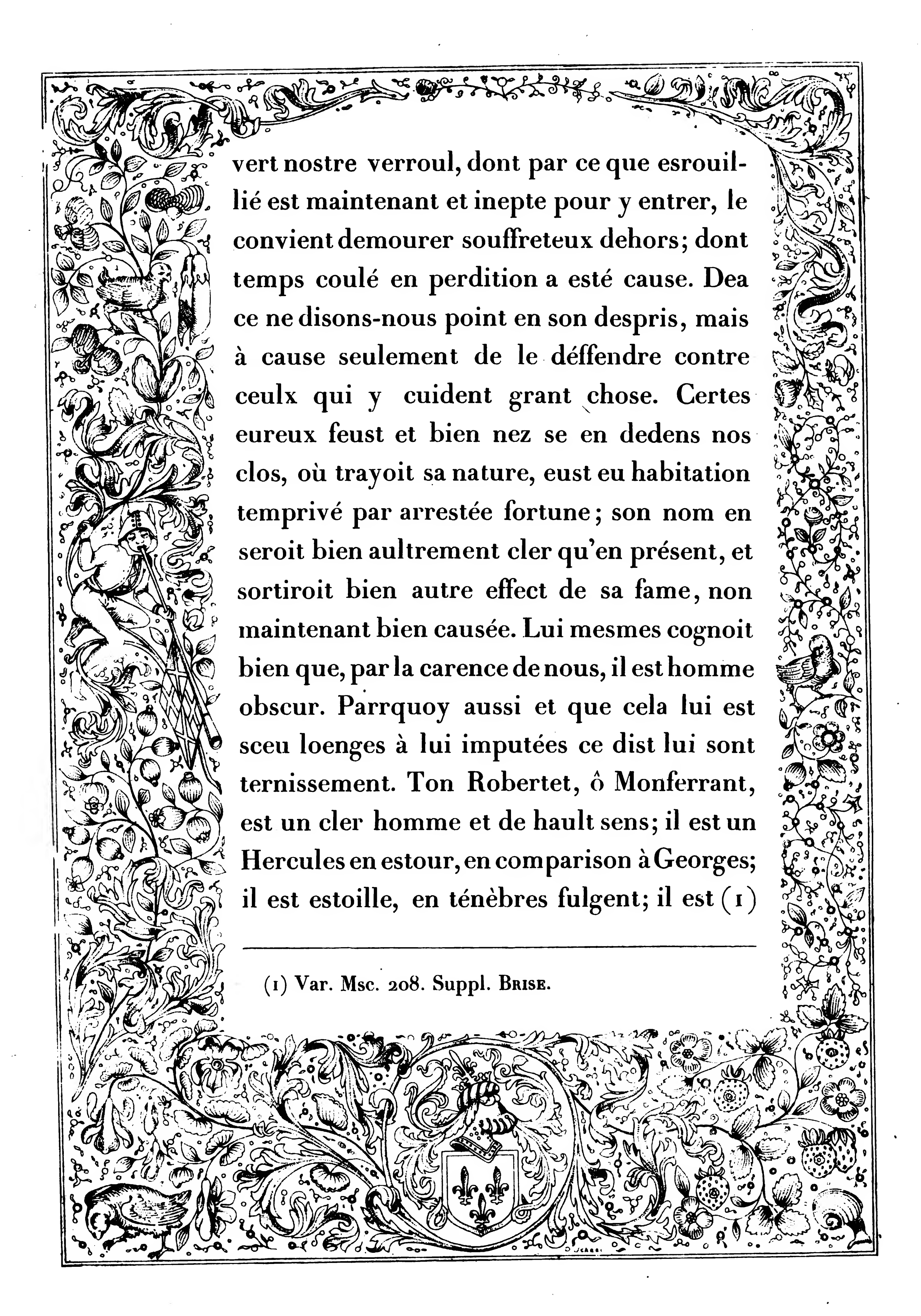


vergogne. Or, comme Georges, en cestui cas, samble avoir cause assez parant, et non moins action contre toy bien fondée, et que, du destroit en quoy tu l'as mis, sambles porter legier soing mesmement ni accontes tant peu, nous pourtant, ayant veu sa perplexité, lavergongne aussi que tu lui as procurée soubz cuider bien faire, sommes venues vers toy; et là où peut estre nostre âme ne s'ose découvrir à toy de sa povreté, ne révéler la durté de son engin, que l'en cuide agu; nous, cognoissans sa faculté et povoir, t'en venons faire la déclaration véritable, affin que, après crédence mise à nos ditz, tu l'aydes à avoir support de ton homme en rescription légières; cognoissant par ton propre cuer que mal se peut traire du vaisseau ce que oncques n'y entra, mesmes et d'un roc sans liqueur ou precieux encens. Que penses-tu, ô Monferrant, que ce soit de Georges? Quel tiltre lui assignes-tu en faculté de parler? Qui en as fait les haultains recors? Cuides-tu que ce



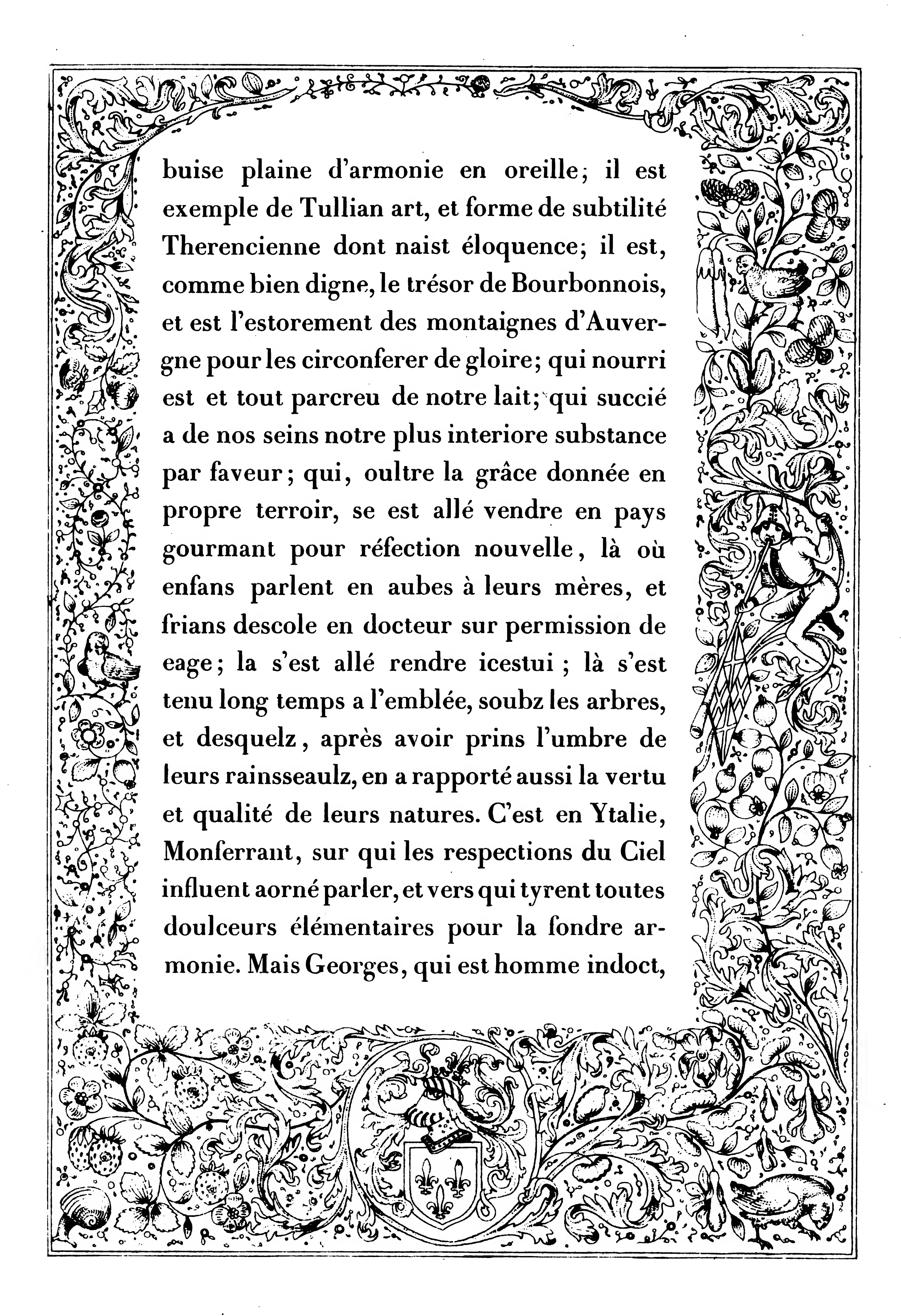
soit l'aigle de la terre, ne que ce soit un autre Homère ou Virgille, parquoy la celsitude en doye survoler les autres; certes se tu cuides ainsi, tu nourris abus; tu mesmes te deçois et autrui; tu prises ce que tu ne congnois, et honnoures ce que mesmes se anéantist; mais nous sommes qui en avons la cognoissance, qui avons (1) l'enfonsement de son valoir, et qui sçavons, à un grain prèz, ce qui est en l'estui de son coffre. Car se riens a, de nous l'a acquis; parquoy se l'acquiest y a esté petit, le possès dont n'en peut estre que sobre. Georges est bon fils certes, et si ayme honneur, mais n'a portion autre de nos biens, si non d'avoir passé seulement devant nos portes dont s'espardent nos précieuses odeurs et lesqueles, par enclinement naturel, il convoite bien, se avoir y povoit entrée. Mais ne est venu à heure que sa clef peust avoir ou-

(1) L'ENFONSEMENT, ce mot est laissé en blanc dans le Msc. 208. Supplem.

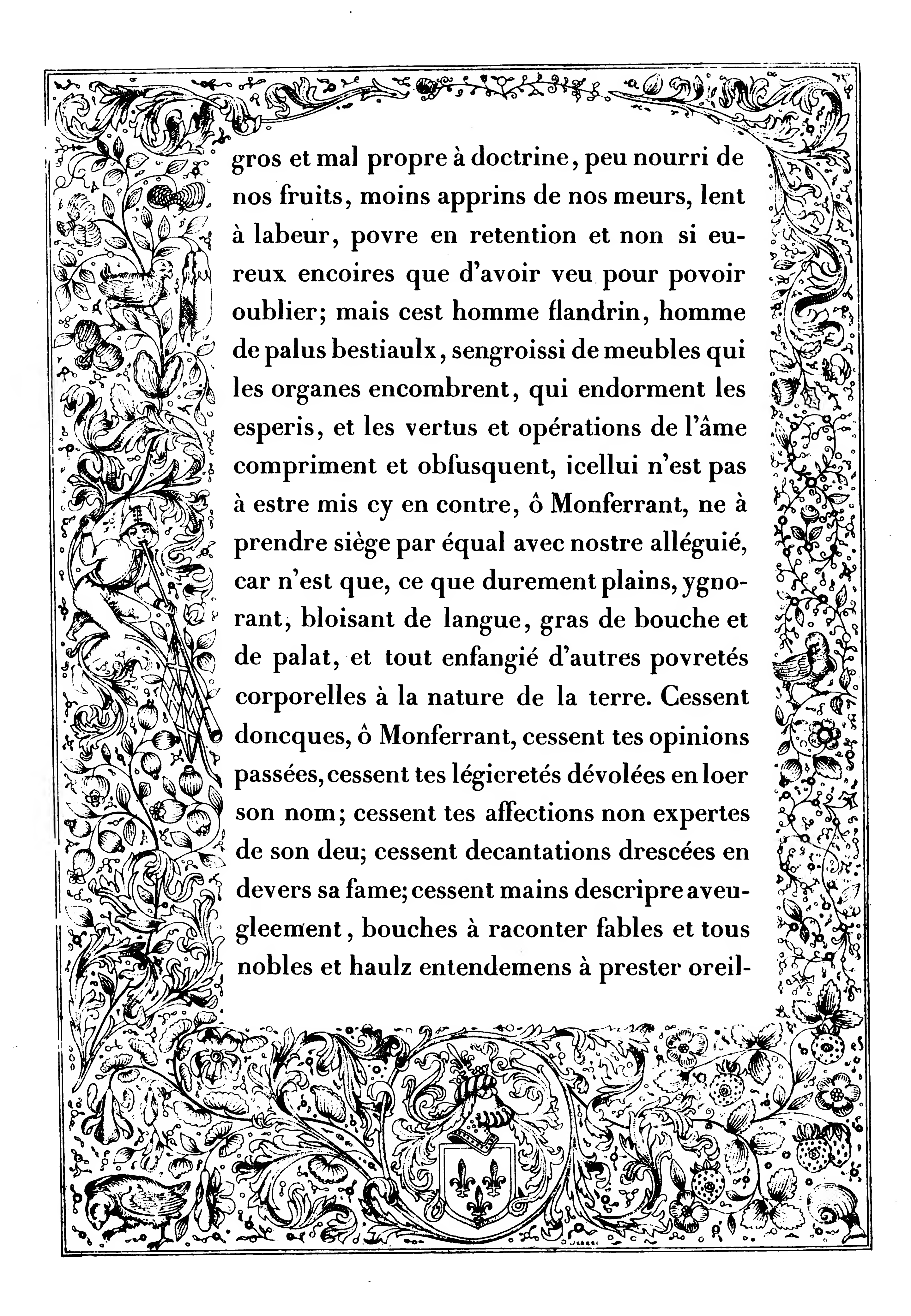


vert nostre verroul, dont par ce que esrouillié est maintenant et inepte pour y entrer, le convient demourer souffreteux dehors; dont temps coulé en perdition a esté cause. Dea ce ne disons-nous point en son despris, mais à cause seulement de le déffendre contre ceulx qui y cuident grant chose. Certes eureux feust et bien nez se en dedens nos clos, où trayoit sa nature, eust eu habitation temprivé par arrestée fortune; son nom en seroit bien aultrement cler qu'en présent, et sortiroit bien autre effect de sa fame, non maintenant bien causée. Lui mesmes cognoit bien que, par la carence de nous, il est homme obscur. Parrquoy aussi et que cela lui est sceu loenges à lui imputées ce dist lui sont ternissement. Ton Robertet, ô Monferrant, est un cler homme et de hault sens; il est un Hercules en estour, en comparison à Georges; il est estoille, en ténèbres fulgent; il est (1)

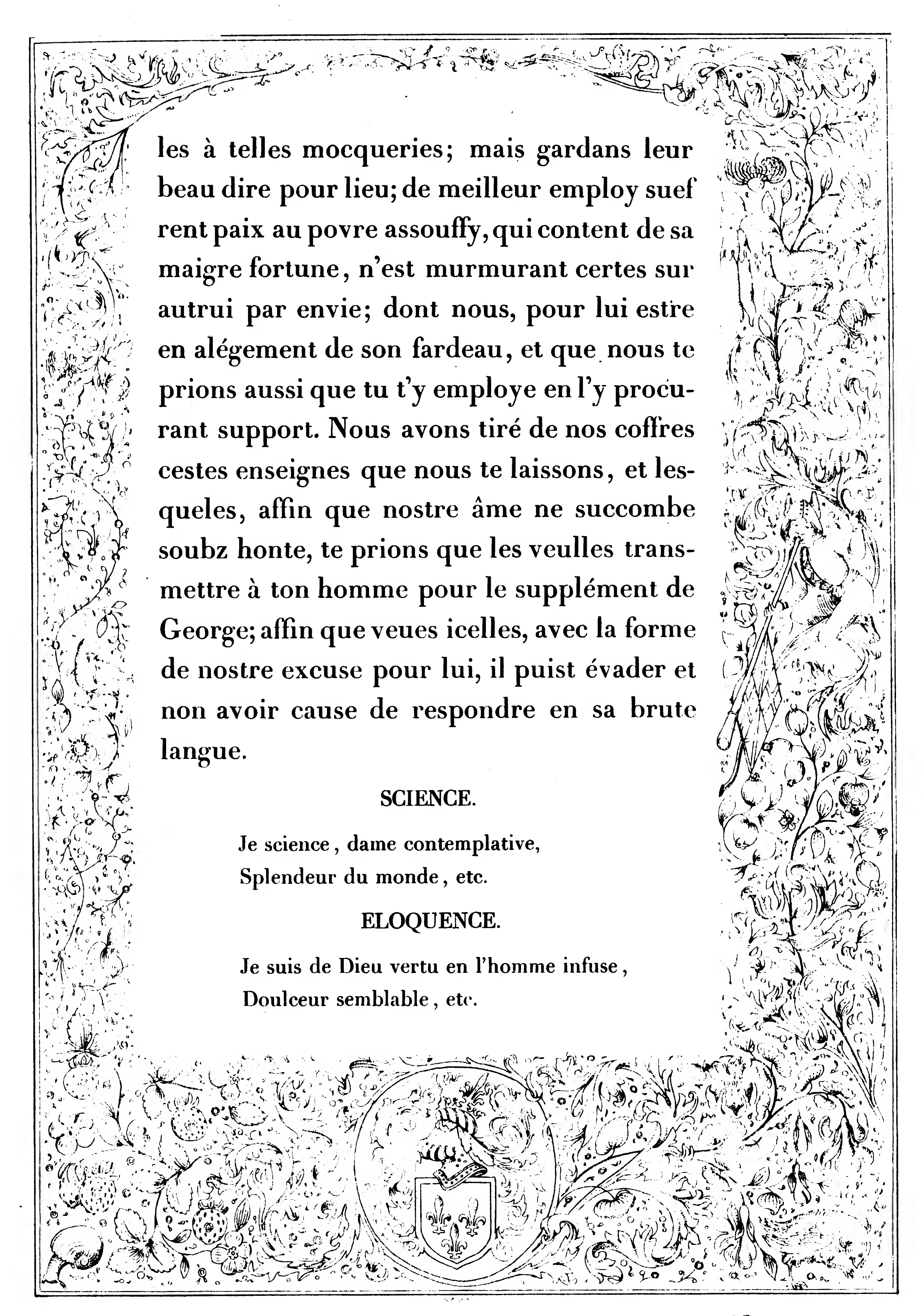
(1) Var. Msc. 208. Suppl. Brise.



buise plaine d'armonie en oreille; il est exemple de Tullian art, et forme de subtilité Therencienne dont naist éloquence; il est, comme bien digne, le trésor de Bourbonnois, et est l'estorement des montaignes d'Auvergne pour les circonferer de gloire; qui nourri est et tout parcreu de notre lait; qui succié a de nos seins notre plus interiore substance par faveur; qui, oultre la grâce donnée en propre terroir, se est allé vendre en pays gourmant pour réfection nouvelle, là où enfans parlent en aubes à leurs mères, et frians descole en docteur sur permission de eage; la s'est allé rendre icestui; là s'est tenu long temps a l'emblée, soubz les arbres, et desquelz, après avoir prins l'umbre de leurs rainsseaulz, en a rapporté aussi la vertu et qualité de leurs natures. C'est en Ytalie, Monferrant, sur qui les respections du Ciel influent aorné parler, et vers qui tyrent toutes doulceurs élémentaires pour la fondre armonie. Mais Georges, qui est homme indoct,



gros et mal propre à doctrine, peu nourri de nos fruits, moins apprins de nos meurs, lent à labeur, povre en retention et non si eureux encoires que d'avoir veu pour povoir oublier; mais cest homme flandrin, homme de palus bestiaulx, sengroissi de meubles qui les organes encombrent, qui endorment les esperis, et les vertus et opérations de l'âme compriment et obfusquent, icellui n'est pas à estre mis cy en contre, ô Monferrant, ne à prendre siège par équal avec nostre alléguié, car n'est que, ce que durement plains, ygnorant, bloisant de langue, gras de bouche et de palat, et tout enfangié d'autres povretés corporelles à la nature de la terre. Cessent doncques, ô Monferrant, cessent tes opinions passées, cessent tes légieretés dévolées en loer son nom; cessent tes affections non expertes de son deu; cessent decantations drescées en devers sa fame; cessent mains descripre aveugleement, bouches à raconter fables et tous nobles et haulz entendemens à prester oreil-



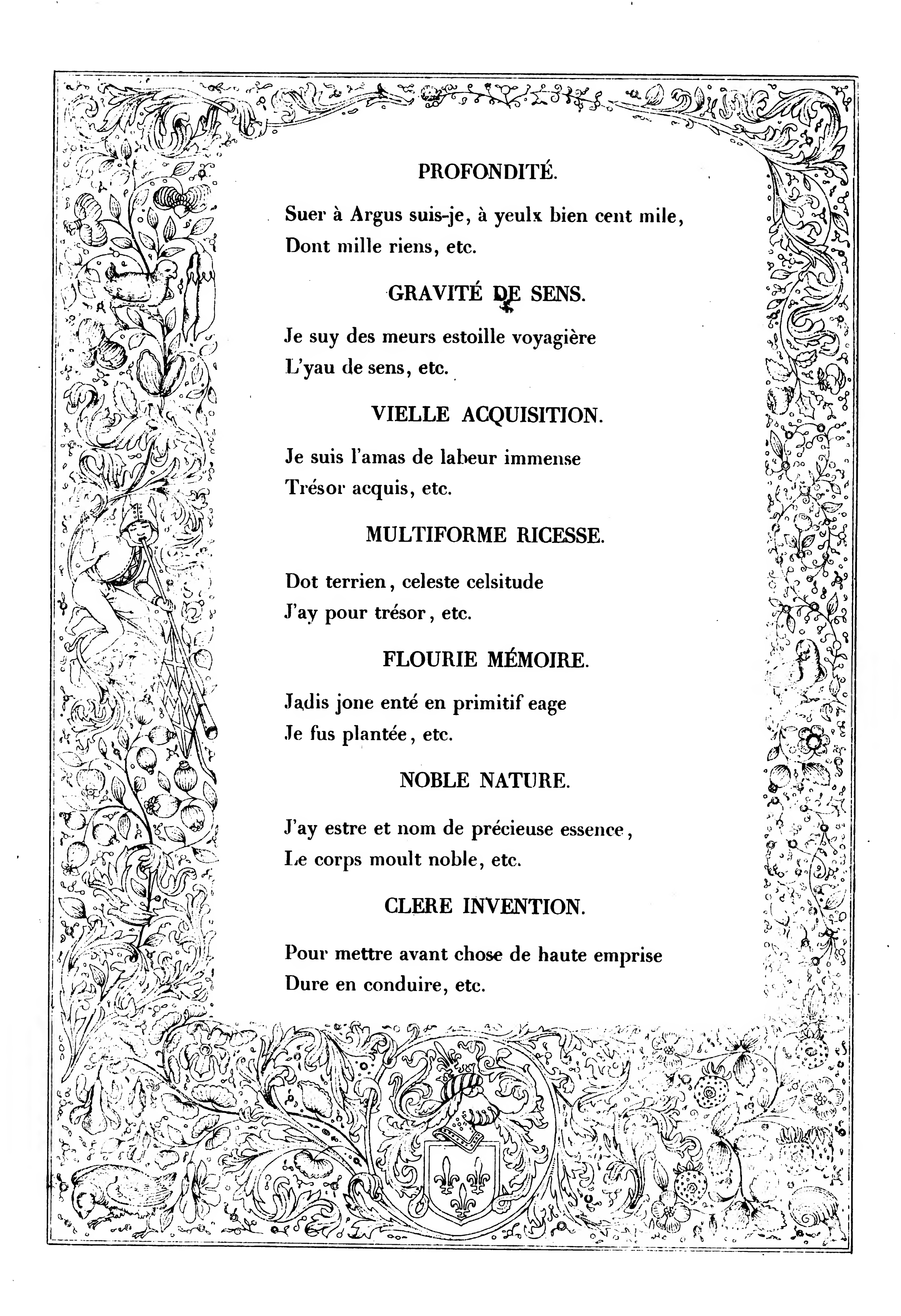
les à telles mocqueries; mais gardans leur beau dire pour lieu; de meilleur employ suef rent paix au povre assouffy, qui content de sa maigre fortune, n'est murmurant certes sur autrui par envie; dont nous, pour lui estre en alégement de son fardeau, et que nous te prions aussi que tu t'y employe en l'y procurant support. Nous avons tiré de nos coffres cestes enseignes que nous te laissons, et lesqueles, affin que nostre âme ne succombe soubz honte, te prions que les veulles transmettre à ton homme pour le supplément de George; affin que veues icelles, avec la forme de nostre excuse pour lui, il puist évader et non avoir cause de respondre en sa brute langue.

SCIENCE.

Je science, dame contemplative,
Splendeur du monde, etc.

ELOQUENCE.

Je suis de Dieu vertu en l'homme infuse,
Doulceur semblable, etc.



PROFONDITÉ.

Suer à Argus suis-je, à yeulx bien cent mile,
Dont mille riens, etc.

GRAVITÉ DE SENS.

Je suy des meurs estoille voyagière
L'yau de sens, etc.

VIELLE ACQUISITION.

Je suis l'amas de labeur immense
Trésor acquis, etc.

MULTIFORME RICESSE.

Dot terrien, celeste celsitude
J'ay pour trésor, etc.

FLOURIE MÉMOIRE.

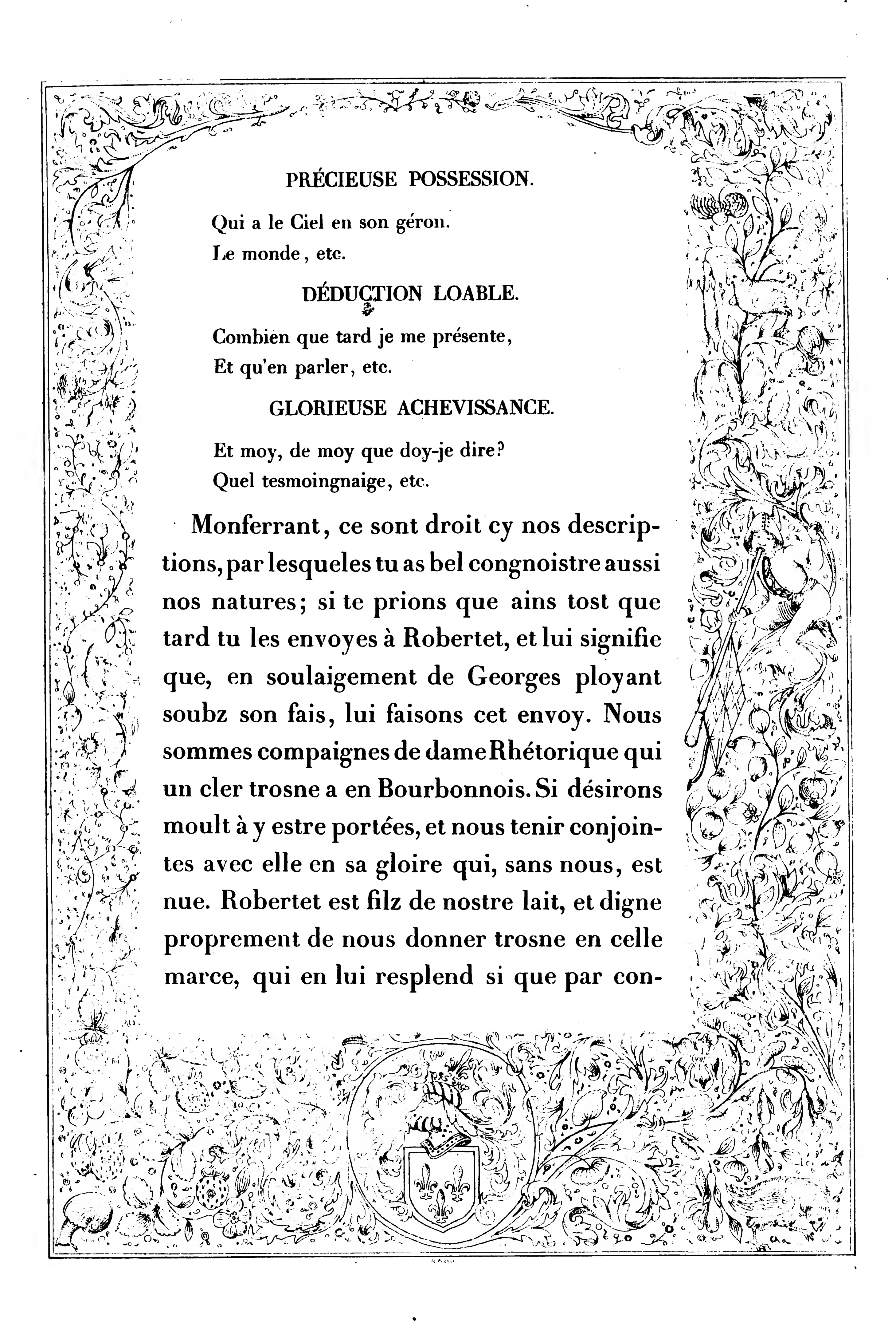
Jadis jone enté en primitif eage
Je fus plantée, etc.

NOBLE NATURE.

J'ay estre et nom de précieuse essence,
Le corps moult noble, etc.

CLERE INVENTION.

Pour mettre avant chose de haute emprise
Dure en conduire, etc.



PRÉCIEUSE POSSESSION.

Qui a le Ciel en son géron.
Le monde, etc.

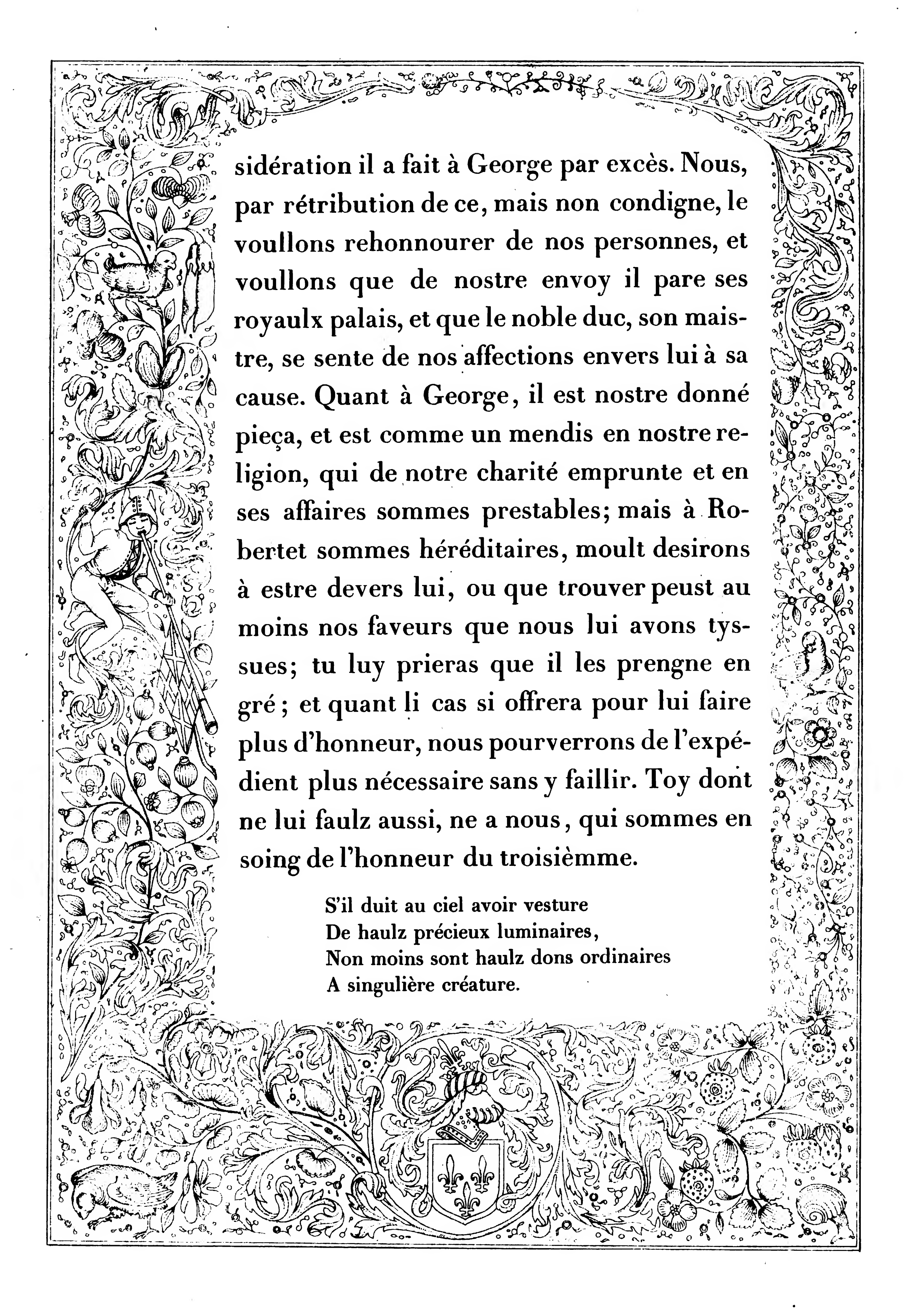
DÉDUCTION LOABLE.

Combien que tard je me présente,
Et qu'en parler, etc.

GLORIEUSE ACHEVISSANCE.

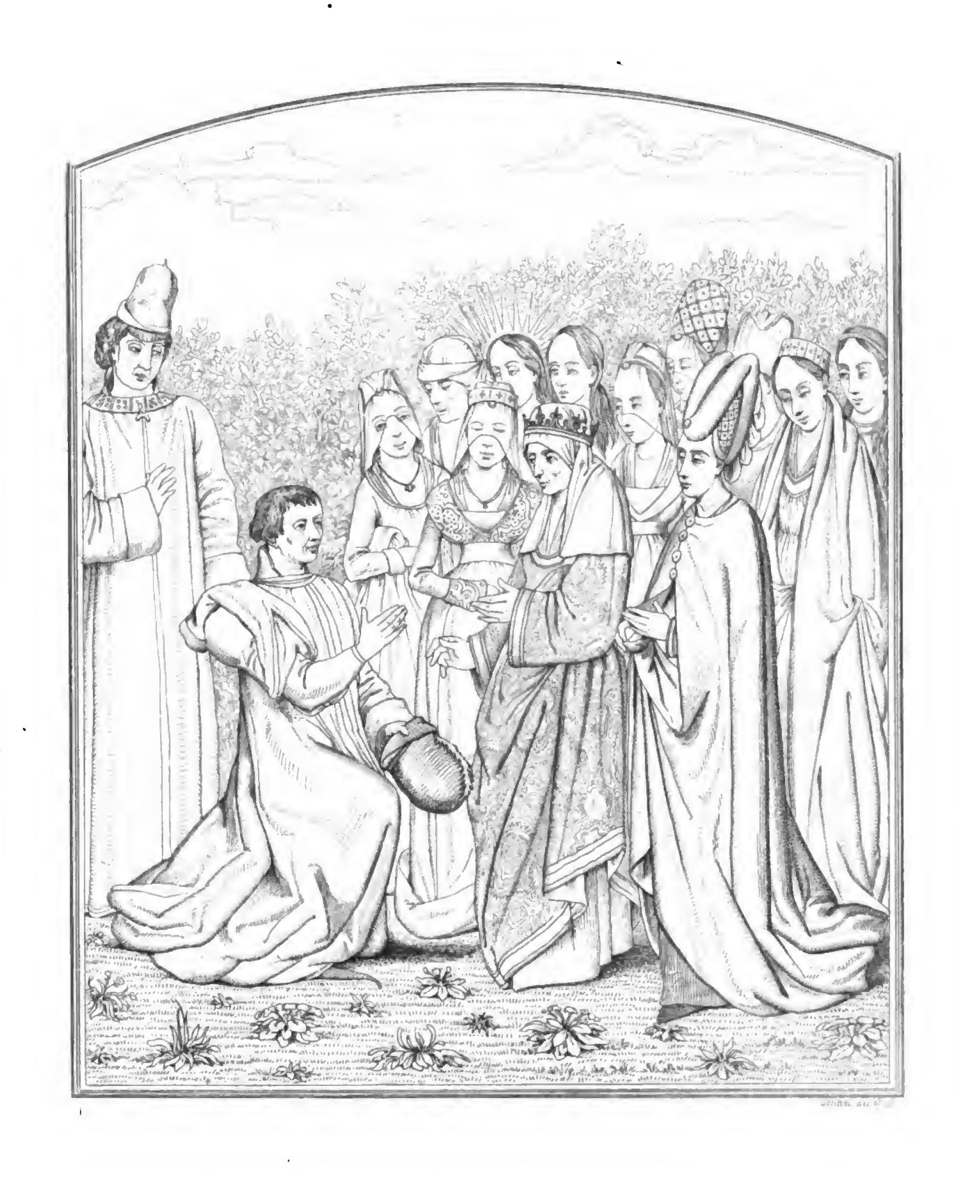
Et moy, de moy que doy-je dire?
Quel tesmoingnaige, etc.

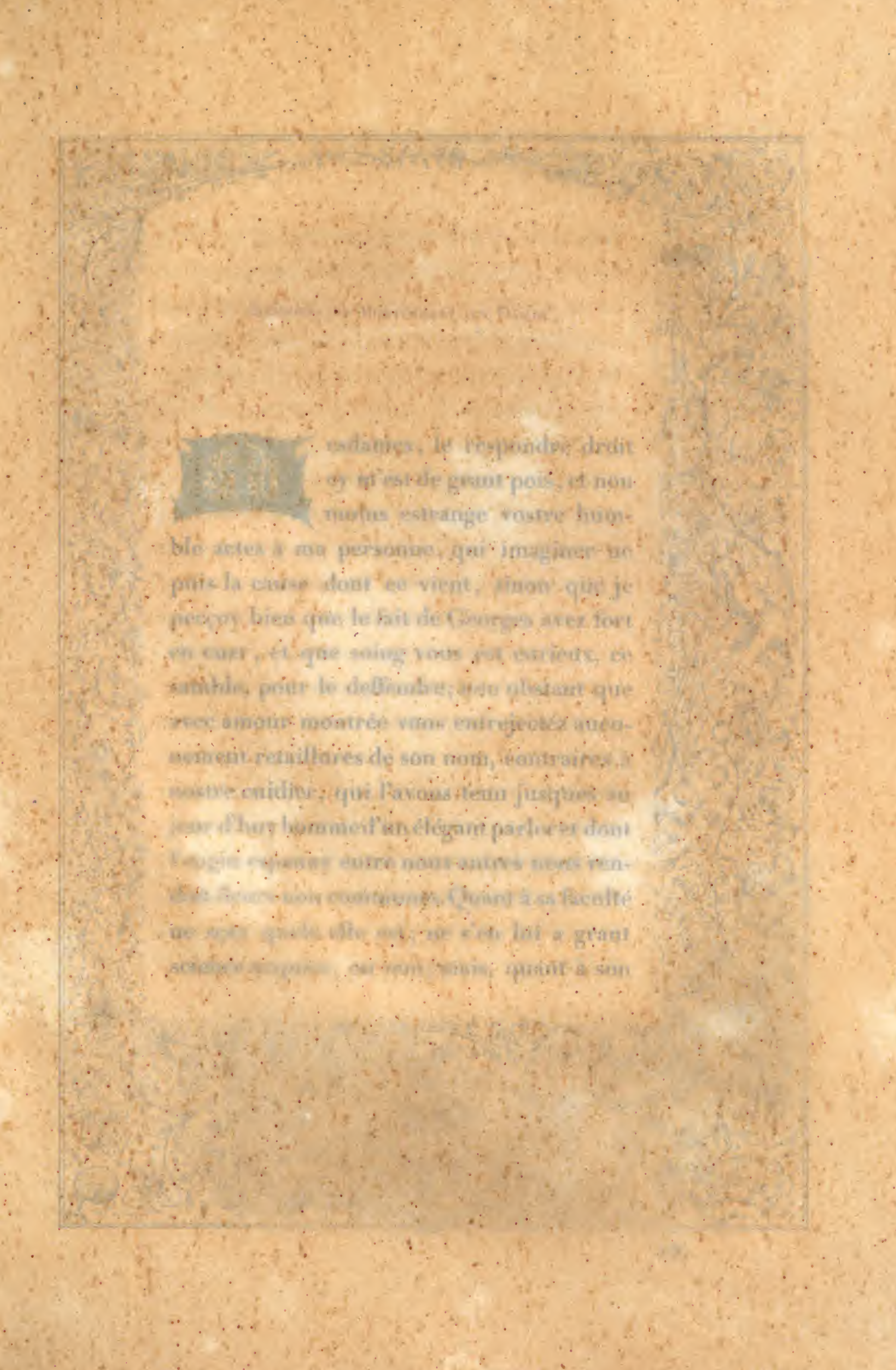
Monferrant, ce sont droit cy nos descriptions, par lesqueles tu as bel congnoistre aussi nos natures; si te prions que ains tost que tard tu les envoyes à Robertet, et lui signifie que, en soulaigement de Georges ployant soubz son fais, lui faisons cet envoy. Nous sommes compaignes de dame Rhétorique qui un cler trosne a en Bourbonnois. Si désirons moult à y estre portées, et nous tenir conjointes avec elle en sa gloire qui, sans nous, est nue. Robertet est filz de nostre lait, et digne proprement de nous donner trosne en celle marce, qui en lui resplend si que par con-



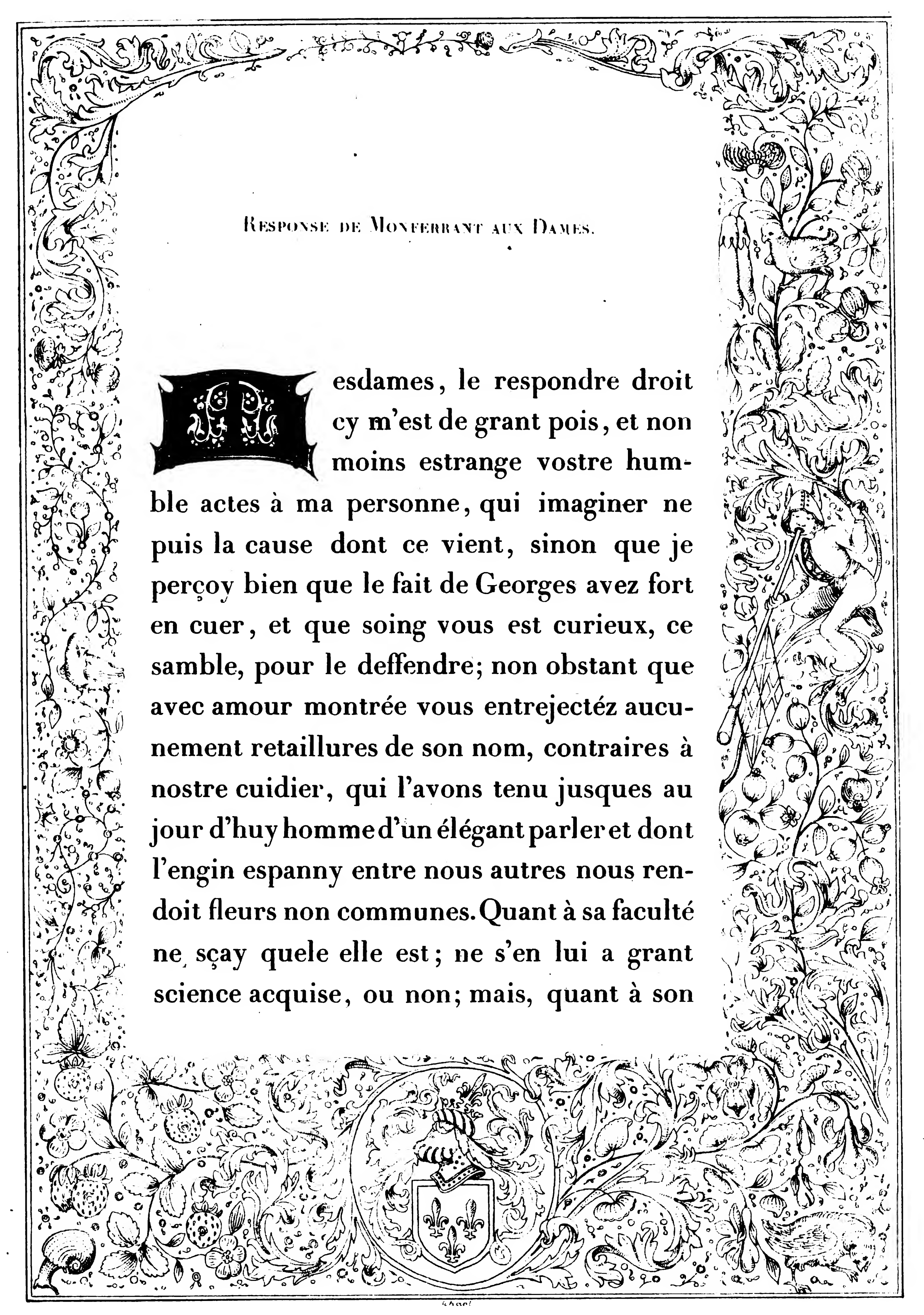
sidération il a fait à George par excès. Nous, par rétribution de ce, mais non condigne, le voullons rehonnourer de nos personnes, et voullons que de nostre envoy il pare ses royaulx palais, et que le noble duc, son maistre, se sente de nos affections envers lui à sa cause. Quant à George, il est nostre donné pieça, et est comme un mendis en nostre religion, qui de notre charité emprunte et en ses affaires sommes prestables; mais à Robertet sommes héréditaires, moult desirons à estre devers lui, ou que trouver peust au moins nos faveurs que nous lui avons tyssues; tu luy prieras que il les prengne en gré; et quant li cas si offrera pour lui faire plus d'honneur, nous pourverrons de l'expédient plus nécessaire sans y faillir. Toy dont ne lui faulz aussi, ne a nous, qui sommes en soing de l'honneur du troisièmme.

S'il duit au ciel avoir vesture
De haulz précieux luminaires,
Non moins sont haulz dons ordinaires
A singulière créature.



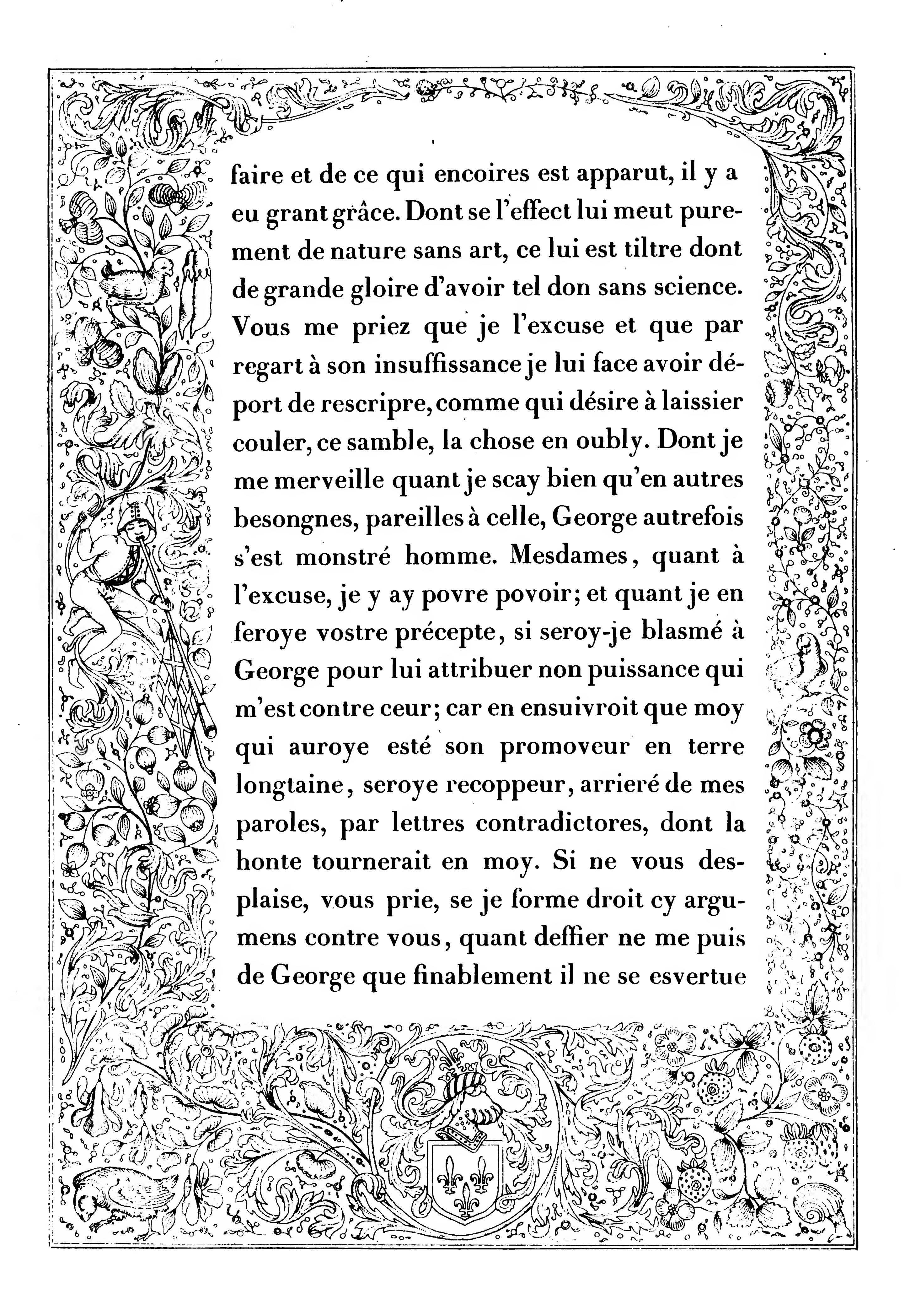




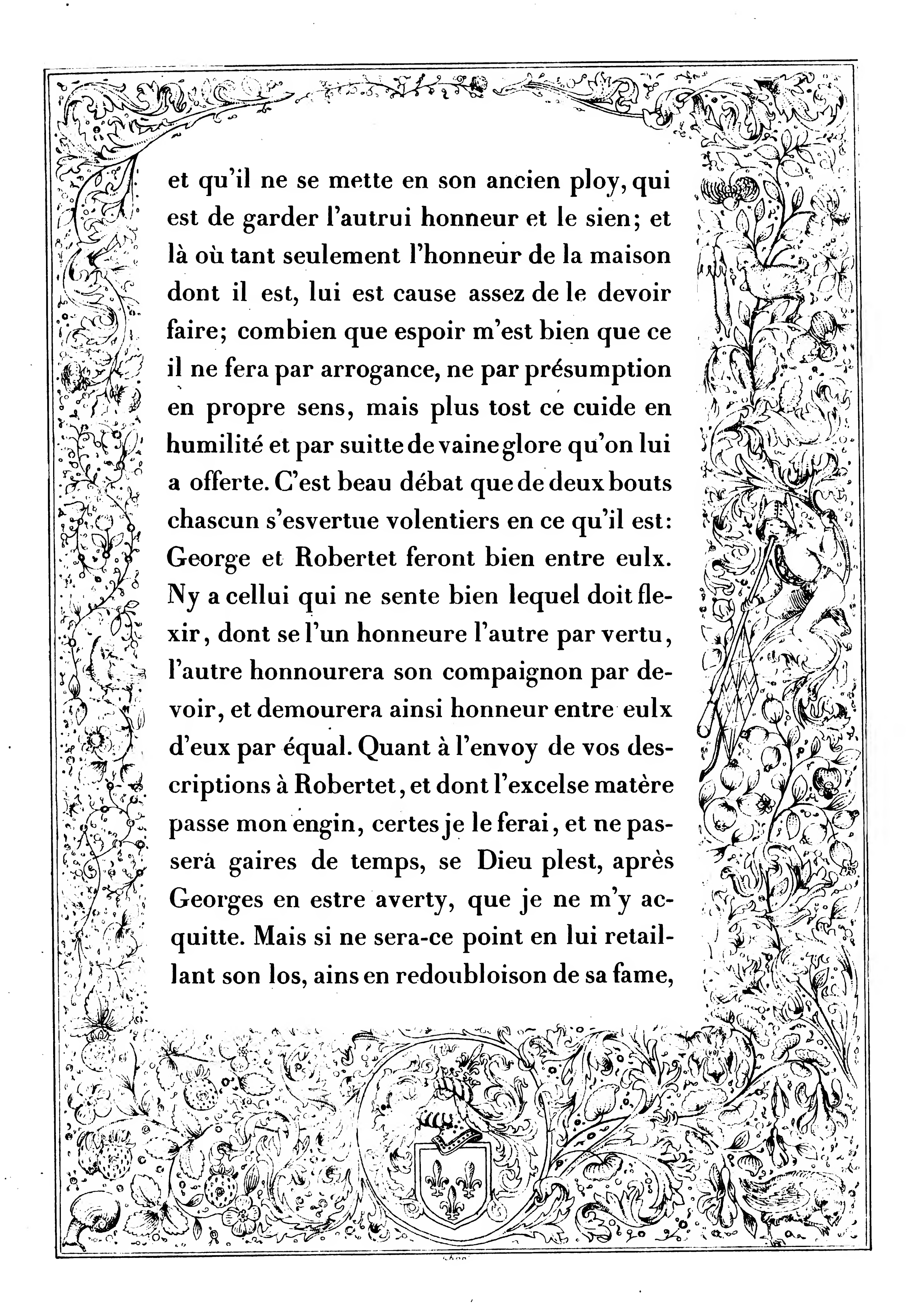


Response de Monferrant aux Dames.

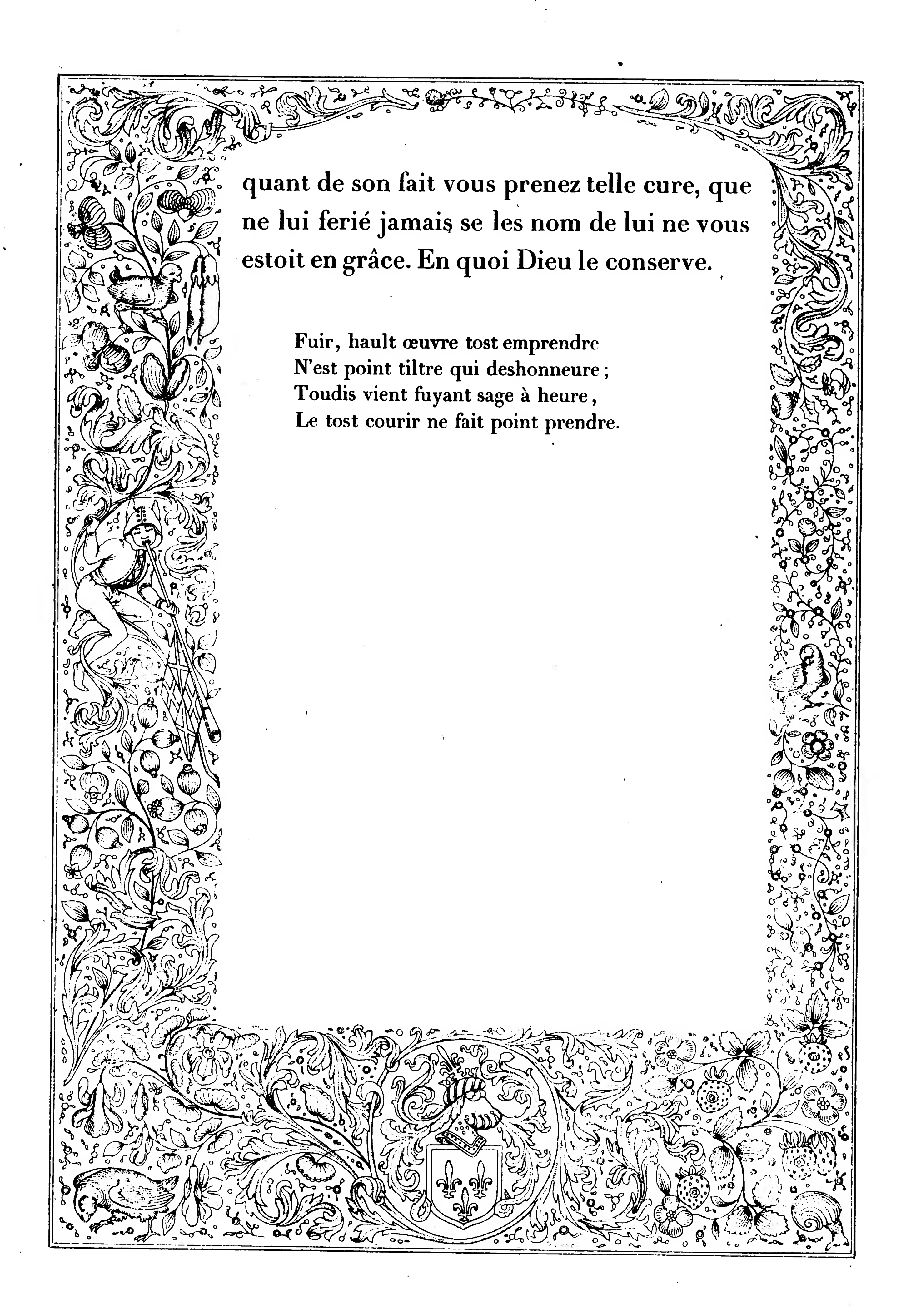
Mesdames, le respondre droit cy m'est de grant pois, et non moins estrange vostre humble actes à ma personne, qui imaginer ne puis la cause dont ce vient, sinon que je perçoy bien que le fait de Georges avez fort en cuer, et que soing vous est curieux, ce samble, pour le deffendre; non obstant que avec amour montrée vous entrejectéz aucunement retaillures de son nom, contraires à nostre cuidier, qui l'avons tenu jusques au jour d'huy homme d'un élégant parler et dont l'engin espanny entre nous autres nous rendoit fleurs non communes. Quant à sa faculté ne sçay quele elle est; ne s'en lui a grant science acquise, ou non; mais, quant à son



faire et de ce qui encoires est apparut, il y a eu grant grâce. Dont se l'effect lui meut purement de nature sans art, ce lui est tiltre dont de grande gloire d'avoir tel don sans science. Vous me priez que je l'excuse et que par regart à son insuffissance je lui face avoir déport de rescripre, comme qui désire à laissier couler, ce samble, la chose en oubly. Dont je me merveille quant je scay bien qu'en autres besongnes, pareilles à celle, George autrefois s'est monstré homme. Mesdames, quant à l'excuse, je y ay povre povoir; et quant je en feroye vostre précepte, si seroy-je blasmé à George pour lui attribuer non puissance qui m'est contre ceur; car en ensuivroit que moy qui auroye esté son promoveur en terre longtaine, seroye recoppeur, arrieré de mes paroles, par lettres contradictores, dont la honte tournerait en moy. Si ne vous desplaise, vous prie, se je forme droit cy argumens contre vous, quant deffier ne me puis de George que finablement il ne se esvertue

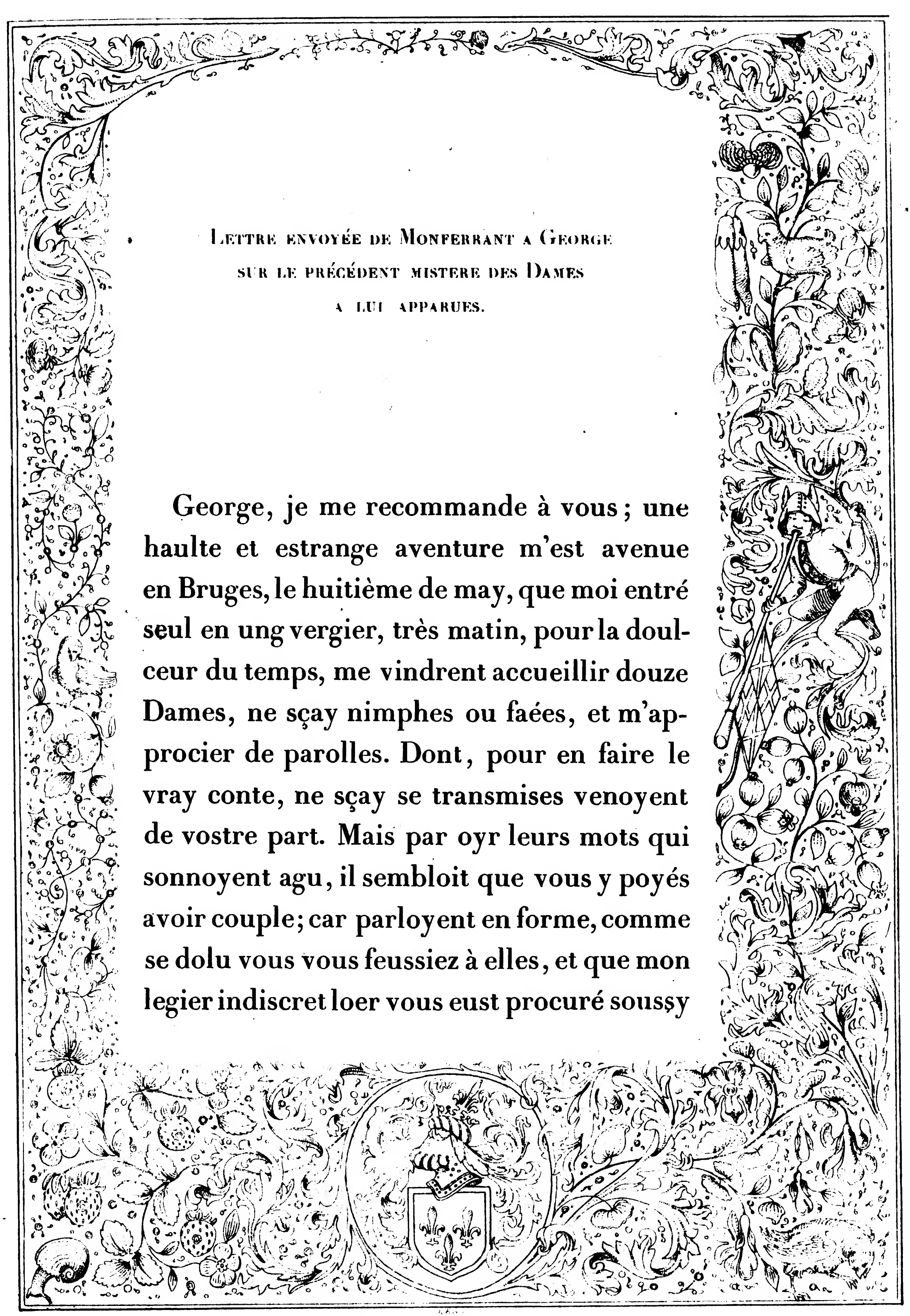


et qu'il ne se mette en son ancien ploy, qui est de garder l'autrui honneur et le sien; et là où tant seulement l'honneur de la maison dont il est, lui est cause assez de le devoir faire; combien que espoir m'est bien que ce il ne fera par arrogance, ne par présumption en propre sens, mais plus tost ce cuide en humilité et par suitte de vaine glore qu'on lui a offerte. C'est beau débat que de deux bouts chascun s'esvertue volentiers en ce qu'il est: George et Robertet feront bien entre eulx. Ny a cellui qui ne sente bien lequel doit flexir, dont se l'un honneure l'autre par vertu, l'autre honnourera son compaignon par devoir, et demourera ainsi honneur entre eulx d'eux par équal. Quant à l'envoy de vos descriptions à Robertet, et dont l'excelse matère passe mon engin, certes je le ferai, et ne passerá gaires de temps, se Dieu plest, après Georges en estre averty, que je ne m'y acquitte. Mais si ne sera-ce point en lui retaillant son los, ains en redoubloison de sa fame,



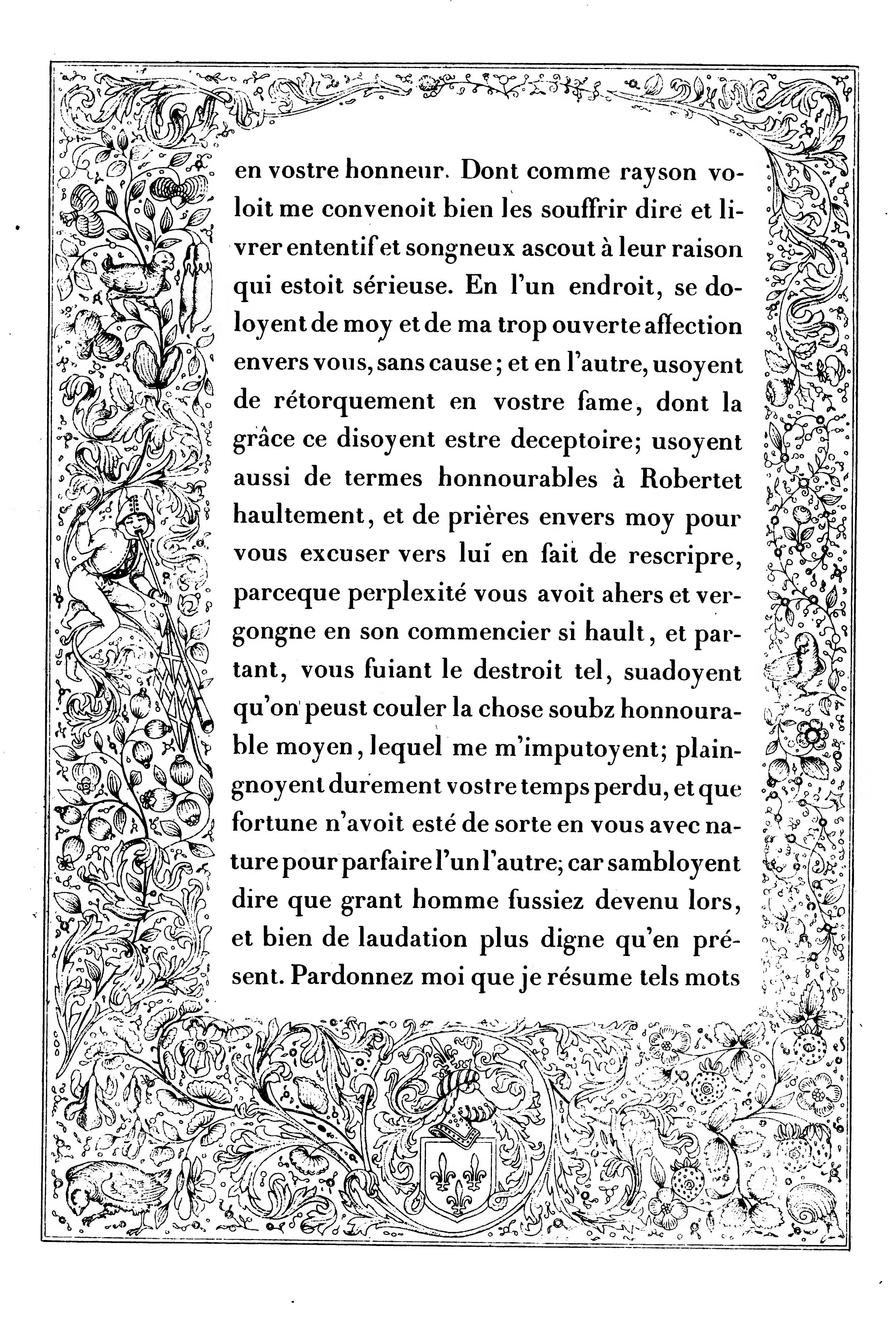
quant de son fait vous prenez telle cure, que ne lui ferié jamais se les nom de lui ne vous estoit en grâce. En quoi Dieu le conserve.

Fuir, hault œuvre tost emprendre
N'est point tiltre qui deshonneure ;
Toudis vient fuyant sage à heure,
Le tost courir ne fait point prendre.

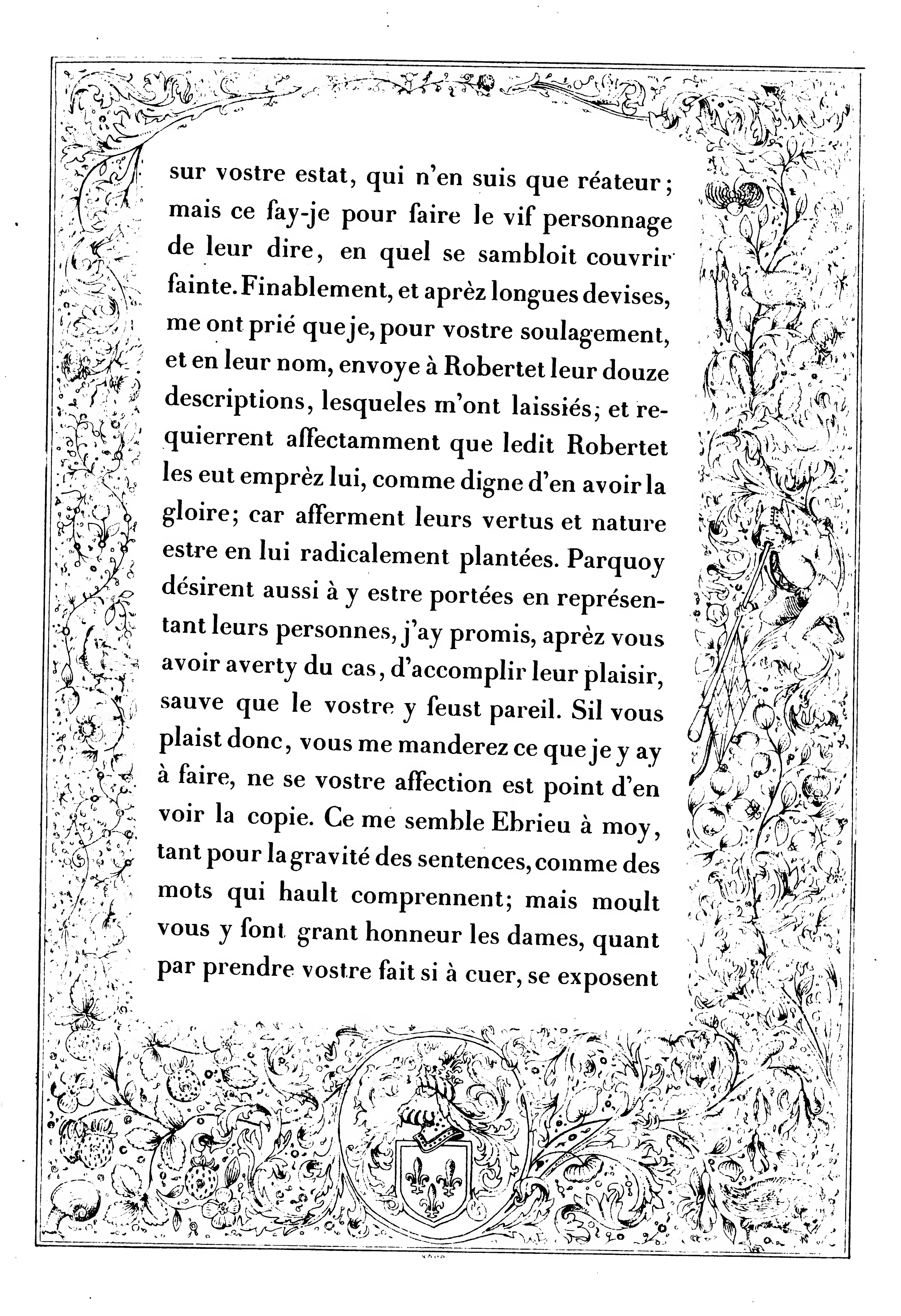


LETTRE ENVOYÉE DE MONFERRANT A GEORGE SUR LE PRÉCÉDENT MISTERE DES DAMES A LUI APPARUES.

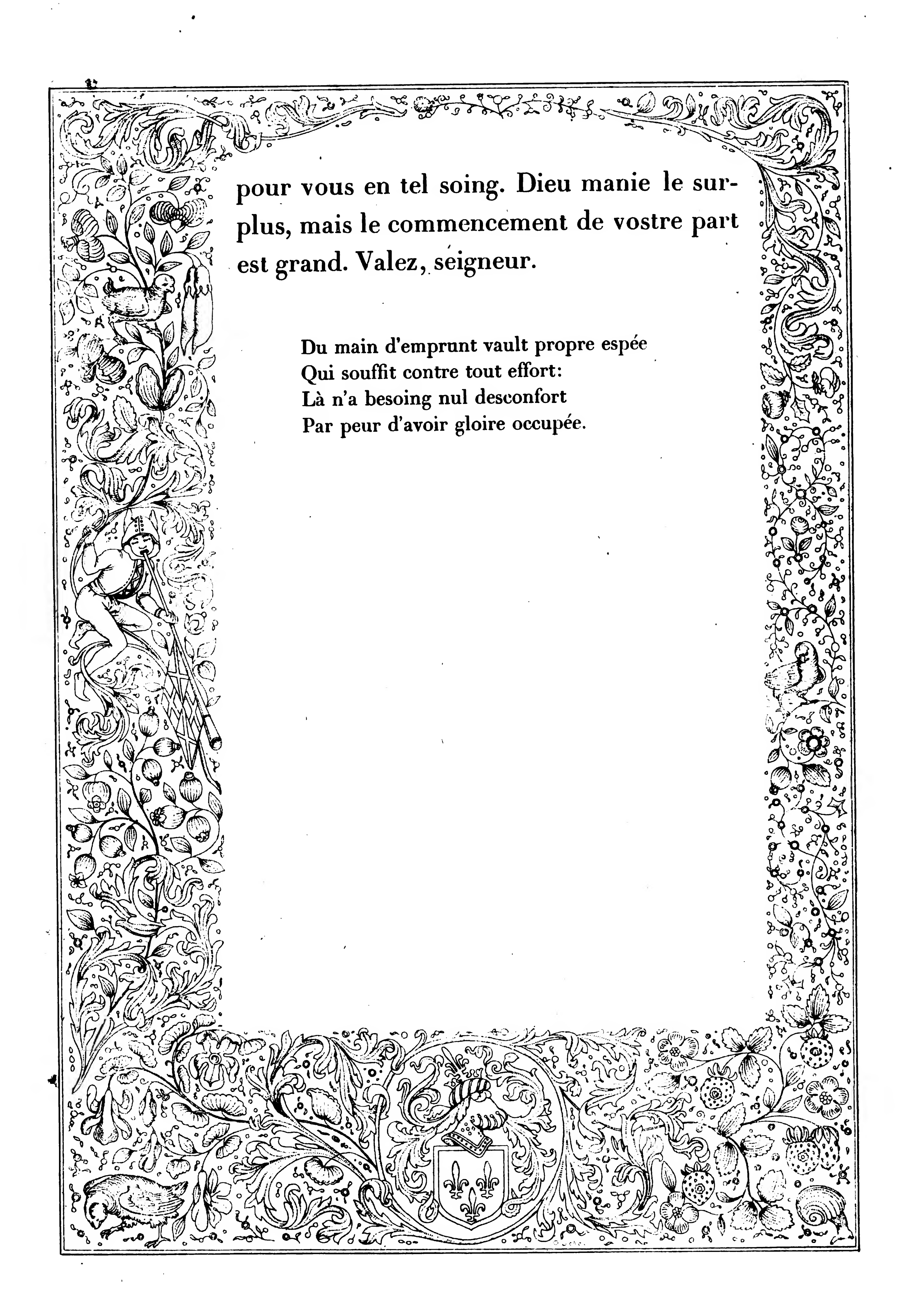
George, je me recommande à vous; une haulte et estrange aventure m'est avenue en Bruges, le huitième de may, que moi entré seul en ung vergier, très matin, pour la doulceur du temps, me vindrent accueillir douze Dames, ne sçay nimphes ou faées, et m'approcier de parolles. Dont, pour en faire le vray conte, ne sçay se transmises venoyent de vostre part. Mais par oyr leurs mots qui sonnoyent agu, il sembloit que vous y poyés avoir couple; car parloyent en forme, comme se dolu vous vous feussiez à elles, et que mon legier indiscret loer vous eust procuré soussy



en vostre honneur. Dont comme rayson voloit me convenoit bien les souffrir dire et livrer ententif et songneux ascout à leur raison qui estoit sérieuse. En l'un endroit, se doloyent de moy et de ma trop ouverte affection envers vous, sans cause ; et en l'autre, usoyent de rétorquement en vostre fame, dont la grâce ce disoyent estre deceptoire; usoyent aussi de termes honnourables à Robertet haultement, et de prières envers moy pour vous excuser vers luï en fait de rescripre, parceque perplexité vous avoit ahers et vergongne en son commencier si hault, et partant, vous fuiant le destroit tel, suadoyent qu'on peust couler la chose soubz honnourable moyen, lequel me m'imputoyent; plaingnoyent durement vostre temps perdu, et que fortune n'avoit esté de sorte en vous avec nature pour parfaire l'un l'autre; car sambloyent dire que grant homme fussiez devenu lors, et bien de laudation plus digne qu'en présent. Pardonnez moi que je résume tels mots

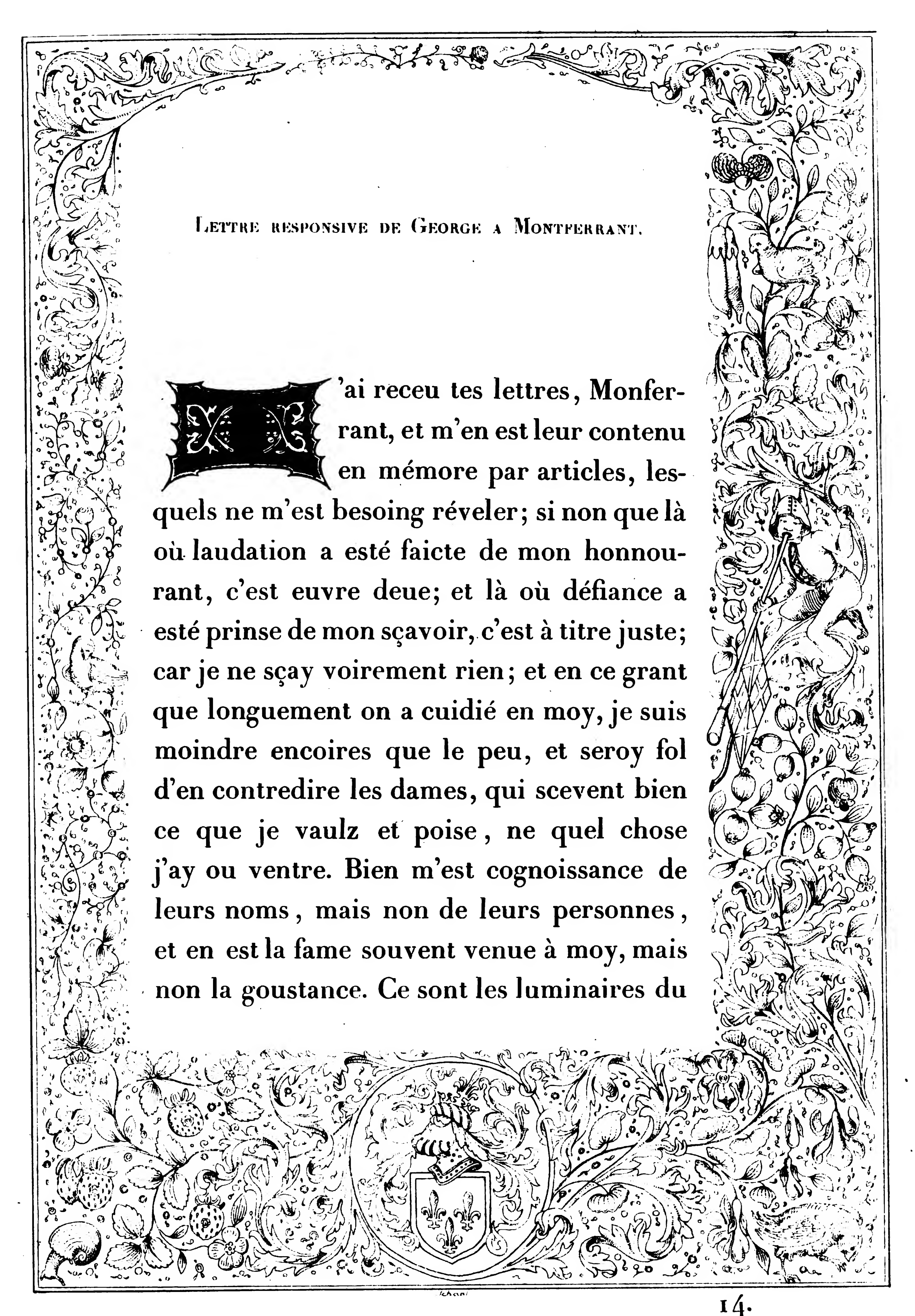


sur vostre estat, qui n'en suis que réateur; mais ce fay-je pour faire le vif personnage de leur dire, en quel se sambloit couvrir fainte. Finablement, et aprèz longues devises, me ont prié que je, pour vostre soulagement, et en leur nom, envoye à Robertet leur douze descriptions, lesqueles m'ont laissiés; et requierrent affectamment que ledit Robertet les eut emprèz lui, comme digne d'en avoir la gloire; car afferment leurs vertus et nature estre en lui radicalement plantées. Parquoy désirent aussi à y estre portées en représentant leurs personnes, j'ay promis, aprèz vous avoir averty du cas, d'accomplir leur plaisir, sauve que le vostre y feust pareil. Sil vous plaist donc, vous me manderez ce que je y ay à faire, ne se vostre affection est point d'en voir la copie. Ce me semble Ebrieu à moy, tant pour la gravité des sentences, comme des mots qui hault comprennent; mais moult vous y font grant honneur les dames, quant par prendre vostre fait si à cuer, se exposent



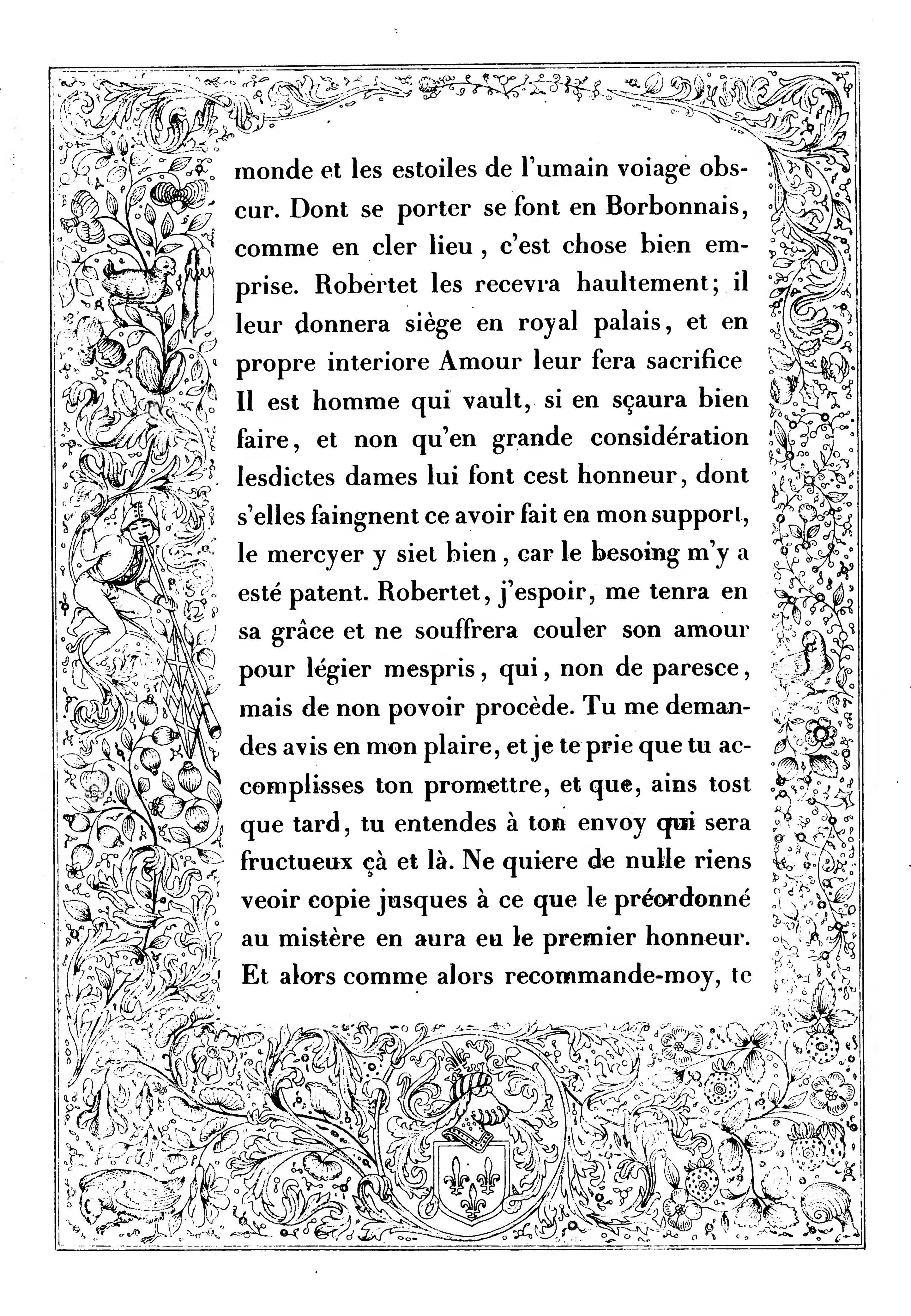
pour vous en tel soing. Dieu manie le surplus, mais le commencement de vostre part est grand. Valez, seigneur.

Du main d'emprunt vault propre espée
Qui souffit contre tout effort:
Là n'a besoing nul desconfort
Par peur d'avoir gloire occupée.

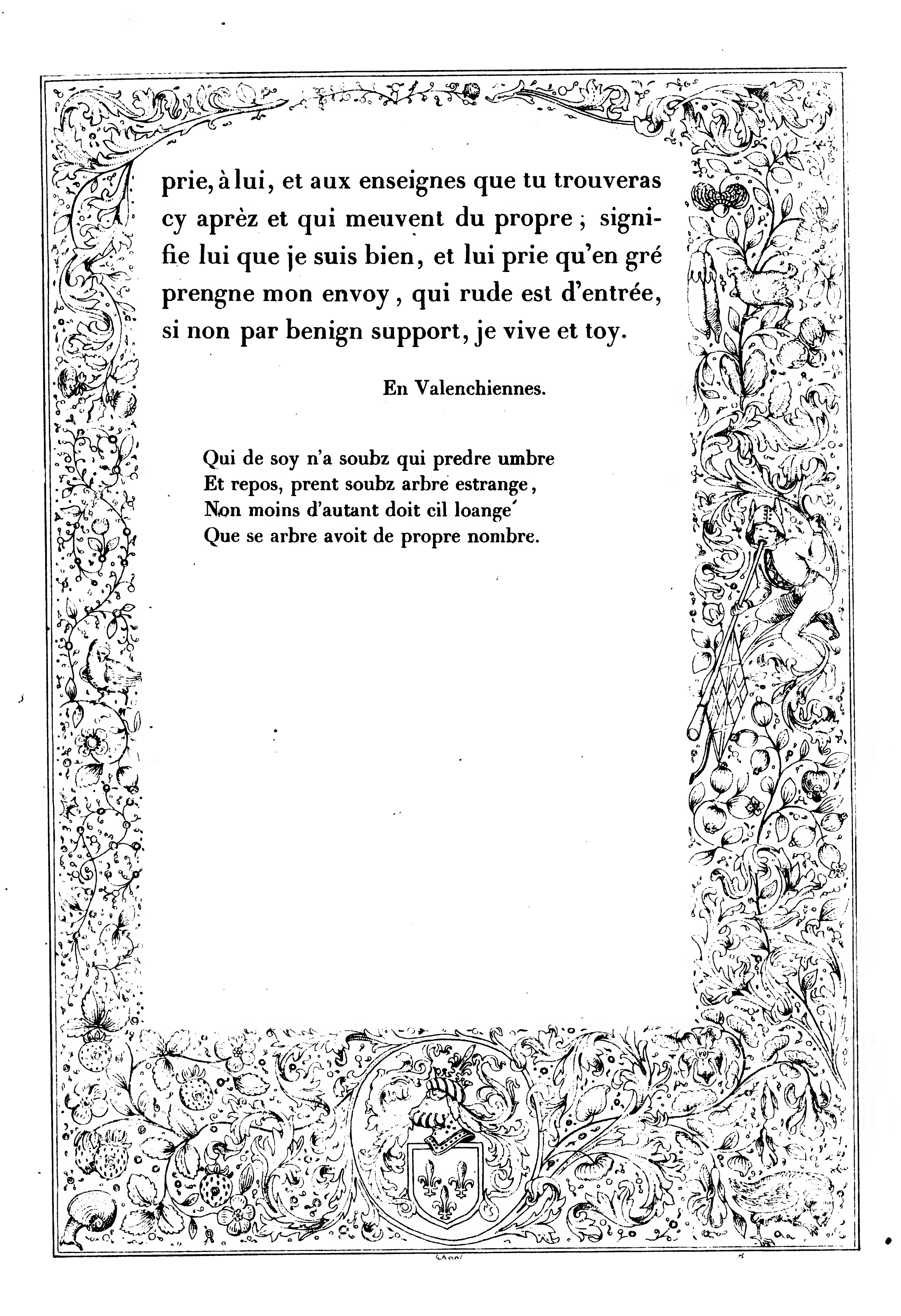


Lettre responsive de George a Montferrant.

J'ai receu tes lettres, Monferrant, et m'en est leur contenu en mémore par articles, lesquels ne m'est besoing réveler; si non que là où laudation a esté faicte de mon honnourant, c'est euvre deue; et là où défiance a esté prinse de mon sçavoir, c'est à titre juste; car je ne sçay voirement rien; et en ce grant que longuement on a cuidié en moy, je suis moindre encoires que le peu, et seroy fol d'en contredire les dames, qui scevent bien ce que je vaulz et poise, ne quel chose j'ay ou ventre. Bien m'est cognoissance de leurs noms, mais non de leurs personnes, et en est la fame souvent venue à moy, mais non la goustance. Ce sont les luminaires du



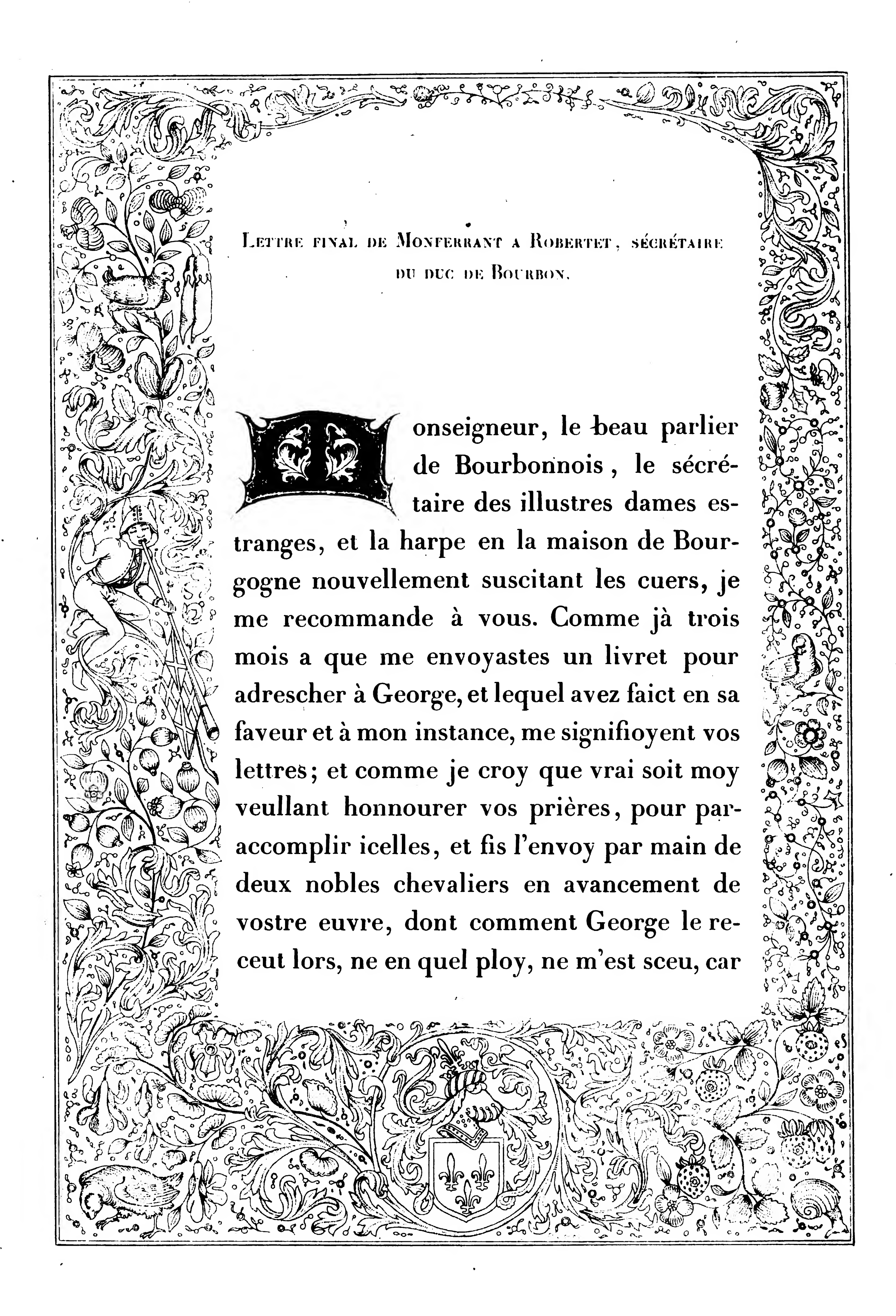
monde et les estoiles de l'umain voiage obscur. Dont se porter se font en Borbonnais, comme en cler lieu, c'est chose bien emprise. Robertet les recevra haultement; il leur donnera siège en royal palais, et en propre interiore Amour leur fera sacrifice Il est homme qui vault, si en sçaura bien faire, et non qu'en grande considération lesdictes dames lui font cest honneur, dont s'elles faingnent ce avoir fait en mon support, le mercyer y siet bien, car le besoing m'y a esté patent. Robertet, j'espoir, me tenra en sa grâce et ne souffrera couler son amour pour légier mespris, qui, non de paresce, mais de non povoir procède. Tu me demandes avis en mon plaire, et je te prie que tu accomplisses ton promettre, et que, ains tost que tard, tu entendes à ton envoy qui sera fructueux çà et là. Ne quiere de nulle riens veoir copie jusques à ce que le préordonné au mistère en aura eu le premier honneur. Et alors comme alors recommande-moy, te



prie, à lui, et aux enseignes que tu trouveras cy aprèz et qui meuvent du propre ; signifie lui que je suis bien, et lui prie qu'en gré prengne mon envoy, qui rude est d'entrée, si non par benign support, je vive et toy.

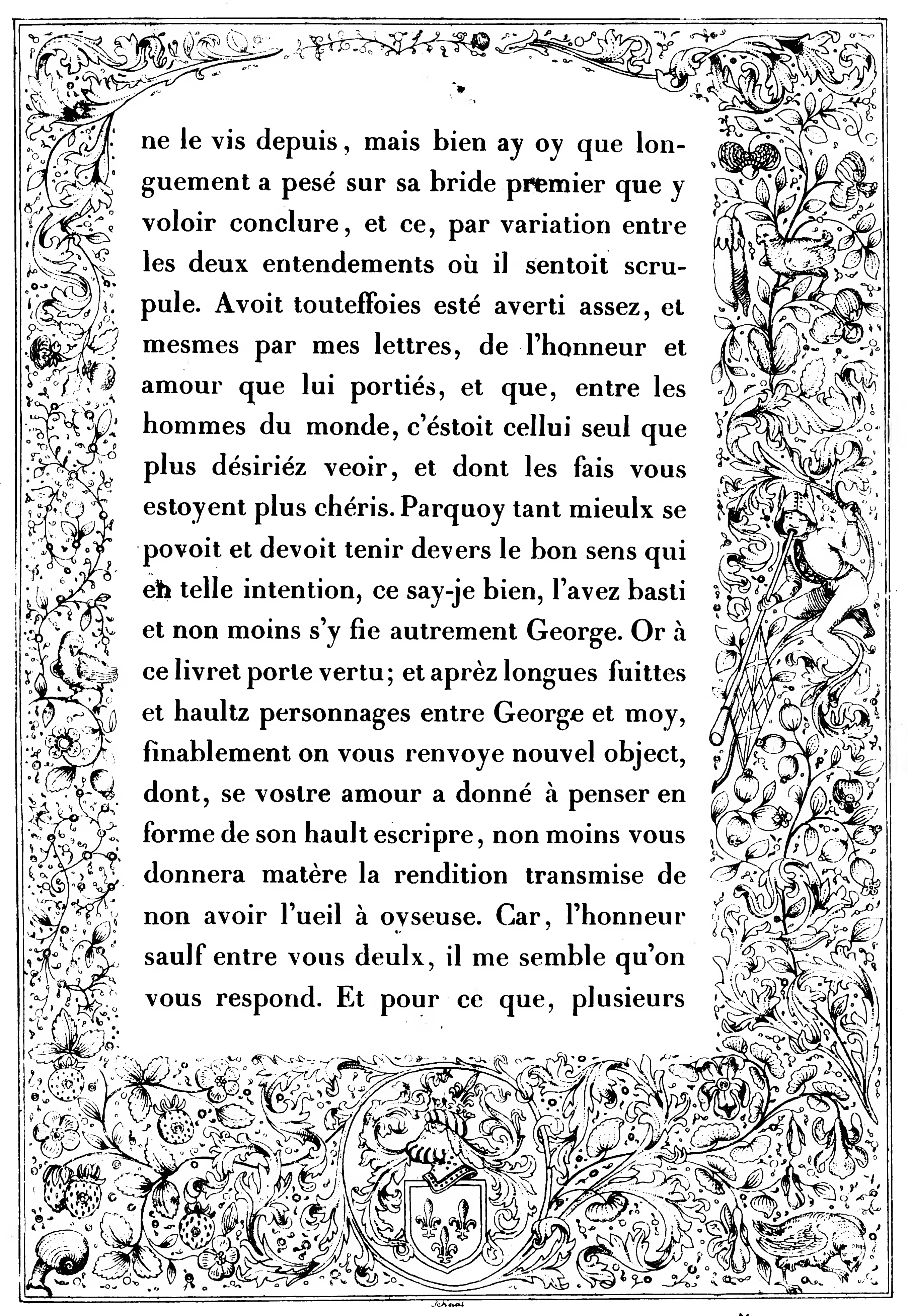
En Valenchiennes.

Qui de soy n'a soubz qui predre umbre
Et repos, prent soubz arbre estrange,
Non moins d'autant doit cil loange
Que se arbre avoit de propre nombre.

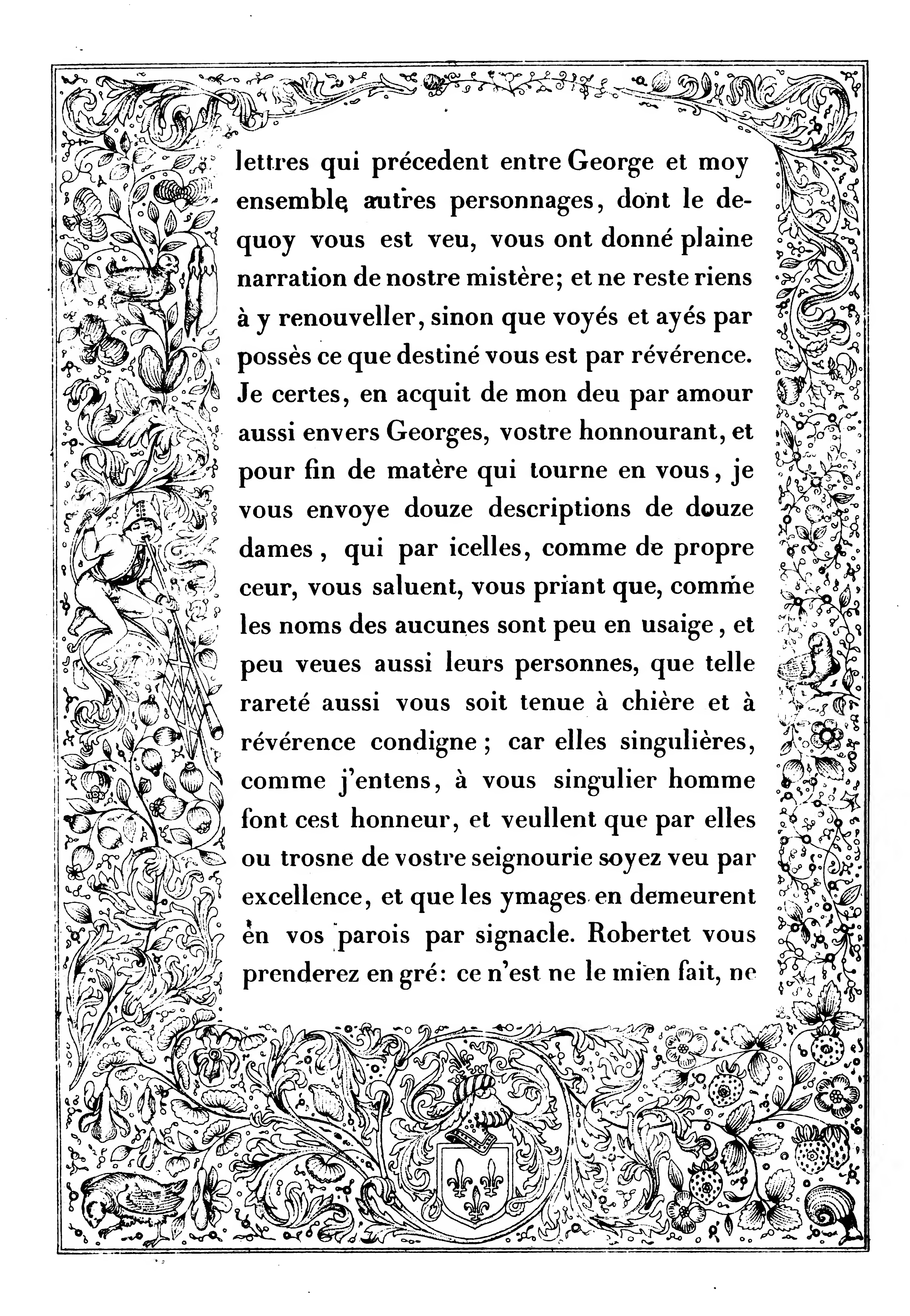


Lettre final de Monferrant a Robertet, sécrétaire du duc de Bourbon.

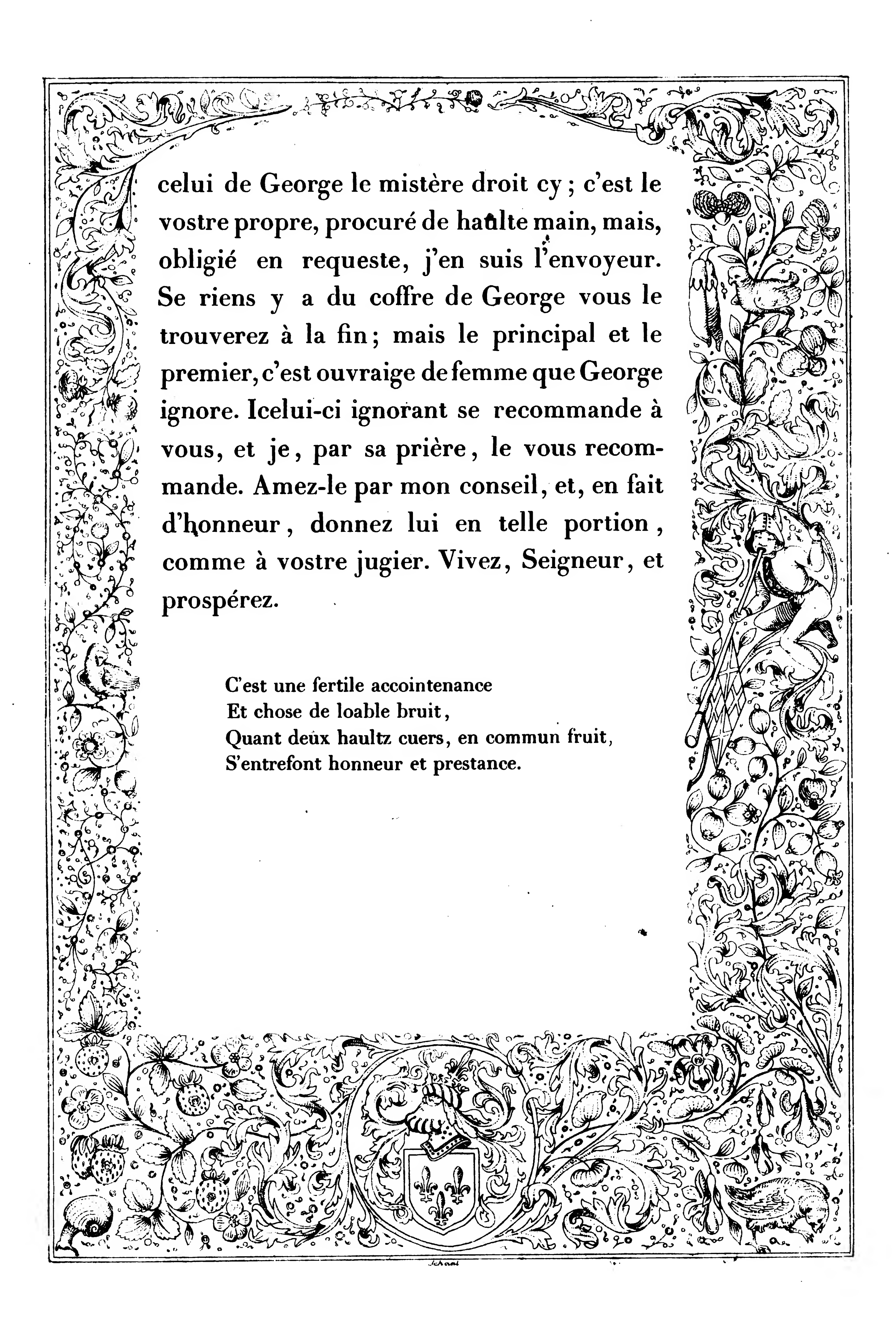
Monseigneur, le beau parlier de Bourbonnois, le sécrétaire des illustres dames estranges, et la harpe en la maison de Bourgogne nouvellement suscitant les cuers, je me recommande à vous. Comme jà trois mois a que me envoyastes un livret pour adrescher à George, et lequel avez faict en sa faveur et à mon instance, me signifioyent vos lettres; et comme je croy que vrai soit moy veullant honnourer vos prières, pour paraccomplir icelles, et fis l'envoy par main de deux nobles chevaliers en avancement de vostre euvre, dont comment George le receut lors, ne en quel ploy, ne m'est sceu, car



ne le vis depuis, mais bien ay oy que longuement a pesé sur sa bride premier que y voloir conclure, et ce, par variation entre les deux entendements où il sentoit scrupule. Avoit touteffoies esté averti assez, et mesmes par mes lettres, de l'honneur et amour que lui portiés, et que, entre les hommes du monde, c'éstoit cellui seul que plus désiriéz veoir, et dont les fais vous estoyent plus chéris. Parquoy tant mieulx se povoit et devoit tenir devers le bon sens qui en telle intention, ce say-je bien, l'avez basti et non moins s'y fie autrement George. Or à ce livret porte vertu; et aprèz longues fuittes et haultz personnages entre George et moy, finablement on vous renvoye nouvel object, dont, se vostre amour a donné à penser en forme de son hault escripre, non moins vous donnera matère la rendition transmise de non avoir l'ueil à oyseuse. Car, l'honneur saulf entre vous deulx, il me semble qu'on vous respond. Et pour ce que, plusieurs

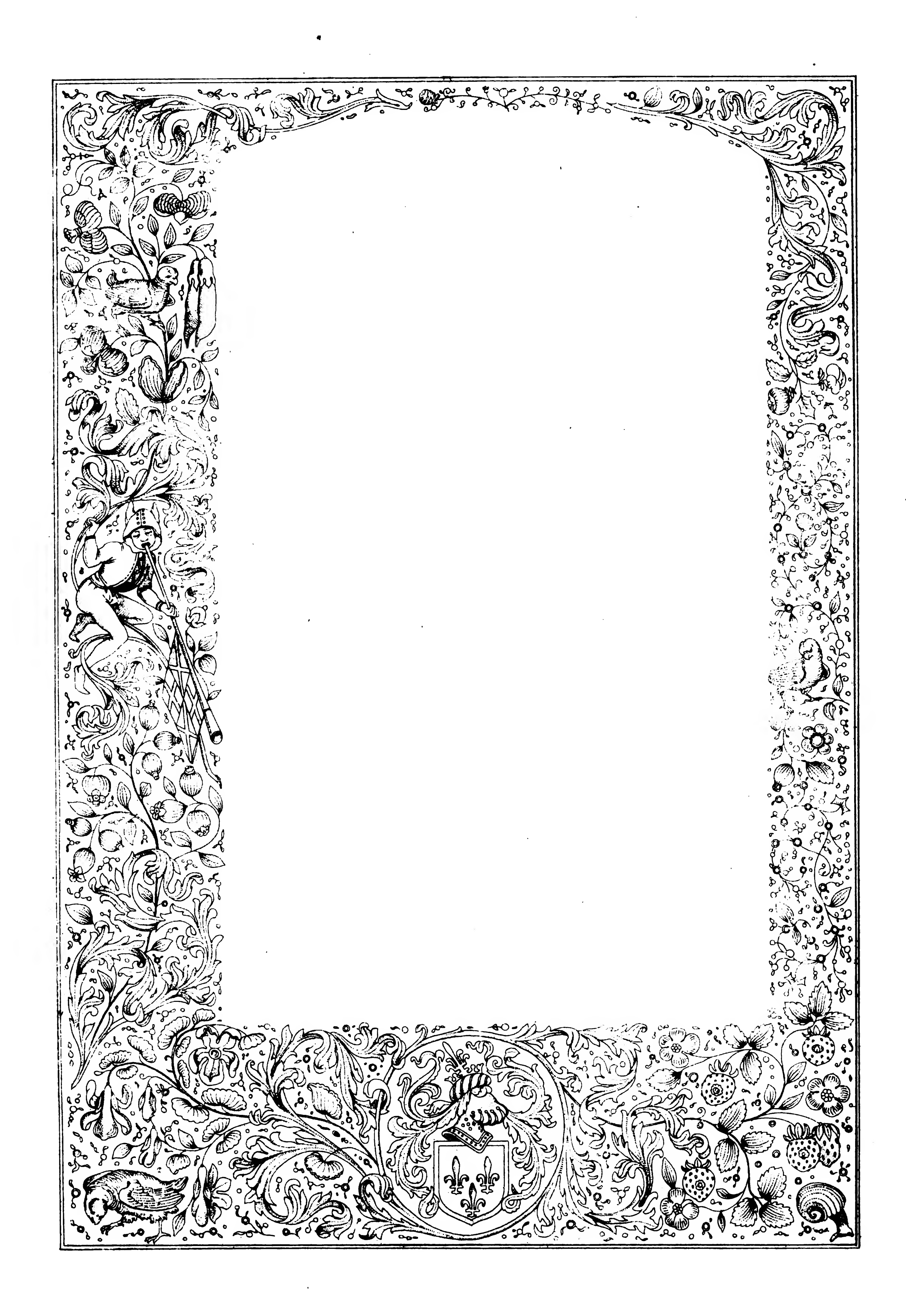


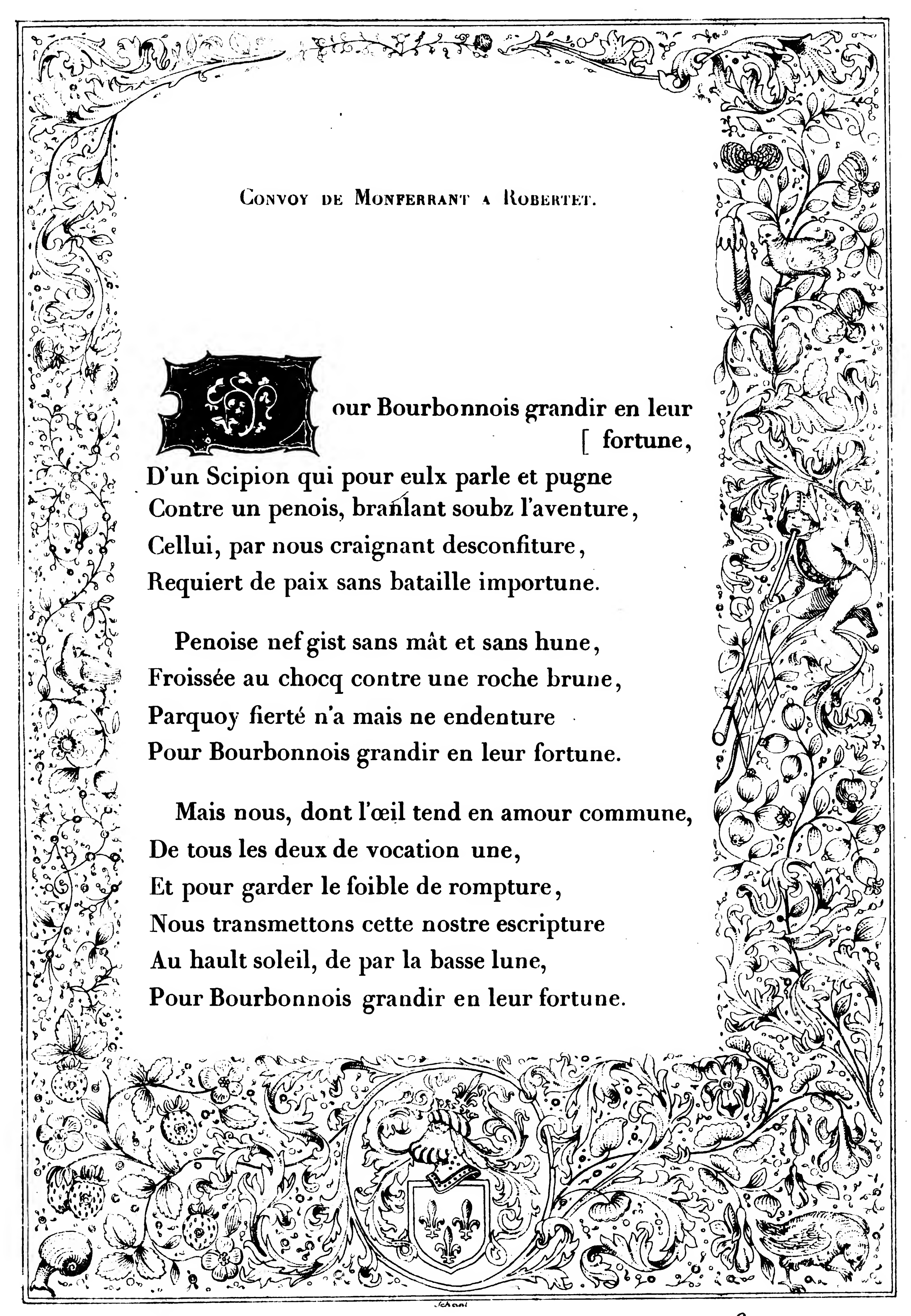
lettres qui précedent entre George et moy ensemble autres personnages, dont le dequoy vous est veu, vous ont donné plaine narration de nostre mistère; et ne reste riens à y renouveller, sinon que voyés et ayés par possès ce que destiné vous est par révérence. Je certes, en acquit de mon deu par amour aussi envers Georges, vostre honnourant, et pour fin de matère qui tourne en vous, je vous envoye douze descriptions de douze dames, qui par icelles, comme de propre ceur, vous saluent, vous priant que, comme les noms des aucunes sont peu en usaige, et peu veues aussi leurs personnes, que telle rareté aussi vous soit tenue à chière et à révérence condigne; car elles singulières, comme j'entens, à vous singulier homme font cest honneur, et veullent que par elles ou trosne de vostre seignourie soyez veu par excellence, et que les ymages en demeurent en vos parois par signacle. Robertet vous prenderez en gré: ce n'est ne le mien fait, ne



celui de George le mistère droit cy ; c'est le vostre propre, procuré de haulte main, mais, obligié en requeste, j'en suis l'envoyeur. Se riens y a du coffre de George vous le trouverez à la fin ; mais le principal et le premier, c'est ouvraige de femme que George ignore. Icelui-ci ignorant se recommande à vous, et je, par sa prière, le vous recommande. Amez-le par mon conseil, et, en fait d'honneur, donnez lui en telle portion, comme à vostre jugier. Vivez, Seigneur, et prospérez.

C'est une fertile accointenance
Et chose de loable bruit,
Quant deux haultz cuers, en commun fruit,
S'entrefont honneur et prestance.



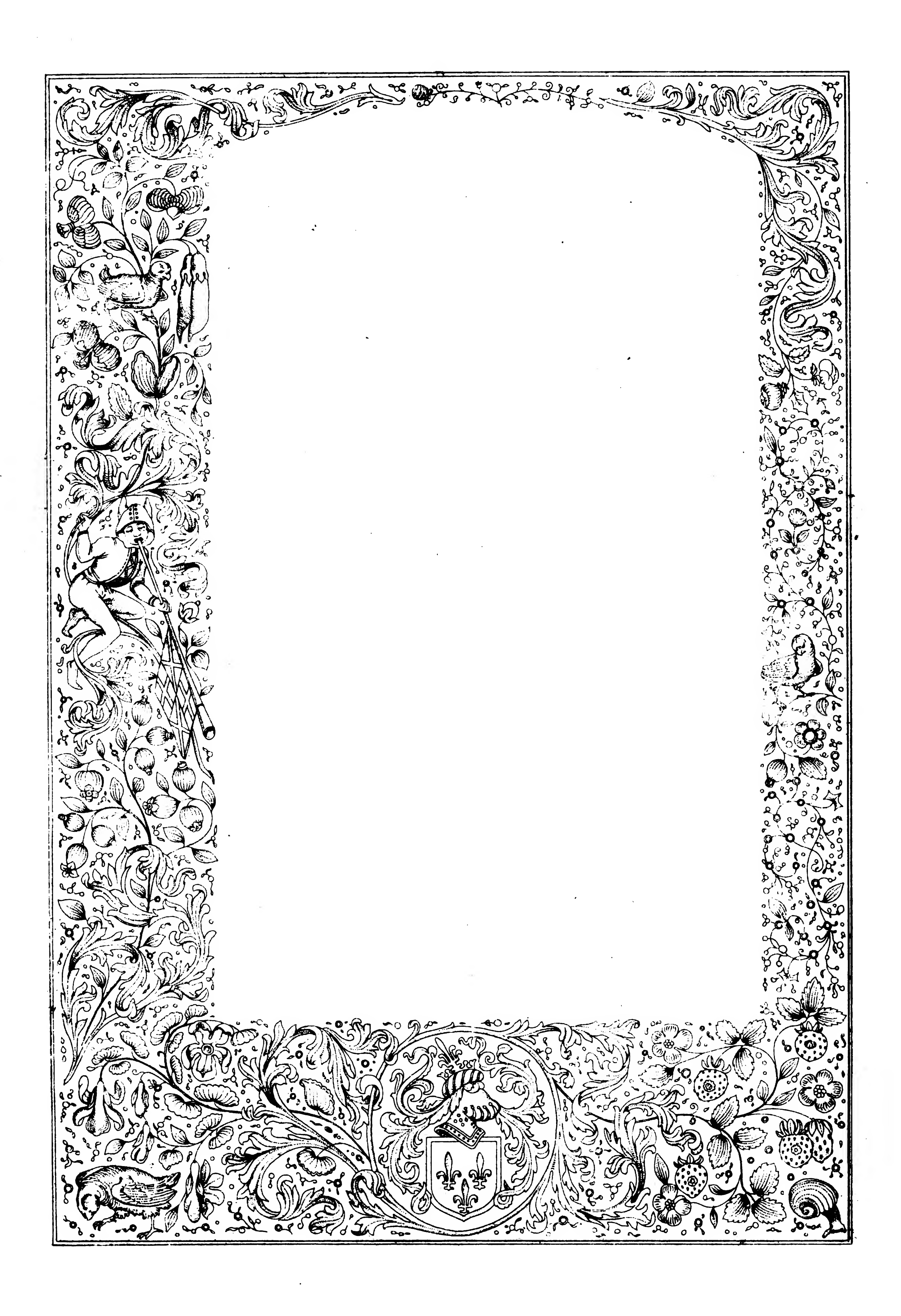


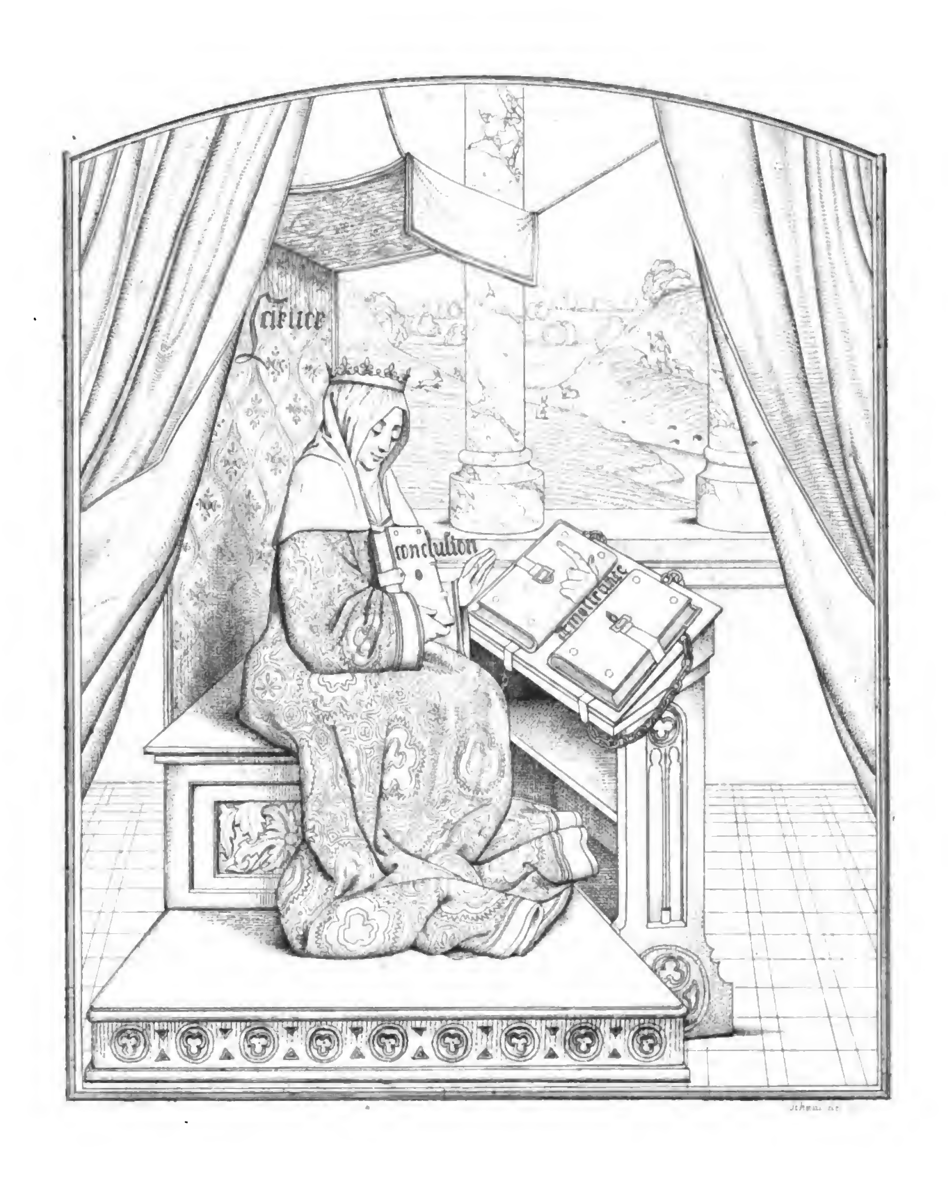
Convoy de Monferrant a Robertet.

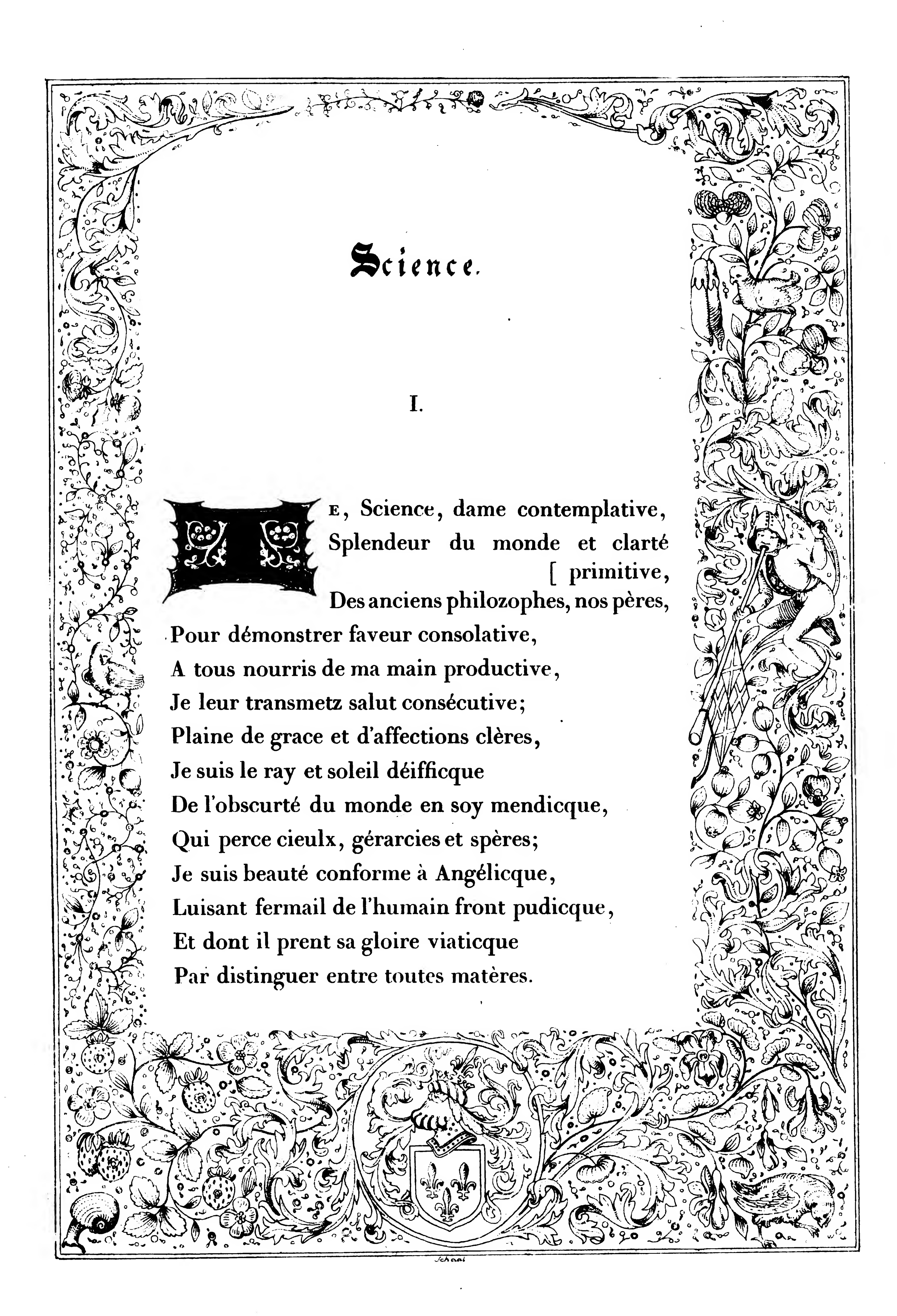
Pour Bourbonnois grandir en leur fortune,
D'un Scipion qui pour eulx parle et pugne
Contre un penois, branlant soubz l'aventure,
Cellui, par nous craignant desconfiture,
Requiert de paix sans bataille importune.

Penoise nef gist sans mât et sans hune,
Froissée au chocq contre une roche brune,
Parquoy fierté n'a mais ne endenture
Pour Bourbonnois grandir en leur fortune.

Mais nous, dont l'œil tend en amour commune,
De tous les deux de vocation une,
Et pour garder le foible de rompture,
Nous transmettons cette nostre escripture
Au hault soleil, de par la basse lune,
Pour Bourbonnois grandir en leur fortune.



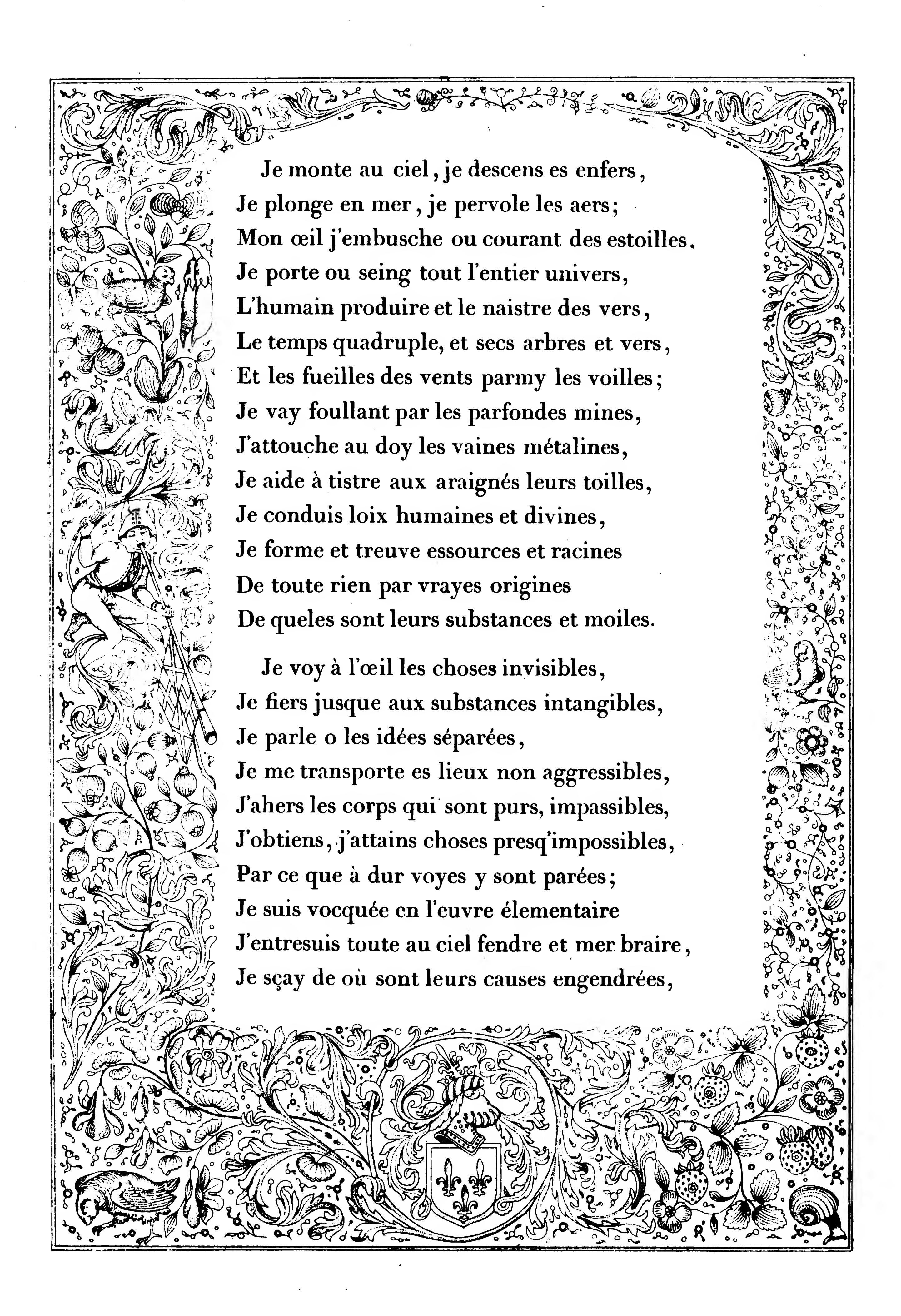

Science
Conclusion



Science.

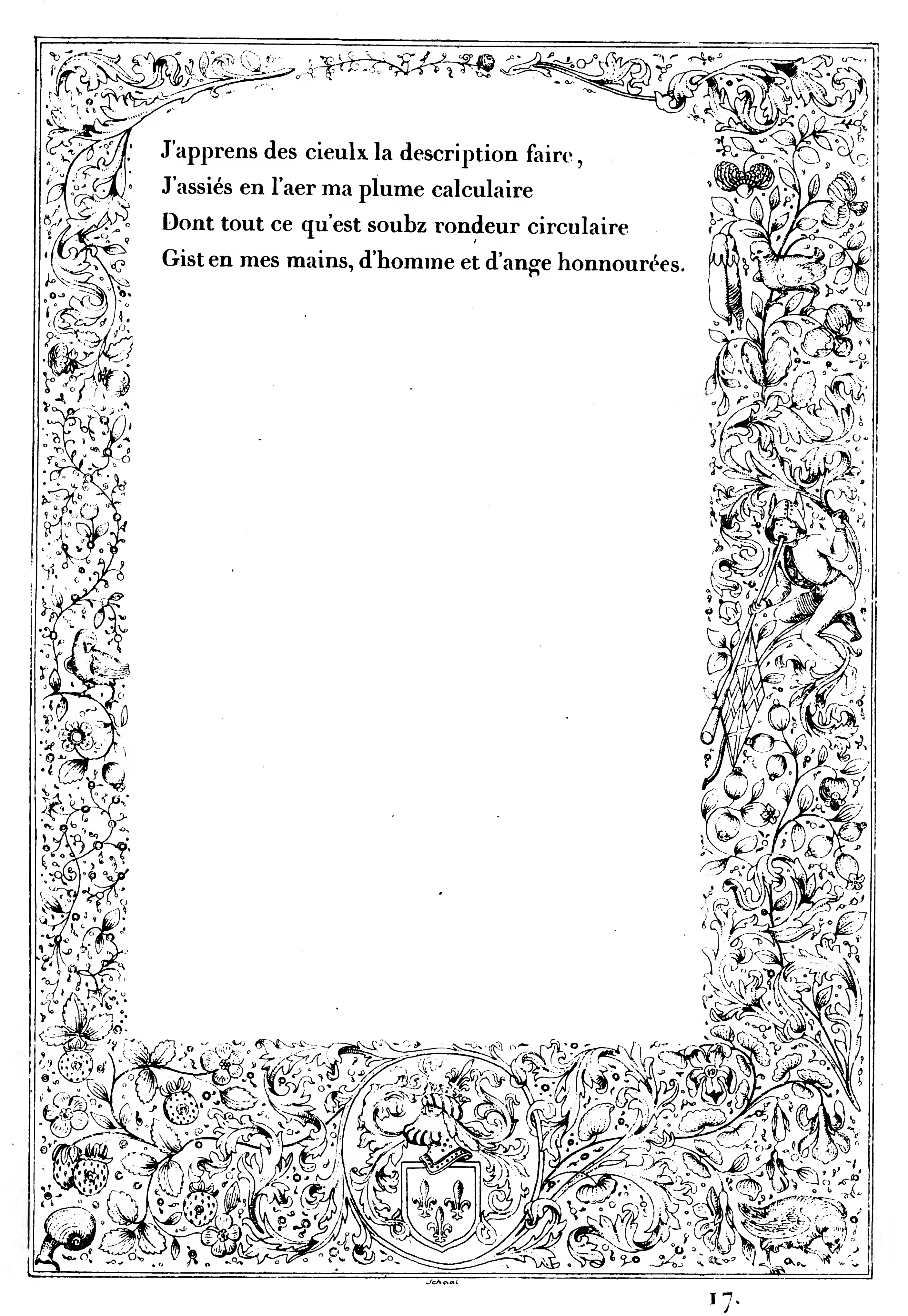
I.

Ie, Science, dame contemplative,
Splendeur du monde et clarté
[primitive,
Des anciens philozophes, nos pères,
Pour démonstrer faveur consolative,
A tous nourris de ma main productive,
Je leur transmetz salut consécutive;
Plaine de grace et d'affections clères,
Je suis le ray et soleil déifficque
De l'obscurté du monde en soy mendicque,
Qui perce cieulx, gérarcies et spères;
Je suis beauté conforme à Angélicque,
Luisant fermail de l'humain front pudicque,
Et dont il prent sa gloire viaticque
Par distinguer entre toutes matères.

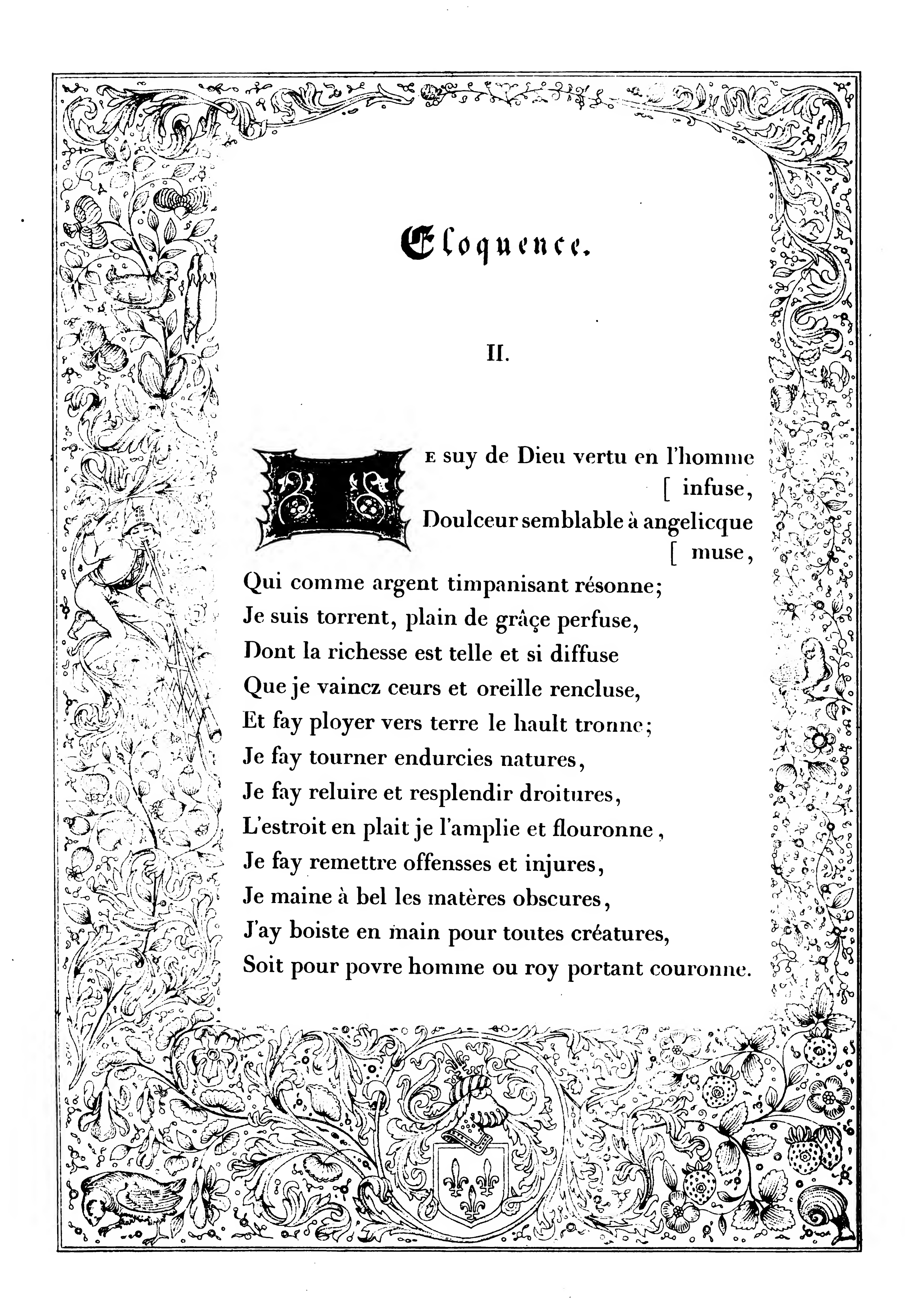


Je monte au ciel, je descens es enfers,
Je plonge en mer, je pervole les aers;
Mon œil j'embusche ou courant des estoilles.
Je porte ou seing tout l'entier univers,
L'humain produire et le naistre des vers,
Le temps quadruple, et secs arbres et vers,
Et les fueilles des vents parmy les voilles;
Je vay foullant par les parfondes mines,
J'attouche au doy les vaines métalines,
Je aide à tistre aux araignés leurs toilles,
Je conduis loix humaines et divines,
Je forme et treuve essources et racines
De toute rien par vrayes origines
De queles sont leurs substances et moiles.

Je voy à l'œil les choses invisibles,
Je fiers jusque aux substances intangibles,
Je parle o les idées séparées,
Je me transporte es lieux non aggressibles,
J'ahers les corps qui sont purs, impassibles,
J'obtiens, j'attains choses presq'impossibles,
Par ce que à dur voyes y sont parées;
Je suis vocquée en l'euvre élementaire
J'entresuis toute au ciel fendre et mer braire,
Je sçay de où sont leurs causes engendrées,



J'apprens des cieulx la description faire,
J'assiés en l'aer ma plume calculaire
Dont tout ce qu'est soubz rondeur circulaire
Gist en mes mains, d'homme et d'ange honnourées.

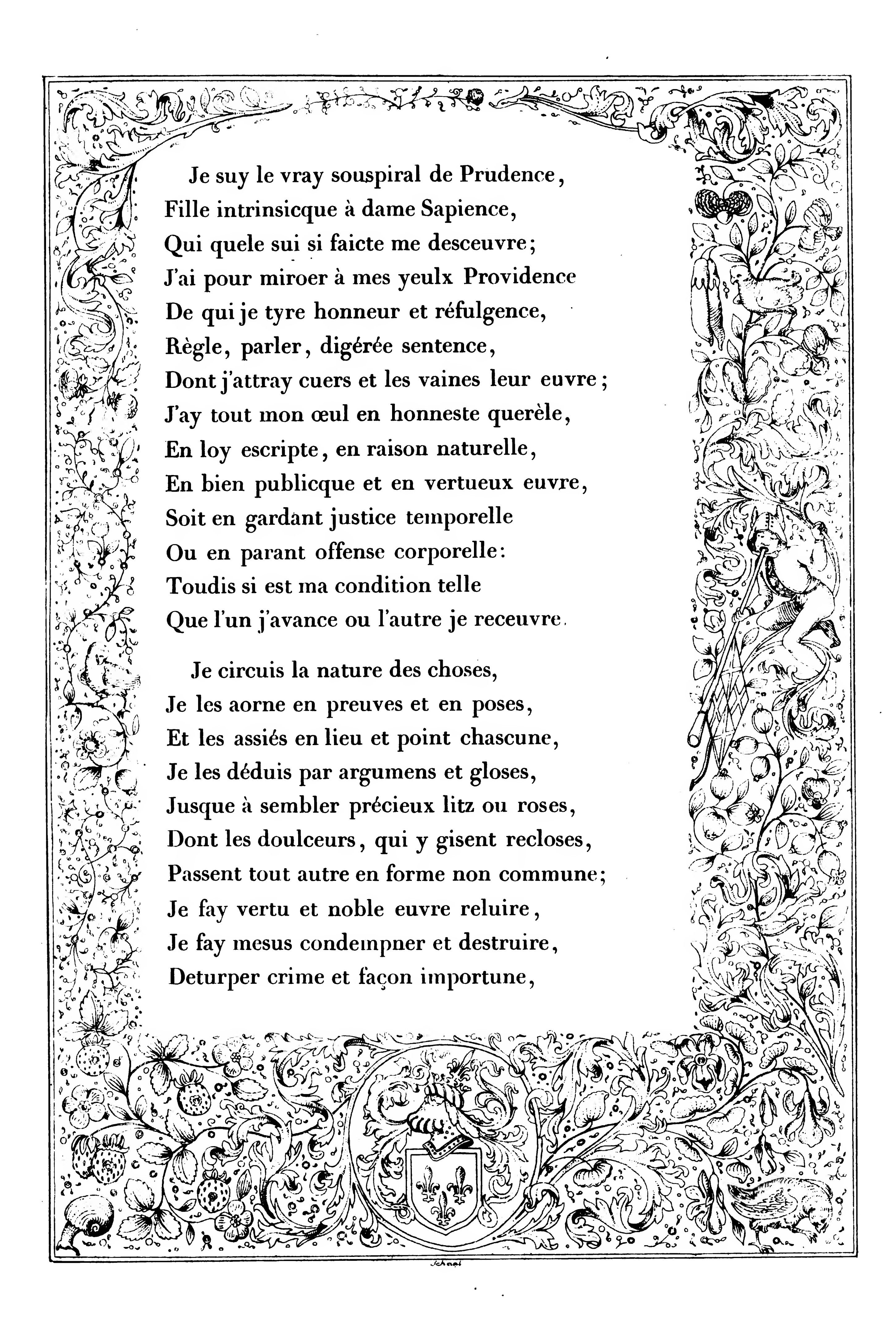


Eloquence.

II.

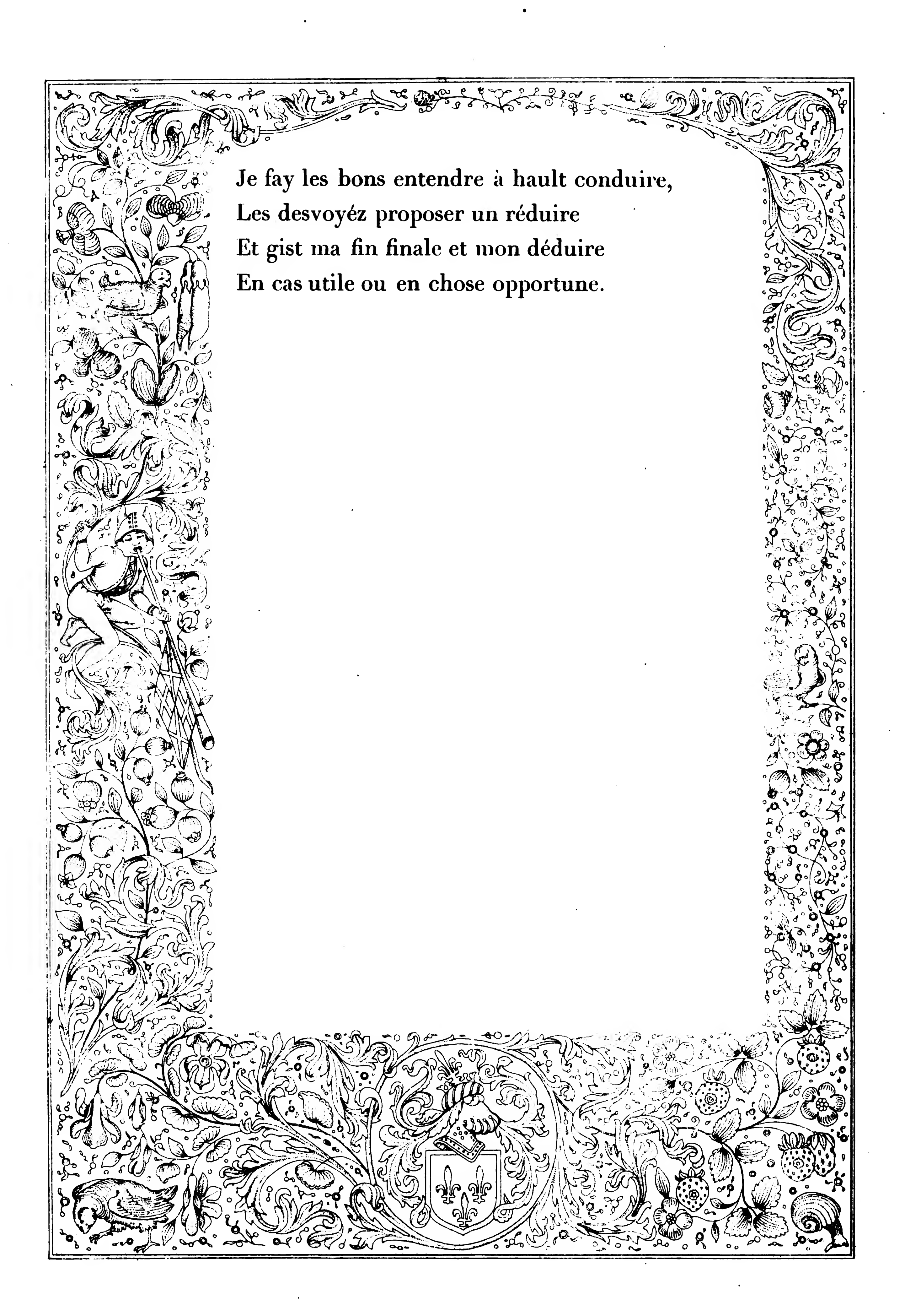
Je suy de Dieu vertu en l'homme infuse,
Doulceur semblable à angelicque muse,
Qui comme argent timpanisant résonne;
Je suis torrent, plain de grâçe perfuse,
Dont la richesse est telle et si diffuse
Que je vaincz ceurs et oreille rencluse,
Et fay ployer vers terre le hault tronne;
Je fay tourner endurcies natures,
Je fay reluire et resplendir droitures,
L'estroit en plait je l'amplie et flouronne,
Je fay remettre offensses et injures,
Je maine à bel les matères obscures,
J'ay boiste en main pour toutes créatures,
Soit pour povre homme ou roy portant couronne.


Eloquence
diffusa est gracia
in labiis meis

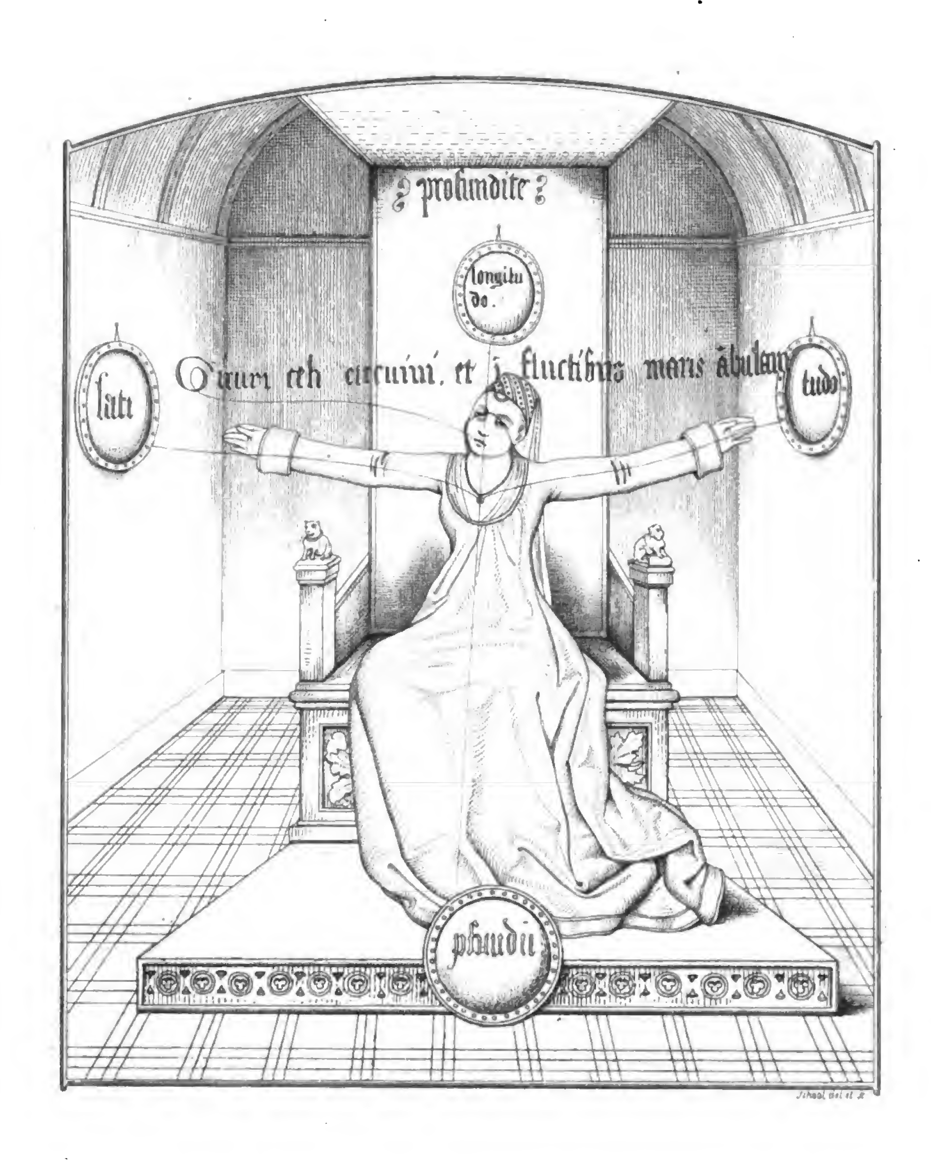


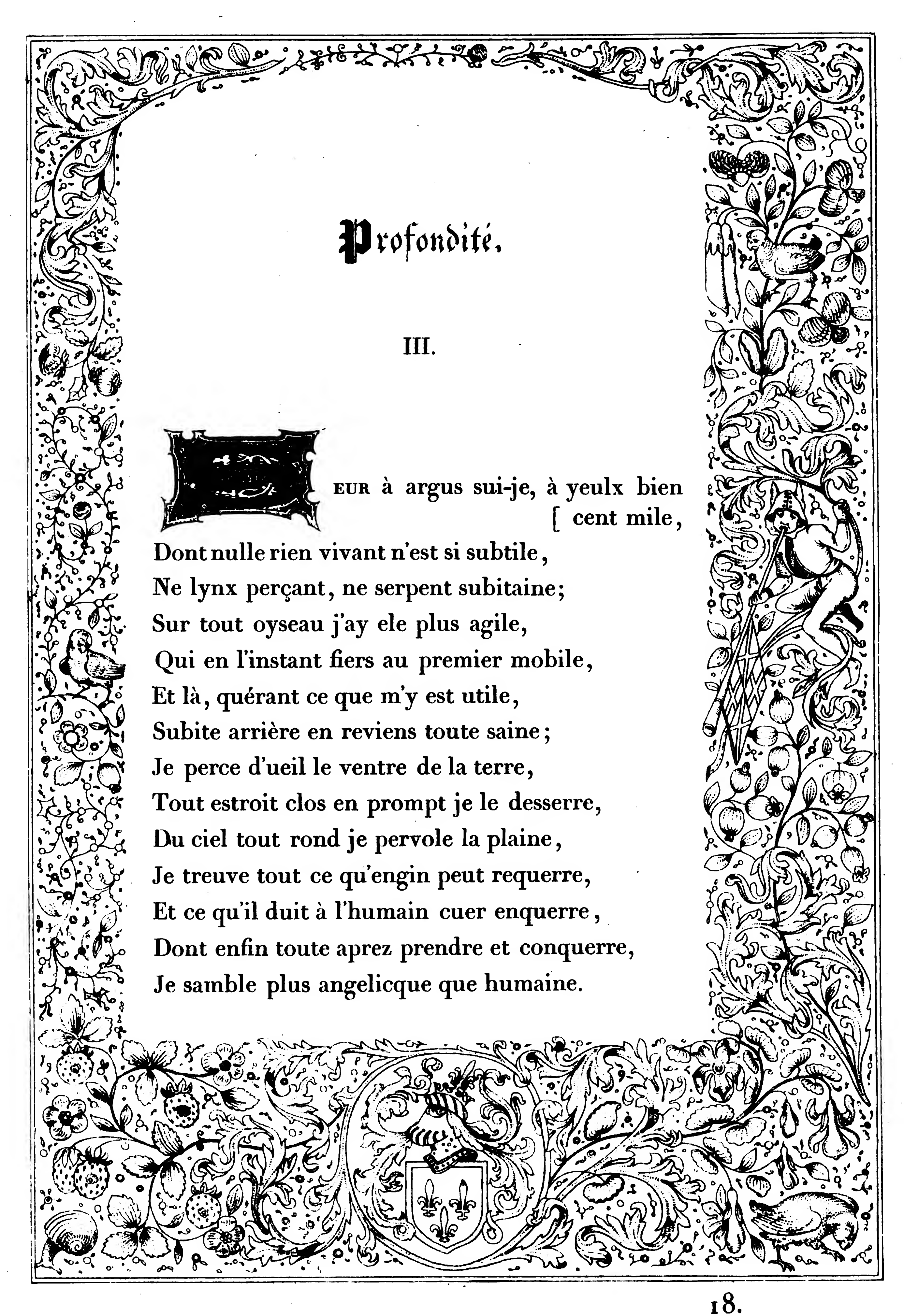
Je suy le vray souspiral de Prudence,
Fille intrinsicque à dame Sapience,
Qui quele sui si faicte me desceuvre;
J'ai pour miroer à mes yeulx Providence
De qui je tyre honneur et réfulgence,
Règle, parler, digérée sentence,
Dont j'attray cuers et les vaines leur euvre;
J'ay tout mon œul en honneste querèle,
En loy escripte, en raison naturelle,
En bien publicque et en vertueux euvre,
Soit en gardant justice temporelle
Ou en parant offense corporelle:
Toudis si est ma condition telle
Que l'un j'avance ou l'autre je receuvre.

Je circuis la nature des choses,
Je les aorne en preuves et en poses,
Et les assiés en lieu et point chascune,
Je les déduis par argumens et gloses,
Jusque à sembler précieux litz ou roses,
Dont les doulceurs, qui y gisent recloses,
Passent tout autre en forme non commune;
Je fay vertu et noble euvre reluire,
Je fay mesus condempner et destruire,
Deturper crime et façon importune,



Je fay les bons entendre à hault conduire,
Les desvoyéz proposer un réduire
Et gist ma fin finale et mon déduire
En cas utile ou en chose opportune.

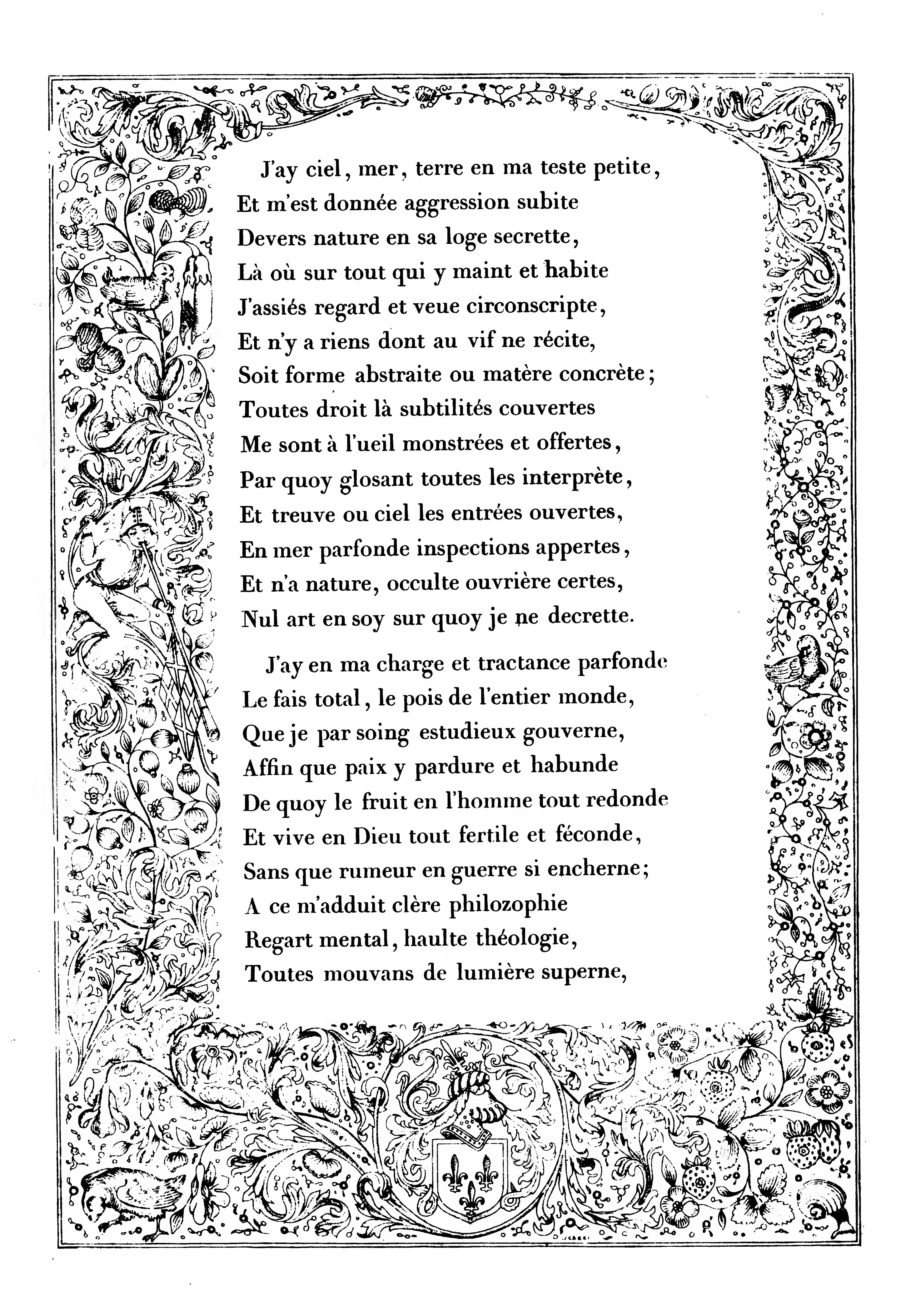

longitu
do.
lati
tudo



Profondité.

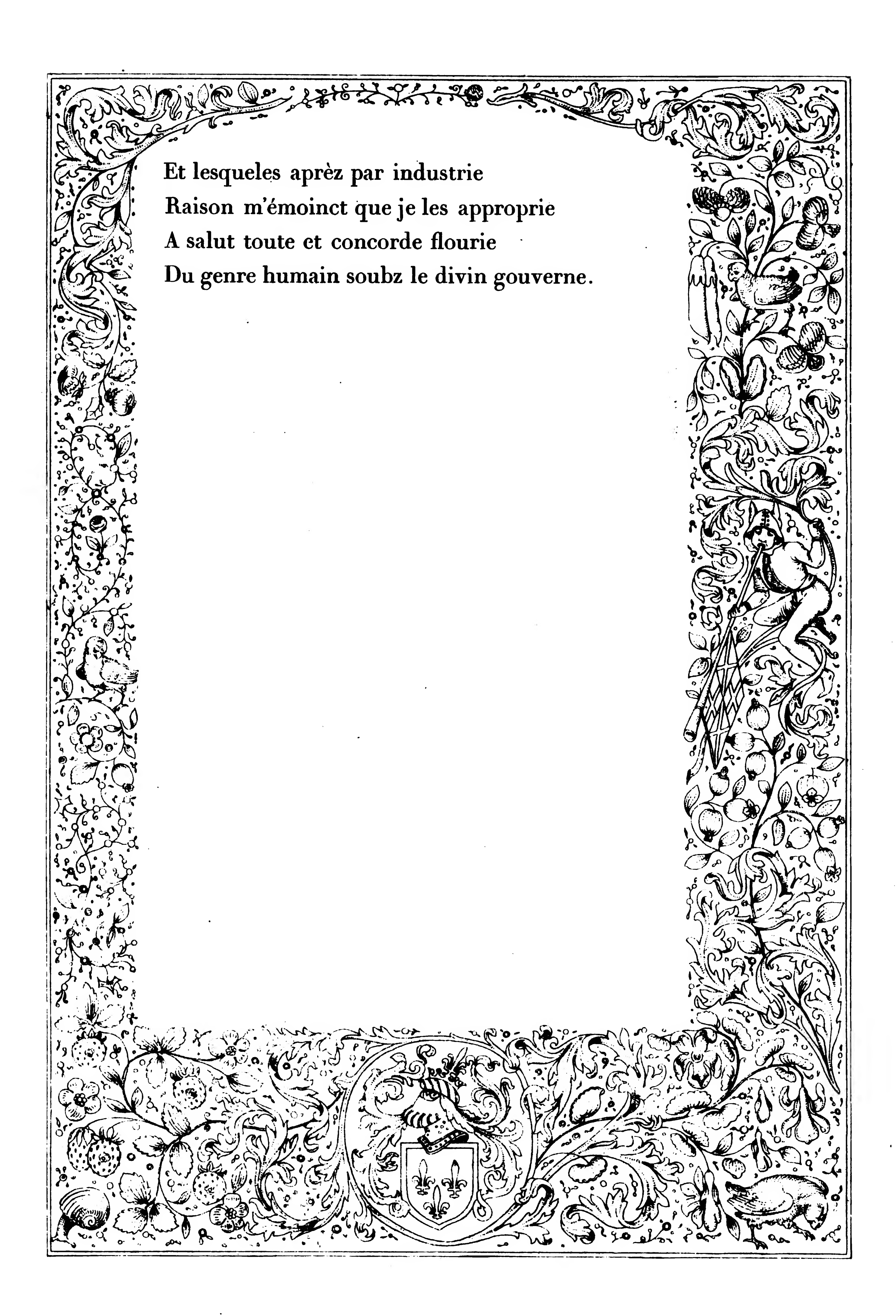
III.

Heur à argus sui-je, à yeulx bien [cent mile,
Dont nulle rien vivant n'est si subtile,
Ne lynx perçant, ne serpent subitaine;
Sur tout oyseau j'ay ele plus agile,
Qui en l'instant fiers au premier mobile,
Et là, quérant ce que m'y est utile,
Subite arrière en reviens toute saine;
Je perce d'ueil le ventre de la terre,
Tout estroit clos en prompt je le desserre,
Du ciel tout rond je pervole la plaine,
Je treuve tout ce qu'engin peut requerre,
Et ce qu'il duit à l'humain cuer enquerre,
Dont enfin toute aprez prendre et conquerre,
Je samble plus angelicque que humaine.

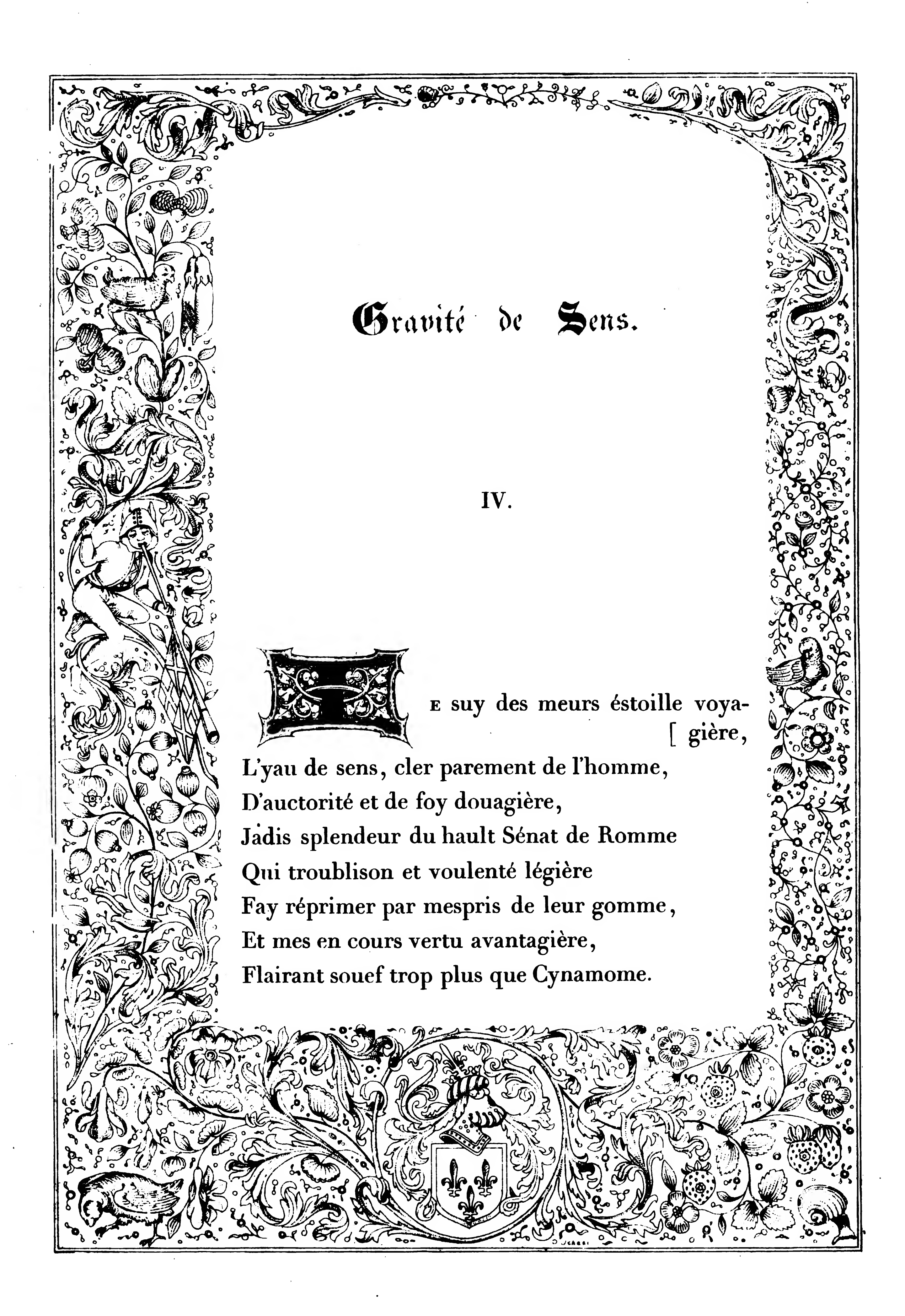


J'ay ciel, mer, terre en ma teste petite,
Et m'est donnée aggression subite
Devers nature en sa loge secrette,
Là où sur tout qui y maint et habite
J'assiés regard et veue circonscripte,
Et n'y a riens dont au vif ne récite,
Soit forme abstraite ou matère concrète;
Toutes droit là subtilités couvertes
Me sont à l'ueil monstrées et offertes,
Par quoy glosant toutes les interprète,
Et treuve ou ciel les entrées ouvertes,
En mer parfonde inspections appertes,
Et n'a nature, occulte ouvrière certes,
Nul art en soy sur quoy je ne decrette.

J'ay en ma charge et tractance parfonde
Le fais total, le pois de l'entier monde,
Que je par soing estudieux gouverne,
Affin que paix y pardure et habunde
De quoy le fruit en l'homme tout redonde
Et vive en Dieu tout fertile et féconde,
Sans que rumeur en guerre si encherne;
A ce m'adduit clère philozophie
Regart mental, haulte théologie,
Toutes mouvans de lumière superne,



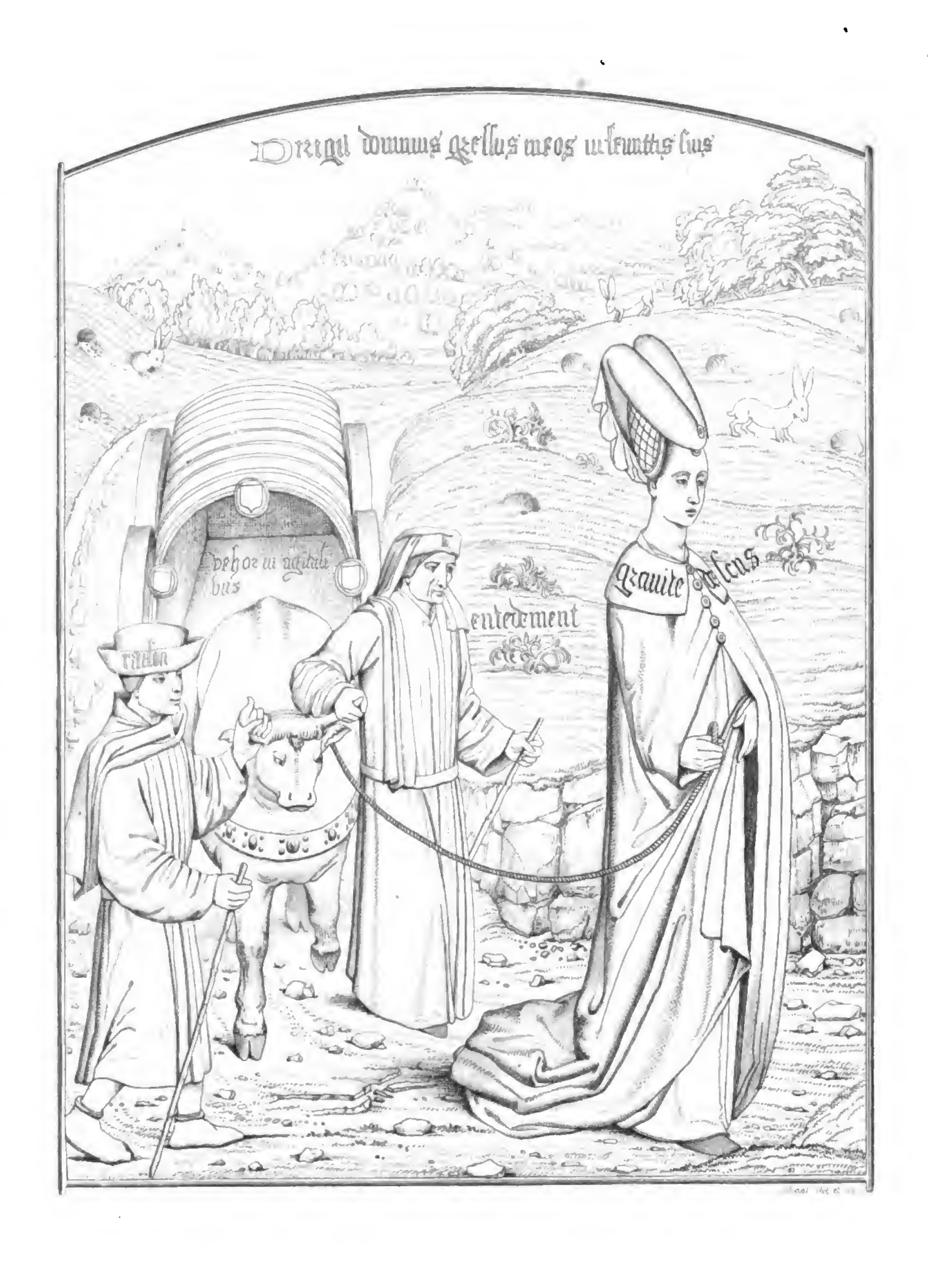
Et lesqueles aprèz par industrie
Raison m'émoinct que je les approprie
A salut toute et concorde flourie
Du genre humain soubz le divin gouverne.

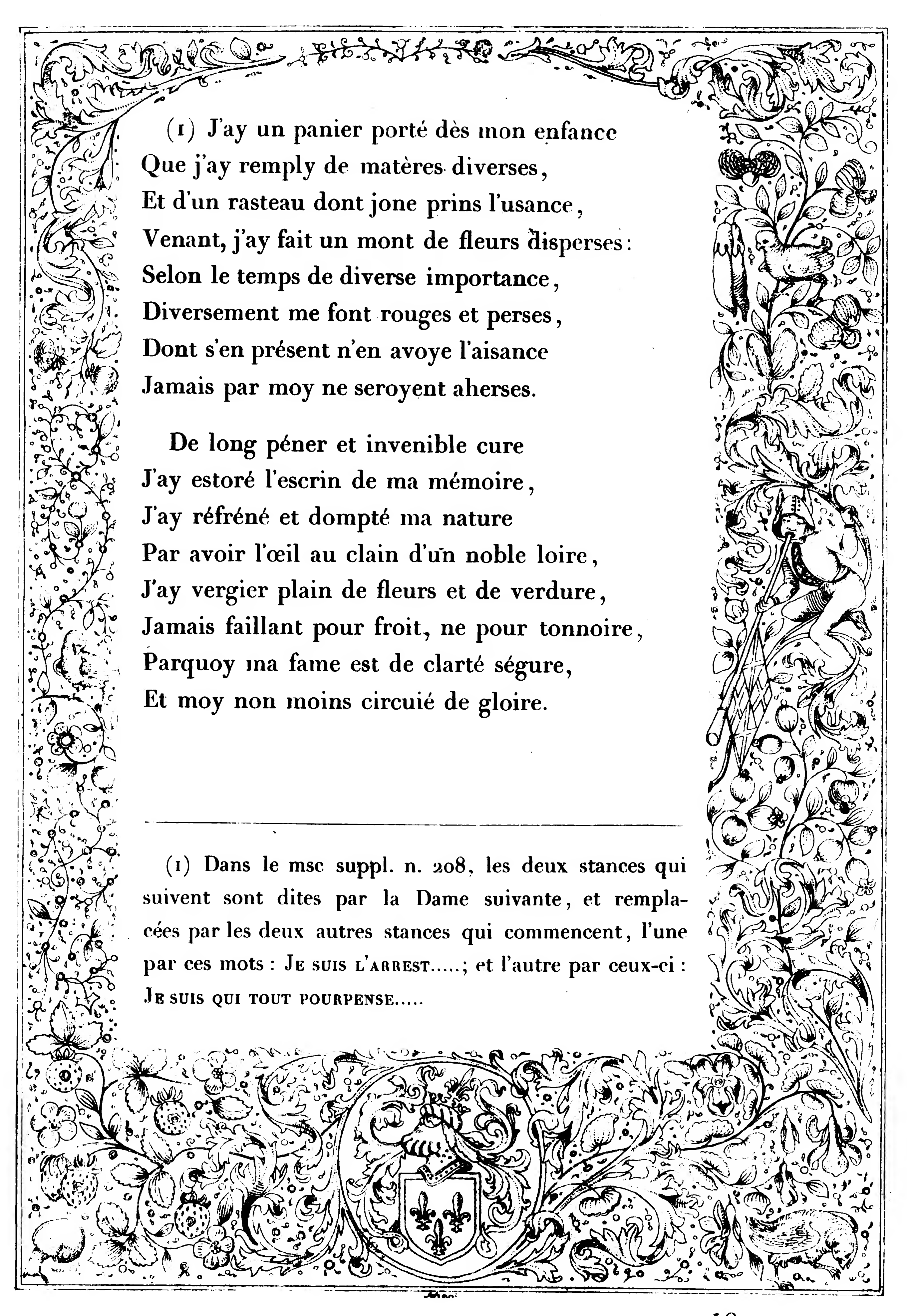


Gravité de Sens.

IV.

Je suy des meurs éstoille voya-
[gière,
L'yau de sens, cler parement de l'homme,
D'auctorité et de foy douagière,
Jadis splendeur du hault Sénat de Romme
Qui troublison et voulenté légière
Fay réprimer par mespris de leur gomme,
Et mes en cours vertu avantagière,
Flairant souef trop plus que Cynamome.


entedement
grauite

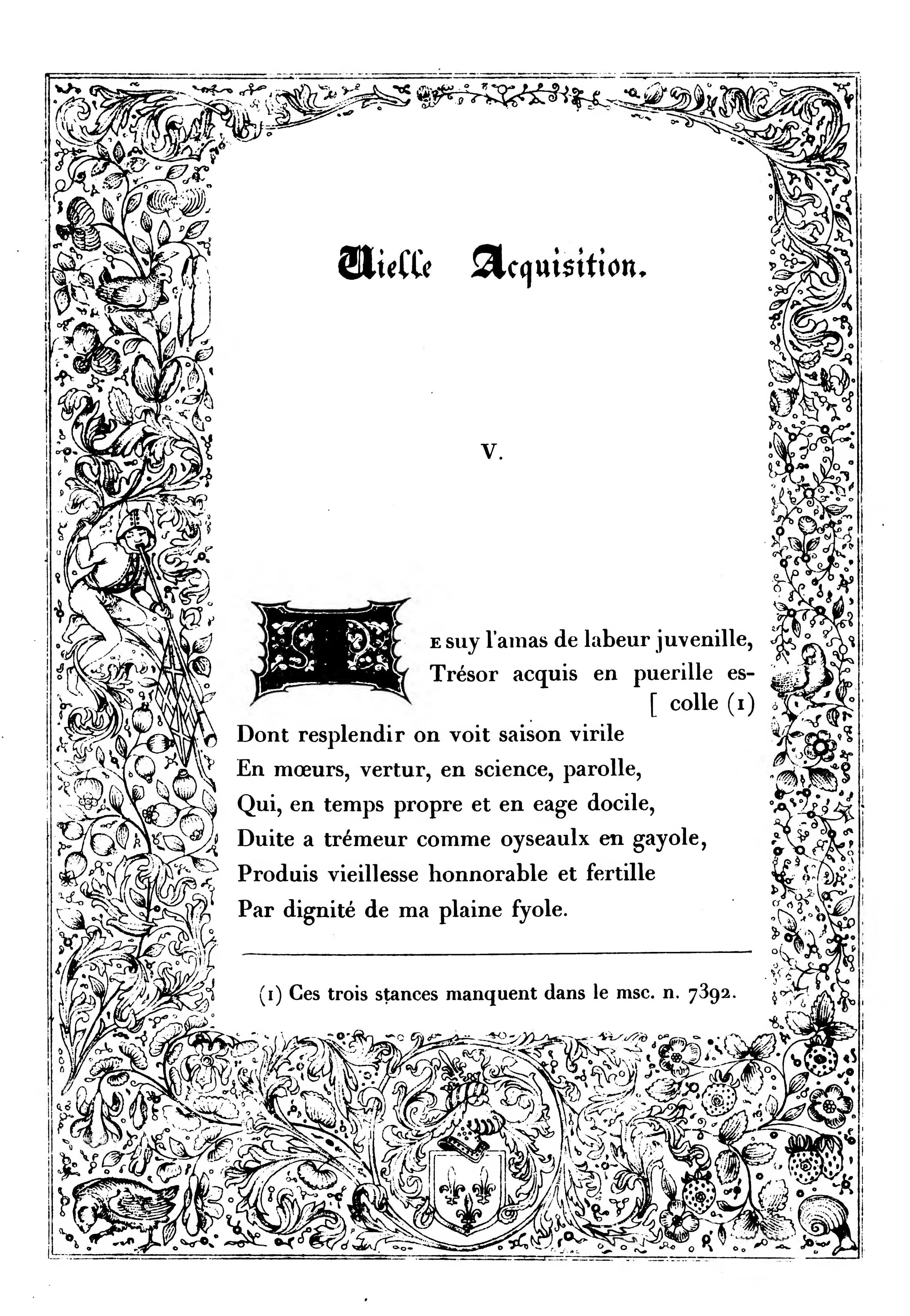


(1) J'ay un panier porté dès mon enfance
Que j'ay remply de matères diverses,
Et d'un rasteau dont jone prins l'usance,
Venant, j'ay fait un mont de fleurs disperses:
Selon le temps de diverse importance,
Diversement me font rouges et perses,
Dont s'en présent n'en avoye l'aisance
Jamais par moy ne seroyent aherses.

De long péner et invenible cure
J'ay estoré l'escrin de ma mémoire,
J'ay réfréné et dompté ma nature
Par avoir l'œil au clain d'un noble loire,
J'ay vergier plain de fleurs et de verdure,
Jamais faillant pour froit, ne pour tonnoire,
Parquoy ma fame est de clarté ségure,
Et moy non moins circuié de gloire.

---

(1) Dans le msc suppl. n. 208, les deux stances qui suivent sont dites par la Dame suivante, et remplacées par les deux autres stances qui commencent, l'une par ces mots : JE SUIS L'ARREST.....; et l'autre par ceux-ci : JE SUIS QUI TOUT POURPENSE.....



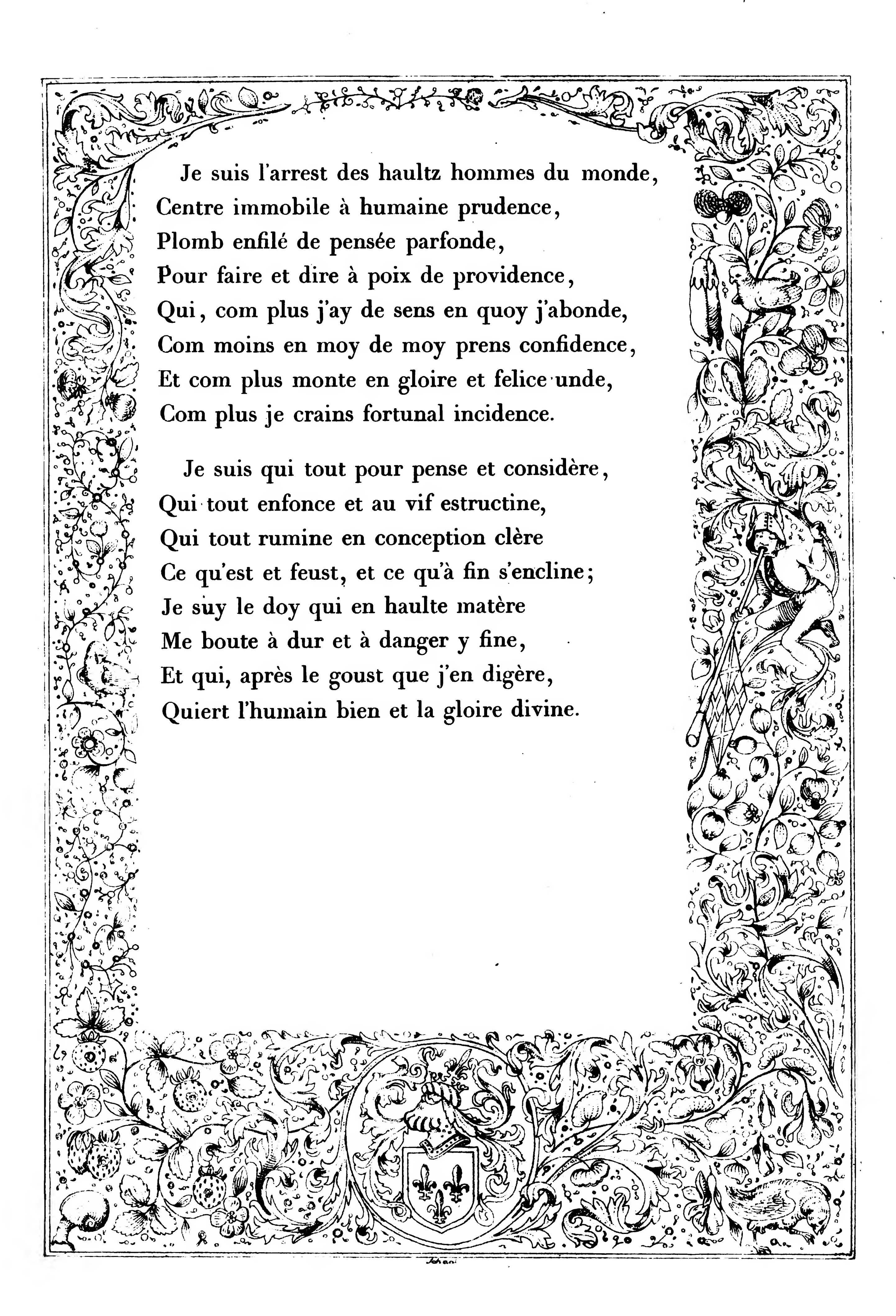
Vielle Acquisition.

V.

Je suy l'amas de labeur juvenille,
Trésor acquis en puerille escolle (1)
Dont resplendir on voit saison virile
En mœurs, vertur, en science, parolle,
Qui, en temps propre et en eage docile,
Duite a trémeur comme oyseaulx en gayole,
Produis vieillesse honnorable et fertille
Par dignité de ma plaine fyole.

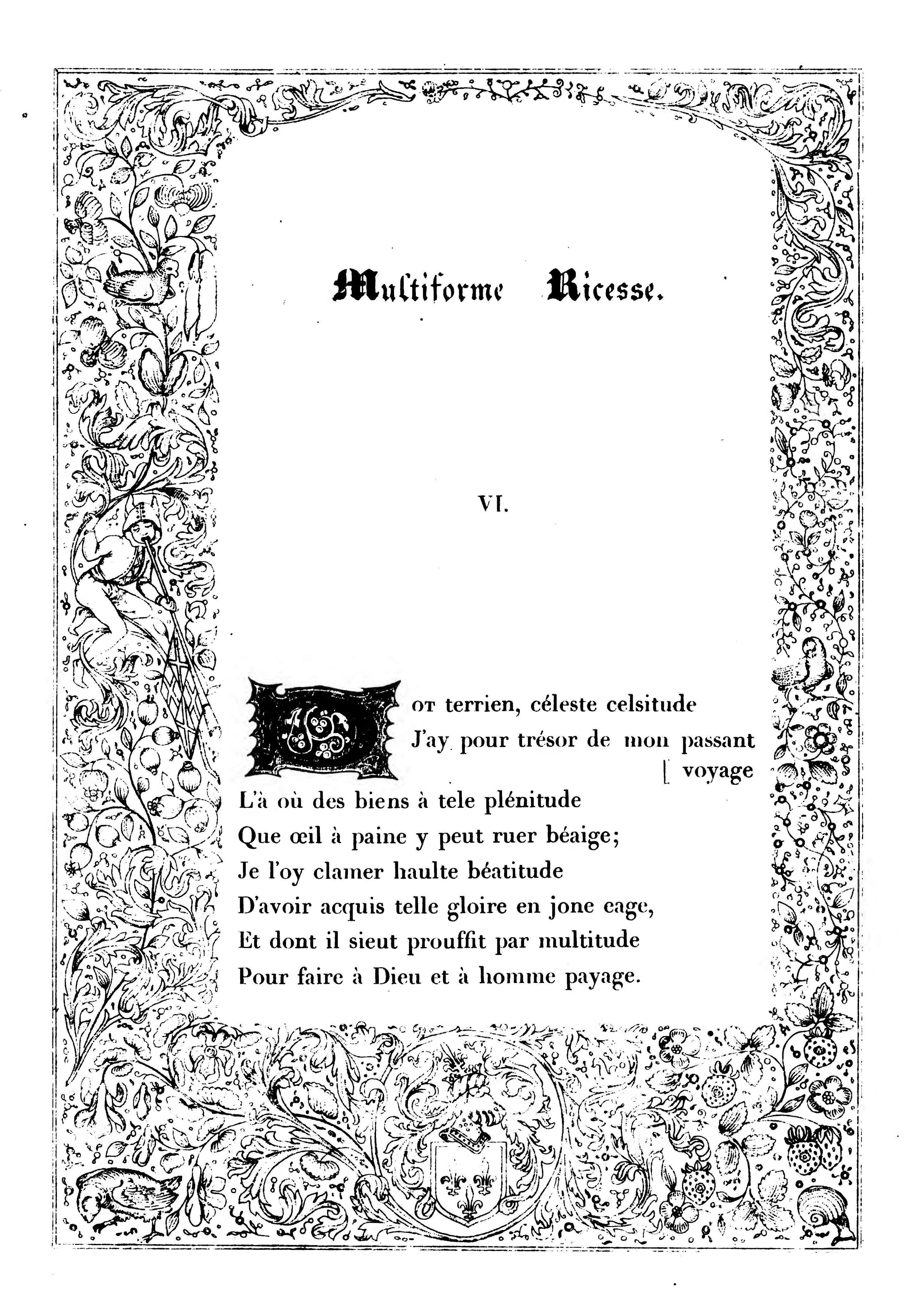
---

(1) Ces trois stances manquent dans le msc. n. 7392.



Je suis l'arrest des haultz hommes du monde,
Centre immobile à humaine prudence,
Plomb enfilé de pensée parfonde,
Pour faire et dire à poix de providence,
Qui, com plus j'ay de sens en quoy j'abonde,
Com moins en moy de moy prens confidence,
Et com plus monte en gloire et felice unde,
Com plus je crains fortunal incidence.

Je suis qui tout pour pense et considère,
Qui tout enfonce et au vif estructine,
Qui tout rumine en conception clère
Ce qu'est et feust, et ce qu'à fin s'encline;
Je suy le doy qui en haulte matère
Me boute à dur et à danger y fine,
Et qui, après le goust que j'en digère,
Quiert l'humain bien et la gloire divine.

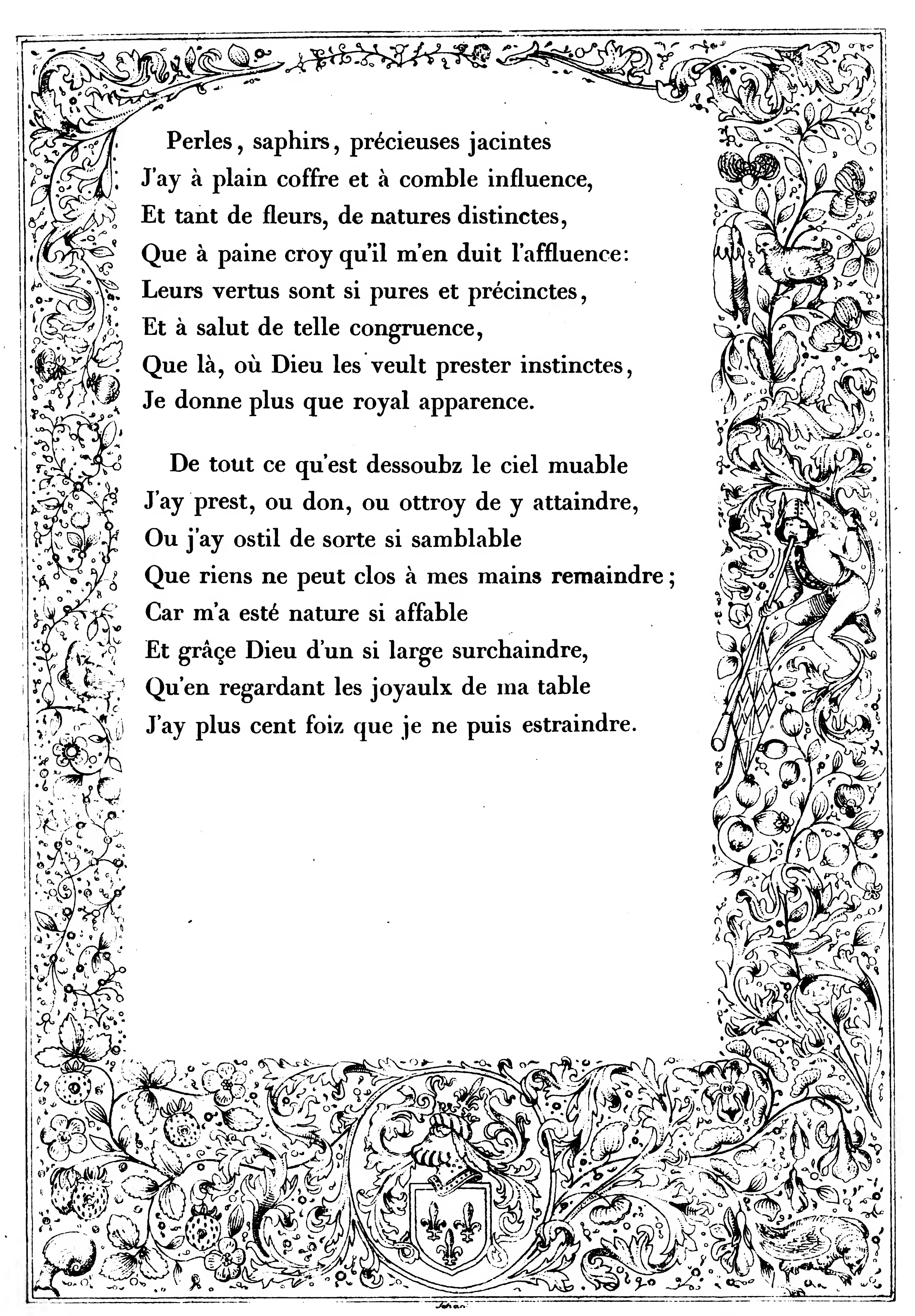


Multiforme Ricesse.

VI.

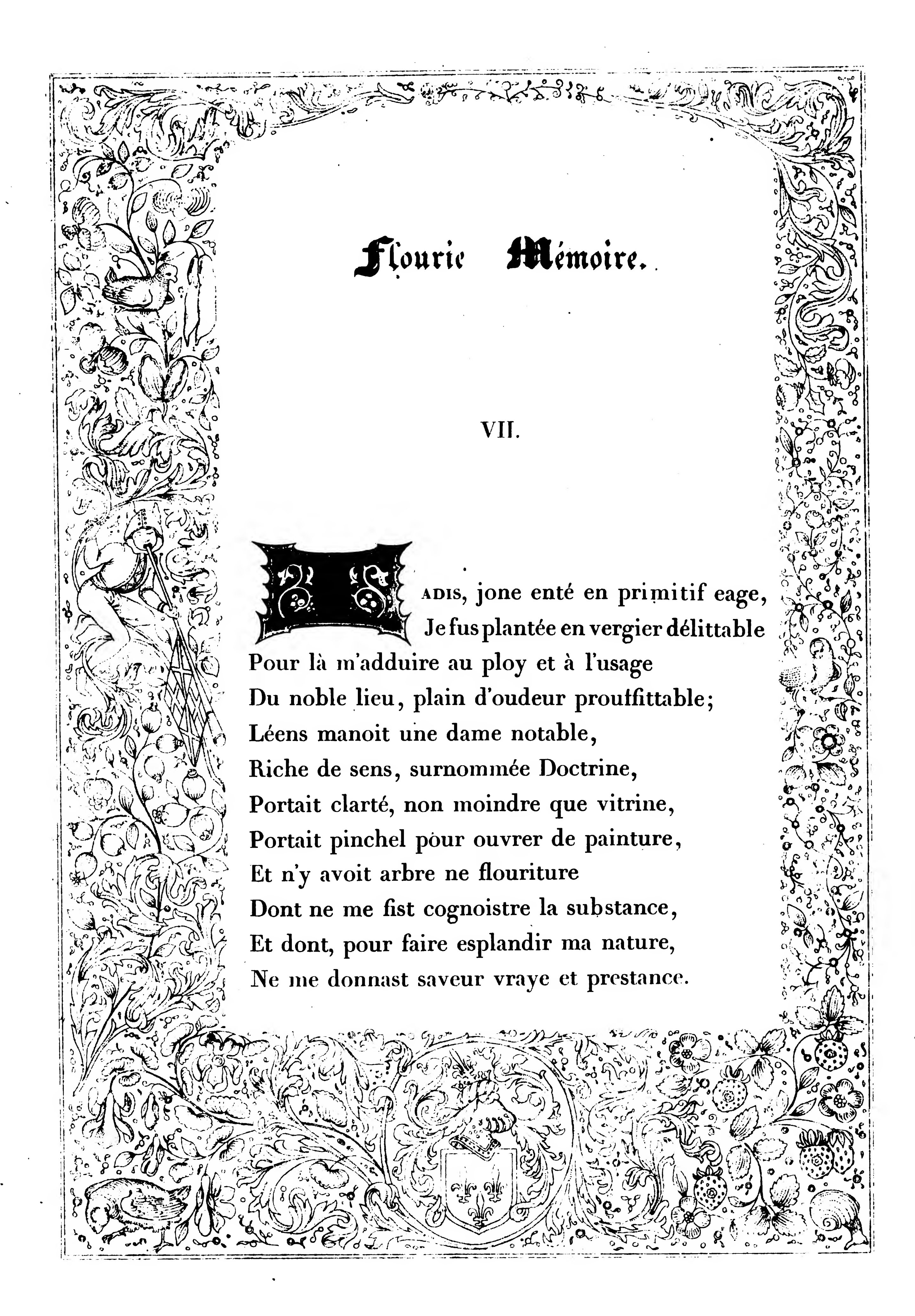
Dot terrien, céleste celsitude
J'ay pour trésor de mon passant
[voyage
L'à où des biens à tele plénitude
Que œil à paine y peut ruer béaige;
Je l'oy clamer haulte béatitude
D'avoir acquis telle gloire en jone eage,
Et dont il sieut prouffit par multitude
Pour faire à Dieu et à homme payage.


vertus de nature
Multiforum



Perles, saphirs, précieuses jacintes
J'ay à plain coffre et à comble influence,
Et tant de fleurs, de natures distinctes,
Que à paine croy qu'il m'en duit l'affluence:
Leurs vertus sont si pures et précinctes,
Et à salut de telle congruence,
Que là, où Dieu les veult prester instinctes,
Je donne plus que royal apparence.

De tout ce qu'est dessoubz le ciel muable
J'ay prest, ou don, ou ottroy de y attaindre,
Ou j'ay ostil de sorte si samblable
Que riens ne peut clos à mes mains remaindre;
Car m'a esté nature si affable
Et grâçe Dieu d'un si large surchaindre,
Qu'en regardant les joyaulx de ma table
J'ay plus cent foiz que je ne puis estraindre.

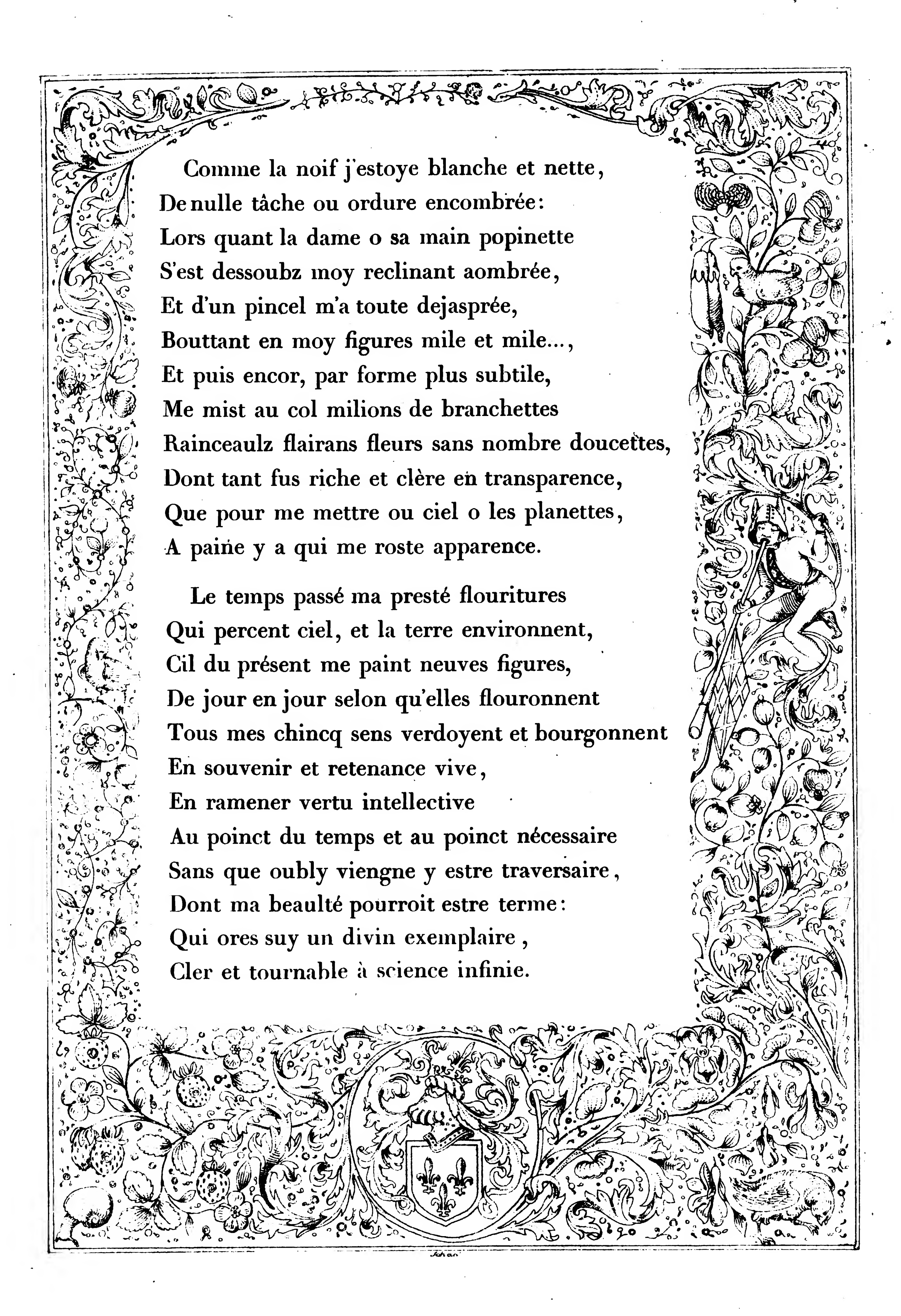


Flourie Mémoire.

VII.

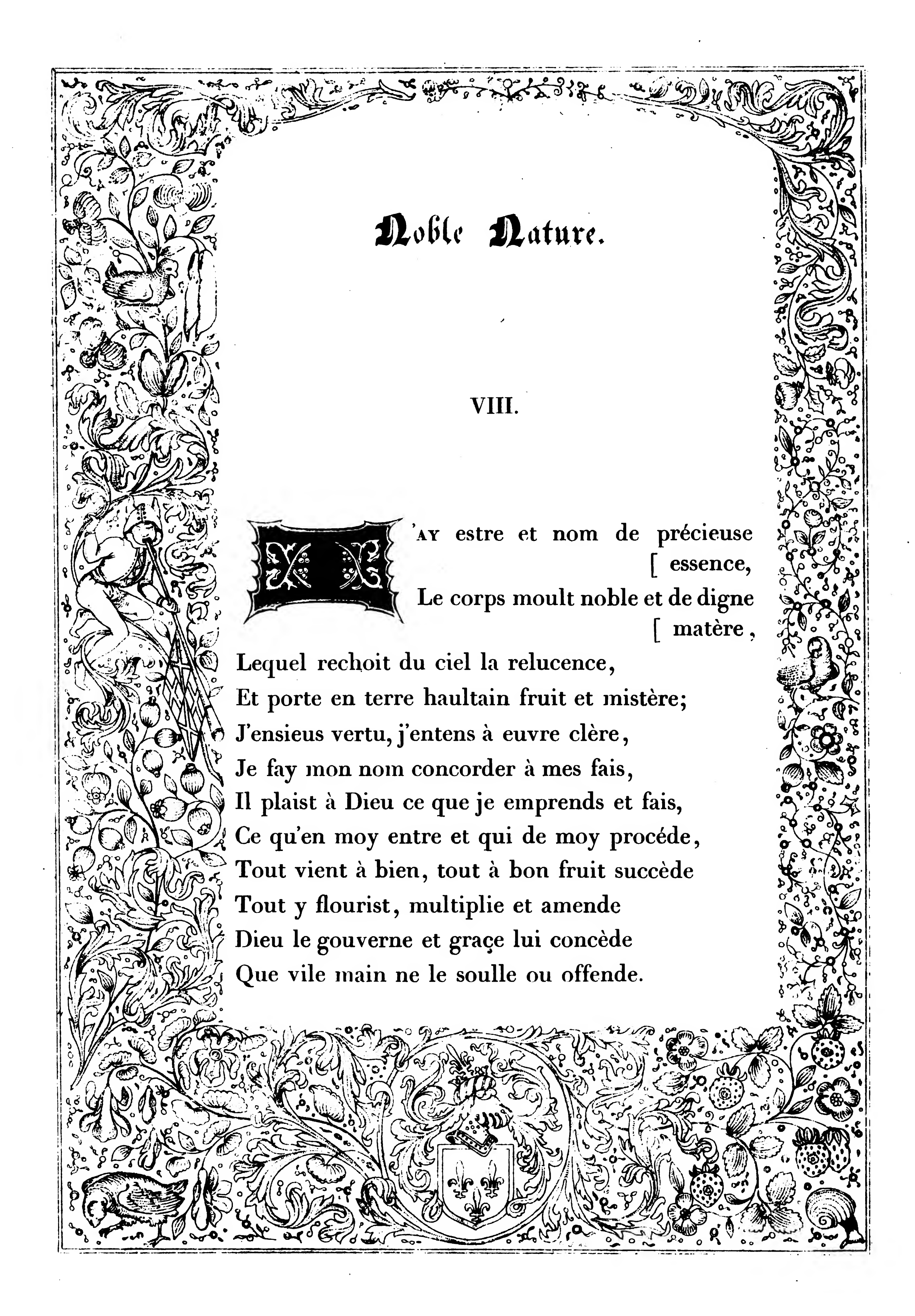
JADIS, jone enté en primitif eage,
Je fus plantée en vergier délittable
Pour là m'adduire au ploy et à l'usage
Du noble lieu, plain d'oudeur prouffittable;
Léens manoit une dame notable,
Riche de sens, surnommée Doctrine,
Portait clarté, non moindre que vitrine,
Portait pinchel pour ouvrer de painture,
Et n'y avoit arbre ne flouriture
Dont ne me fist cognoistre la substance,
Et dont, pour faire esplandir ma nature,
Ne me donnast saveur vraye et prestance.


Flouric
memore
Sum quiden
patrifamilias
de thesauro suo
vetera
similis
qui profert
nova et
nova
vetera



Comme la noif j'estoye blanche et nette,
De nulle tâche ou ordure encombrée:
Lors quant la dame o sa main popinette
S'est dessoubz moy reclinant aombrée,
Et d'un pincel m'a toute dejasprée,
Bouttant en moy figures mile et mile...,
Et puis encor, par forme plus subtile,
Me mist au col milions de branchettes
Rainceaulz flairans fleurs sans nombre doucettes,
Dont tant fus riche et clère en transparence,
Que pour me mettre ou ciel o les planettes,
A paine y a qui me roste apparence.

Le temps passé ma presté flouritures
Qui percent ciel, et la terre environnent,
Cil du présent me paint neuves figures,
De jour en jour selon qu'elles flouronnent
Tous mes chincq sens verdoyent et bourgonnent
En souvenir et retenance vive,
En ramener vertu intellective
Au poinct du temps et au poinct nécessaire
Sans que oubly viengne y estre traversaire,
Dont ma beaulté pourroit estre terme:
Qui ores suy un divin exemplaire,
Cler et tournable à science infinie.

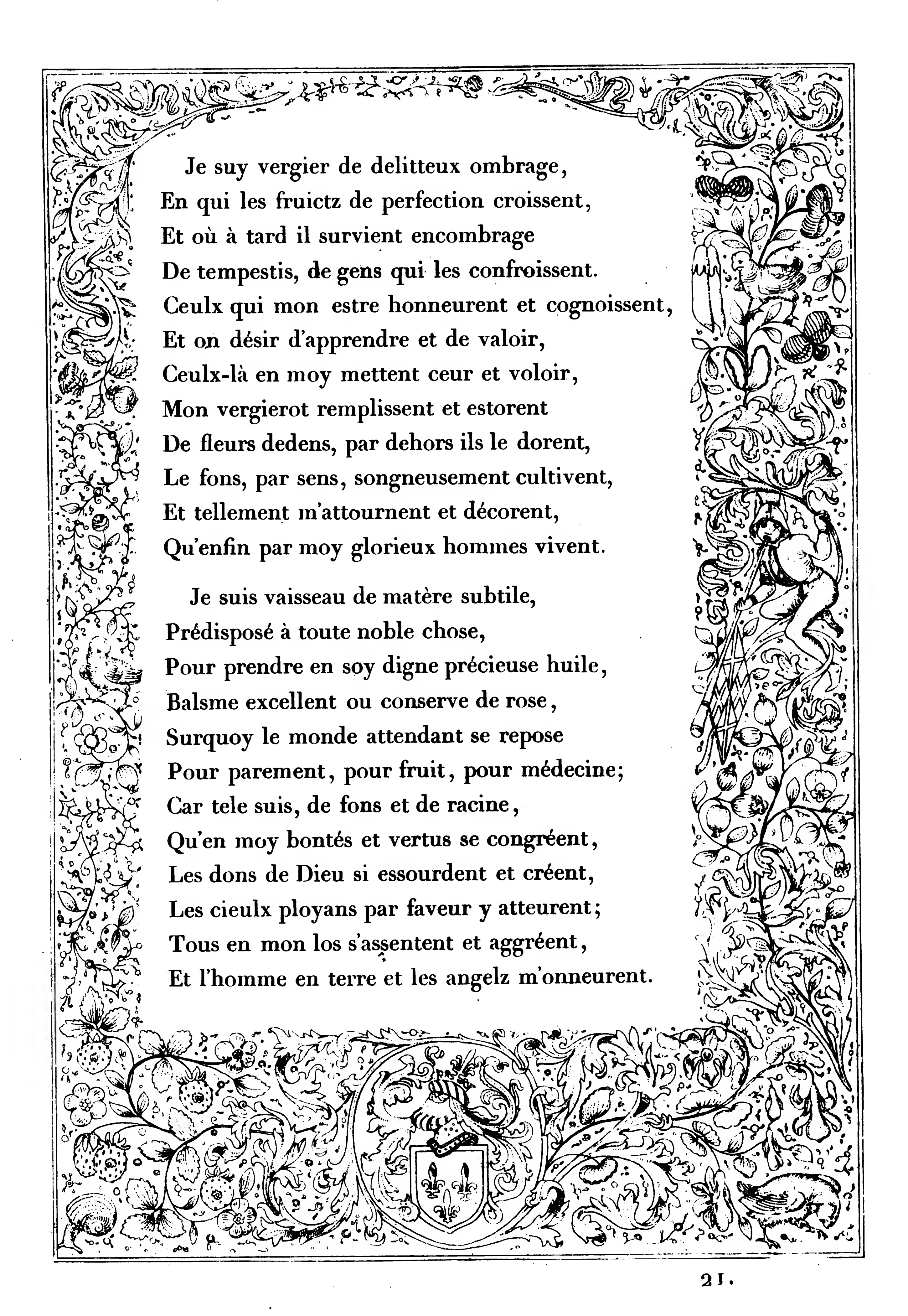


Noble Nature.

VIII.

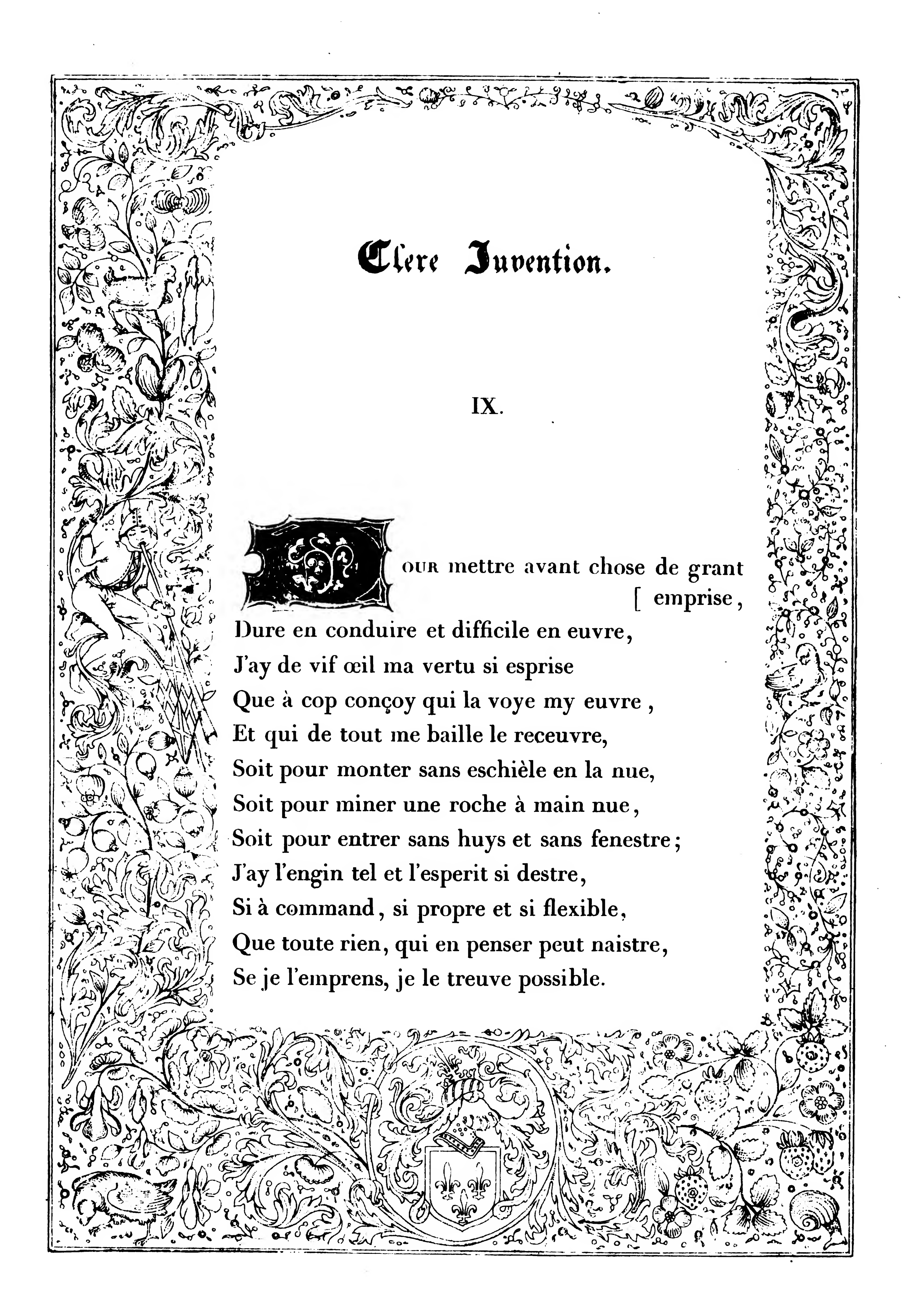
J'ay estre et nom de précieuse
[essence,
Le corps moult noble et de digne
[matère,
Lequel rechoit du ciel la relucence,
Et porte en terre haultain fruit et mistère;
J'ensieus vertu, j'entens à euvre clère,
Je fay mon nom concorder à mes fais,
Il plaist à Dieu ce que je emprends et fais,
Ce qu'en moy entre et qui de moy procéde,
Tout vient à bien, tout à bon fruit succède
Tout y flourist, multiplie et amende
Dieu le gouverne et graçe lui concède
Que vile main ne le soulle ou offende.


noble nature
adieu
a honeur
Molles quidem carne animos mente diuinus.



Je suy vergier de delitteux ombrage,
En qui les fruictz de perfection croissent,
Et où à tard il survient encombrage
De tempestis, de gens qui les confroissent.
Ceulx qui mon estre honneurent et cognoissent,
Et on désir d'apprendre et de valoir,
Ceulx-là en moy mettent ceur et voloir,
Mon vergierot remplissent et estorent
De fleurs dedens, par dehors ils le dorent,
Le fons, par sens, songneusement cultivent,
Et tellement m'attournent et décorent,
Qu'enfin par moy glorieux hommes vivent.

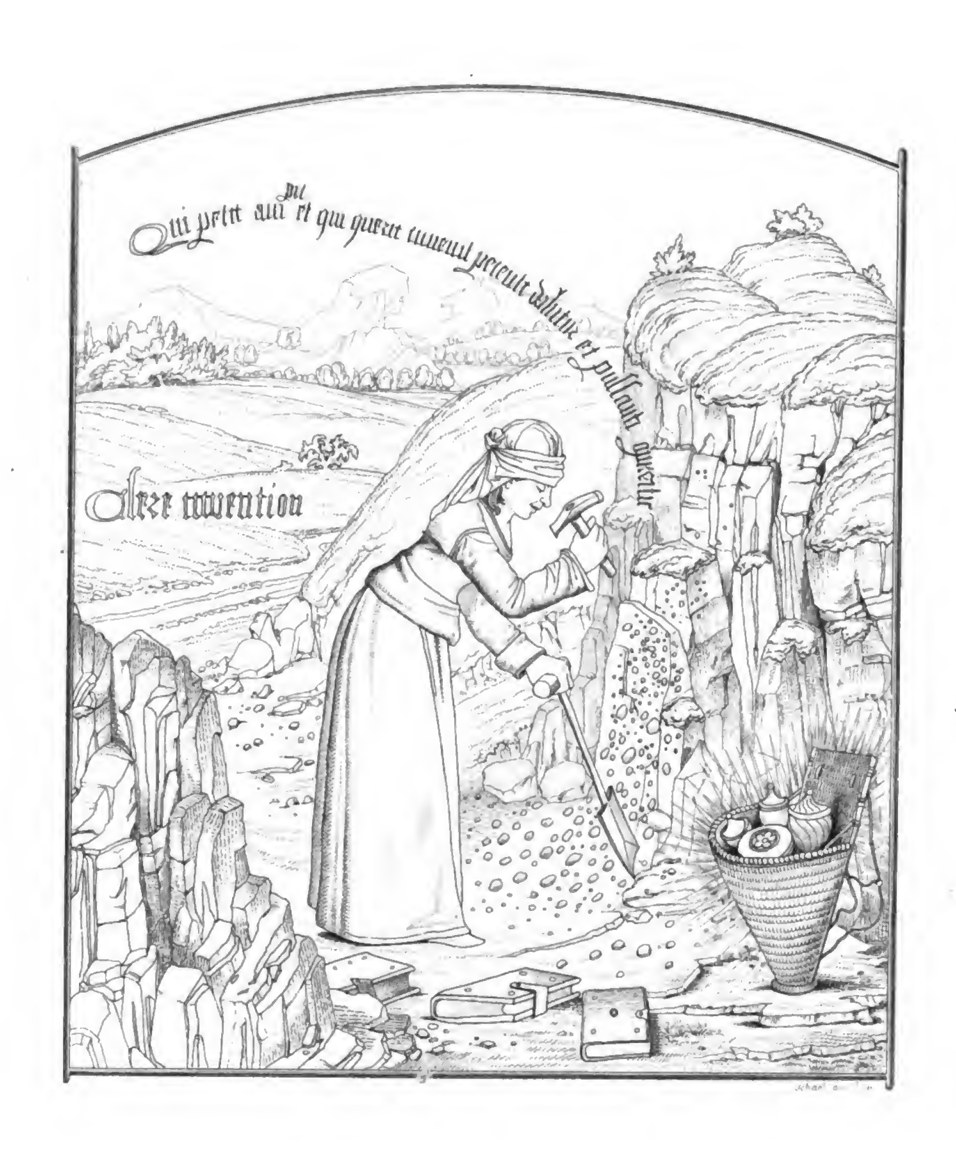
Je suis vaisseau de matère subtile,
Prédisposé à toute noble chose,
Pour prendre en soy digne précieuse huile,
Balsme excellent ou conserve de rose,
Surquoy le monde attendant se repose
Pour parement, pour fruit, pour médecine;
Car tele suis, de fons et de racine,
Qu'en moy bontés et vertus se congréent,
Les dons de Dieu si essourdent et créent,
Les cieulx ployans par faveur y atteurent;
Tous en mon los s'assentent et aggréent,
Et l'homme en terre et les angelz m'onneurent.

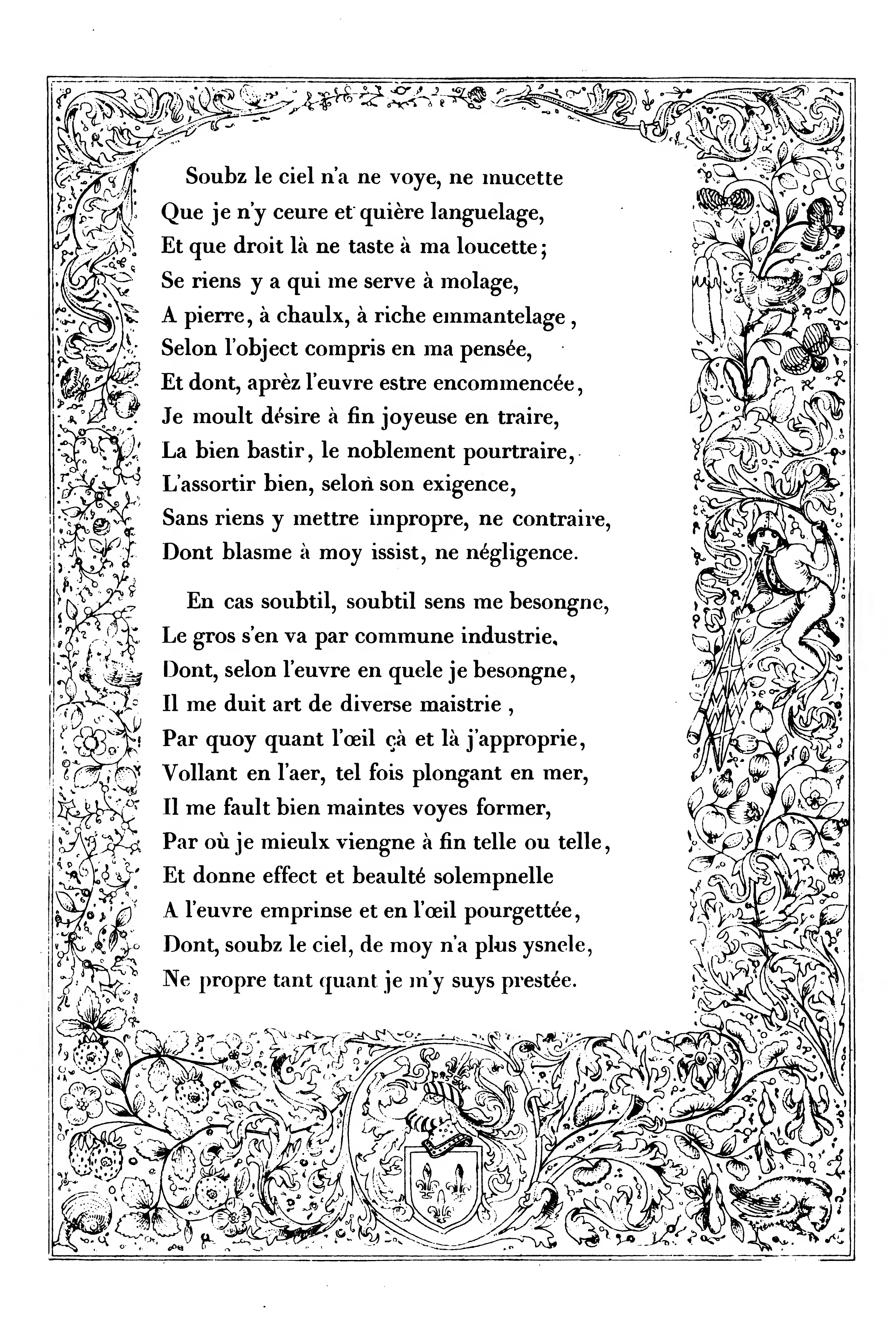


Clère Juvention.

IX.

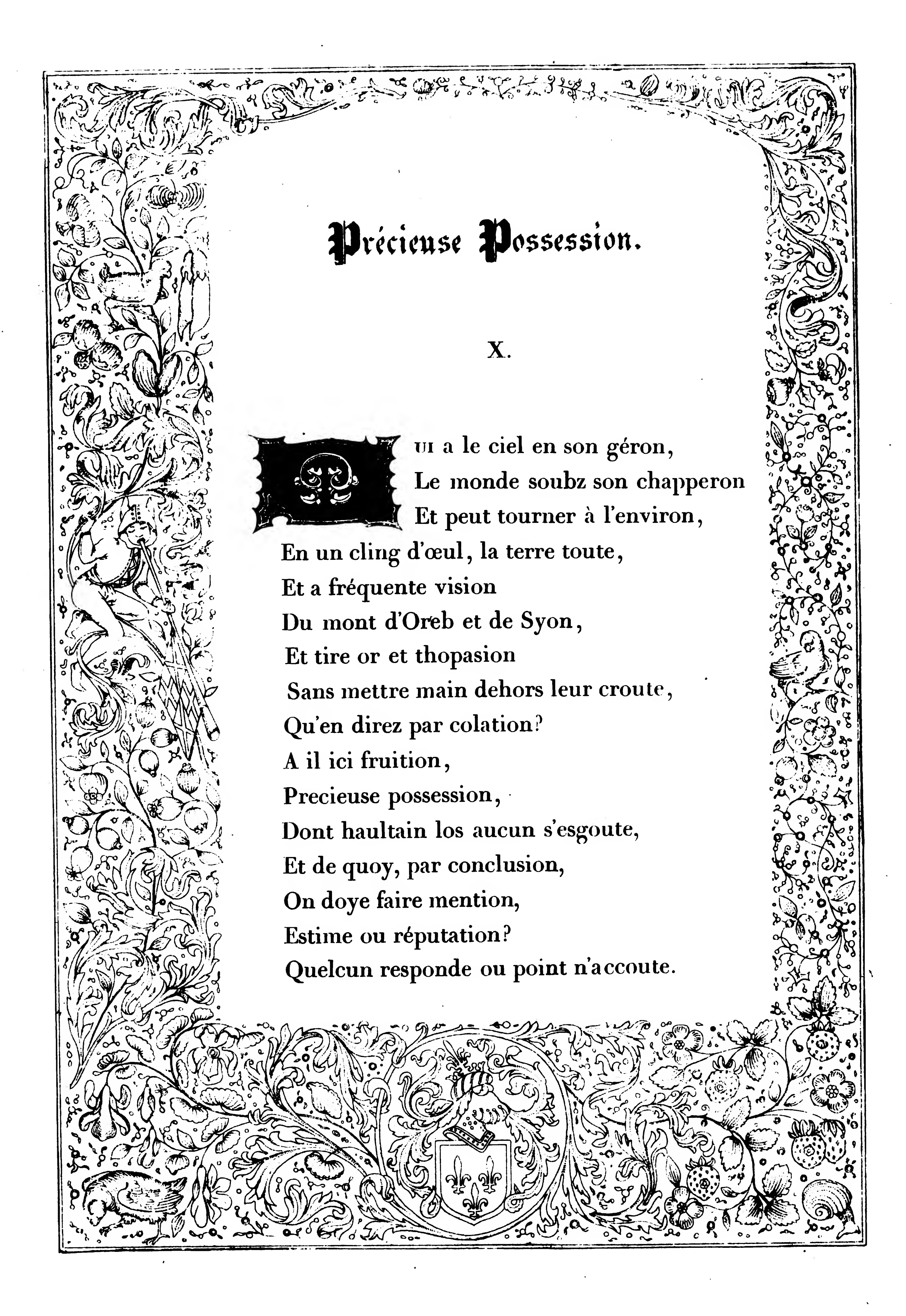
Pour mettre avant chose de grant
[emprise,
Dure en conduire et difficile en euvre,
J'ay de vif œil ma vertu si esprise
Que à cop conçoy qui la voye my euvre,
Et qui de tout me baille le receuvre,
Soit pour monter sans eschièle en la nue,
Soit pour miner une roche à main nue,
Soit pour entrer sans huys et sans fenestre;
J'ay l'engin tel et l'esperit si destre,
Si à command, si propre et si flexible,
Que toute rien, qui en penser peut naistre,
Se je l'emprens, je le treuve possible.





Soubz le ciel n'a ne voye, ne mucette
Que je n'y ceure et quière languelage,
Et que droit là ne taste à ma loucette;
Se riens y a qui me serve à molage,
A pierre, à chaulx, à riche emmantelage,
Selon l'object compris en ma pensée,
Et dont, aprèz l'euvre estre encommencée,
Je moult désire à fin joyeuse en traire,
La bien bastir, le noblement pourtraire,
L'assortir bien, selon son exigence,
Sans riens y mettre impropre, ne contraire,
Dont blasme à moy issist, ne négligence.

En cas soubtil, soubtil sens me besongne,
Le gros s'en va par commune industrie.
Dont, selon l'euvre en quele je besongne,
Il me duit art de diverse maistrie,
Par quoy quant l'œil çà et là j'approprie,
Vollant en l'aer, tel fois plongant en mer,
Il me fault bien maintes voyes former,
Par où je mieulx viengne à fin telle ou telle,
Et donne effect et beaulté solempnelle
A l'euvre emprinse et en l'œil pourgettée,
Dont, soubz le ciel, de moy n'a plus ysnele,
Ne propre tant quant je m'y suys prestée.

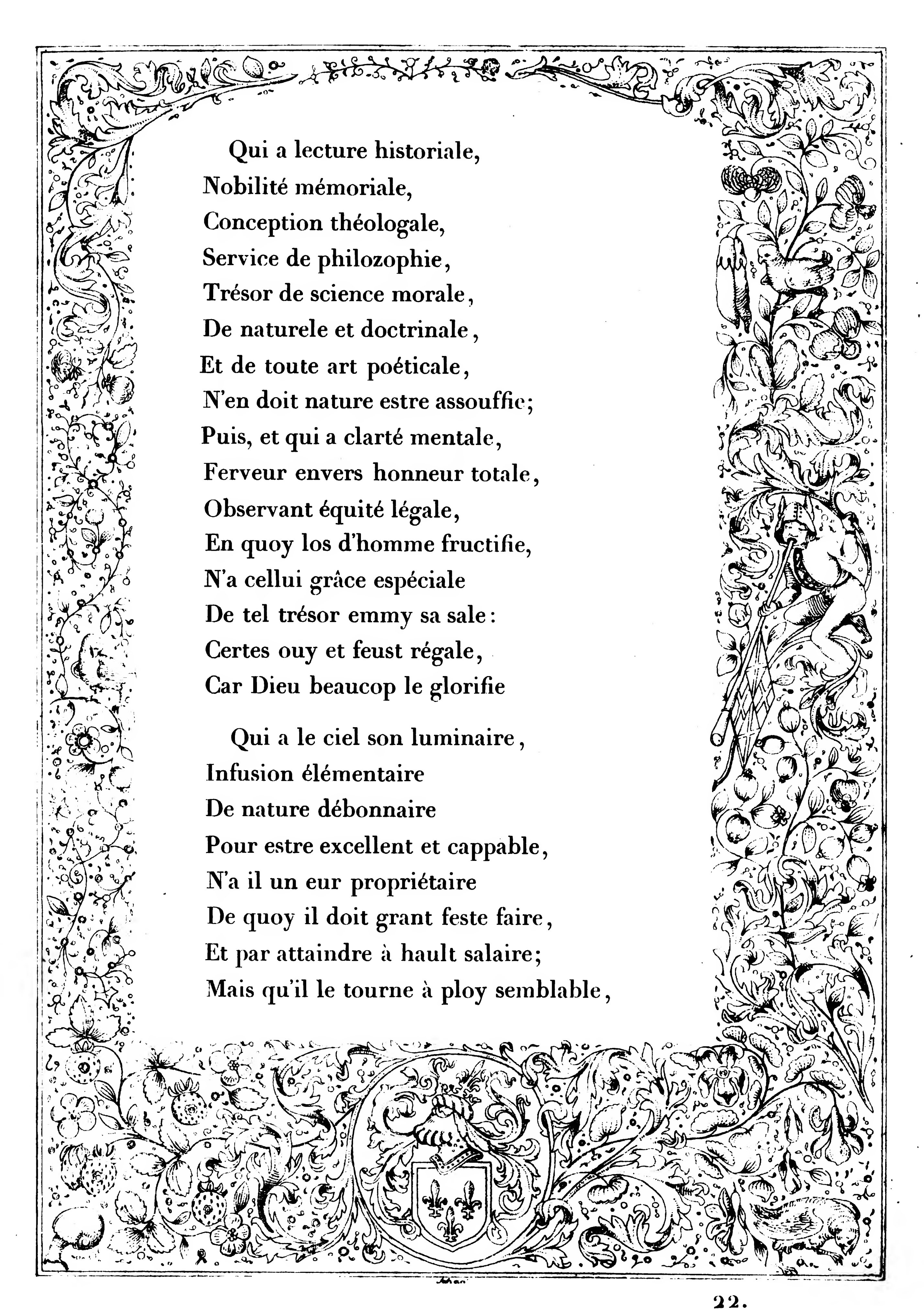


Précieuse Possession.

X.

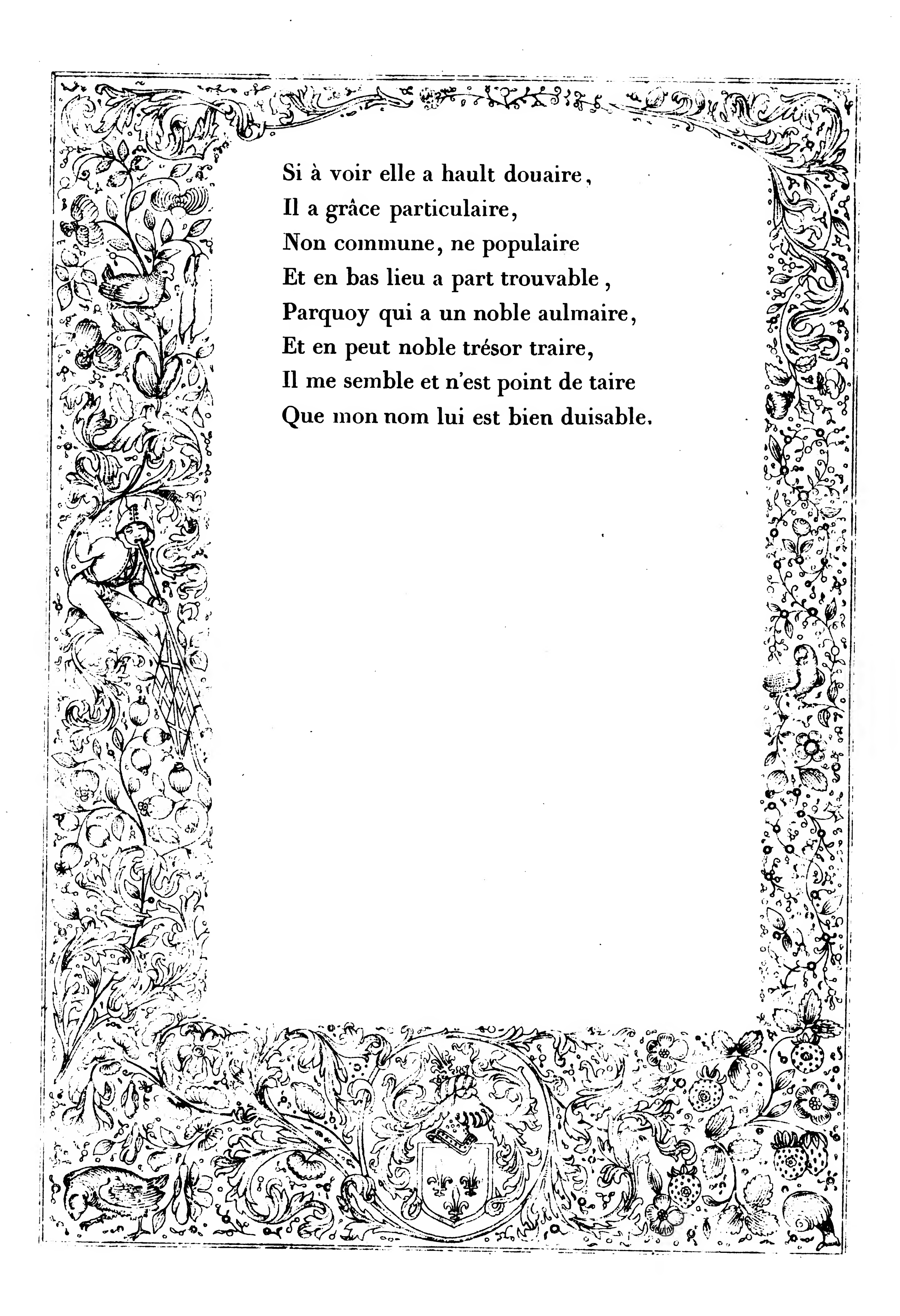
Qui a le ciel en son géron,
Le monde soubz son chapperon
Et peut tourner à l'environ,
En un cling d'œul, la terre toute,
Et a fréquente vision
Du mont d'Oreb et de Syon,
Et tire or et thopasion
Sans mettre main dehors leur croute,
Qu'en direz par colation?
A il ici fruition,
Precieuse possession,
Dont haultain los aucun s'esgoute,
Et de quoy, par conclusion,
On doye faire mention,
Estime ou réputation?
Quelcun responde ou point n'accoute.


precieuse possession
toutes sciences
toutes cognissances
Et qui creavit me requievit in tabernaculo suo



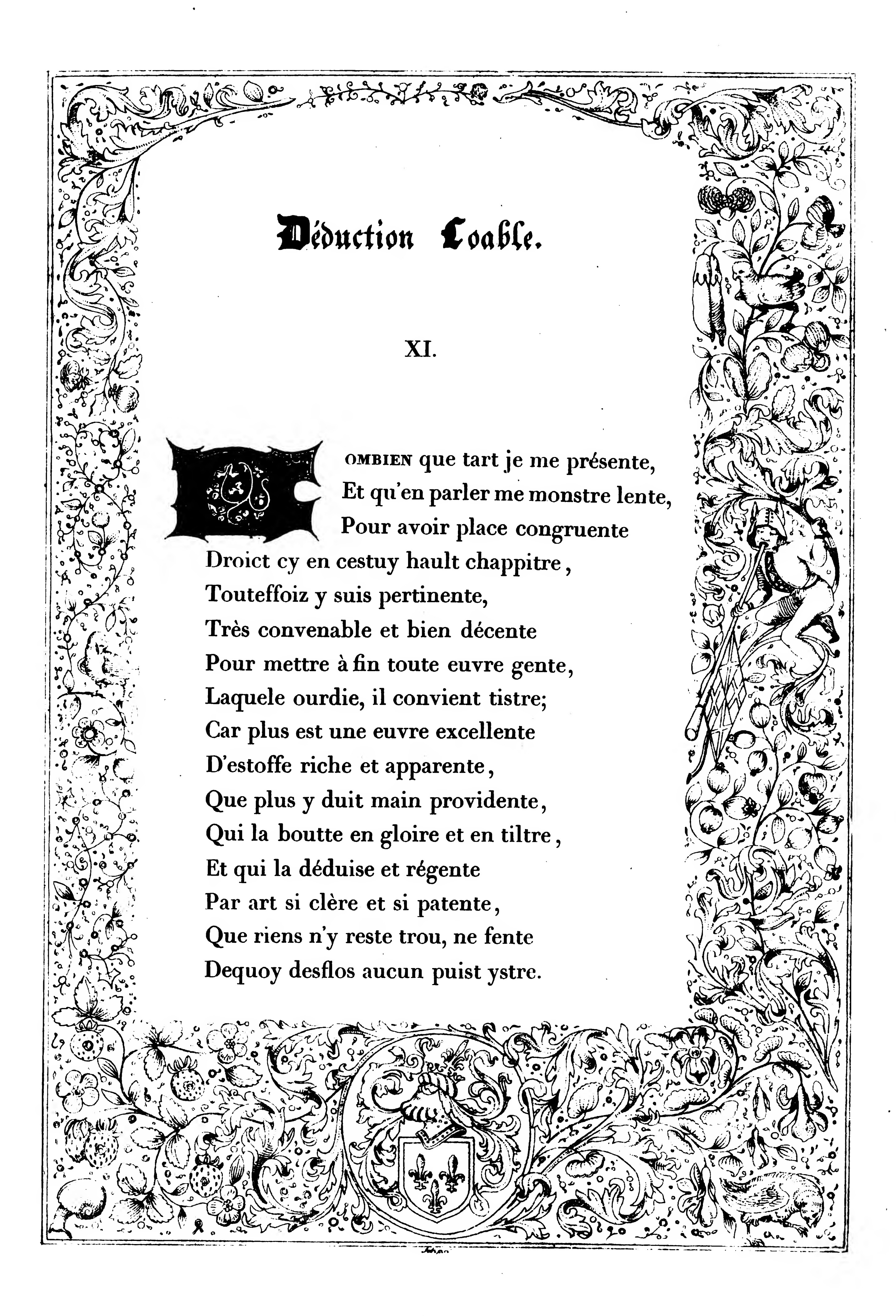
Qui a lecture historiale,
Nobilité mémoriale,
Conception théologale,
Service de philozophie,
Trésor de science morale,
De naturele et doctrinale,
Et de toute art poéticale,
N'en doit nature estre assouffie;
Puis, et qui a clarté mentale,
Ferveur envers honneur totale,
Observant équité légale,
En quoy los d'homme fructifie,
N'a cellui grâce espéciale
De tel trésor emmy sa sale:
Certes ouy et feust régale,
Car Dieu beaucop le glorifie

Qui a le ciel son luminaire,
Infusion élémentaire
De nature débonnaire
Pour estre excellent et cappable,
N'a il un eur propriétaire
De quoy il doit grant feste faire,
Et par attaindre à hault salaire;
Mais qu'il le tourne à ploy semblable,



Si à voir elle a hault douaire,
Il a grâce particulaire,
Non commune, ne populaire
Et en bas lieu a part trouvable,
Parquoy qui a un noble aulmaire,
Et en peut noble trésor traire,
Il me semble et n'est point de taire
Que mon nom lui est bien duisable.

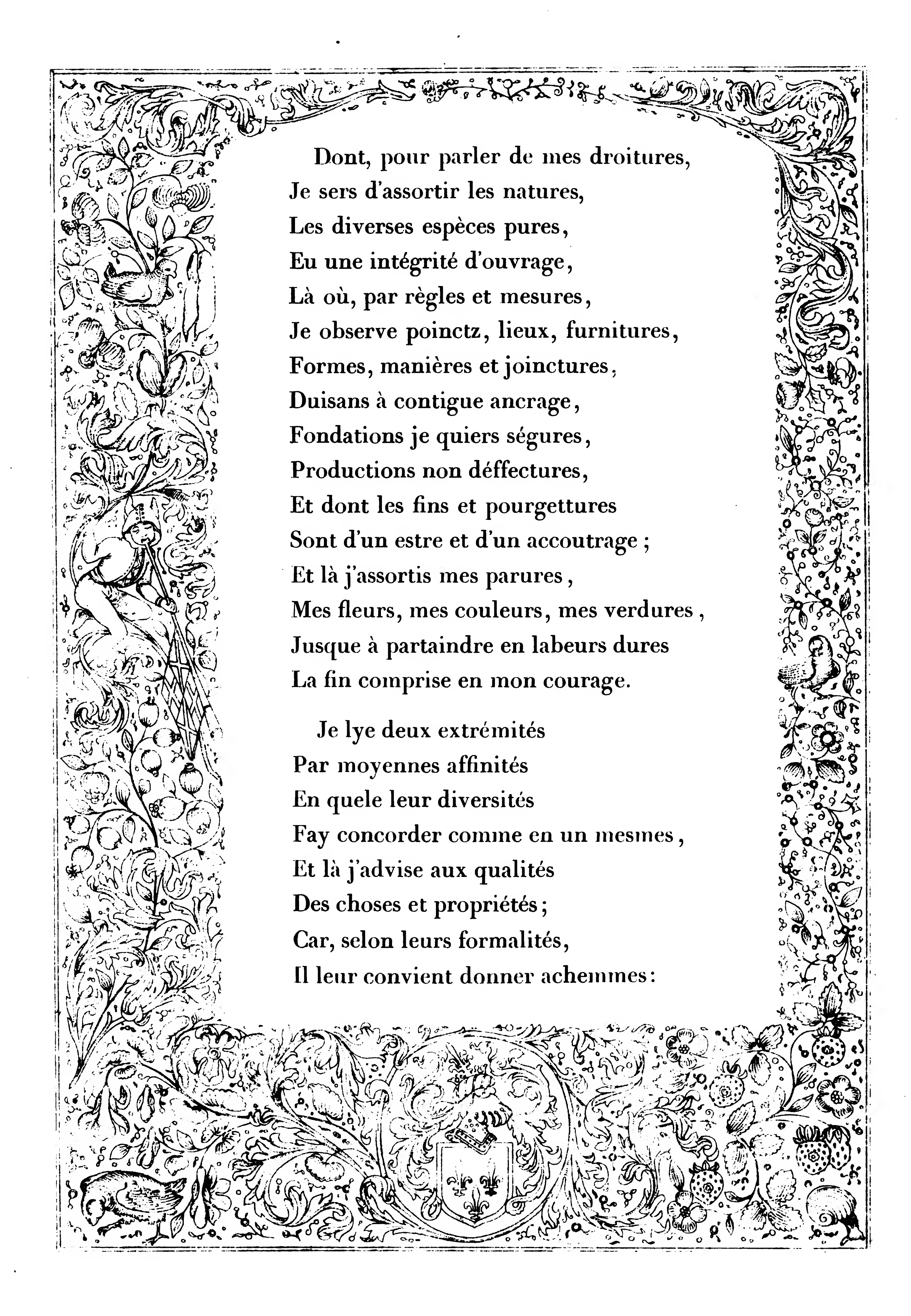

De duction
loable



Déduction Loable.

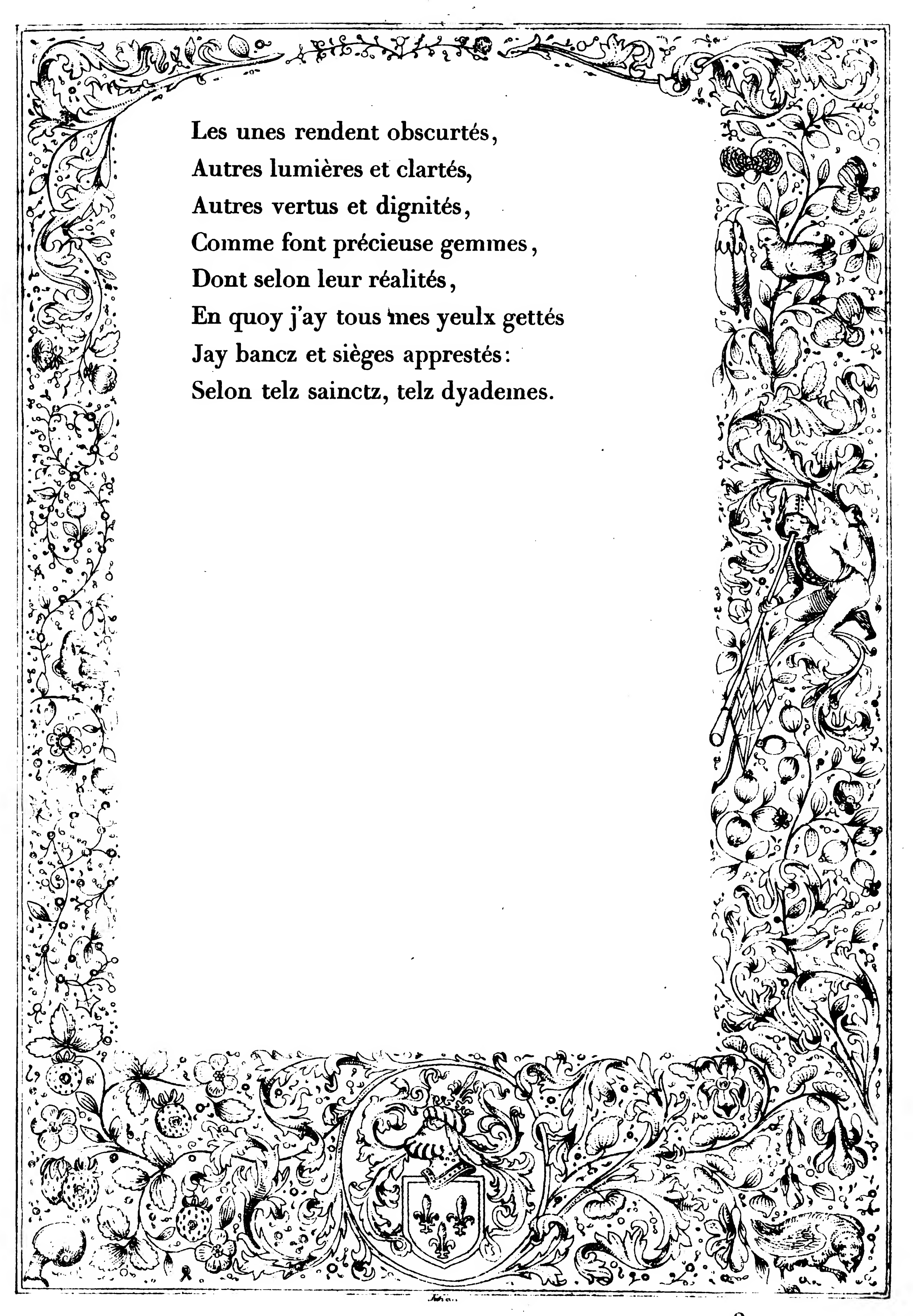
XI.

COMBIEN que tart je me présente,
Et qu'en parler me monstre lente,
Pour avoir place congruente
Droict cy en cestuy hault chappitre,
Touteffoiz y suis pertinente,
Très convenable et bien décente
Pour mettre à fin toute euvre gente,
Laquele ourdie, il convient tistre;
Car plus est une euvre excellente
D'estoffe riche et apparente,
Que plus y duit main providente,
Qui la boutte en gloire et en tiltre,
Et qui la déduise et régente
Par art si clère et si patente,
Que riens n'y reste trou, ne fente
Dequoy desflos aucun puist ystre.

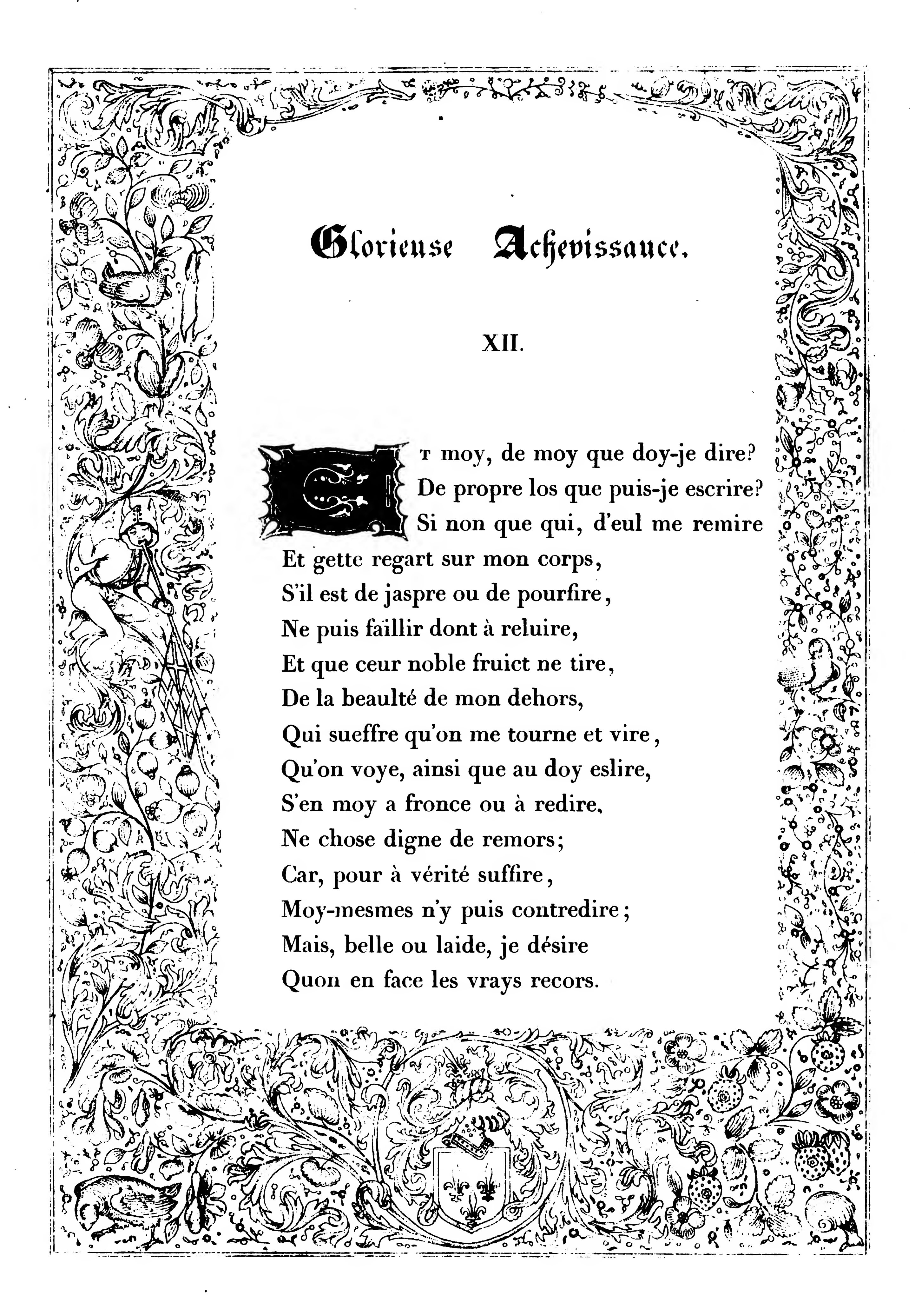


Dont, pour parler de mes droitures,
Je sers d'assortir les natures,
Les diverses espèces pures,
Eu une intégrité d'ouvrage,
Là où, par règles et mesures,
Je observe poinctz, lieux, furnitures,
Formes, manières et joinctures,
Duisans à contigue ancrage,
Fondations je quiers ségures,
Productions non déffectures,
Et dont les fins et pourgettures
Sont d'un estre et d'un accoutrage ;
Et là j'assortis mes parures,
Mes fleurs, mes couleurs, mes verdures,
Jusque à partaindre en labeurs dures
La fin comprise en mon courage.

Je lye deux extrémités
Par moyennes affinités
En quele leur diversités
Fay concorder comme en un mesmes,
Et là j'advise aux qualités
Des choses et propriétés ;
Car, selon leurs formalités,
Il leur convient donner achemmes:



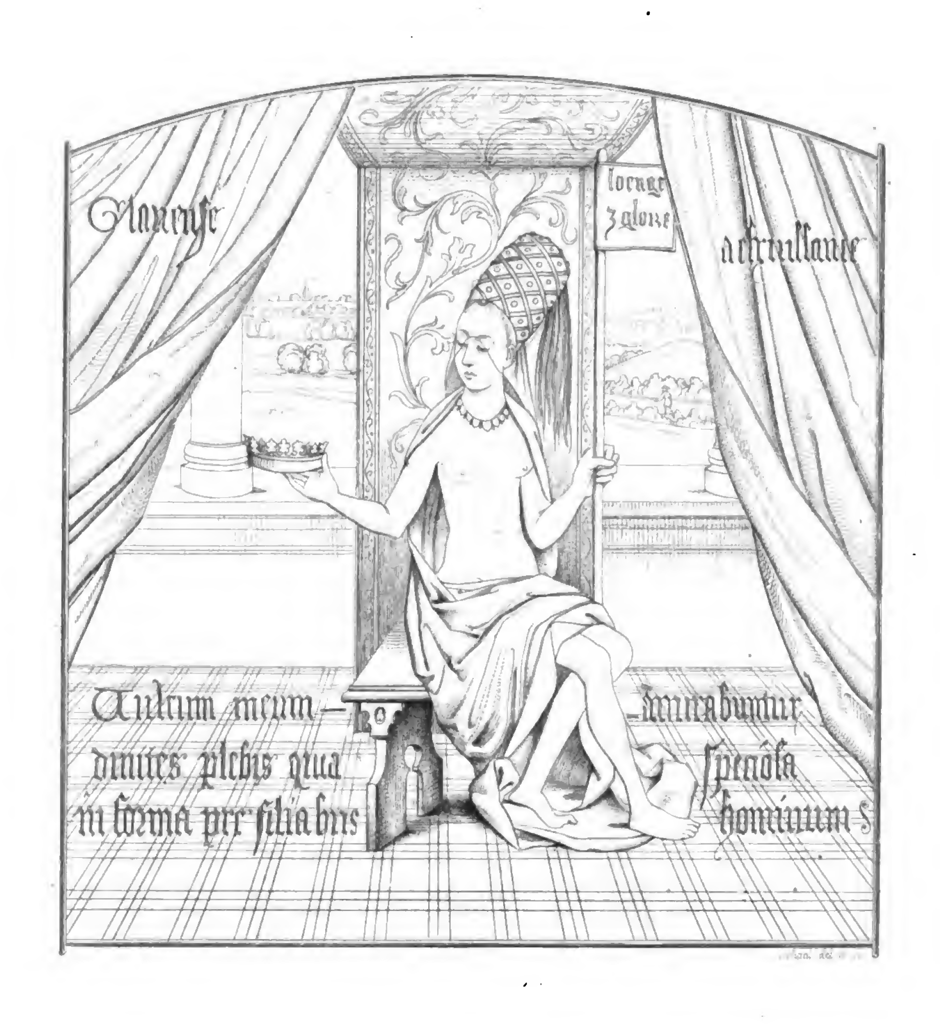
Les unes rendent obscurtés,
Autres lumières et clartés,
Autres vertus et dignités,
Comme font précieuse gemmes,
Dont selon leur réalités,
En quoy j'ay tous mes yeulx gettés
Jay bancz et sièges apprestés:
Selon telz sainctz, telz dyademes.

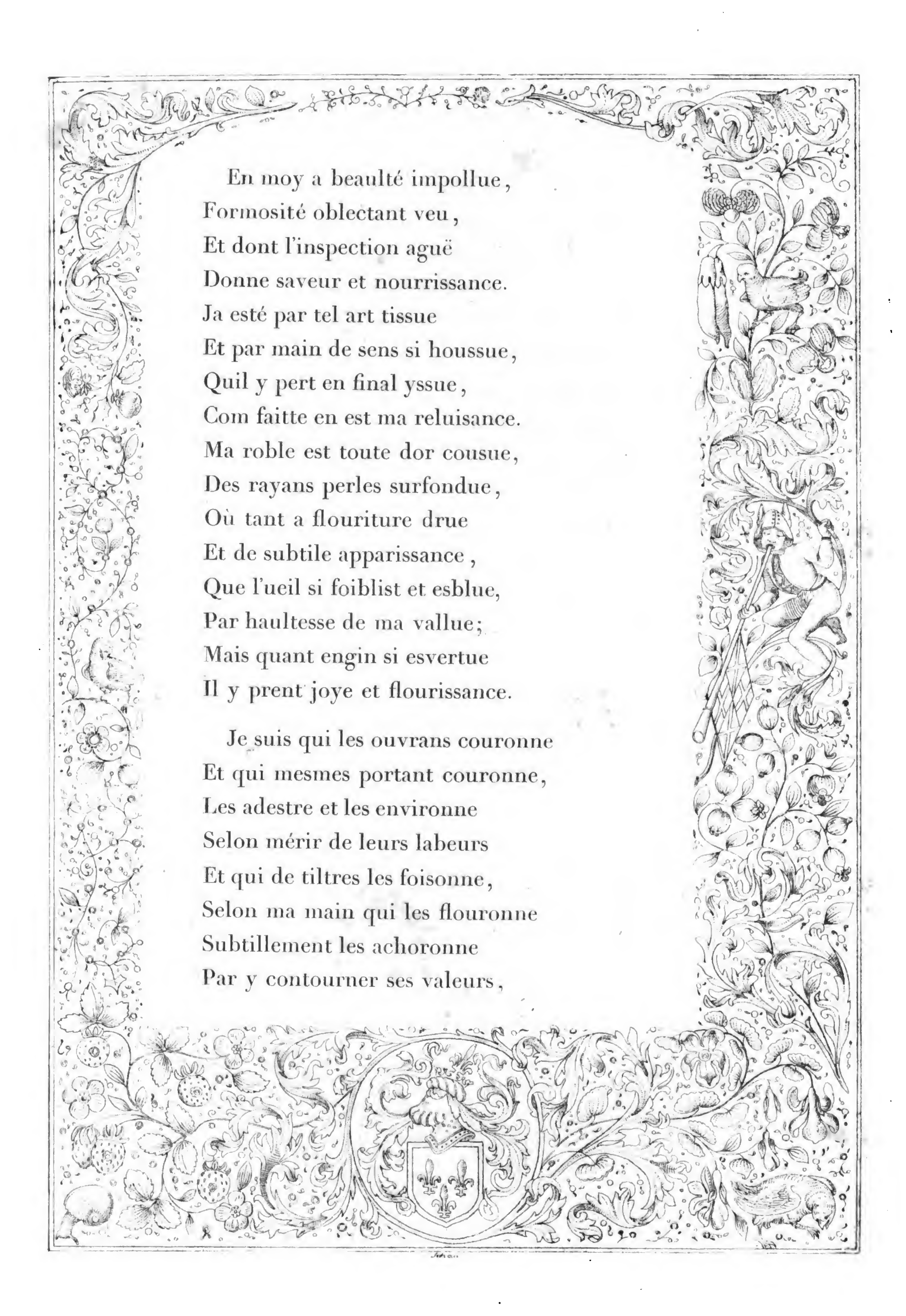


Glorieuse Achevissance.

XII.

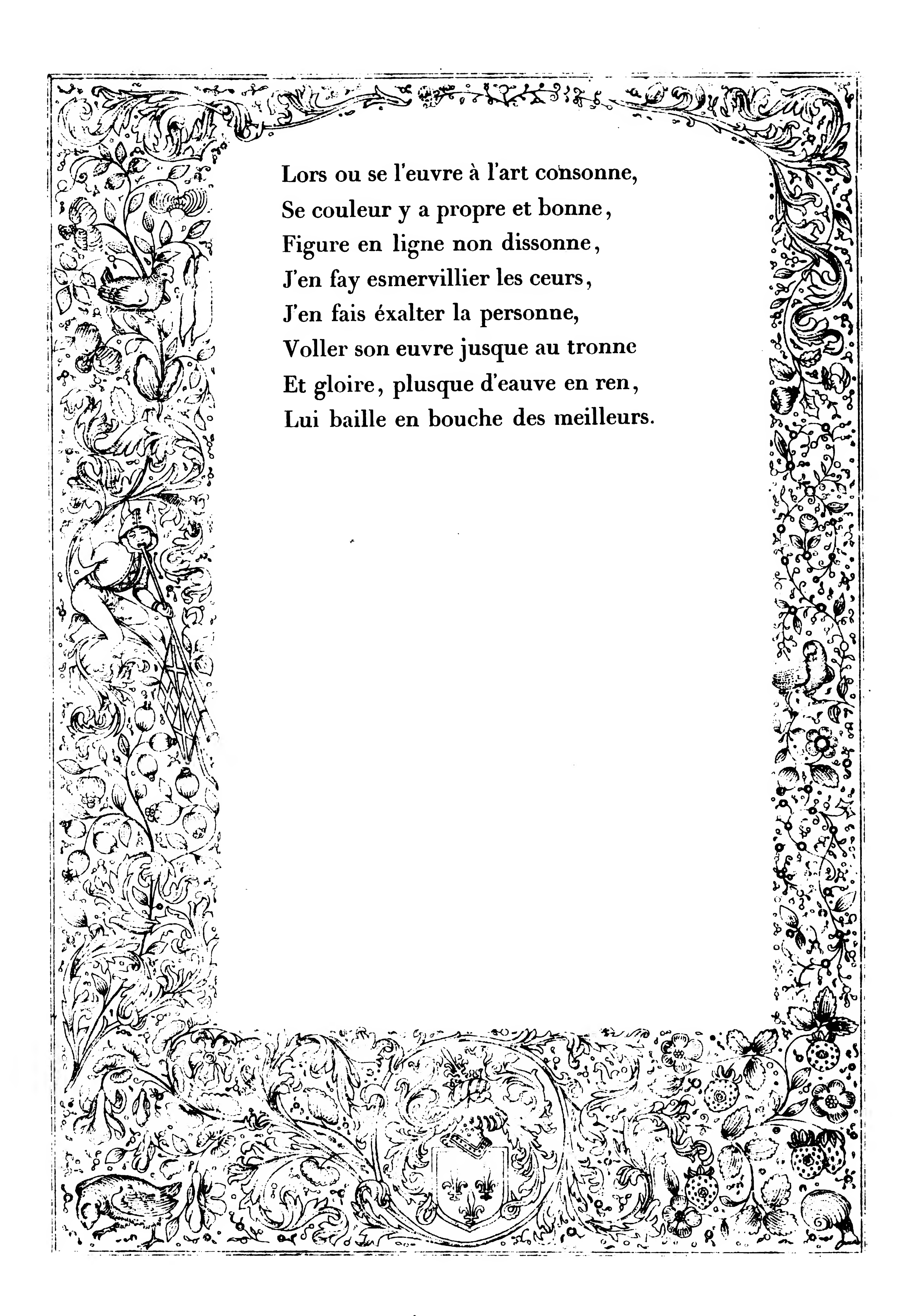
Et moy, de moy que doy-je dire?
De propre los que puis-je escrire?
Si non que qui, d'eul me remire
Et gette regart sur mon corps,
S'il est de jaspre ou de pourfire,
Ne puis faillir dont à reluire,
Et que ceur noble fruict ne tire,
De la beaulté de mon dehors,
Qui sueffre qu'on me tourne et vire,
Qu'on voye, ainsi que au doy eslire,
S'en moy a fronce ou à redire,
Ne chose digne de remors;
Car, pour à vérité suffire,
Moy-mesmes n'y puis contredire;
Mais, belle ou laide, je désire
Quon en face les vrays recors.


loenge z gloire
Vultum meum
deprecabuntur
divites plebis qua
speciosa
in forma prae filiis
hominum

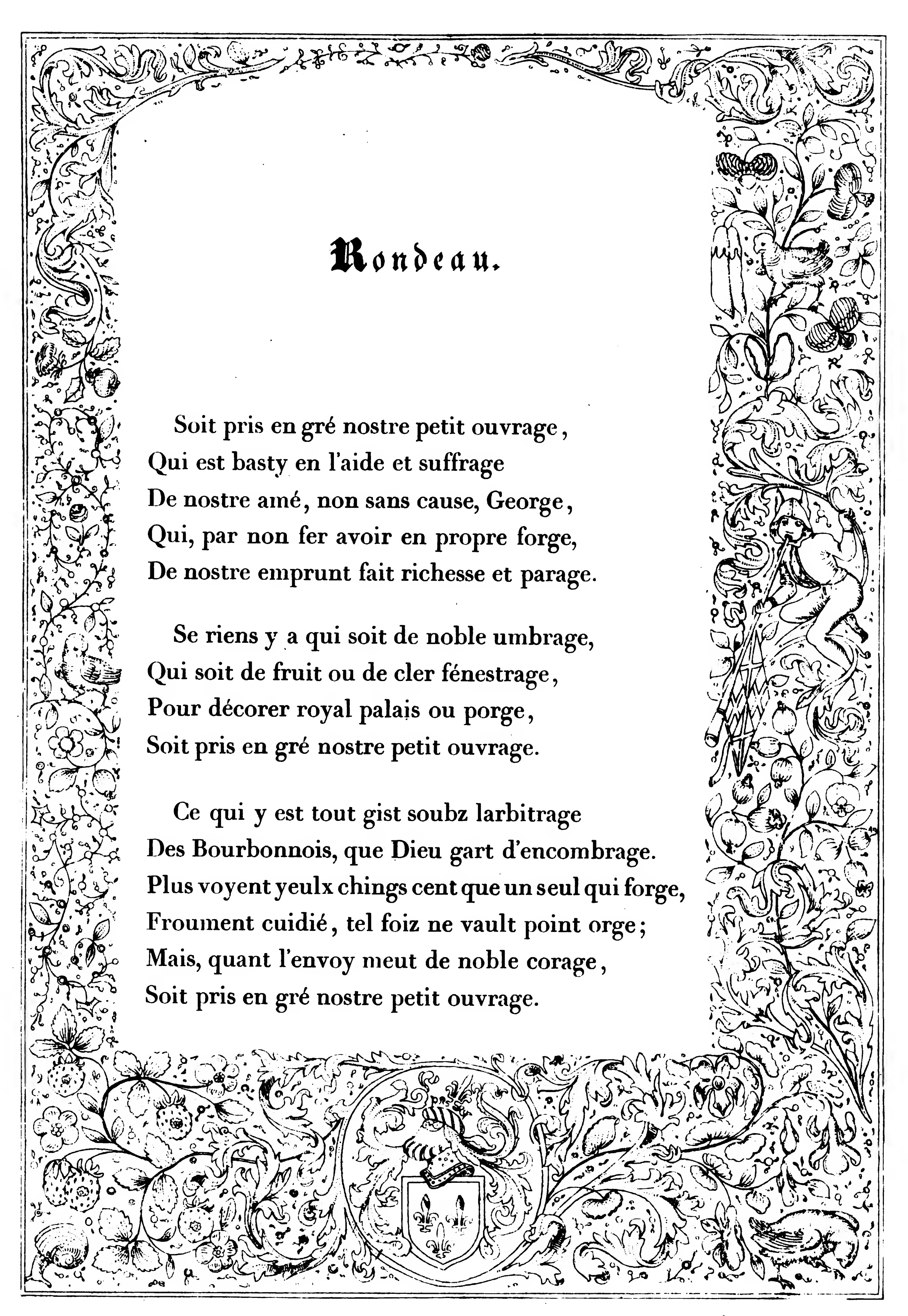


En moy a beaulté impollue,
Formosité oblectant veu,
Et dont l'inspection aguë
Donne saveur et nourrissance.
Ja esté par tel art tissue
Et par main de sens si houssue,
Quil y pert en final yssue,
Com faitte en est ma reluisance.
Ma roble est toute dor cousue,
Des rayans perles surfondue,
Où tant a flouriture drue
Et de subtile apparissance,
Que l'ueil si foiblist et esblue,
Par haultesse de ma vallue;
Mais quant engin si esvertue
Il y prent joye et flourissance.

Je suis qui les ouvrans couronne
Et qui mesmes portant couronne,
Les adestre et les environne
Selon mérir de leurs labeurs
Et qui de tiltres les foisonne,
Selon ma main qui les flouronne
Subtillement les achoronne
Par y contourner ses valeurs,



Lors ou se l'euvre à l'art consonne,
Se couleur y a propre et bonne,
Figure en ligne non dissonne,
J'en fay esmervillier les ceurs,
J'en fais éxalter la personne,
Voller son euvre jusque au tronne
Et gloire, plusque d'eauve en ren,
Lui baille en bouche des meilleurs.

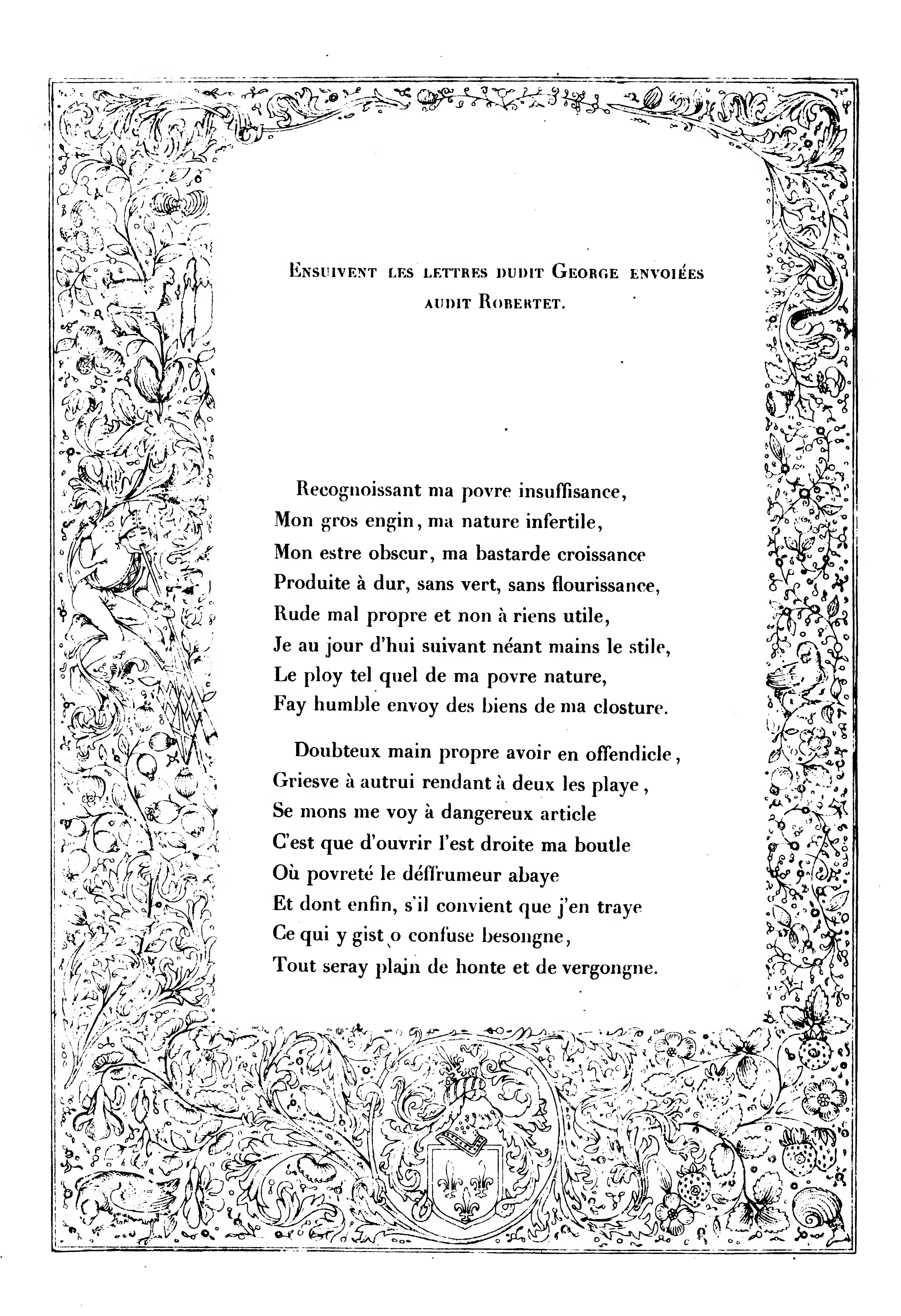


Rondeau.

Soit pris en gré nostre petit ouvrage,
Qui est basty en l'aide et suffrage
De nostre amé, non sans cause, George,
Qui, par non fer avoir en propre forge,
De nostre emprunt fait richesse et parage.

Se riens y a qui soit de noble umbrage,
Qui soit de fruit ou de cler fénestrage,
Pour décorer royal palais ou porge,
Soit pris en gré nostre petit ouvrage.

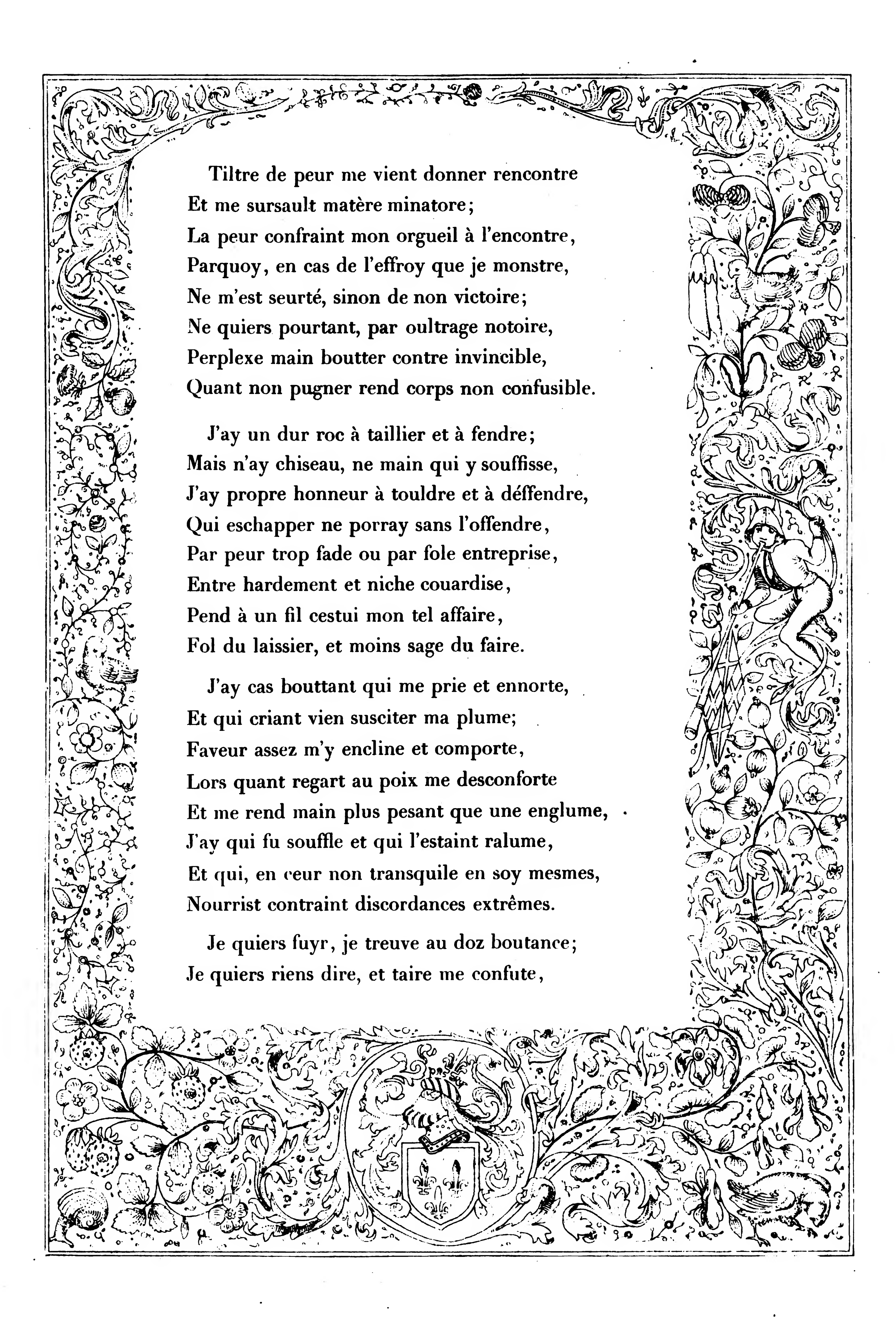
Ce qui y est tout gist soubz larbitrage
Des Bourbonnois, que Dieu gart d'encombrage.
Plus voyent yeulx chings cent que un seul qui forge,
Froument cuidié, tel foiz ne vault point orge;
Mais, quant l'envoy meut de noble corage,
Soit pris en gré nostre petit ouvrage.



Ensuivent les lettres dudit George envoiées audit Robertet.

Recognoissant ma povre insuffisance,
Mon gros engin, ma nature infertile,
Mon estre obscur, ma bastarde croissance
Produite à dur, sans vert, sans flourissance,
Rude mal propre et non à riens utile,
Je au jour d'hui suivant néant mains le stile,
Le ploy tel quel de ma povre nature,
Fay humble envoy des biens de ma closture.

Doubteux main propre avoir en offendicle,
Griesve à autrui rendant à deux les playe,
Se mons me voy à dangereux article
C'est que d'ouvrir l'est droite ma boutle
Où povreté le déffrumeur abaye
Et dont enfin, s'il convient que j'en traye
Ce qui y gist o confuse besongne,
Tout seray plain de honte et de vergongne.

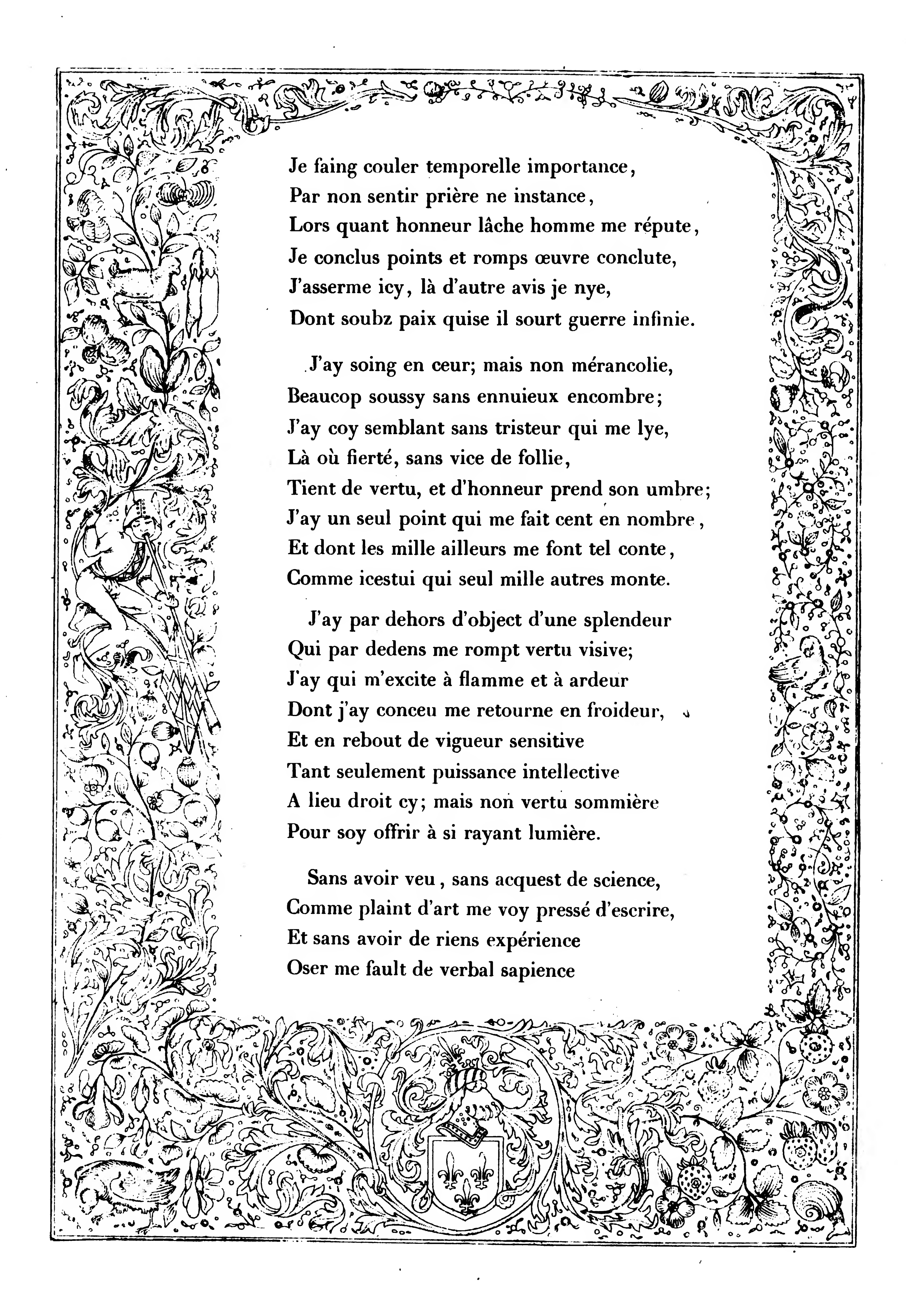


Tiltre de peur me vient donner rencontre
Et me sursault matère minatore;
La peur confraint mon orgueil à l'encontre,
Parquoy, en cas de l'effroy que je monstre,
Ne m'est seurté, sinon de non victoire;
Ne quiers pourtant, par oultrage notoire,
Perplexe main boutter contre invincible,
Quant non pugner rend corps non confusible.

J'ay un dur roc à taillier et à fendre;
Mais n'ay chiseau, ne main qui y souffisse,
J'ay propre honneur à touldre et à déffendre,
Qui eschapper ne porray sans l'offendre,
Par peur trop fade ou par fole entreprise,
Entre hardement et niche couardise,
Pend à un fil cestui mon tel affaire,
Fol du laissier, et moins sage du faire.

J'ay cas bouttant qui me prie et ennorte,
Et qui criant vien susciter ma plume;
Faveur assez m'y encline et comporte,
Lors quant regart au poix me desconforte
Et me rend main plus pesant que une englume,
J'ay qui fu souffle et qui l'estaint ralume,
Et qui, en ceur non transquile en soy mesmes,
Nourrist contraint discordances extrêmes.

Je quiers fuyr, je treuve au doz boutance;
Je quiers riens dire, et taire me confute,

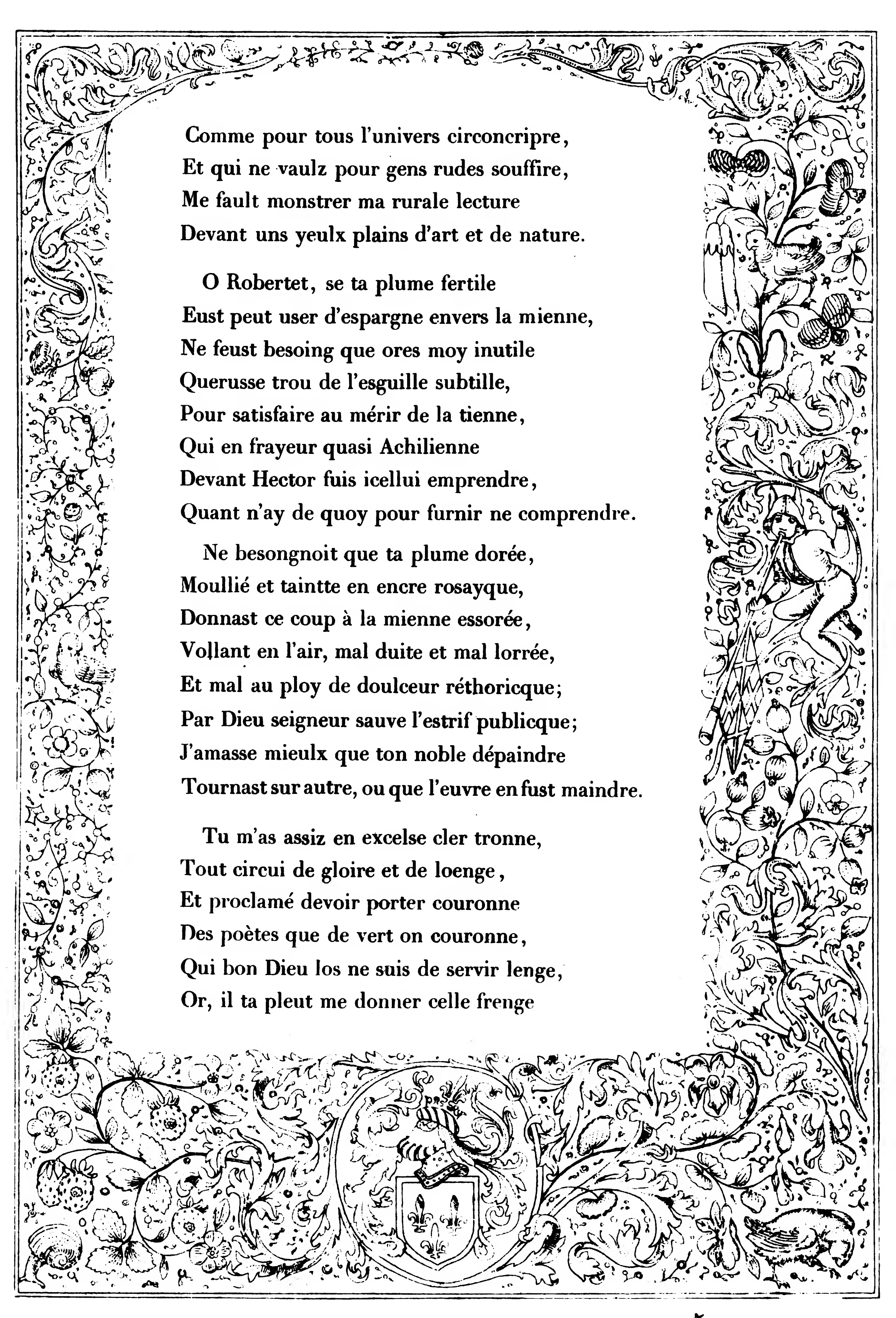


Je faing couler temporelle importance,
Par non sentir prière ne instance,
Lors quant honneur lâche homme me répute,
Je conclus points et romps œuvre conclute,
J'asserme icy, là d'autre avis je nye,
Dont soubz paix quise il sourt guerre infinie.

J'ay soing en ceur; mais non mérancolie,
Beaucop soussy sans ennuieux encombre;
J'ay coy semblant sans tristeur qui me lye,
Là où fierté, sans vice de follie,
Tient de vertu, et d'honneur prend son umbre;
J'ay un seul point qui me fait cent en nombre,
Et dont les mille ailleurs me font tel conte,
Comme icestui qui seul mille autres monte.

J'ay par dehors d'object d'une splendeur
Qui par dedens me rompt vertu visive;
J'ay qui m'excite à flamme et à ardeur
Dont j'ay conceu me retourne en froideur,
Et en rebout de vigueur sensitive
Tant seulement puissance intellective
A lieu droit cy; mais non vertu sommière
Pour soy offrir à si rayant lumière.

Sans avoir veu, sans acquest de science,
Comme plaint d'art me voy pressé d'escrire,
Et sans avoir de riens expérience
Oser me fault de verbal sapience

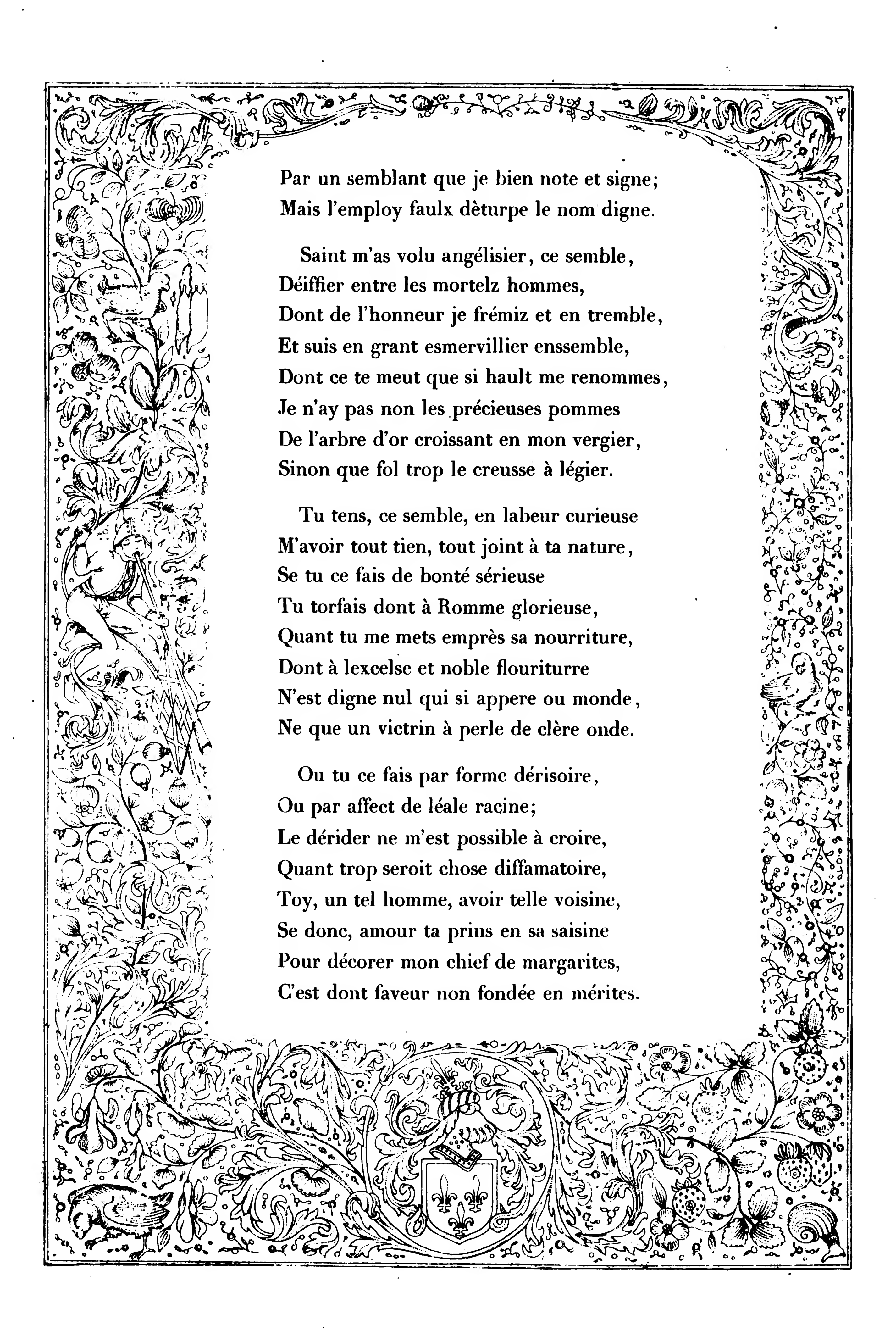


Comme pour tous l'univers circoncripre,
Et qui ne vaulz pour gens rudes souffire,
Me fault monstrer ma rurale lecture
Devant uns yeulx plains d'art et de nature.

O Robertet, se ta plume fertile
Eust peut user d'espargne envers la mienne,
Ne feust besoing que ores moy inutile
Querusse trou de l'esguille subtille,
Pour satisfaire au mérir de la tienne,
Qui en frayeur quasi Achilienne
Devant Hector fuis icellui emprendre,
Quant n'ay de quoy pour furnir ne comprendre.

Ne besongnoit que ta plume dorée,
Moullié et taintte en encre rosayque,
Donnast ce coup à la mienne essorée,
Vollant en l'air, mal duite et mal lorrée,
Et mal au ploy de doulceur réthoricque;
Par Dieu seigneur sauve l'estrif publicque;
J'amasse mieulx que ton noble dépaindre
Tournast sur autre, ou que l'euvre en fust maindre.

Tu m'as assiz en excelse cler tronne,
Tout circui de gloire et de loenge,
Et proclamé devoir porter couronne
Des poètes que de vert on couronne,
Qui bon Dieu los ne suis de servir lenge,
Or, il ta pleut me donner celle frenge

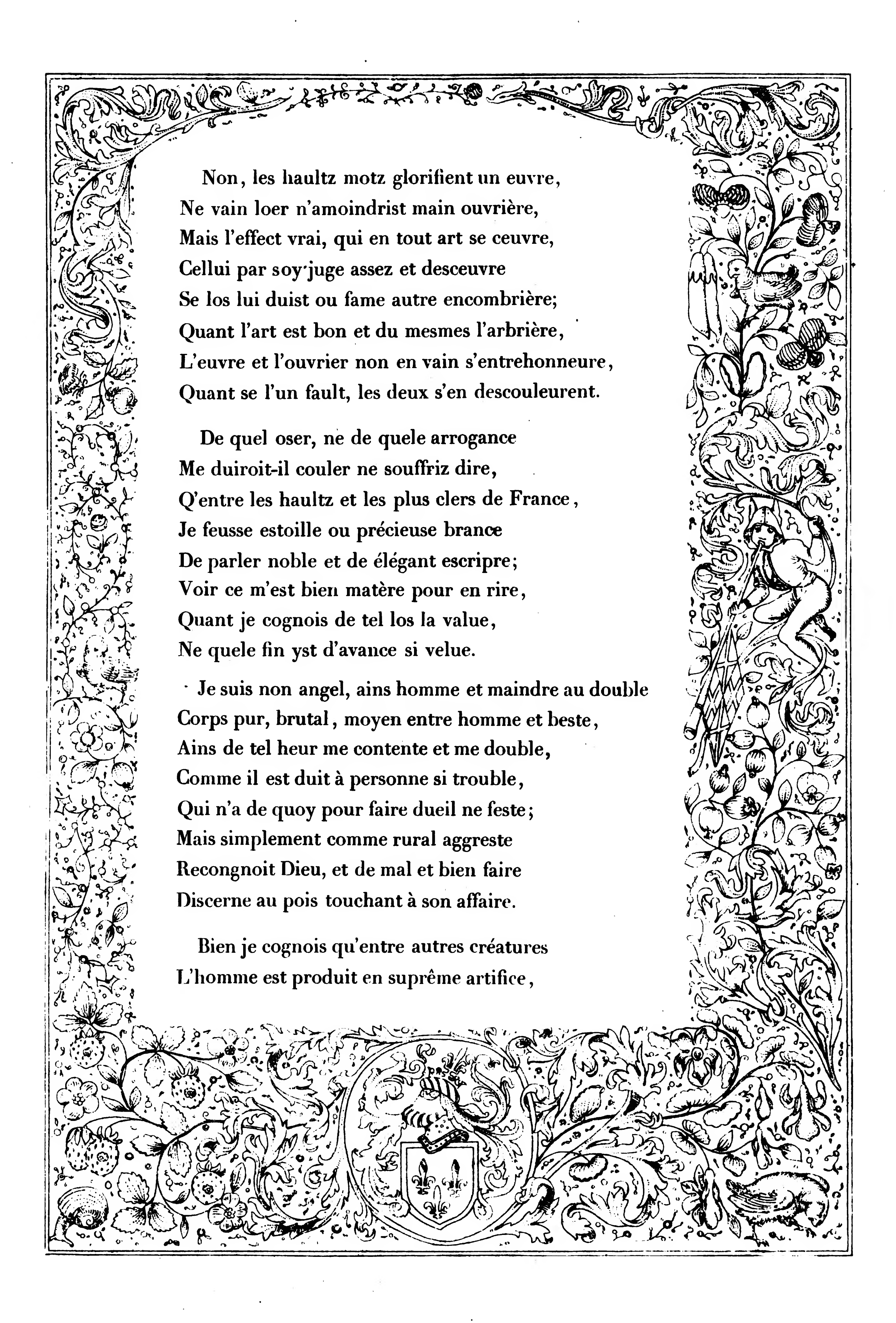


Par un semblant que je bien note et signe;
Mais l'employ faulx dèturpe le nom digne.

Saint m'as volu angélisier, ce semble,
Déiffier entre les mortelz hommes,
Dont de l'honneur je frémiz et en tremble,
Et suis en grant esmervillier enssemble,
Dont ce te meut que si hault me renommes,
Je n'ay pas non les précieuses pommes
De l'arbre d'or croissant en mon vergier,
Sinon que fol trop le creusse à légier.

Tu tens, ce semble, en labeur curieuse
M'avoir tout tien, tout joint à ta nature,
Se tu ce fais de bonté sérieuse
Tu torfais dont à Romme glorieuse,
Quant tu me mets emprès sa nourriture,
Dont à lexcelse et noble flouriturre
N'est digne nul qui si appere ou monde,
Ne que un victrin à perle de clère onde.

Ou tu ce fais par forme dérisoire,
Ou par affect de léale racine;
Le dérider ne m'est possible à croire,
Quant trop seroit chose diffamatoire,
Toy, un tel homme, avoir telle voisine,
Se donc, amour ta prins en sa saisine
Pour décorer mon chief de margarites,
C'est dont faveur non fondée en mérites.

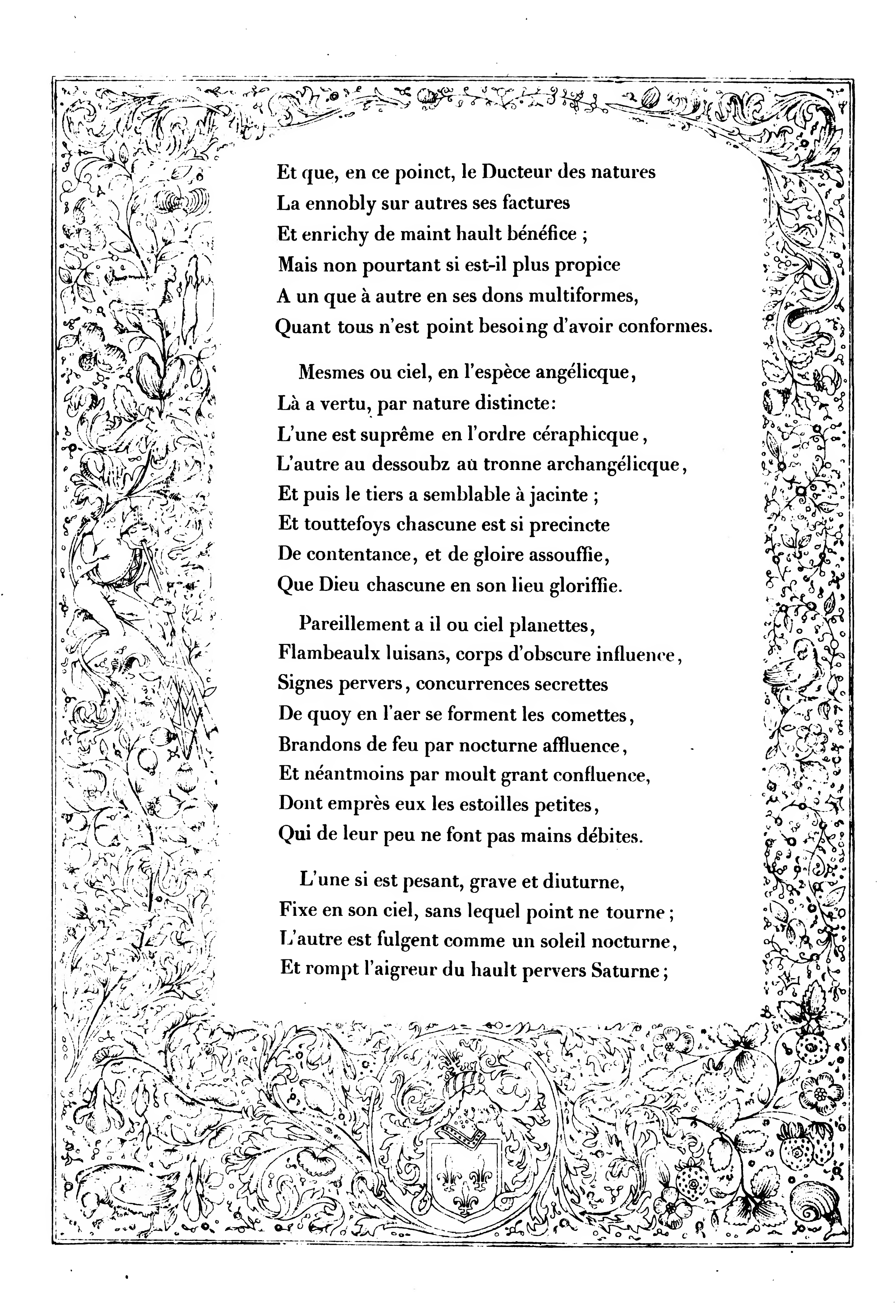


Non, les haultz motz glorifient un euvre,
Ne vain loer n'amoindrist main ouvrière,
Mais l'effect vrai, qui en tout art se ceuvre,
Cellui par soy juge assez et desceuvre
Se los lui duist ou fame autre encombrière;
Quant l'art est bon et du mesmes l'arbrière,
L'euvre et l'ouvrier non en vain s'entrehonneure,
Quant se l'un fault, les deux s'en descouleurent.

De quel oser, ne de quele arrogance
Me duiroit-il couler ne souffriz dire,
Q'entre les haultz et les plus clers de France,
Je feusse estoille ou précieuse brance
De parler noble et de élégant escripre;
Voir ce m'est bien matère pour en rire,
Quant je cognois de tel los la value,
Ne quele fin yst d'avance si velue.

Je suis non angel, ains homme et maindre au double
Corps pur, brutal, moyen entre homme et beste,
Ains de tel heur me contente et me double,
Comme il est duit à personne si trouble,
Qui n'a de quoy pour faire dueil ne feste;
Mais simplement comme rural aggreste
Recongnoit Dieu, et de mal et bien faire
Discerne au pois touchant à son affaire.

Bien je cognois qu'entre autres créatures
L'homme est produit en suprême artifice,

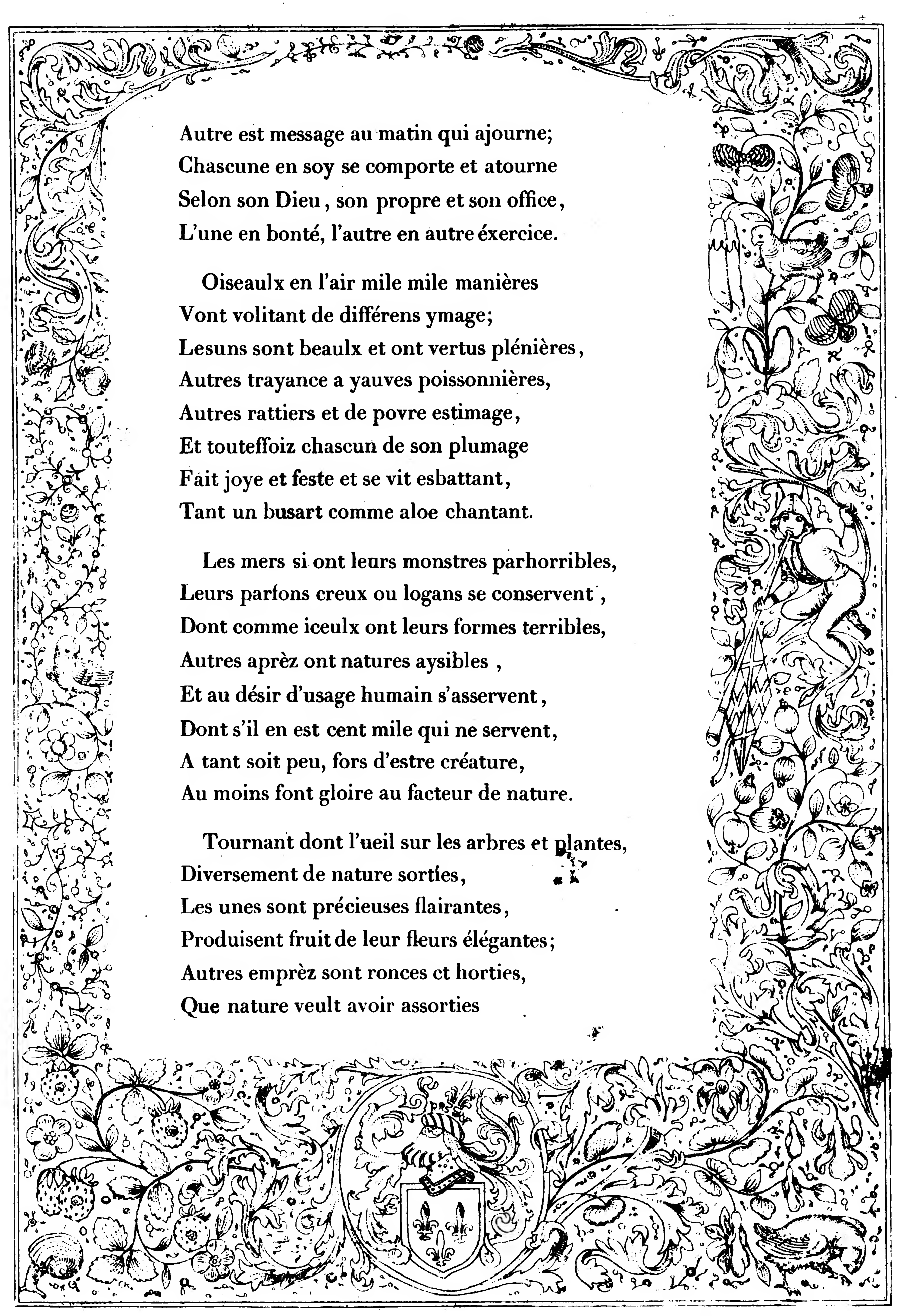


Et que, en ce poinct, le Ducteur des natures
La ennobly sur autres ses factures
Et enrichy de maint hault bénéfice ;
Mais non pourtant si est-il plus propice
A un que à autre en ses dons multiformes,
Quant tous n'est point besoing d'avoir conformes.

Mesmes ou ciel, en l'espèce angélicque,
Là a vertu, par nature distincte:
L'une est suprême en l'ordre céraphicque,
L'autre au dessoubz au tronne archangélicque,
Et puis le tiers a semblable à jacinte ;
Et touttefoys chascune est si precincte
De contentance, et de gloire assouffie,
Que Dieu chascune en son lieu gloriffie.

Pareillement a il ou ciel planettes,
Flambeaulx luisans, corps d'obscure influence,
Signes pervers, concurrences secrettes
De quoy en l'aer se forment les comettes,
Brandons de feu par nocturne affluence,
Et néantmoins par moult grant confluence,
Dont emprès eux les estoilles petites,
Qui de leur peu ne font pas mains débites.

L'une si est pesant, grave et diuturne,
Fixe en son ciel, sans lequel point ne tourne ;
L'autre est fulgent comme un soleil nocturne,
Et rompt l'aigreur du hault pervers Saturne ;

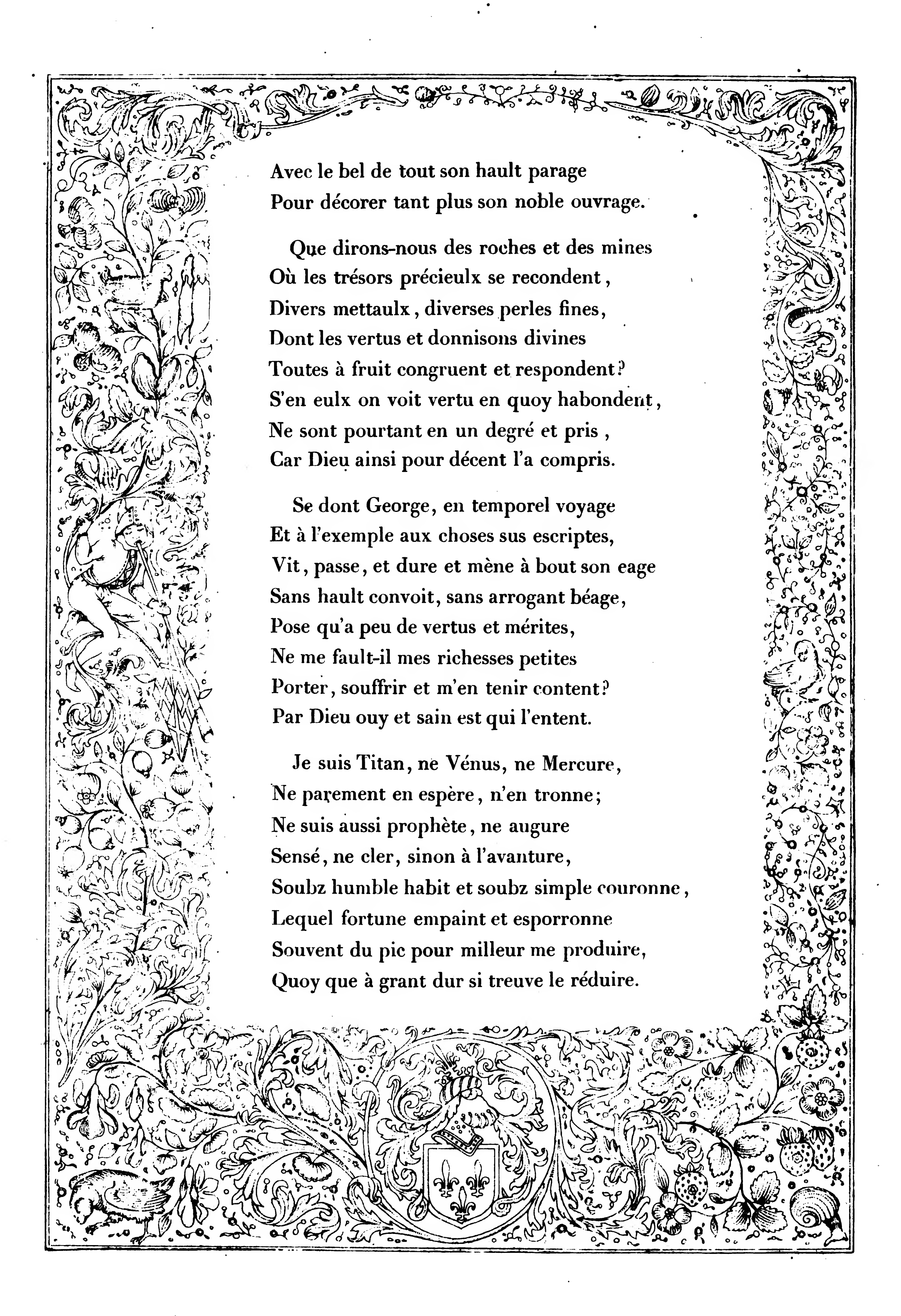


Autre est message au matin qui ajourne;
Chascune en soy se comporte et atourne
Selon son Dieu, son propre et son office,
L'une en bonté, l'autre en autre éxercice.

Oiseaulx en l'air mile mile manières
Vont volitant de différens ymage;
Lesuns sont beaulx et ont vertus plénières,
Autres trayance a yauves poissonnières,
Autres rattiers et de povre estimage,
Et touteffoiz chascun de son plumage
Fait joye et feste et se vit esbattant,
Tant un busart comme aloe chantant.

Les mers si ont leurs monstres parhorribles,
Leurs parfons creux ou logans se conservent,
Dont comme iceulx ont leurs formes terribles,
Autres aprèz ont natures aysibles,
Et au désir d'usage humain s'asservent,
Dont s'il en est cent mile qui ne servent,
A tant soit peu, fors d'estre créature,
Au moins font gloire au facteur de nature.

Tournant dont l'ueil sur les arbres et plantes,
Diversement de nature sorties,
Les unes sont précieuses flairantes,
Produisent fruit de leur fleurs élégantes;
Autres emprèz sont ronces ct horties,
Que nature veult avoir assorties

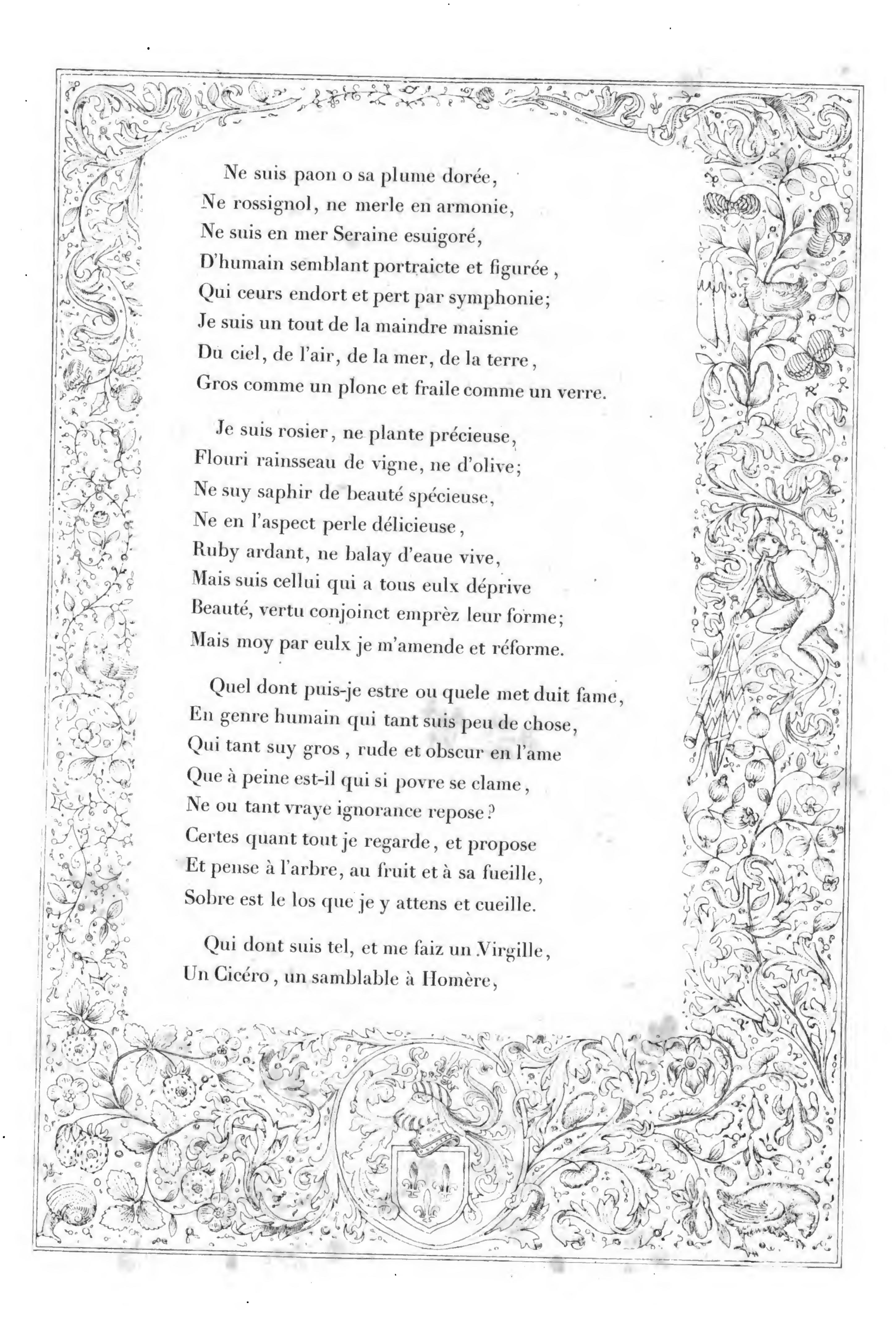


Avec le bel de tout son hault parage
Pour décorer tant plus son noble ouvrage.

Que dirons-nous des roches et des mines
Où les trésors précieulx se recondent,
Divers mettaulx, diverses perles fines,
Dont les vertus et donnisons divines
Toutes à fruit congruent et respondent?
S'en eulx on voit vertu en quoy habondent,
Ne sont pourtant en un degré et pris,
Car Dieu ainsi pour décent l'a compris.

Se dont George, en temporel voyage
Et à l'exemple aux choses sus escriptes,
Vit, passe, et dure et mène à bout son eage
Sans hault convoit, sans arrogant béage,
Pose qu'a peu de vertus et mérites,
Ne me fault-il mes richesses petites
Porter, souffrir et m'en tenir content?
Par Dieu ouy et sain est qui l'entent.

Je suis Titan, ne Vénus, ne Mercure,
Ne parement en espère, n'en tronne;
Ne suis aussi prophète, ne augure
Sensé, ne cler, sinon à l'avanture,
Soubz humble habit et soubz simple couronne,
Lequel fortune empaint et esporronne
Souvent du pic pour milleur me produire,
Quoy que à grant dur si treuve le réduire.

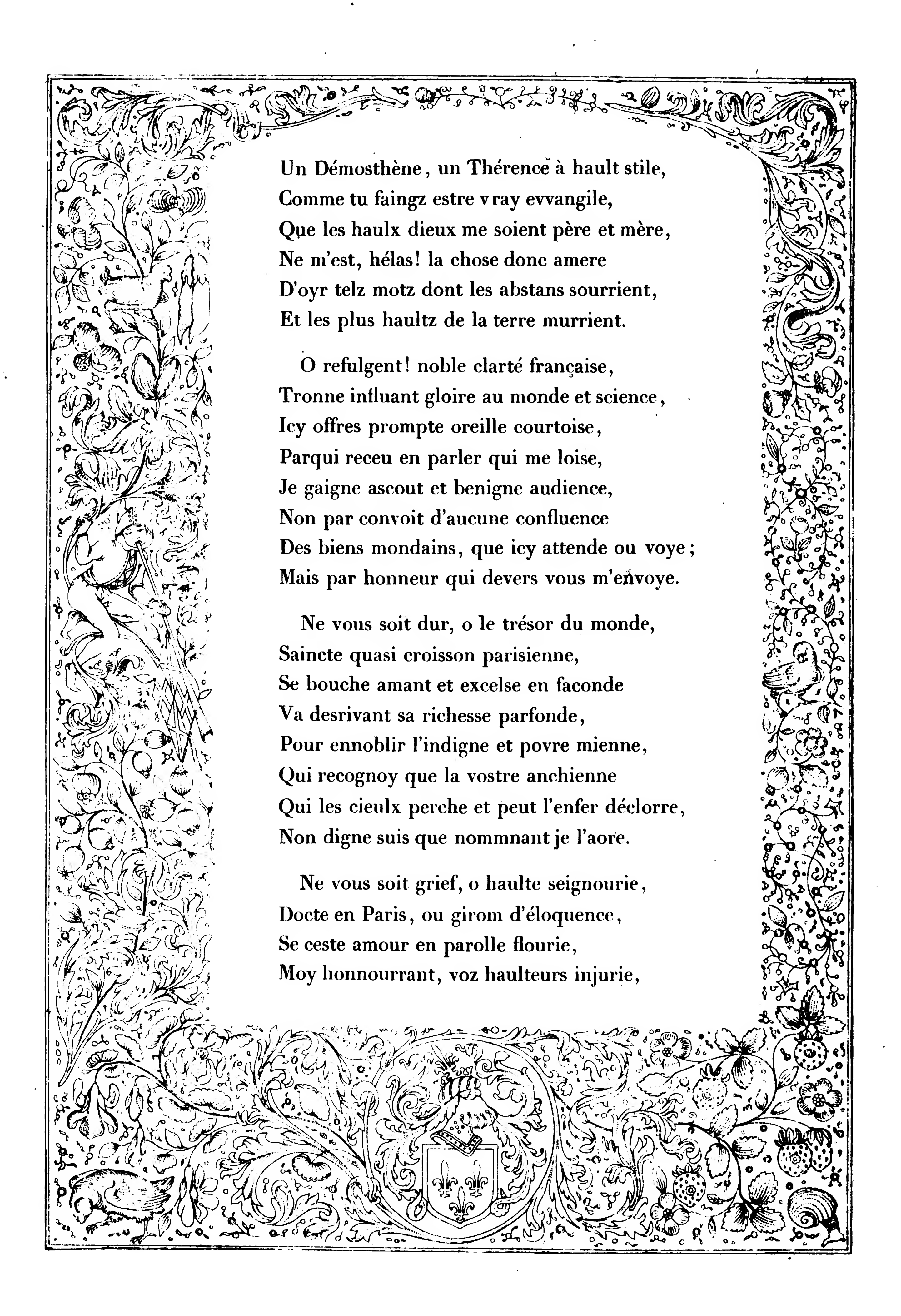


Ne suis paon o sa plume dorée,
Ne rossignol, ne merle en armonie,
Ne suis en mer Seraine esuigoré,
D'humain semblant portraicte et figurée,
Qui ceurs endort et pert par symphonie;
Je suis un tout de la maindre maisnie
Du ciel, de l'air, de la mer, de la terre,
Gros comme un plonc et fraile comme un verre.

Je suis rosier, ne plante précieuse,
Flouri rainsseau de vigne, ne d'olive;
Ne suy saphir de beauté spécieuse,
Ne en l'aspect perle délicieuse,
Ruby ardant, ne balay d'eaue vive,
Mais suis cellui qui a tous eulx déprive
Beauté, vertu conjoinct emprèz leur forme;
Mais moy par eulx je m'amende et réforme.

Quel dont puis-je estre ou quele met duit fame,
En genre humain qui tant suis peu de chose,
Qui tant suy gros, rude et obscur en l'ame
Que à peine est-il qui si povre se clame,
Ne ou tant vraye ignorance repose?
Certes quant tout je regarde, et propose
Et pense à l'arbre, au fruit et à sa fueille,
Sobre est le los que je y attens et cueille.

Qui dont suis tel, et me faiz un Virgille,
Un Cicéro, un samblable à Homère,

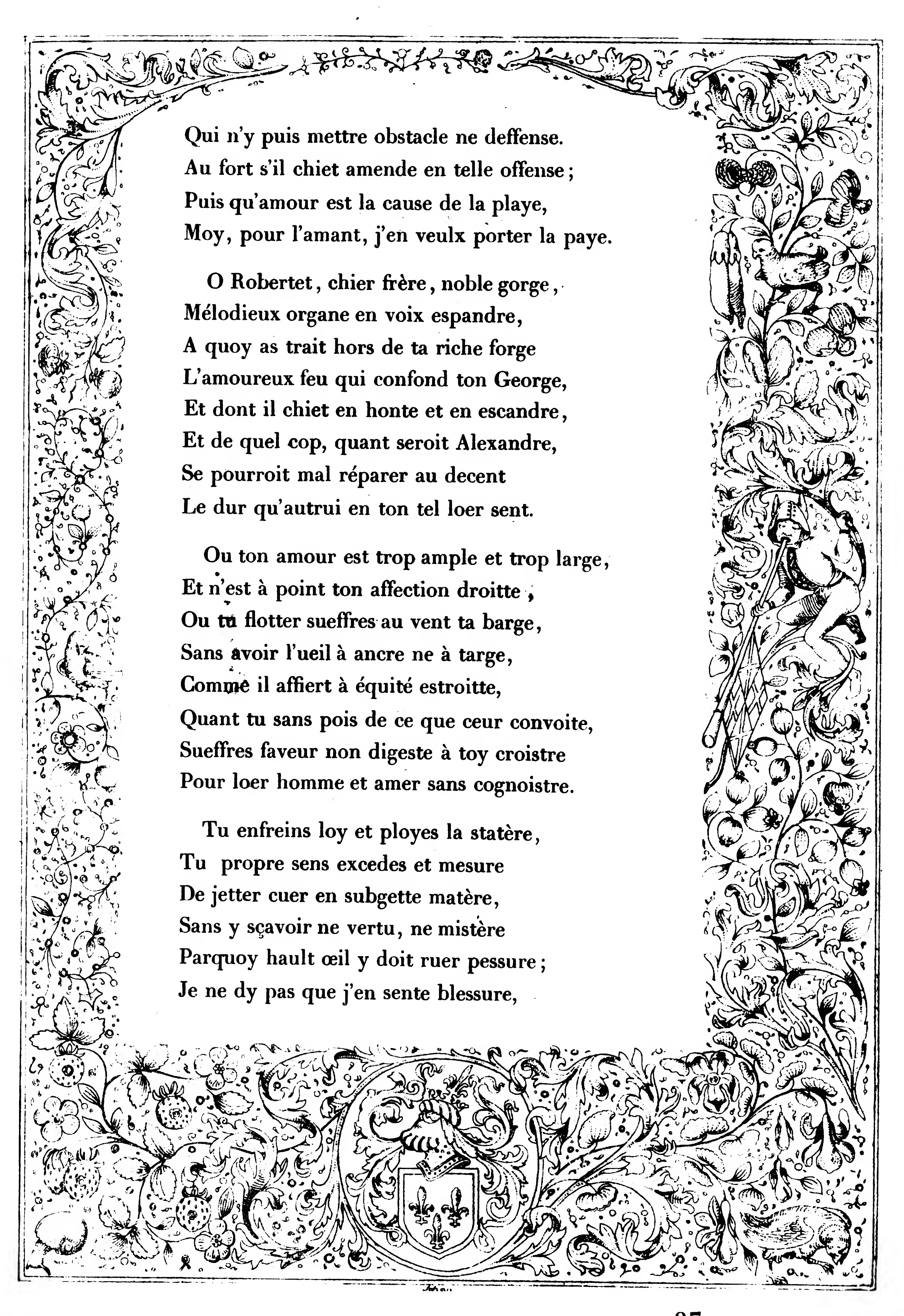


Un Démosthène, un Thérence à hault stile,
Comme tu faingz estre vray evvangile,
Que les haulx dieux me soient père et mère,
Ne m'est, hélas! la chose donc amere
D'oyr telz motz dont les abstans sourrient,
Et les plus haultz de la terre murrient.

O refulgent! noble clarté française,
Tronne influant gloire au monde et science,
Icy offres prompte oreille courtoise,
Parqui receu en parler qui me loise,
Je gaigne ascout et benigne audience,
Non par convoit d'aucune confluence
Des biens mondains, que icy attende ou voye;
Mais par honneur qui devers vous m'envoye.

Ne vous soit dur, o le trésor du monde,
Saincte quasi croisson parisienne,
Se bouche amant et excelse en faconde
Va desrivant sa richesse parfonde,
Pour ennoblir l'indigne et povre mienne,
Qui recognoy que la vostre anchienne
Qui les cieulx perche et peut l'enfer déclorre,
Non digne suis que nommnant je l'aore.

Ne vous soit grief, o haulte seignourie,
Docte en Paris, ou girom d'éloquence,
Se ceste amour en parolle flourie,
Moy honnourrant, voz haulteurs injurie,

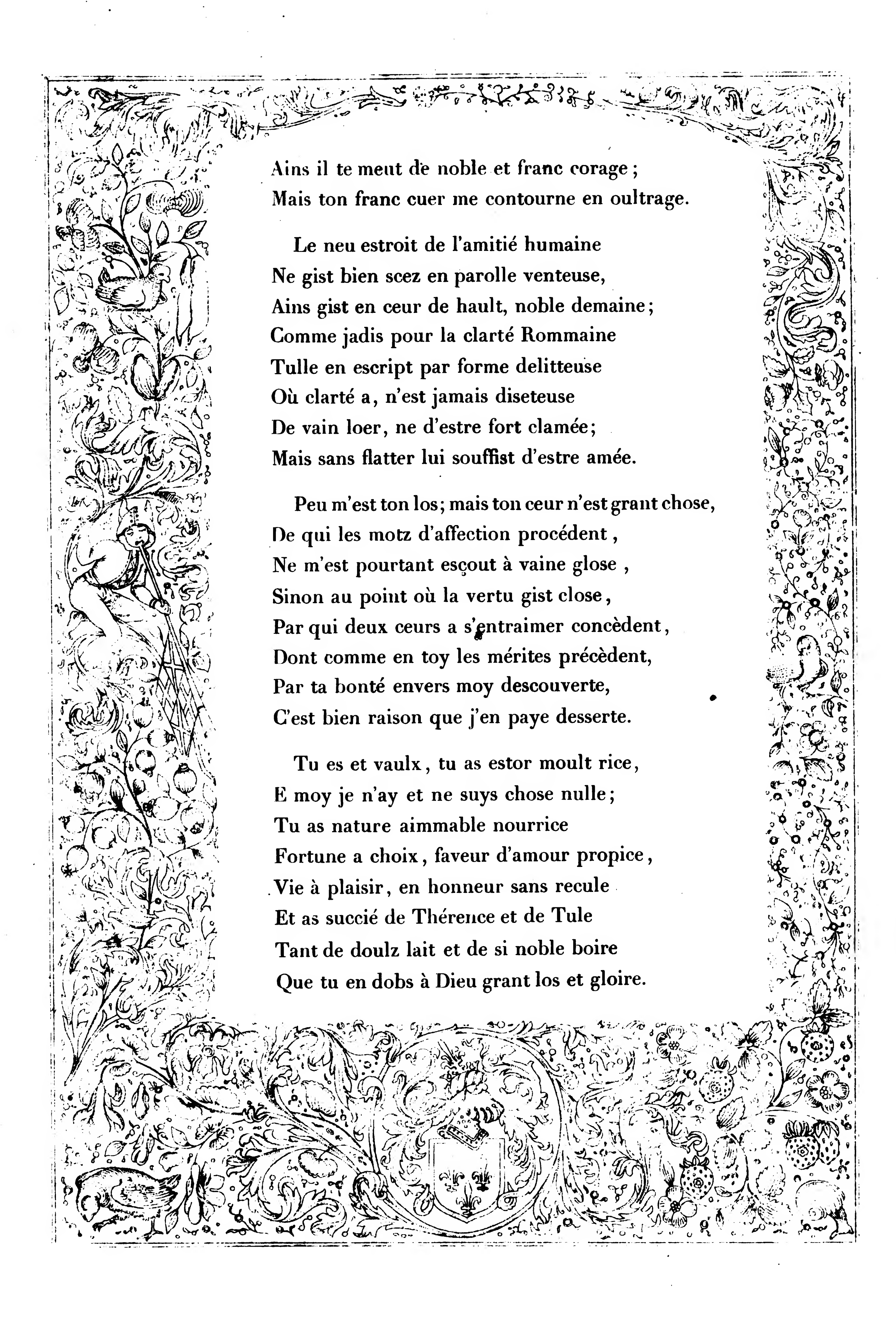


Qui n'y puis mettre obstacle ne deffense.
Au fort s'il chiet amende en telle offense;
Puis qu'amour est la cause de la playe,
Moy, pour l'amant, j'en veulx porter la paye.

O Robertet, chier frère, noble gorge,
Mélodieux organe en voix espandre,
A quoy as trait hors de ta riche forge
L'amoureux feu qui confond ton George,
Et dont il chiet en honte et en escandre,
Et de quel cop, quant seroit Alexandre,
Se pourroit mal réparer au decent
Le dur qu'autrui en ton tel loer sent.

Ou ton amour est trop ample et trop large,
Et n'est à point ton affection droitte,
Ou tu flotter sueffres au vent ta barge,
Sans avoir l'ueil à ancre ne à targe,
Comme il affiert à équité estroitte,
Quant tu sans pois de ce que ceur convoite,
Sueffres faveur non digeste à toy croistre
Pour loer homme et amer sans cognoistre.

Tu enfreins loy et ployes la statère,
Tu propre sens excedes et mesure
De jetter cuer en subgette matère,
Sans y sçavoir ne vertu, ne mistère
Parquoy hault œil y doit ruer pessure;
Je ne dy pas que j'en sente blessure,

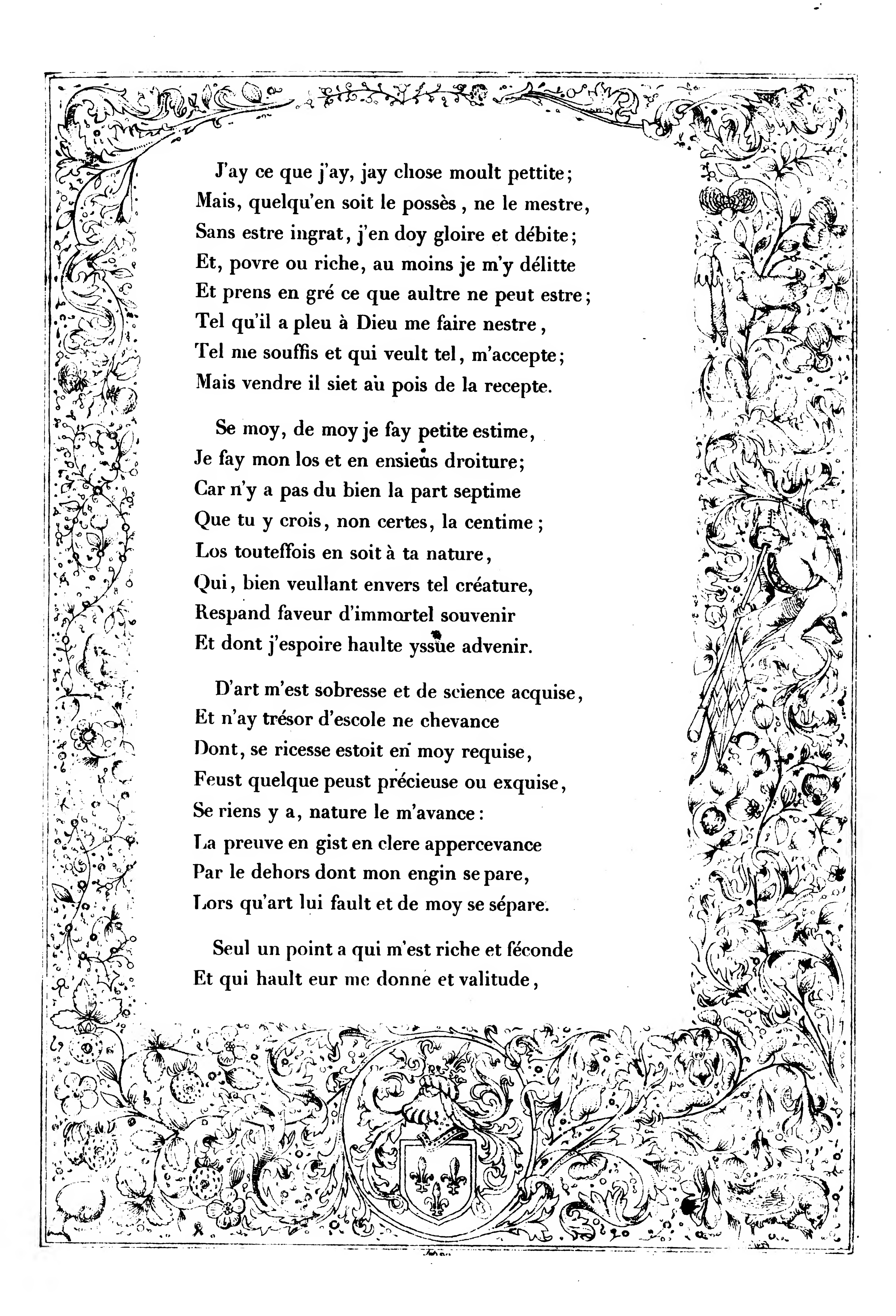


Ains il te meut de noble et franc corage;
Mais ton franc cuer me contourne en oultrage.

Le neu estroit de l'amitié humaine
Ne gist bien scez en parolle venteuse,
Ains gist en ceur de hault, noble demaine;
Comme jadis pour la clarté Rommaine
Tulle en escript par forme delitteuse
Où clarté a, n'est jamais diseteuse
De vain loer, ne d'estre fort clamée;
Mais sans flatter lui souffist d'estre amée.

Peu m'est ton los; mais ton ceur n'est grant chose,
De qui les motz d'affection procédent,
Ne m'est pourtant esçout à vaine glose,
Sinon au point où la vertu gist close,
Par qui deux ceurs a s'entraimer concèdent,
Dont comme en toy les mérites précèdent,
Par ta bonté envers moy descouverte,
C'est bien raison que j'en paye desserte.

Tu es et vaulx, tu as estor moult rice,
E moy je n'ay et ne suys chose nulle;
Tu as nature aimmable nourrice
Fortune a choix, faveur d'amour propice,
Vie à plaisir, en honneur sans recule
Et as succié de Thérence et de Tule
Tant de doulz lait et de si noble boire
Que tu en dobs à Dieu grant los et gloire.

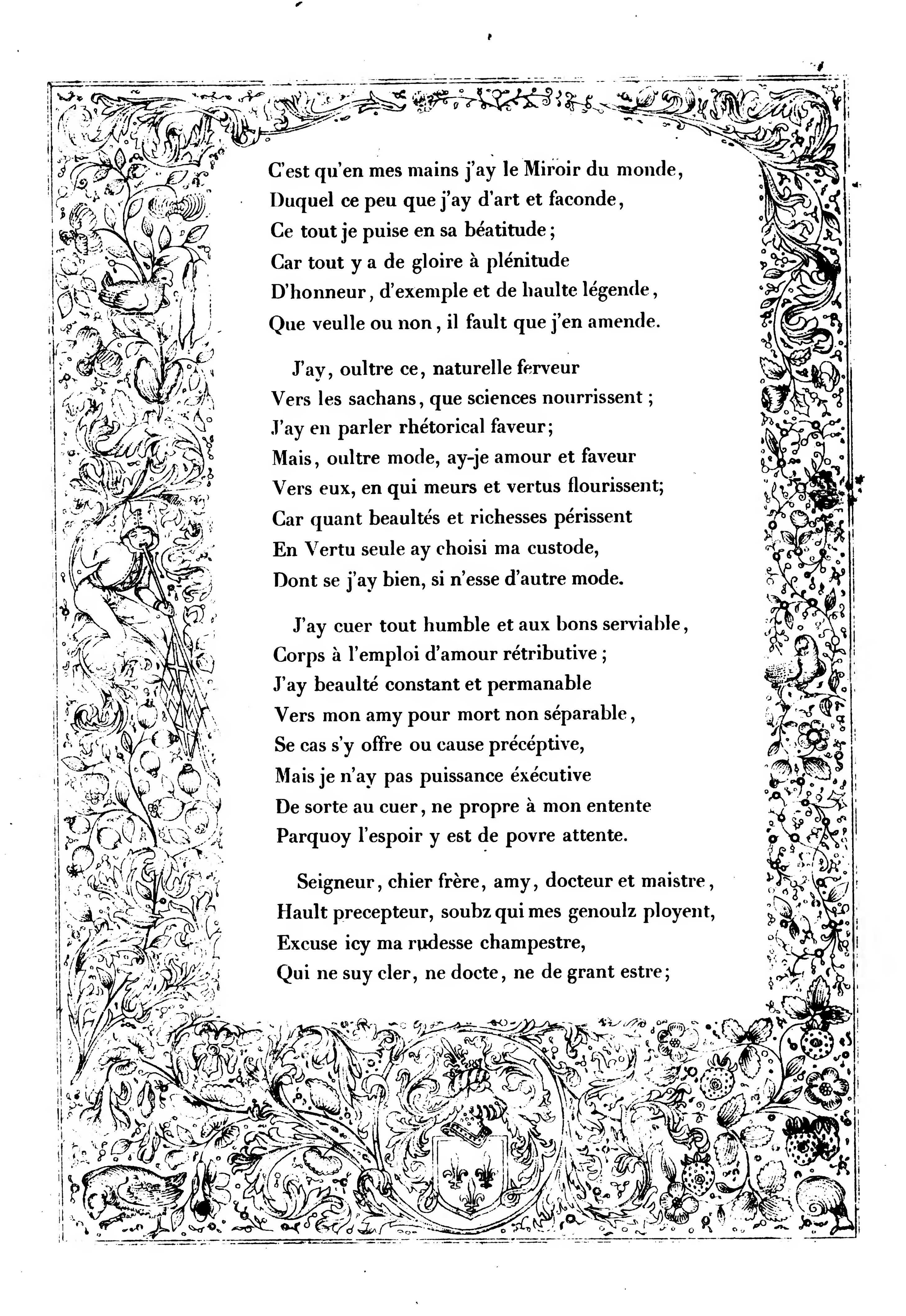


J'ay ce que j'ay, jay chose moult pettite;
Mais, quelqu'en soit le possès, ne le mestre,
Sans estre ingrat, j'en doy gloire et débite;
Et, povre ou riche, au moins je m'y délitte
Et prens en gré ce que aultre ne peut estre;
Tel qu'il a pleu à Dieu me faire nestre,
Tel me souffis et qui veult tel, m'accepte;
Mais vendre il siet aù pois de la recepte.

Se moy, de moy je fay petite estime,
Je fay mon los et en ensieus droiture;
Car n'y a pas du bien la part septime
Que tu y crois, non certes, la centime;
Los touteffois en soit à ta nature,
Qui, bien veullant envers tel créature,
Respand faveur d'immortel souvenir
Et dont j'espoire haulte yssue advenir.

D'art m'est sobresse et de science acquise,
Et n'ay trésor d'escole ne chevance
Dont, se ricesse estoit en moy requise,
Feust quelque peust précieuse ou exquise,
Se riens y a, nature le m'avance:
La preuve en gist en clere appercevance
Par le dehors dont mon engin se pare,
Lors qu'art lui fault et de moy se sépare.

Seul un point a qui m'est riche et féconde
Et qui hault eur me donne et valitude,

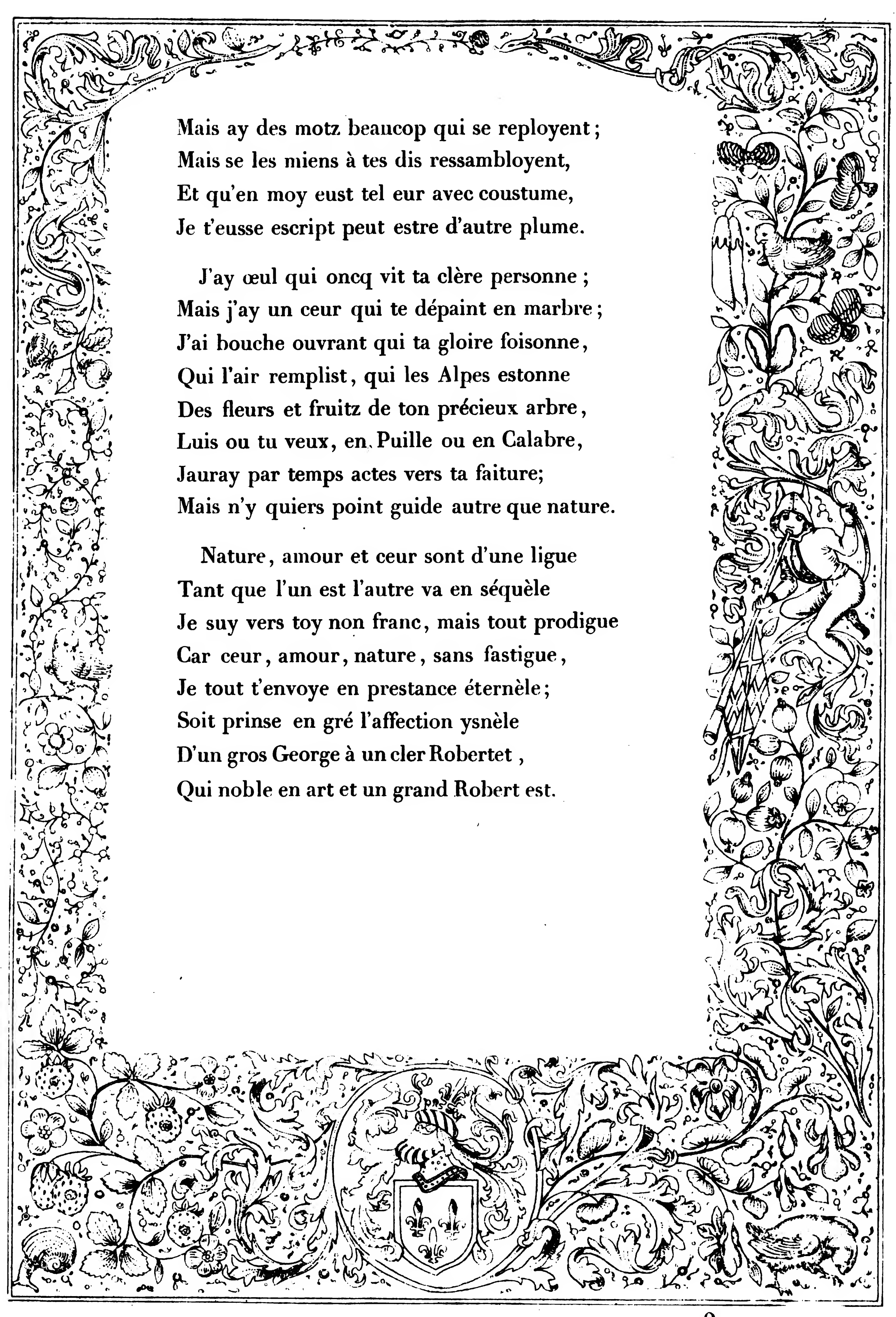


C'est qu'en mes mains j'ay le Miroir du monde,
Duquel ce peu que j'ay d'art et faconde,
Ce tout je puise en sa béatitude;
Car tout y a de gloire à plénitude
D'honneur, d'exemple et de haulte légende,
Que veulle ou non, il fault que j'en amende.

J'ay, oultre ce, naturelle ferveur
Vers les sachans, que sciences nourrissent;
J'ay en parler rhétorical faveur;
Mais, oultre mode, ay-je amour et faveur
Vers eux, en qui meurs et vertus flourissent;
Car quant beaultés et richesses périssent
En Vertu seule ay choisi ma custode,
Dont se j'ay bien, si n'esse d'autre mode.

J'ay cuer tout humble et aux bons serviable,
Corps à l'emploi d'amour rétributive;
J'ay beaulté constant et permanable
Vers mon amy pour mort non séparable,
Se cas s'y offre ou cause précéptive,
Mais je n'ay pas puissance éxécutive
De sorte au cuer, ne propre à mon entente
Parquoy l'espoir y est de povre attente.

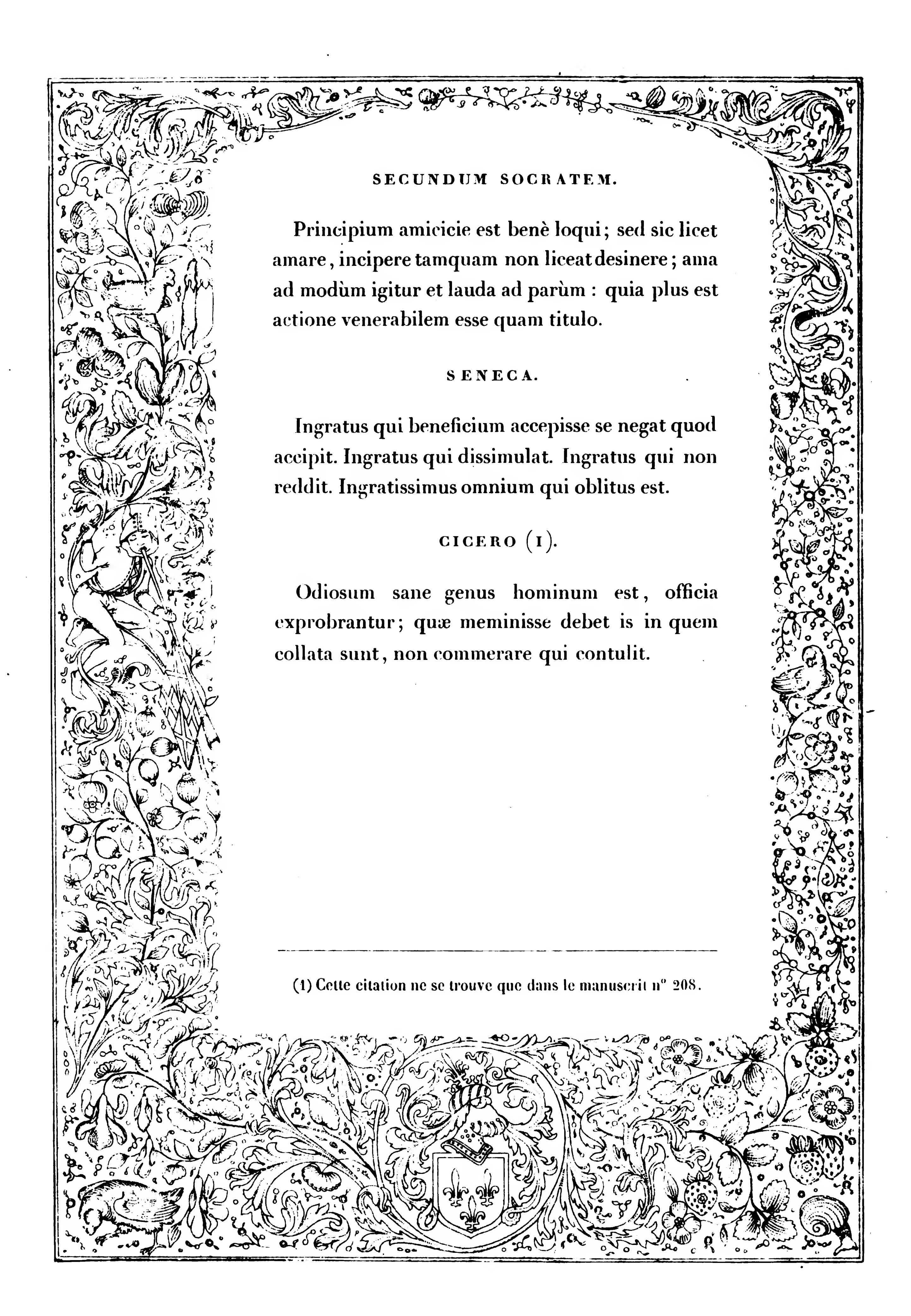
Seigneur, chier frère, amy, docteur et maistre,
Hault precepteur, soubz qui mes genoulz ployent,
Excuse icy ma rudesse champestre,
Qui ne suy cler, ne docte, ne de grant estre;



Mais ay des motz beaucop qui se reployent;
Mais se les miens à tes dis ressambloyent,
Et qu'en moy eust tel eur avec coustume,
Je t'eusse escript peut estre d'autre plume.

J'ay œul qui oncq vit ta clère personne;
Mais j'ay un ceur qui te dépaint en marbre;
J'ai bouche ouvrant qui ta gloire foisonne,
Qui l'air remplist, qui les Alpes estonne
Des fleurs et fruitz de ton précieux arbre,
Luis ou tu veux, en Puille ou en Calabre,
Jauray par temps actes vers ta faiture;
Mais n'y quiers point guide autre que nature.

Nature, amour et ceur sont d'une ligue
Tant que l'un est l'autre va en séquèle
Je suy vers toy non franc, mais tout prodigue
Car ceur, amour, nature, sans fastigue,
Je tout t'envoye en prestance éternèle;
Soit prinse en gré l'affection ysnèle
D'un gros George à un cler Robertet,
Qui noble en art et un grand Robert est.



SECUNDUM SOCRATEM.

Principium amicicie est benè loqui; sed sic licet amare, incipere tamquam non liceat desinere; ama ad modùm igitur et lauda ad parùm : quia plus est actione venerabilem esse quam titulo.

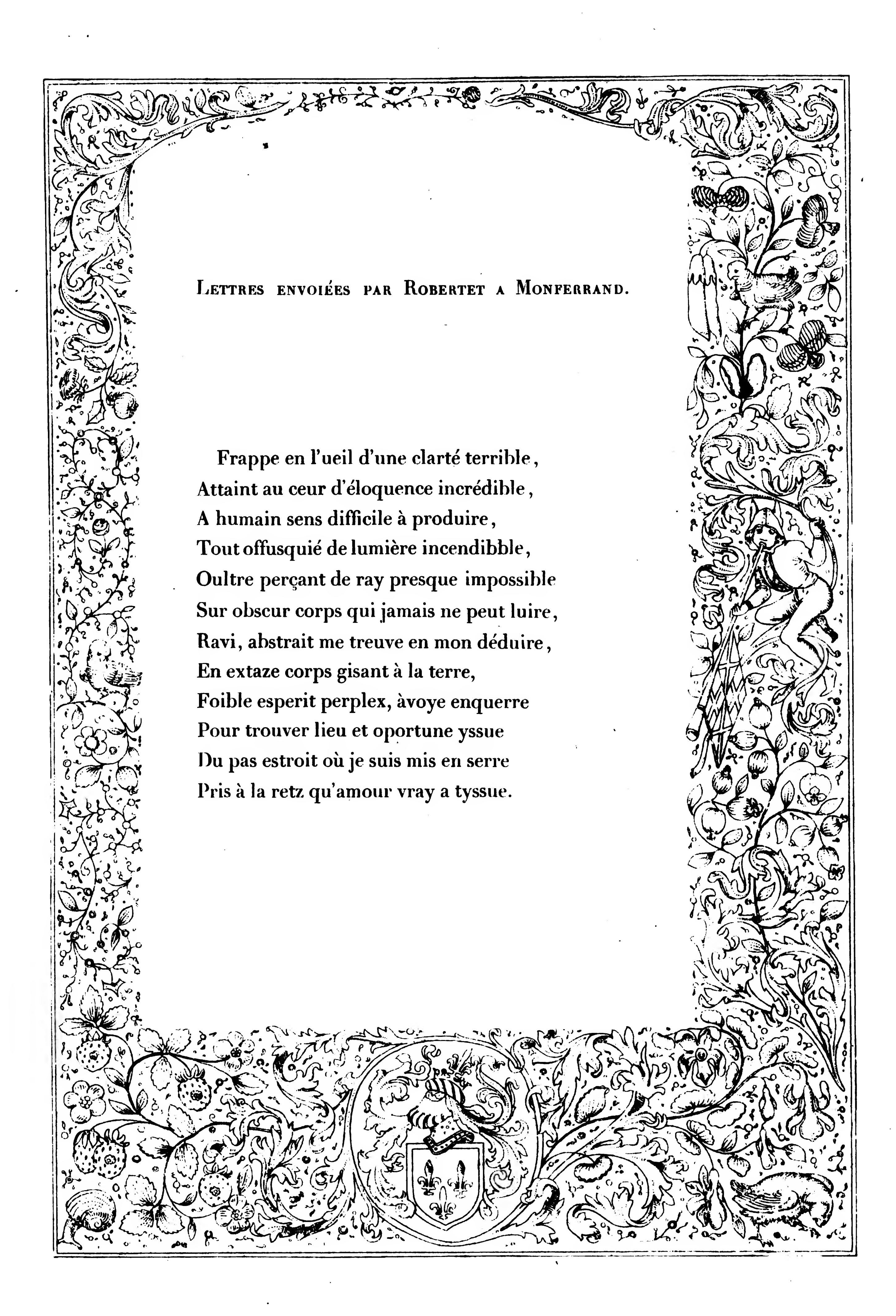
SENECA.

Ingratus qui beneficium accepisse se negat quod accipit. Ingratus qui dissimulat. Ingratus qui non reddit. Ingratissimus omnium qui oblitus est.

CICERO (1).

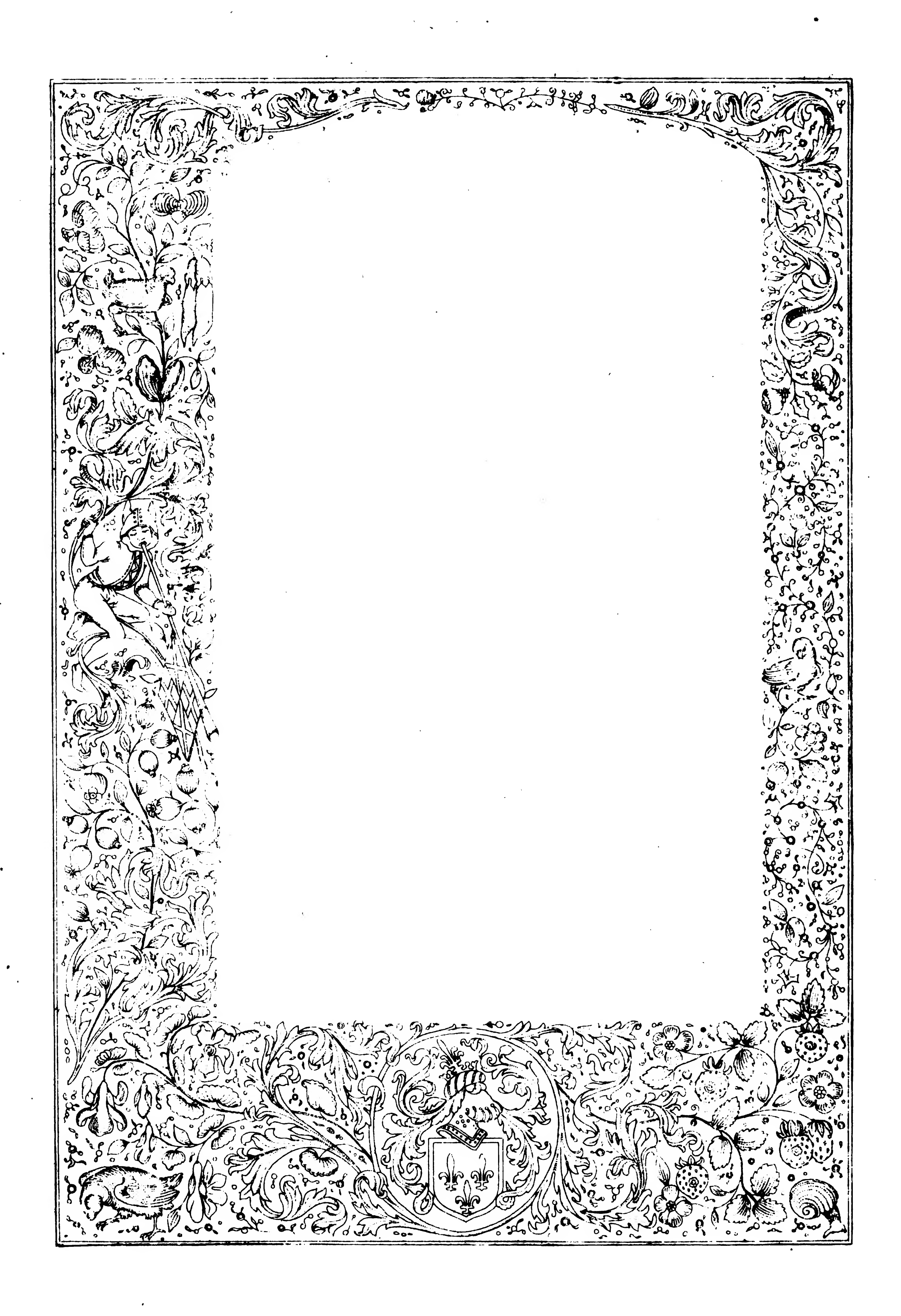
Odiosum sane genus hominum est, officia exprobrantur; quæ meminisse debet is in quem collata sunt, non commerare qui contulit.

(1) Cette citation ne se trouve que dans le manuscrit n° 208.



LETTRES ENVOIÉES PAR ROBERTET A MONFERRAND.

Frappe en l'ueil d'une clarté terrible,
Attaint au ceur d'éloquence incrédible,
A humain sens difficile à produire,
Tout offusquié de lumière incendibble,
Oultre perçant de ray presque impossible
Sur obscur corps qui jamais ne peut luire,
Ravi, abstrait me treuve en mon déduire,
En extaze corps gisant à la terre,
Foible esperit perplex, àvoye enquerre
Pour trouver lieu et oportune yssue
Du pas estroit où je suis mis en serre
Pris à la retz qu'amour vray a tyssue.



Où est l'euil capable de tel object visible, l'oreille pour ouyr le hault son argentin et tintinabule d'or? Les sens et puissances organiques d'un pur corps terrestre, où sont ils à ton advis disposéz à réciproque euvre à celle surpassant, que puis huit jours en ça tu, ô cler esperit, Monferrant, corps d'homme eureux, amy des Dieux immortels et chéri des hommes hault pis Ulixien, plain de melliflue faconde et courtoisie, ostil et organe des muses, m'as envoyée? Qu'est-ce à ton jugier de cest euvre? N'est-ce pas le trésor dont l'université du monde, mieulx estorée de haulx engins, se porroit facilement assouvir? N'est-ce resplendeur équale au curre Phœbus? N'est-ce son mélodieux en toutes oreilles plus que l'armonieuse lyre d'Orpheus, ouvrans les parfons enserrés ceurs, la tube d'Amphion retentissant? N'est-ce point une ferveur eschauffant à desir de savoir, et l'aguillon incitatif de mieulx valoir? N'est-ce encoires l'eaue et doulz ruissel sourdant des inexpuissables fontaines d'éloquence? Nest-ce la Mercuriale fleute qui endormyt Argus, et n'est-ce l'existence scientifficque qui souffiroit pour unes Athenes refaire? Nest-ce un presques divin spectacle entre les hommes de sa vocation que ton George, ô Monferrant; si est voir et plus assouvy corps et entendement d'homme que langue ne peut exprimer. Doncques à présent que me l'oist-il, qui suis aveugle de sa clarté, tellement que ne puis traire mon regart contre la lumière de ses clarescentes euvres et rescriptions; car pensant seulement à mon fol hardement dont l'ay provocquié par ma légière témérité dont tu fus cause primitive, et l'ennorteur qui m'as à ce contraint. Telle honte m'esprend,

telle confusion me charge et tombe sur la face, que je n'ose lever l'euil en l'aspect de ceulx qui me cognoissent: et n'oseray jamais applicquier main aprez si noble plume, aprez si hault historien, aprez tel précepteur de totale escripture. Ce ne suis-je mie, ô Monferrant, à qui l'envoy DES DOUZE DAMES appertiengne, qui ne vis oncques de leur affaire que par loingtive récitation, mal comprise? Mais ton George, c'est le bras dextre, éxécutif de leur traditive, leur consistorial sécrétaire, cil qui en euvre met les gemmes de leur précieuse mine; c'est l'inquisiteur et lustrateur de leurs infinis abismes et parfons secretz, qui est de leur conclave et estroit conseil; à qui elles sont, non pas seurs ne norrices seulement, mais vrayes espouses, et à luy inséparablement conjoinctes par acquisition loable, duisant à sa prédisposée nature. Et a toy, ô Monferrant, est immortelle gloire deue, qui soyes digne d'avoir recombé sur le hault Parnassus moullié de la liqueur de la très clère fontaine Pégaséicque, dont George, en son bers fut par les Eliconides enyvré; et depuis, par le conférer, tu en as esté embeu pour magniffier ta nature et amplier ton los; car bien duit à bras chevalereux et corage heroyc, bouche éloquente et sens historial. Or reviens à parler de mon povre estat: tu m'as mis de perplexité doubteuse en impossible affaire; tu m'as mis sur l'espaulle pois surmontant ma force et ma vigueur, dont ne puis estre déchargié se à ma honte non; mais en tant que tu las fait pour me cuider faire milleur. De ce bon volloir me sens-je, obligé à toy, et t'en remercie, aussi de la paine que tu longuement as prise au fait de ton riche envoy, et si je ne souffis à rendre pour icellui-ci graces condignes à ton George, simulachre que je aprez les immortelles essences, plus honneure, qui est l'astre irradiant dont les ignées pointes aguillonnent ma foible nature; et est cellui qui n'a pas en regart à mon mal faire, mais comme

soleil luisant égalément, tant sur vile que sur noble matère; ainsi sur mon obscur nom a getté son ardent flambeau, et m'a oultre et sans mérites éxaulcié, comme se j'étoye un grant suppos de science. Fault il néantmoins qu'il prengne en gré mon peu, comme j'estime son grant. Or est, ainsi que George, par dictiers resonnans me loe, prise et magnifie oultre desserte. Là est-il hors de la balance de jugement; là se transporte George où il croit plus à tes recors que à mon dur et indigeste escripre; lui il est mon empereur et précepteur, de luy doy je endurer sans réplicque. Se aultrement le faisoye, ce seroit récalcitrer et doublement me poindre. Je ploye soubz lui; je acquièsce à son mander; je jamais n'oseroye plus entreprendre à luy mettre ma povreté au devant, qui ne suis digne d'approcier les murs cristallins du hault palais de tes Douze Dames, ou milieu duquel en tronne siet George, plain de tiltres; là luy sont les secretz magnifestés; là est sa demeure, là est monté en pinacle, pour veoir choses à son estat scibiles; là a il prins sa nourriture d'enfance ou géroin de Dame; là luy aromatisa Calliope sa bouche, qui depuis a tant épars de ses rices oudeurs, que la terre en est soue flarrant; en ce lieu, par destinée, lui fut ordonné de escripre et de avoir, pour ce faire, le miroir du monde en son regart, où il peut veoir vraye représentation des plus haultes choses du monde, où il peut extendre ses nerfz et puissances dicibles, et plus puissier de biens qu'en nul autre lieu, n'en a tant soit plain de diverse grace ou mérite. Et pour abrégier, Monferrant, à ce que je tellement quellement saille de mon escripre, et face fin à ma lettre, je ne scauroye que plus dire, tant suis surpris de l'excellence de l'euvre Géorgienne que m'as envoyée, forz que je l'ay deument présentée au très noble et excelse duc, mon maistre, qui de George et de toi a dit parolles loables, recevant

en gré et loant haultement l'euvre. Au surplus j'aime George, non de nouvel, et le chéris plus qu'oncques. Voire je l'admire, et voy en mon esperit incessamment. Et si je ne puis satiffaire à son escript, obstant ma rudesse et ygnorance, si luy plaist-il, me donnera excuse, et se fondera sur mon volloir indéficible, considérant la povreté que j'ay des biens et ricesses dont il afflue. D'amour ne me sçaroit-il surmonter; laquele envers vous deux me tiengne lieu pour le restant? S'il vous plaist riens me commander, ayez regart à ma puissance, et jusques-là vous avez l'homme qui est tel qu'il est.

Lettres envoyées par Robertet a Monseigneur de la Rière.

Je demeure en mon peu de sçavoir,
En mon petit estroit de concepvoir,
Et en un rien de ma grasse ignorance,
Et si, ne sçay de rien apercevoir
Que à grant paine de mensonge ou devoir,
Non ignorant ma petite sçavance,
Et néant moins à escripre m'avance,
Soubz grant crainte de peur et de méffaire;
Car fais humains sont toujours à refaire,
Se divin euvre n'y joinct ou participe
Pis je n'entens, ne mieulx je ne sçays faire :
Ayez regart à la fin et principe.

30.

Monseigneur de la Rière, je me recommande à vous plus de fois qu'il n'a de catharactes ou ciel, vous remerciant encores de la paine que avez prise envers George, cette grosse cloche si hault sonnant, pour me faire avoir si largement du doulz fruit de son très plentureux et fertile vergier, dont les moindres feuilles sont d'or, et les fruitz passans la beaulté et saveur des pommes hesperides. En somme George est homme; mais quel? Certes sa renommée n'est mie si grande encoires que son mérite requiert. Nul ne l'approuce, il surmonte soy-mesmes de vraye et immortelle gloire. Son euvre a esté présentée par dom Martin Henriques de Castelle, il a huit jours, à Monseigneur le duc nostre maistre, en un bancquet qui se faisoit ce jour, prise en gré de luy, louée de tous et de moy aprez recueillie en tel honneur et vénérence, qu'il appertient à si hault et riche envoy. J'en escrips à Monseigneur de Monferrant une petite épistre testificative de la réception d'icellui; quant au surplus, que je sceusse plus avant passer, ne me aventurer envers George, là fault mon sens. Je demeure scabelle sous son pié, vous priant que me recommandez très humblement à lui et audit seigneur Monferrant, et vous me aurez tousjours en grace, et à Dieu vous dy qui vous ottroie joye parfaite.

Escript à Mon, ce derrenier d'aoust.

Vostre serviteur et léal ami,

ROBERTET.

Lettres de renvoy final de George Chastellain a Maistrf Johan Robertet, sécrétaire de Monseignerr le duc de Bourbon.

Faingnant ignorer désormais que un Robertet, Bourbonnois, soit homme scient, et que sa vie soit illustrée de multiformes donnisons de lassus, dont hommes et divins esperis l'acceuillent en graçe, et l'adeptent à leur amour ciel et terre, une tant seulement chose m'est en lui de regart et me accline envers lui; c'est que la fame de lui le grandist, plus encoires par gens de bien amer, que vertus et propres sciences ne le décorent par clarté de leur richesse; dont comme de l'un et de l'autre m'ayt esté fait record, et que ses euvres me ont apporté avec eulx équité de digne fame, moy, non veullant plus entendre à loenges, ne à vanité de wides parolles, de main sur main renforcées, prétens à en rompre la manière, et là, où la porte a esté ouverte longuement par dame Vanité; a fait pas et repas, je me assaye à y mettre la barre pour l'obstacle de tel usage. Déa amer loist bien et chérir, et en est la condition loable, quant bien est fondée; mais parceque loenges esvergondent memes les loez, et que adulation si semble entreférir en couvert souvent amer grossement; et, a moins dire, est plus fructueux à ceux d'amy que à plus semblant en faire. N'est à doubter certes que, qui bon est, ne soit digne de los, et que, qui de los est digne, ne soit digne aussi de noble amour. Ce ont les bontés de leur nature, que l'une s'attire à l'autre, et que leurs natures nourries en séparréz terroirs, s'entrejoingnent en

une dilection par entresentement de similitude. Ce mesmes sont vertus; ce mesmes sciences et nobles meurs, qui, tous semblables à semblable, par incitation naturelle, fichent ceur, yeux et intérore vivité, en l'un l'autre non divisibles; et par quel secret, quant desjoindre se vouldroyent, dont n'ont garde, certes ne pourroyent. Que doncques vous, les hommes pluiseurs, qui amuséz vous estes en aucuns escriptz entre Robertet et un George, et dont l'ardeur de vouloir bien peut estre l'un à l'autre, a fait passer le famillier stille à vraye amitié propice, cuident vos ceurs, amour estre consolidée entre eulx ne plus vive, par leur entreloer venteux. Quand se la matère n'y estoit, qui est digne d'amour, n'y eust oncques plume mise en euvre pour quisition d'accointance, sachent hommes sace, Robertet et tout autre, qu'en George n'a siège nul, où loenges luy soyent acceptables, en où vain escripre puist apployer l'oreille à son ascout; mais du mesmes que nature a ouvre en luy, soit quelqu'il peut estre, de ce il se paroffre estre large; mais où rarité a des biens, là est libéralité de povre estime et peu sert. Robertet ma surfondu de sa nuée, et dont les perles, qui en celle se congréent comme grésil, me font resplendir mes vestements; mais qu'en est mieulx au corps obscur dessoubz autrement, lors que ma robe déçoit les voyans, et moy, se je me glorifie en autrui abus, je me dégoise mesmes en propre follie. Si ay décrété en moy et délibéré piéçà, non certes, de donner occasion à Robertet d'user mais ainsi envers moy; mais de lui faire fermer les bondes de son estang, dont les saphirs qui en vollent sur moy, me polluent, quant l'éxistence n'y est pas digne de les capter, mais bien de les cognoistre mal contournés. Donques qui est-il, qui m'advencera cest eur, qui moyen entre deux corps, non entre-unis, tendans chascun à un commun complaire, à honnourer son compagnon et chérir, face taire

deux langues flattices pour cuider s'entrevaincre ? Un Monferrant en feust sourgon et l'esmeute, qui feust ores son povoir, se le voloir y est, de le restraindre du fort, se à luy tient, et qu'il ne s'y employe; à moy ne tenra que je ne my assaye par rudement lui en rompre la broche par ceste épistre, par quele, protestant devant Dieu et hommes, se plus le dit Robertet me quiert par termes accoustumez et widant famillier stille, comme amy à autre, et ses lettres, et ses loenges, et ses exquises singulières contre-vues, tout je tenray à despert, tout irritant et suffoccant tranquille coraige, tout vil et obscur, insultant mon front. Et, de peur que je ne m'en esmeuve, non veu, je le contourneray en brèse. Comment dont n'y a il fin en toutes choses. Se j'aime Robertet, pour les biens que je y cognois, ne le quiers loer pourtant selon ce que je le sçay valoir; son valoir m'est matère de l'amer; par quoy je l'ayme. Je l'ayme aussi comme veulx estre amé, familièrement, privéement, sans cérimonie, comme deux ceurs entramer se doivent, par une convénience de bonté entre eulx commune, laquele, ne polly langaige ne peust amieudrer, ne sachamment traire, priver de sa vallue, et partant, George qui affecte que là où sont esparses les superfluitez de la plume de Robertet, soient divulgées aussi les reboutances que George y contrenvoye, par manière de fuitte. Icellui annonce, par terres et regions, final renoncement à l'amour de Robertet et à tout son faire et escripre; et n'est qu'en usant de mesure en son amer, il mette règle et bride aussi à son langaige qui trop en loenge proflue; et alors quant sa faveur sera distilée parmy rayson, sa dilection sera acceptable à George et non jamais effacée.

Vive lui et prospère.

31.

Glossaire.

ABAYE Abboie.
ACERTENER Assurer.
ADÈS Toujours, sans cesse.
AHERS (j') Je m'attache à
AHERSES Arrêtées.
ALLÉGUIÉ Elève.
AORER Adorer.
APPERT (s') Se montre, se découvre.
ASCOUT Écoute. — LIVRER ASCOUT Prêter attention.
ASISER Tourmenter. — ASIS Tourmenté.
ASSENTIR Consentir.
ASSERMER Affirmer.
ASSOUFFIR Suffire. Assouvir.
ATTOURNER Mettre des atours.
AULMAIRE Armoire.
BALAY Sorte de Rubis.
BALSME Baume.
BÉAIGE Action de béer.
BLAISER Bégayer.
BOE Boue.
BOUTANCE Sollicitation.
BOUTTER Mettre, exciter, produire, solliciter.
BRANCE Froment très-pur.
BUISE Trompette.
CEURE Court.
CEUR, CUER Cœur.
CEUVRE Couvre.
CHALENGIER Provoquer.
CHALOIR (se) Se soucier. — NE ME CHALTT Ne me soucie, il ne m'importe.
CHEVANCE Bien, possession.
CLAIN Procès.
CONDITOR Fondateur.
CONFRAINDRE Réfréner.
CONFUTER Réfuter.
CONGRUENCE Convenance.
COP (à) Sur-le-champ.
COUPLE Faute.
CRÉMEUR Crainte.
CUIDER Vouloir, penser, s'imaginer.
CURIAULX Embarrassans, fatiguans.
DÉA OU DA Certes, oui, vraiment.
DÉFRUMEUR Disgracieuse, qui fait mauvaise mine
DÉLICTEUX Délicieux.
DÉPORT Faveur.
DÉRIDER Railler.
DÉSAPOINCTÉ Déshabillé.
DESCEUVRE Découvre.
DÉSERTE Mérite, Récompense.
DÉSERVIR Mériter, rendre service.
DESLOS Déshonneur.
DESPRIS Mépris.
DEVIS Discours, joie.
DÉVOYÉ Egaré. (Deviati).
DOLOIR (se) Se plaindre.
DONT D'où, donc.
DOUAGIÈRE Qui done.
DROIT-CY. Maintenant.
DROIT-CY-LOIST Il convient maintenant. (licet).
DUIRE Conduire, Convenir.
EAUVE Eau.
EBRIEU Hébreu.
ELE Aîle.
EMBLÉE (à l') à l'écart.
EMOINCT (m') Me porte (à ce).
EMPAINTE Attaque, Choc.
EMPRINSE Entreprise.
ENCOMBRAGE Encombre.
ENGIN (Ingenium) Esprit.

Enquelage Ancrage.
Enquerre Demande.
Envis Avec peine, Malgré soi.
Esblue Eblouie.
Essorée Desséchée.
Essourdir Naître.
Estorer Restaurer, Orner, Affermir.
Estour (Exturbatio) Combat.
Estrive Lutte, combat.
Estructine Détruite
Eul Œil.
Eur Heur, bonheur.
Facteurs Poètes.
Fame Renommée.
Férus Frappés.
Je Fiers Je frappe.
Fierté (Ferire) Souffrance.
Fu Feu.
Galée Galère.
Gayole Prison, Cage.
Gerarcie Hiérarchie.
Houssue Couverte de Housses.
Huys Portes.
Iot Pour. Oit de. Oir entendre.
Ja Déjà.
Jugier Jugement.
Labile Foible.
Labourer Travailler.
Lassus Tristes, affligés.
Léal Sincère.
Léens Là-dedans.
Légier Vite, Facilement.
Lez Côté.
Loire Héritier.
Lorée Cuirassée.
Loyer Récompense, gloire.
Lume Lumière.
Lyon bendé Titre d'une pièce de vers de G. Chatellain, en l'honneur du duc de Bourgogne.
Magistrant Hautain.
Maindre Moindre.
Mains Moins.
Maint Demeure.
Mais Quant, Malgré.
Maistrie Maîtrise.
Marce Marche, Pays.
Marine Mer.
Mendicque Mendiante.
Mérancolie Mélancolie.
Mérir Mériter, Mérite.
Mestier Besoin.
Mésus Usage illégitime. (Mésuser).
Minatore Menaçante.
Miroer Miroir.
Miroir des Nobles Pièce de vers de Chastellain.
Molage Mouture.
Mucier Cacher.
Murrier Ceindre d'un mur, fortifier.
Musequin Mignon.
Ne Ou, Ni.
O Ou, Avec, Vers.
Ochoison Occasion.
Ores Alors. Maintenant.
Ostie Outil.
Ot Eut. Avait. Écoutait.
Ou Au, ou.
Oultre d'Amour Pièce de vers de G. Chastellain.
Oyseuse Oisiveté.
Patron Pilote.
Penois (Pinus) Navire.
Penoise De pin.
Perse Égal.
Perse Bleu.
Piéça Depuis long-temps, Jadis.
Pinchel Pincel Pinceau.
Ploy Pli.
Popine Poupee, Petit.
Possès Possession.
Pourchas Moyen, Aide.
Premier que Avant que.
Pugner Combattre.
Que'ru Recherché.
Quise Tranquille.

Rays Rayons.
Réateur Rapporteur, Narrateur.
Réaulme Royaume.
Reboutance } Rebut, refus.
Rebout
Rechoit Retomber.
Recoppeur Qui recouvre.
Regnon Renom.
Remaindpe Demeurer. Finir.
Rencluse Fermée.
Resort Emanation.
Retailler Retrancher, Diminuer.
Roste Ote.
Saisine Possession.
Sf, Si, S'il.
Segure Certain.
Sente Sentier.
Si Aussi, Ainsi.
Si m'ait Difu Si Dieu m'aide.
Sieut Suit.
Soppip Arrêter, Abolir.
Souef Doux.
Soulas Consolations.
Soullé Souillié.
Spère Sphère.
Suer Sœur.
Surchaindre Surcharger, surcharge.
Tempestis Tempête.
Thopasion Topase.
Tistre Tisser.
Torfaire Faire outrage.
Toudis Tous les jours.
Touldre. Enlever.
Ueil Œil.
Value Valeur.
Véons Voyons.
Vergierot Vergier.
Vitrine } Verre.
Victrin
Vocquée Appelée.
Voisine Voix.
Volue Voulue.
Yau (l') Eau (l').
Ysnèle Ardent, vif, prompt.
Yssir Sortir.

Fin.

